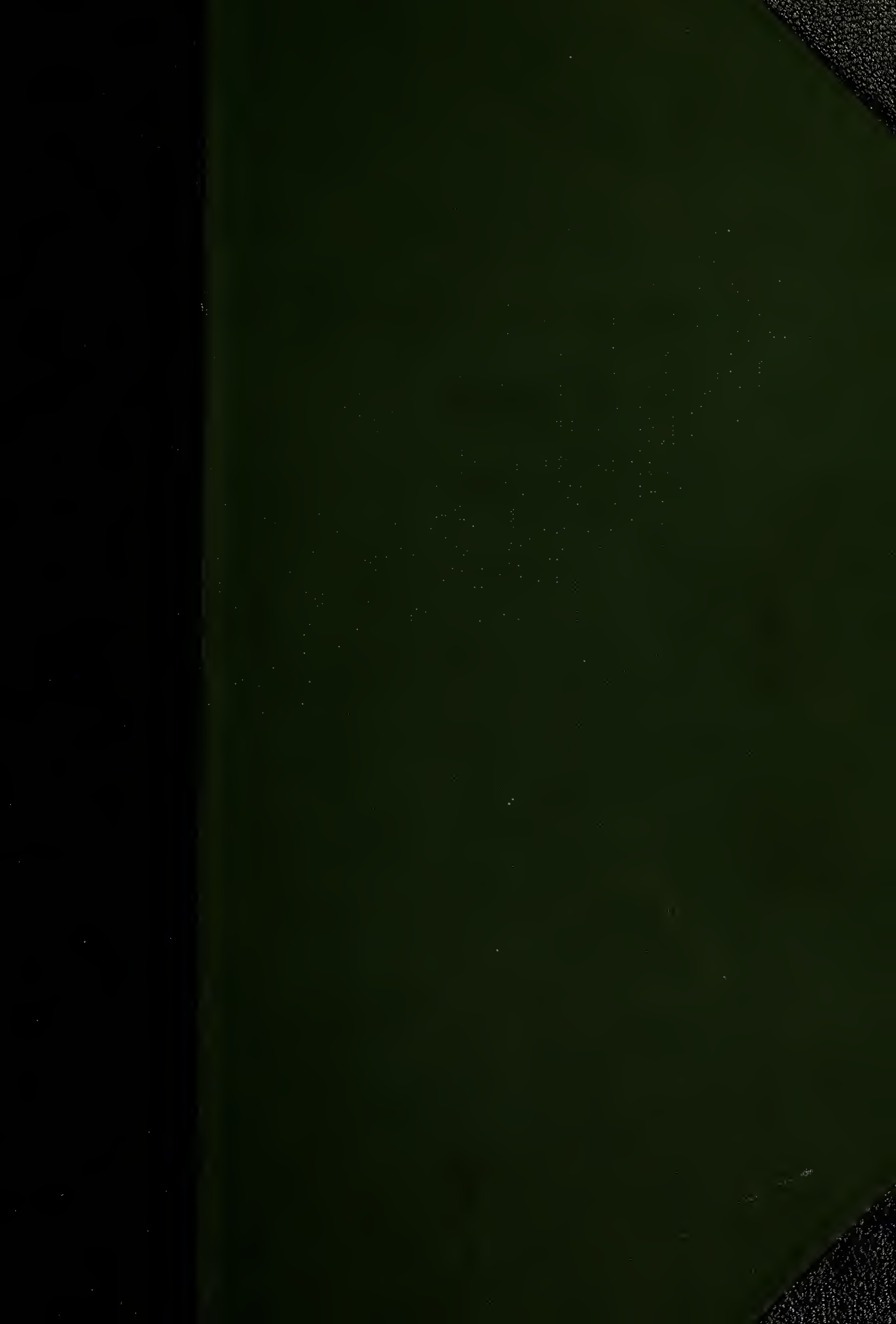


# DICTIONNAIRE

DES

# HIEROGLYPHES

PAR

CAMILLE DUTEIL.

**PREMIÈRE PARTIE.**

**Prix : 15 fr.**

A BORDEAUX,

CHEZ CHARLES LAWALLE, LIBRAIRE, ALLÉES DE TOURNY, N° 26.

1841.

…ght is used here; namely, the Quintal of 4 Arrobas or 128lb. …equal $129\frac{1}{2}$lb. avoirdupois nearly.

…Indian weight, called the Maund, of 24 Rattles, which equals $24\frac{3}{4}$lb. …Candy of 20 Maunds is therefore equal to 495lb. avoirdupois.

…ures are the Portugal Vara and Covado, the former is $1\frac{1}{5}$ English …latter, $26\frac{2}{3}$ English Inches.

…are sold by the Candy of 20 Maunds, which equals 14 English

## MANGALORE (*Malabar Coast*).

…generally keep their accounts here in Sultannee Pagodas, Rupees, …Pagoda being 4 Rupees; and the Rupee, 16 Annas: others divide …10 Hunas, and the Huna into 16 parts, called likewise Annas.

…rent here will be found under the article *Mysore Country*, p. 129.

…ida should weigh 24 Bombay Rupees, each of the weight of 178 to …t is, at a medium, 4284 Grains; but the Seer commonly used in …een found, by *Dr. Buchanan*, to weigh 4297 Grains. The Seer is …ves, quarters, eighths, and sixteenths.

… Maund, by which goods are sold in the market, contains 46 Seers, …avoirdupois; the Maund, by which merchants buy and sell, weighs …e, that is, 28lb. $4\frac{1}{2}$ oz. avoirdupois: the Baru or Candy is 20 Maunds.

… for corn, salt, pepper, &c. is the Seer, containing $73\frac{683}{1000}$ English …a Mudi or Moray is 38 Seers, or $1\frac{3}{10}$ English Bushels; a Seer of …ned to weigh $51\frac{1}{2}$ Bombay Rupees, or 21 Ounces avoirdupois.

## MASULIPATAM (*Coromandel Coast*).

…are kept in Pagodas, Rupees, and Annas. The Pagoda is $3\frac{1}{2}$ silver …he Rupee 16 Annas.

Goods are weighed by the Candy … 8 Vis, 320 Pollams, or 3200 Pagodas.

The Candy of Madras is 500 lb. avoirdupois, and the smaller weights are in proportion. These weights have been adopted by the English; but those used in the Jaghire (the territory belonging to the company round Madras), as also in most other parts of the Coromandel coast, are called the Malabar weights, and are as follow: the Gursay (called by the English Garce) contains 20 Baruays or Candies; the Baruay, 20 Manungus or Maunds; the Maund, 8 Visay or Vis, 320 Pollams, or 3200 Varahuns. The Varahun weighs $52\frac{3}{4}$ English Grains; therefore, the Visay is 3lb. 3 dr.; the Maund, 24lb. 2 oz.; the Baruay, $482\frac{1}{4}$lb.; and the Gursay, $9645\frac{1}{2}$lb. avoirdupois, or 4 Ton 6 Cwt. nearly.

Madras Measures. The Garce, corn measure, contains 80 Parahs, or 400 Marcals; and the Marcal, Puddies, or 64 Ollocks. The Marcal should measure 750 cubic Inches, and weigh 27lb. 2 oz. 2 dr. avoirdupois of fresh spring water; hence, 43 Marcals = 15 English Bushels; and therefore the Garce = $17\frac{1}{2}$ English Quarters nearly. When grain is sold by weight, $9256\frac{1}{2}$ lb. are reckoned for 1 Garce, being 18 Candies $12\frac{1}{5}$ Maunds.

The Puddy, by which oil, milk, and some other liquids are sold, is the same as that used for grain; and therefore 77 such Puddies = 125 Quarts; but for wine and spirits, the English measures are used.

A Ground or Mauney, land measure, is 60 English Feet long and 40 broad; and contains, therefore, 2400 square Feet; and 24 Maunies make 1 Cawney or Acre; hence, 121 Cawnies = 160 English Acres; or 1 Cawney = 1 Acre 1 Rood $11\frac{1}{2}$ Poles.

The Covid for cloth is 18 Inches, but the English Yard is generally used.

The Malabar Foot is used, which is 10,46 English Inches;

In the Jaghire, the Ady or Malabar Foot is used, which is 10,46 English Inches; 24 Adies make a Culy; and 100 square Culies, a Canay or Cawny = 4864 English square Yards, or 1 Acre nearly. Such is the legal measure; but in common practice, the Culy is 26 Adies, or $22\frac{2}{3}$ English Feet; so that the customary Cawny contains 5709 English square Yards, or 1 Acre $28\frac{3}{4}$ Perches.

R

# DICTIONNAIRE

DES

# HIÉROGLYPHES.

*Tout exemplaire non revêtu de la signature de l'auteur sera réputé* contrefaçon : *le distributeur et le contrefacteur seront poursuivis conformément aux lois sur les propriétés littéraires.*

Camille Duteil

A BORDEAUX, DE L'IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE A. CASTILLON, RUE DU PETIT-CANCERA, 15.

# DICTIONNAIRE

DES

# HIÉROGLYPHES

PAR

CAMILLE DUTEIL.

Melior omnino magistra veritatis natura est.
DIV. AMBROSIUS, *Hexaemer*, L. VI.

PREMIER VOLUME.

A BORDEAUX,

CHEZ CHARLES LAWALLE, LIBRAIRE, ALLÉES DE TOURNY, 20.

1839

... the Quintal of 4 Arrobas or 128lb. Goods are weighed by the Candy ...

... 8000 Pagodas.



# PRÉFACE.

Dupuis a dit (1) : « Si nous avions un *dictionnaire* qui nous donnât la signifi-
« cation de chaque caractère simple qui entre dans la composition de ces êtres
« monstrueux (divinités égyptiennes), il ne nous serait pas plus difficile d'en ex-
« pliquer le sens composé et de les traduire en quelque sorte, que de traduire une
« tirade de vers d'un poëte ancien ou une période d'un orateur à l'aide du dic-
« tionnaire qui contient le sens de chaque mot qui entre dans les vers et dans la
« période. Mais il n'y a guère lieu d'espérer que nous puissions jamais recom-
« poser ce *dictionnaire*, si ce n'est peut-être en étudiant bien la Nature et les
« propriétés des choses qui en forment les éléments premiers ». Cet auteur avait
déjà dit (2) : « C'est l'observation suivie du caractère et des qualités des différents
« animaux, des propriétés ou des formes des plantes, des pierres, et des métaux,
« qui a fourni aux savants égyptiens l'immense *dictionnaire* qui leur a servi à écrire
« l'histoire de la Nature et à la graver dans leurs temples, sur leurs obélisques,
« et sur cette foule de monuments qui ont échappé aux temps et aux barbares sans
« aucun fruit pour nous qui n'avons pas assez étudié la Nature pour recomposer
« leur *dictionnaire sacré* ».

L'idée que Dupuis s'était faite des hiéroglyphes est exacte, car elle s'accorde avec l'opinion des anciens, touchant l'écriture mystérieuse de l'Egypte.

J'ose entreprendre la recomposition du *dictionnaire sacré;* puissent les vrais

(1) Religion universelle, liv. IV, chap. 5.

(2) Chap. 1.

amis de la science m'aider à lire dans le livre de la Nature que la plupart des savants négligent aujourd'hui!

Un auteur que j'ai accusé déjà de n'avoir rien compris aux hiéroglyphes et de ne pas même avoir eu la connaissance exacte et complète d'un symbole (1), M. Champollion le jeune, passe généralement dans l'esprit des érudits pour avoir trouvé la clef du trésor hiéroglyphique. Si l'on doit juger de l'homme par ses écrits, personne plus que M. Champollion n'a eu foi dans son système; pour moi qui ai médité cet auteur, j'ai acquis la triste conviction que non-seulement il n'entendait rien aux hiéroglyphes, mais encore que cet archéologue dogmatique savait fort bien qu'il ne les comprenait pas, et que par conséquent son dernier ouvrage, sa *Grammaire égyptienne,* sa Carte a la postérité, n'est qu'une mystification jetée au monde savant.

Les dupes littéraires de M. Champollion me pardonneront-elles ma franchise? j'en doute; il est des fanatiques en archéologie comme en religion : aussi ai-je pris mon parti, et le suffrage d'un homme de bon sens suffira pour me consoler de la critique amère d'une coterie scientifique.

Je ne veux point passer en revue tous mes prédécesseurs dans la carrière ténébreuse des hiéroglyphes : paix à Kircher, paix aux hommes de bonne foi! mais pour M. Champollion qui trouve des bucoliques dans l'hypogée des rois de Thèbes, qui voit dans une baignoire de la moyenne pyramide de Memphis un cercueil contenant le nom et les qualités d'un certain Imaï qui aurait cumulé les emplois d'orateur royal, de royal pontife, et d'intendant général des bâtiments d'un prétendu Pharaon Schoufô (2), certes il ne mérite pas de grâce; et dussent tous les dieux

---

(1) Traité du Zodiaque de Dendérah, 1re partie.

(2) Pour ne pas invoquer ici les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, etc., nous citerons Rollin que tout le monde connaît. Dans son *Histoire des Egyptiens,* chap. v, page 99, cet auteur qui avait compulsé les auteurs anciens dit : *La loi* (en Egypte) *assignait à chacun son emploi qui le perpétuait de père en fils. On ne pouvait en avoir deux ni changer de profession.* Et je le demande d'ailleurs, les prétendus titres du prétendu Imaï sont-ils compatibles? quel est le *cumulard* qui, en France, oserait

égyptiens qu'il a créés se dresser de toute leur hauteur pour le défendre, je ne reculerai pas, car j'ai pour moi la raison et l'histoire.

Le système de M. Champollion ne soutient pas l'examen; je vais le démontrer :

« La langue égyptienne, dit cet auteur (1), ne diffère en rien d'essentiel de la « langue vulgairement appelée *copte* ou *cophthe* : les mots égyptiens écrits en ca- « ractères hiéroglyphiques sur les monuments les plus antiques de Thèbes et en « caractères grecs dans les livres coptes ont une valeur identique et ne diffèrent « en général que par l'absence de certaines voyelles médiales omises, selon la « méthode orientale, dans l'orthographe primitive ».

Voilà ce qu'affirme M. Champollion, mais voilà ce qu'il ne prouve pas, et cependant c'est la base de son système.

M. Seguier de Saint-Brisson avait avant moi adressé ce reproche à l'auteur de la Grammaire égyptienne. Je renvoie mes lecteurs à la lettre de ce savant helléniste (2), dans laquelle on trouvera réunies les différentes opinions des érudits du seizième et du dix-septième siècle qui ne s'avisèrent point de métamorphoser le copte, baragouin, ou pour le moins langue hybride, en langue sacrée des Pharaons (3).

---

cumuler les fonctions d'archevêque de Paris, d'intendant de la liste civile, et de procureur général à la cour de cassation?

(1) Grammaire égyptienne. Introduction, page XVIII.

(2) Insérée dans le journal *l'Institut*. Janvier 1836.

(3) Cette manie de donner une haute importance aux langues bâtardes vient du progrès de l'instruction publique. Autrefois on était instruit lorsqu'on savait lire et écrire, compter et chiffrer; on était savant lorsqu'on connaissait le latin, et lorsqu'on savait le grec on pouvait se déclarer un *nec plus ultrà* littéraire, certain d'entendre tous les savants s'écrier :

> Quoi! Monsieur sait du grec; ah! permettez, de grâce,
> Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse!

Aujourd'hui que malheureusement tout le monde a la prétention de savoir le latin et le grec, on ne peut pas décemment se poser comme érudit à moins qu'on ne sache le copte ou l'hébreu, le sanscrit ou le chinois; mais comme le copte serait bientôt tombé en discrédit, puisqu'on ne retrouve cette langue que dans des traductions d'ouvrages religieux dont nous possédons les originaux, on s'avisa, pour relever son importance, d'en faire la langue des Pharaons. C'est ainsi que, par excès d'amour pour son pays,

Et comment cette langue qu'on parlait encore dans les premiers temps de l'ère chrétienne aurait-elle pu se conserver intacte? tant de siècles et tant d'invasions auraient-ils pu lui laisser jusqu'au moment de sa mort la fraîcheur et la pureté qu'elle avait au temps d'Abraham et de Sésostris? Il faut, pour admettre un pareil fait, supposer un miracle, car l'expérience et l'étude nous démontrent que les langues naissent, grandissent, vieillissent, et meurent comme les hommes : l'Académie française a proclamé cette vérité : « L'altération du langage, dit-elle (1), « s'est rencontrée même sans les causes qui hâtent la barbarie et le déclin social. « Les idiomes cessent de vibrer pour l'imagination et le goût, lorsqu'ils servent « encore à la civilisation et à la vie, ils meurent enfin comme les hommes, ils « meurent avant l'extinction même des races qui les ont parlés.......... L'érudition « moderne nous atteste que dans une contrée de l'immobile Orient où nulle in- « vention n'a pénétré, où nulle barbarie n'a prévalu, une langue parvenue à sa « perfection s'est déconstruite et altérée d'elle-même par la seule loi de change- « ment naturelle à l'esprit humain ».

Ainsi donc les amateurs du système de M. Champollion doivent commencer par déclarer que les érudits du seizième et du dix-septième siècle, qui connaissaient le copte tout aussi bien que les savants d'aujourd'hui, n'étaient pas assez avancés pour apprécier cette langue sublime que nous ont conservée les liturgies; qu'Horace (2) et l'Académie française n'entendaient rien en ce qui concerne le langage, et que l'étude et l'expérience doivent se taire devant l'assertion positive de M. Champollion qui affirme que les hiéroglyphes qu'il traduit au moyen du copte lui ont démontré que le copte était la langue transmise par les hiéroglyphes.

---

le brave La Tour d'Auvergne prouva que le bas-breton était la langue des druides et même la langue primitive et universelle.

(1) Préface du Dictionnaire de l'Académie française. 1835.

(2) Horace a dit dans son art poétique :

*Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos,*
*Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas.*

Admettons cependant que le copte soit la langue des Pharaons : je dis que le système de M. Champollion ne peut pas nous conduire à la lecture des hiéroglyphes.

Cet auteur divise l'écriture sacrée en *trois classes de caractères* BIEN TRANCHÉS (1) :

1° Caractères *mimiques* ou FIGURATIFS ;

2° Caractères *tropiques* ou SYMBOLIQUES ;

3° Caractères *phonétiques* ou SIGNES DE SON.

Les caractères *figuratifs* sont ceux (2) « qui expriment précisément l'objet dont « ils présentent à l'œil l'image plus ou moins fidèle et plus ou moins détaillée ; « ainsi

« ces figures     

« signifient SOLEIL, LUNE, ÉTOILE, HOMME, CHEVAL.

Les caractères *tropiques* ou *symboliques* (3) sont un nouvel ordre de signes auquel on fut obligé de recourir dans l'impossibilité où l'on était d'exprimer les idées abstraites par des caractères figuratifs. « (4) On procéda à la création des signes « *tropiques*, 1° par *synecdoche* en peignant la partie pour le tout ; mais la plupart « des signes formés d'après cette méthode ne sont, au fond, que de pures abré- « viations de caractères figuratifs : ainsi une tête de bœuf



« signifiait BOEUF ; une tête d'oie

---

(1) Grammaire égyptienne, page 22.

(2) *Loco cit.* Tout ce qui se trouve entre guillemets est extrait de la Grammaire égyptienne.

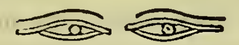
(3) Voyez Grammaire égyptienne, page 23.

(4) Grammaire égyptienne, pages 23 et suivantes.

« signifiait OIE (1)......; 2° en procédant par *métonymie,* on peignait la cause pour « l'effet, l'effet pour la cause, ou l'instrument pour l'ouvrage produit. Ainsi on « exprima le MOIS par le croissant de la lune,



« les cornes en bas et tel qu'il se montre vers la fin du mois.....; l'action de VOIR « par l'image de deux yeux humains;



« le JOUR par le caractère figuratif du soleil



« qui en est l'auteur et la cause......; 3° en usant de *métaphores,* on peignait un « objet qui avait quelque similitude réelle ou généralement supposée avec l'objet « de l'idée à exprimer. Ainsi on notait la SUBLIMITÉ par un épervier,



« à cause du vol élevé de cet oiseau (2)......; un HIÉROGRAMMATE ou scribe sacré « par un chacal,



« parce que ce fonctionnaire sacerdotal devait veiller avec sollicitude sur les « choses sacrées, comme un chien fidèle (3)......; 4° on procédait enfin par *énig-* « *mes* en employant, pour exprimer une idée, l'image d'un objet physique n'ayant « que des rapports très-cachés, excessivement éloignés, souvent même de pure « convention, avec l'objet même de l'idée à noter. D'après cette méthode, fort

---

(1) Pourvu toutefois que ces abréviations ne représentassent pas, la première, une tête de *vache,* et la seconde une tête de *canard* ou de *cygne.*

(2) M. Champollion, ou pour mieux dire Horus-Apollon, est ici dans le vrai.

(3) M. Champollion, ou pour mieux dire Horus-Apollon, est ici dans le faux, et la raison qu'il donne est absurde. Voyez CHACAL.

« vague de sa nature, une plume d'autruche



« signifiait JUSTICE, parce que, disait–on, toutes les plumes de cet oiseau sont « égales (1)............ Le serpent uræus,



« quelquefois paré de différentes coiffures symboliques, devint le signe de l'idée « de DÉESSE en général, d'une *déesse mère et nourrice* (2),



« d'une *déesse* ou *reine de la région supérieure*,



« ou enfin d'une *déesse* ou *reine de la région inférieure*,



« suivant le sens particulier de l'insigne qui surmonte la tête du reptile......

« Les caractères de la troisième classe, la plus importante puisque les signes « qui la composent sont d'un usage bien plus fréquent que les deux premiers « dans les textes hiéroglyphiques de tous les âges, ont reçu la qualification de « *phonétiques* parce qu'ils représentent en réalité, non des *idées*, mais des *sons* « ou des *prononciations*.

« La méthode phonétique procédait par la notation des voix et des articulations « exprimées isolément au moyen de *caractères* PARTICULIERS et non par la notation

---

(1) Ceci est pris dans Horus-Apollon, liv. 1. Cette prétendue plume d'autruche est une grande plume d'ibis. Voyez IBIS.

(2) Ici M. Champollion laisse agir son imaginative et appuie la valeur énigmatique du premier uræus coiffé par la traduction d'un prétendu titre de Domitien à Dendérah, dont le lecteur ne peut pas apprécier la fidélité. Cet auteur n'échafaude son système qu'avec des pétitions de principe.

« des *syllabes*. La série des signes phonétiques constitue un véritable *alphabet* « et non un *syllabaire*.

« Le principe fondamental de la méthode *phonétique* consista à représenter une « voix ou une articulation par l'imitation d'un objet physique dont le nom en « langue égyptienne parlée avait pour initiale la voix ou l'articulation qu'il s'agis- « sait de noter ». Ainsi un aigle,



en copte ⲁϩⲱⲙ ( ahôm ), sera la lettre hiéroglyphique A;

Un champ ainsi figuré selon M. Champollion,



et qui se nomme en copte ⲔⲞⲒ ( koi ), peindra l'articulation K;

Une bouche,



appelée ⲣⲱ ( rô ) en prétendu égyptien, sera l'R de l'écriture sacrée; ainsi des autres.

« Du principe *phonétique* ainsi posé il résulta la faculté de représenter une « même voix ou une même articulation par plusieurs caractères différents de « forme comme de proportion. Ainsi, par exemple, un scribe égyptien, usant de « cette latitude inhérente à la méthode *phonétique*, pouvait à son choix représen- « ter indifféremment :

« L'articulation P (R) par une bouche,

« ⲣⲱ ( rô ), par une fleur de grenade,



« ⲣⲟⲙⲁⲛ ( roman ), ou par une larme,



« ⲣⲓⲙⲉ (rime) ».

Le nombre de ces différents caractères qui servaient à noter une même voix ou une même articulation, et que M. Champollion appelle *homophônes,* avait été, dit cet auteur, fixé d'avance et consacré par l'usage; il ne pouvait nullement dépendre du caprice d'un scribe d'en introduire de nouveaux dans le texte, et il est évident, selon lui, que la plupart de ces *homophônes* furent adoptés « (1) pour « faciliter la disposition et l'arrangement régulier des caractères *en colonnes verticales* ou *en lignes horizontales,* selon la forme de l'espace destiné à recevoir « un texte écrit ou sculpté ».

Tel est le précis du *système Champollion,* extrait de la Grammaire égyptienne.

Examinons d'abord le principe *phonétique* des Egyptiens selon M. Champollion.

Si cet auteur avait dit :

= Comme les caractères *figuratifs* et les caractères *tropiques* étaient insuffisants lorsqu'il s'agissait de rendre en écriture sacrée les noms de rois, de pays, de villes, etc., les Egyptiens furent obligés d'employer une méthode *phonétique,* qui consistait à représenter les différentes syllabes qui entrent dans un *nom propre* par des objets physiques dont les noms en langue égyptienne commençaient par ces mêmes syllabes, et en les plaçant côté à côté ou au-dessous les uns des autres selon leur ordre, ils parvenaient ainsi à rendre phonétiquement un nom ou une idée qui n'aurait pu l'être par la méthode ordinaire (2), ayant soin de renfermer dans un cartouche ces nouveaux hiéroglyphes, afin qu'on ne les confondît pas avec les autres =.

---

(1) Grammaire égyptienne, page 29.

(2) Pour bien comprendre ce système supposons qu'il s'agisse d'écrire *en hiéroglyphes phonétiques français* le nom de Caton, nous pourrions peindre un *canon* qui, d'après ce principe, noterait la syllabe Ca, et en mettant à côté ou au-dessous un *tonneau* qui serait l'expression de la syllabe ton, nous parviendrions ainsi à écrire hiéroglyphiquement le nom propre Caton. Ce même nom pourrait s'écrire en peignant une *cage* à côté de laquelle serait une *tonnelle.* On comprendra facilement que les homophônes n'auraient pas besoin ici *d'être fixés d'avance ni consacrés par l'usage,* ils seraient limités par la quantité d'objets physiques qui, en français, ont un nom commençant par les syllabes *ca* et *ton.*

Alors, concevant l'alliance naturelle (1) des caractères phonétiques et des caractères idéographiques, je m'expliquerais leur présence dans un même texte de l'écriture sacrée. D'ailleurs, la simplicité de ces deux modes d'écriture (2) serait pour moi un cachet d'antiquité qui pourrait me faire souscrire à un système hiéroglyphique ainsi présenté (3).

Mais, selon M. Champollion, ce n'est point par la notation des *syllabes*, c'est par la notation des *voix* et des *articulations*, que procède la méthode égyptienne.

Les Egyptiens connaissaient donc la méthode alphabétique? car *l'idée de retirer une première lettre des mots qui n'ont pas été formés par une agrégation de lettres est impraticable*, comme le dit fort bien M. Seguier de Saint-Brisson (4). Pourquoi les Egyptiens auraient-ils donc préféré se servir de leurs hiéroglyphes plutôt que de leur alphabet? cela s'explique, il est vrai, en admettant que les hiéroglyphes sont une écriture mystérieuse, inventée par les prêtres, afin de cacher leur doctrine qui ne devait être révélée qu'aux initiés, en supposant que ces mêmes prêtres

---

(1) Ce système justifie effectivement l'emploi des caractères *figuratifs* et des caractères *tropiques;* car (en nous servant encore d'hiéroglyphes français) on pourrait rendre *phonétiquement* l'idée de MOULIN par la peinture d'un *mouton* avec celle d'un *lingot* d'or ou d'argent. Mais la peinture d'un *mouton* pouvant se confondre avec celle d'un *agneau*, comme la peinture d'un *lingot* peut se confondre avec celle d'une *barre*, il s'ensuit que la peinture d'un *moulin*, caractère figuratif de MOULIN, sera préférable, et que les caractères *phonétiques* ne seront employés que lorsqu'il y aura impossibilité de faire autrement, c'est-à-dire lorsqu'il s'agira d'un *nom propre* comme celui de CATON.

(2) Le système d'écriture *phonétique* que nous avons présenté est aussi simple que celui de l'écriture idéographique. Un homme qui ne saurait pas lire l'écriture *alphabétique*, dès l'instant qu'il sera prévenu de la *convention syllabaire*, lira notre écriture *phonétique*, si les figures sont exactement dessinées, tout aussi bien que le premier érudit du monde.

(3) Je dois prévenir mes lecteurs que cette méthode phonétique n'est point celle des Egyptiens : c'est la méthode des Chinois. Je ne l'ai présentée que pour faire entrevoir cette vérité : *En archéologie un système peut être ingénieux et simple, et cependant être faux.* C'est *l'application* qui en est la véritable pierre de touche.

(4) Dans sa lettre à propos de la Grammaire égyptienne, insérée dans le journal *l'Institut*, et dont j'ai déjà parlé.

agissent absolument comme nos diplomates qui, dans leur correspondance, se servent de chiffres au lieu d'employer les caractères alphabétiques, pour ne pas hasarder le secret de l'Etat dans les dépêches qu'ils sont obligés de confier à des mains étrangères.

Mais M. Champollion partage l'opinion du savant Zoëga et pense comme lui (1) « que cette écriture est celle des monuments publics, connue et pratiquée par la « partie éclairée de la nation égyptienne; qu'elle fut employée à la rédaction ha- « bituelle des textes relatifs à toutes les matières, objets spéciaux des sciences « sacrées et profanes », et en outre que cette même écriture est antérieure à l'écriture alphabétique.

M. Champollion n'est pas conséquent avec lui-même.

Autrefois, pour faciliter la connaissance des lettres et surtout pour en faire retenir le nom ( *a, bé, cé, dé, é, ef,* etc. ), on peignait au-dessous un *âne*, un *bélier*, uu *célébrant* ( prêtre disant la messe ), le *démon* ( être fantastique ), une *étable*, un *effrayé* ( enfant épouvanté ), etc. Le magister qui enseignait les lettres expliquait les figures, et comme le nom de chacune d'elles commençait précisément par la *syllabe* qui sert à dénommer la lettre placée au-dessus, un enfant, en voyant l'image d'un *bélier*, par exemple, se rappelait à l'instant même que le nom de la lettre qui surmontait cette figure était *bé*, première syllabe du mot *bé-lier*. Bientôt on perdit de vue le véritable motif qui avait engagé les pauvres magisters de nos pères à placer des figures sous les lettres pour aider la mémoire des enfants, on trouva ridicules ces alphabets gothiques dont les figures n'avaient aucun rapport les unes avec les autres, et qui d'ailleurs paraissaient *fautifs*, on s'imagina de les perfectionner en créant des alphabets où il n'y entrerait que des figures d'animaux ou d'armes, ou toute autre série symétrique, et en conséquence au-dessous des lettres *a*, *b*, *c*, etc., on plaça un *âne*, un *bœuf*, un *cheval*, ou bien un *arc*, un

(1) Introduction, page XII.

*bouclier,* un *casque;* une figure étant toujours acceptée pourvu que son nom commençât par la lettre sous laquelle elle était placée, et qu'elle entrât dans la série qu'on avait choisie. Ces alphabets, si en vogue aujourd'hui, ne sont d'aucune utilité pour les enfants, car ils ne peuvent servir à leur rappeler le nom des lettres. Et cependant les novateurs abécédaires pensent ( sans chercher à se l'expliquer ) que les alphabets d'animaux ou de guerre *doivent aider prodigieusement la mémoire des enfants et leur faire retenir d'une manière facile et agréable le nom des lettres dénommées selon l'ancienne ou la nouvelle méthode* (1); ces braves gens ne doutent nullement que la peinture d'un *arc* ou d'un *cheval* ne rappelle d'une manière *ingénieuse* l'idée de la voyelle A et de la consonne C.

Ces messieurs sont de petits Champollions.

Mais supposons que le principe *phonétique* de M. Champollion soit vrai, je maintiens que la Grammaire égyptienne ne nous fera pas lire les hiéroglyphes.

En effet :

« Comme les caractères *phonétiques,* considérés dans leur forme matérielle, ne « sont absolument, ainsi que les caractères *figuratifs* et les caractères *tropiques,* « que des images d'objets physiques plus ou moins développés (2), et d'ailleurs une « certaine série de caractères sacrés étant susceptibles, en leur qualité d'images « d'un objet réel, d'être pris dans leur acception *figurative,* et en d'autres cas, dans « une acception *phonétique;* quelques-uns même pouvant être employés tantôt « comme *figuratifs* et tantôt comme *phonétiques* ou *symboliques* (3) », le lecteur candide est en droit de s'attendre qu'une méthode certaine lui sera donnée pour reconnaître *à priori* ces différentes classes de caractères dans tous les textes.....

C'est à quoi M. Champollion n'a pas songé (4).

---

(1) Expressions de la préface d'un Alphabet que j'ai sous la main.

(2) Grammaire égyptienne, page 27.

(3) Grammaire égyptienne, page 38.

(4) M. Champollion, il est vrai, a donné un tableau renfermant tous les hiéroglyphes *phonétiques* dont

Et cependant si l'on jette les yeux sur la dernière ligne de l'inscription de Rosette (1), dans laquelle cet archéologue distingue par la couleur rouge, bleue, et jaune, les caractères *figuratifs*, *tropiques*, et *phonétiques*, on concevra que leur position respective n'est pas ce qui a pu les lui faire distinguer, car dans cette

---

la valeur exprimée en lettres coptes est *incontestablement reconnue* (*a*) : mais ce tableau contient-il seulement les hiéroglyphes *ordinairement employés comme phonétiques*, ou contient-il aussi des hiéroglyphes *figuratifs* et *tropiques* qui, lorsqu'on les emploie comme *phonétiques*, ont cette prétendue valeur alphabétique *incontestablement reconnue?* Dans le premier cas je dirai que M. Champollion, qui prétend (Introduction, page XVIII) *que les caractères phonétiques forment en réalité les trois quarts au moins de chaque texte hiéroglyphique*, se trouve en contradiction avec la plupart des textes qui ne contiennent pas un *sixième* de caractères hiéroglyphiques appartenants aux deux cent soixante du tableau. Dans le second cas, le reproche que j'adresse à la *Grammaire égyptienne* reste mérité; et alors à quoi servent ces *notes* (page 58) affectées aux caractères *phonétiques* et *tropiques* lorsqu'ils deviennent *figuratifs*, et aux caractères *figuratifs* lorsqu'ils deviennent *tropiques* ou *phonétiques?* Avant tout, M. Champollion aurait dû nous donner un tableau général des hiéroglyphes divisés en caractères *ordinairement figuratifs*, *tropiques*, et *phonétiques;* et en outre la valeur alphabétique des caractères *figuratifs* et *tropiques* lorsque *extraordinairement* ils deviennent *phonétiques*. Ce vice capital de la *Grammaire égyptienne* n'a point échappé à la sagacité de M. Seguier de Saint-Brisson : *Que signifient*, m'écrivait ce savant académicien, *ces trois quarts de caractères qui sont phonétiques et ce quart qui ne l'est pas? à quoi les reconnaîtra-t-on? Sont-ce les mêmes qui sont tantôt phonétiques et tantôt idéologiques, ou bien existe-t-il entre eux une ligne tracée de séparation? voilà ce que la Grammaire égyptienne devrait nous dire et ce qu'elle ne nous dit pas.*

(1) Grammaire égyptienne, page 47.

(*a*) Ce tableau des caractères hiéroglyphiques, dont la valeur en lettres coptes est *incontestablement reconnue* au dire de M. Champollion, pourrait donner matière à bien des discussions. Je ne veux point demander pourquoi le signe *figuratif* du chacal, qui *énigmatiquement* (page 24) représente un *hiérogrammate*, peut devenir *phonétiquement* (page 36) la notation de la voix *i* ou de la diphthongue *ei*, et ensuite (page 43) celle de l'articulation *s;* je ne veux pas chicaner sur les différentes valeurs d'un même signe *phonétique* comme articulation, car les défenseurs de M. Champollion pourraient à toute force le justifier en alléguant les dialectes coptes qui sont confondus dans l'écriture sacrée à peu près comme les dialectes grecs le sont dans l'Iliade. Je me contenterai ici de faire observer à mes lecteurs que toutes les fois qu'on parle du *copte* comme langue antique de l'Egypte, il s'agit d'une langue qui se divise en trois dialectes, savoir : le BAHIRIQUE ou MEMPHITIQUE, le THÉBAÏQUE ou SAÏDIQUE, et le BASCHMOURIQUE; lesquels dialectes, sans s'altérer ni se confondre, se sont conservés depuis JACOB jusqu'à S. PACÔME. J'adresserai aussi cette petite question aux partisans du système que je combats : Comment M. Champollion est-il parvenu à reconnaître d'une manière *incontestable* les différentes valeurs comme articulations de ces caractères hiéroglyphiques



lorsque lui-même est convenu (page 5) que ce sont des formes géométriques ou plutôt des caractères, images d'objets peu reconnaissables pour nous qui sommes si étrangers à tant de détails égyptiens, et auxquels il n'ose donner aucun nom en français?

même ligne *horizontale* on trouve le *phonétique* sur le *tropique*, le *tropique* sur le *figuratif*, et *vice versâ*.

M. Champollion ne craint pourtant pas de dire « (1) qu'un texte hiéroglyphique « pouvait être lu tout aussi couramment qu'un traité d'algèbre qui offre, comme « un texte égyptien, un mélange continu de caractères *phonétiques* et *idéogra-* « *phiques* ».

Comparons :

Dans un traité d'algèbre les *mots* qui composent la phrase sont séparés; dans un texte hiéroglyphique les caractères se suivent et se superposent sans qu'aucun espace ne différencie les *divers groupes phonétiques* qui forment les mots. Dans un traité d'algèbre les signes d'*abréviation* et les *chiffres* ne peuvent jamais être des lettres; les caractères employés déjà comme *figuratifs* et comme *tropiques* dans un texte sacré peuvent devenir phonétiques dans ce même texte. Les *lettres*, signes de *convention* en algèbre pour représenter des quantités connues ou inconnues, *convention* qu'on a soin de bien expliquer préalablement, sont toujours séparées des lettres qui composent les mots de la phrase, et en outre on pousse l'attention jusqu'à les distinguer en employant un caractère différent, tel que le *majuscule* ou l'*italique*; dans les hiéroglyphes rien ne distingue les caractères *figuratifs* et les caractères *tropiques* des caractères *phonétiques* avec lesquels ils sont mêlés. Or n'est-il pas naturel de penser que là où rien n'est distingué, tout est égal, et qu'en conséquence un texte hiéroglyphique doit être ou tout *phonétique* ou tout *idéographique?*

Il est évident, selon M. Champollion, que la plupart des *homophônes* furent inventés pour faciliter l'arrangement régulier des caractères en *colonnes verticales* ou en *lignes horizontales*.

Je ne vois rien d'évident dans tout cela que la nécessité d'expliquer comment il

---

(1) Grammaire égyptienne, page 49.

peut se faire que dans un texte hiéroglyphique où l'on ne trouve pas quelquefois deux caractères qui se ressemblent, il s'en trouve néanmoins *les trois quarts de phonétiques,* lesquels doivent correspondre aux trente et un caractères alphabétiques des Coptes. Si ces *homophônes* avaient été inventés pour cet arrangement prétendu, il y aurait deux espèces de caractères bien tranchés : caractères affectés aux inscriptions *verticales* et caractères affectés aux inscriptions *horizontales;* c'est bien ce que M. Champollion cherche à insinuer (1), mais malheureusement la simple inspection des textes sacrés suffit pour le démentir. Cette création d'*homophônes* ne peut donc devoir naissance qu'à l'envie démesurée qu'auraient eue les Egyptiens de remplir exactement d'hiéroglyphes l'espace destiné à recevoir une inscription; mais alors était-il besoin d'embrouiller un système graphique? Quoi! les Sages de l'Egypte n'auraient pas eu l'avisement du dernier peintre-vitrier qui, pour faire tomber juste une inscription, a soin de proportionner la force des lettres à l'espace donné? et d'ailleurs les textes hiéroglyphiques viendraient encore démentir cette hypothèse, car dans les inscriptions verticales on trouve souvent la dernière ligne qui ne descend pas jusqu'à la fin de l'espace tracé par l'encadrement (2), et dans les inscriptions horizontales on trouve parfois une ou plusieurs lignes qui ne sont pas remplies (3).

Ce même amour de la symétrie faisait, toujours selon M. Champollion, qu'aucun ordre constant n'était gardé dans l'arrangement des caractères phonétiques composant un nom ou les mots d'une phrase. Ainsi, au lieu de placer les caractères hiéroglyphiques qui composent en copte le nom de *Tibère César,* les uns à la suite des autres dans une inscription horizontale, ou les uns sous les autres dans une inscription verticale, on pouvait, dans l'un et l'autre cas, l'écrire avec les hiéroglyphes, à peu près comme si nous l'écrivions ainsi avec nos caractères :

---

(1) Grammaire égyptienne, page 30.

(2) Voir les Tables hiéroglyphiques du Zodiaque circulaire de Dendérah.

(3) Voir Caylus, *Antiquité égyptienne,* tome v, planche vii, fig. v.

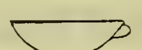
TIB<br>
È<br>
RE<br>
C A<br>
ÉS R (1)

ou de toute autre manière, cela dépendait du goût ou du caprice d'un scribe qui, pour bien encadrer les caractères, choisissait d'abord ceux qui lui convenaient dans la série des homophônes, et ensuite les plaçait dans l'ordre qui lui paraissait le plus favorable pour le coup d'œil.

*N. B.* Malgré toutes ces précautions, on ne trouve rien de symétrique dans les textes sacrés. Il faut avouer que les Egyptiens de M. Champollion étaient bien maladroits.

Pour moi qui ne vois dans tous ces hiéroglyphes que du figuratif et du tropique, je m'explique les différentes positions des caractères sacrés les uns par rapport aux autres, en admettant que les Egyptiens, au moyen de la combinaison de deux ou de plusieurs caractères, parvenaient à rendre une *idée unique* qui, pour être notée, aurait demandé la création d'un nouvel hiéroglyphe. Un exemple va me faire comprendre.

Cette figure



n'est autre chose que la représentation d'un *vase* destiné à contenir *l'eau sacrée,* l'eau du Nil recueillie pendant le débordement; c'est enfin une espèce de *bénitier* qui, étant toujours sensé rempli d'eau, exprime tropiquement l'idée d'EAU, le contenant pour le contenu, par *métonymie*, comme disent les rhéteurs.

Cette autre figure



est la représentation de *l'eau* et rend *iconographiquement* l'idée d'EAU.

---

(1) Cette manière d'écrire rappelle la fameuse inscription : *Ici est le chemin des ânes.*

Si l'on place ces deux figures l'une sous l'autre dans cet ordre,



ce groupe hiéroglyphique signifiera ABSENCE D'EAU OU SÉCHERESSE; car, en figurant *l'eau* sous le *vase,* on indique par là que *l'eau,* toujours sensée contenue dans ce même *vase,* s'en est écoulée, et que par conséquent le bénitier est à SEC (1).

Mais si on les place dans un ordre opposé,



alors c'est *l'eau* qui surmonte le *vase,* qui déborde : ce groupe signifiera INONDATION, DÉBORDEMENT.

C'est ce qui fait qu'on retrouve si souvent ces deux groupes dans les textes hiéroglyphiques; car le premier servait à indiquer *la rentrée du Nil dans son lit,* comme le second servait à noter *le débordement de ce fleuve;* et de là, par extension, le *vase* devint le symbole du Nil lui-même.

Si l'on place le *caractère figuratif de l'eau* à côté du *vase,*



ce n'est plus un groupe; ces deux hiéroglyphes signifient *eau* et *Nil,* EAU DU NIL.

Si l'on place, au contraire, le *vase* avant le *caractère figuratif de l'eau,*



nous aurons alors *Nil* et *eau,* NIL DE L'EAU, ce qui ne présente aucun sens raisonnable. Aussi dans les textes sacrés ne trouve-t-on jamais ces deux symboles placés dans cet ordre; car, pour qu'ils pussent signifier quelque chose, il faudrait traduire le *vase* par *eau,* ainsi que le *caractère iconographique,* ce qui ferait alors *eau, eau;* EAU DOUBLE. Mais pourquoi employer deux caractères différents lorsqu'il s'agit d'exprimer une même idée?

---

(1) Voir Traité du Zodiaque de Dendérah, 1re partie, note 12.

Pour rendre cette idée, EAU DOUBLE, les Egyptiens employaient la peinture de *deux vases* placés côté à côté,

ou l'un sous l'autre,

ou bien encore *deux caractères iconographiques de l'eau,* mais alors toujours placés l'un sous l'autre.

On disait en Egypte que L'EAU ÉTAIT DOUBLE lorsque le Nil était *à plein bord.*

Si l'on place *trois vases* l'un sous l'autre,

ou l'un à côté de l'autre,

ces vases signifieront *eau, eau, eau* (EAU TRIPLE). On disait en Egypte que L'EAU ÉTAIT TRIPLE lorsque le Nil était *débordé :* ces *trois vases* signifieront donc DÉBORDEMENT, tout aussi bien que le *vase seul* surmonté du caractère *iconographique de l'eau.* Horus-Apollon nous dit (1) que les Egyptiens *notaient l'idée de* DÉBORDEMENT *en peignant trois vases;* il pouvait ajouter que cette même idée était souvent rendue aussi par *trois ibis, trois crocodiles,* ou *trois caractères iconographiques de l'eau.*

L'*ibis* étant le symbole de l'eau (2), on pouvait noter l'idée de DÉBORDEMENT en plaçant un *ibis* sur un *vase,* au lieu d'y figurer le *caractère iconographique de*

---

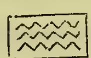
(1) Liv. 1, chap. 21.

(2) Voyez IBIS.

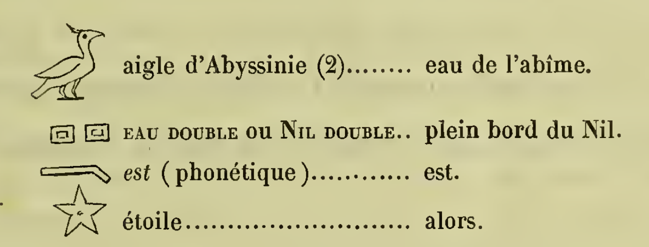
*l'eau.* C'est ainsi que le *débordement* est indiqué dans le Zodiaque circulaire de Dendérah par les hiéroglyphes placés devant *le premier génie de la Balance* (1).

ibis<br>sur } débordement.<br>vase<br>étoile..... alors.

Dans ce même Zodiaque *le plein bord du Nil* se trouve désigné par deux vases devant *le troisième génie de la Vierge.* Ici, au lieu de deux vases ronds et vus de côté, on a représenté le plan de deux vases carrés, dans lesquels on figure ordinairement de l'eau agitée,



mais que la petitesse des hiéroglyphes a fait omettre dans cette circonstance;




ce qui veut dire : *par l'eau de l'abîme le plein bord du Nil est alors;* en d'autres termes : *l'eau du débordement met le Nil à plein bord à cette époque.*

---

(1) Les hiéroglyphes placés devant les génies du Zodiaque circulaire de Dendérah sont la notation idéographique des paroles que prononcent ces mêmes génies; c'est ainsi que dans nos vieilles estampes les paroles que débite un personnage sont écrites dans une *flamme* qui sort de sa bouche. Quoique le nombre des génies de ce Zodiaque soit de trente-six, ces génies ne sont point des *Décans* comme on l'a cru. (Voyez ZODIAQUE).

(2) Dans le Traité du Zodiaque de Dendérah, où j'ai donné déjà la traduction de ces hiéroglyphes, j'ai pris pour un *bihoreau à manteau noir,* ARDEA NYCTICORAX, de Linnée, cet *aigle d'Abyssinie.* Je m'empresse de reconnaître mon erreur et d'expliquer ici pourquoi cet aigle est le symbole de l'abîme. Les Egyptiens appelaient *Abym* ou *Abys* l'eau éternelle, infinie, et principe de tout, dans laquelle ils supposaient le monde plongé. (Voyez SYSTÈME DU MONDE). Ils plaçaient les sources du Nil (voyez NIL) à la *cataracte* du sud, c'est-à-dire à l'une des ouvertures du ciel de cristal qui correspondent aux quatre points cardinaux. Ils s'expliquaient le débordement du Nil au solstice d'été, par l'attention que DIEU avait de lever tous les ans à cette époque *la pèle céleste* pour donner issue à l'eau de l'*Abym,* qui contenait de toute éternité les germes créateurs, lesquels en se déposant sur le sol de l'Egypte fécondaient

Ce que je viens de dire doit faire comprendre que ce n'était point le caprice des scribes qui groupait les hiéroglyphes, comme le pensait M. Champollion. La combinaison des caractères idéographiques pour exprimer une *idée unique* constitue dans les textes égyptiens la *grande difficulté* pour les comprendre; et il m'arrive souvent qu'avec la connaissance exacte et complète des caractères iconographiques et symboliques qui composent un groupe, je ne peux arriver à soupçonner même *l'idée* qu'on a voulu exprimer par leur combinaison.

Et M. Champollion ne voyait là que de l'arbitraire ou de la symétrie!

Si toutes les difficultés que présente le *système Champollion* pour lire les hiéroglyphes se bornaient là, on pourrait encore ne pas trop se récrier; mais « (1) « comme la plupart des *voyelles médiales* sont habituellement omises dans les « portions des textes hiéroglyphiques, formés de signes phonétiques », et qu'en outre « (2) on avait contracté l'habitude d'omettre souvent les voyelles *I* et *E* qui « terminent une foule de mots de la langue égyptienne, telle qu'elle a été écrite

---

cette terre sacrée, *Piert* (voyez Sphinx). *Osiris, Apis,* et *Abym,* sont une et même chose : c'est la *grande mer* qui enveloppe le monde; aussi disait-on que le Nil était un écoulement d'Osiris (*a*).

L'*aigle* d'Abyssinie, oiseau qui s'élève le plus haut dans les airs, et qui, pour me servir des expressions poétiques des Egyptiens, *effleure de ses ailes étendues le cristal azuré du ciel et boit l'eau pure de l'Abym pour conserver son immortalité* (*b*); l'aigle devint le symbole de l'*Abym*, d'*Apis* (*c*), et d'*Osiris*. L'étymologie de ce nom Aigle, décomposé par la langue sacrée, indique la valeur symbolique de l'oiseau qui le porte; Aig, *eau*, l, *élevée* ou *divine* (eau du ciel). Les Latins appelaient l'*aigle*, aquila, racine 1re, aqua, *eau*. Diodore de Sicile (*d*) nous apprend que le Nil, qui était un écoulement de l'*Abym*, portait le nom d'*Aigle* en Egypte.

(1) Grammaire égyptienne, page 51.

(2) Grammaire égyptienne, page 70.

(*a*) Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris.

(*b*) Inscription du grand aigle au temple d'Aig à Esné. Cette inscription explique le proverbe *Aquilæ senectus* qu'on appliquait aux vieillards qui conservaient leur vigueur en buvant beaucoup. Voyez l'*Hautontimorumenos* de Térence et la remarque de Mme Dacier, acte iii, scène ii.

(*c*) C'est pour cela que sur les représentations d'Apis les Egyptiens gravaient un *aigle*. Voyez Caylus, *Antiquité égyptienne*, tome 1er, planche xii.

(*d*) Liv. 1, chap. 36.

« par les Coptes (1) », comment saura-t-on précisément quelles seront les voyelles *médiales* ou *finales* qu'il faudra substituer? M. Champollion les substitue selon le besoin qu'il en a pour trouver un sens quelconque dans les textes hiéroglyphiques qu'il prétend traduire; il s'appuie par analogie sur la méthode des hébraïsants modernes qui, ne voyant que des consonnes et des aspirations dans un texte hébreu non ponctué, le lisent selon la tradition des Massorettes. Mais est-il bien certain que les rabbins sachent lire l'hébreu? ne paraît-il pas absurde qu'un texte ait jamais pu être écrit sans voyelles, et qu'enfin, lorsque certaines voyelles se trouvent omises, il n'y ait pas eu un motif qui les ait fait omettre, et par suite une méthode facile et certaine pour les substituer dans la lecture (2)? Abandon-

---

(1) M. Champollion prétend (Introduction, page IX) que les *voyelles médiales* ne furent substituées dans les textes qu'après l'adoption de l'alphabet copte qui remplaça les caractères hiéroglyphiques, lorsque les Egyptiens eurent embrassé le christianisme; alphabet qui, d'ailleurs, n'est autre que l'alphabet grec accru de quelques signes. Cependant, selon M. Sylvestre de Sacy, dont l'opinion doit peser dans la balance scientifique, il paraîtrait que les Egyptiens auraient eu une écriture purement alphabétique avant l'adoption des caractères coptes; c'est ce qui résulte du travail consciencieux de ce savant orientaliste sur le texte démotique de la trop célèbre inscription de Rosette, laquelle remonte à près de deux cents ans avant l'ère chrétienne. M. de Sacy, en recherchant les groupes de caractères qui, dans ce texte, devaient correspondre à peu près aux noms propres qui se trouvent dans le texte grec, et en comparant les lettres informes de l'écriture vulgaire des Egyptiens AVEC LES LETTRES HÉBRAÏQUES, est parvenu à retrouver dans ce texte infernal les noms d'*Alexandre*, d'*Alexandrie*, de *Ptolémée*, d'*Arsinoë*, et d'*Epiphane*, le tout SANS AUCUNE OMISSION DE VOYELLES MÉDIALES. C'est pour n'avoir pas soupçonné cette absence de *voyelles médiales* (voyez Introduction, page XV) que M. de Sacy, et, après lui, M. Ackerblad, se sont vus arrêtés dans la lecture du texte intermédiaire de l'inscription de Rosette. Quant à M. Champollion, avec l'absence des voyelles et beaucoup de caractères symboliques, il est parvenu à lire ce texte couramment : on peut voir un échantillon de son savoir-faire, page 557.

(2) Quoique ce ne soit point ici le lieu d'exposer et de justifier la méthode que j'emploie pour la lecture d'un texte hébreu; comme je donnerai dans les notes de cet ouvrage plusieurs mots hébraïques dérivés de la langue sacrée, afin de justifier les noms *onomatopiques* et *mystiques* de certains caractères hiéroglyphiques, je pense qu'il ne sera pas inutile de faire entrevoir à mes lecteurs le motif qui fit omettre par les Hébreux certaines voyelles médiales dans les textes, et le moyen que j'emploie pour les restituer sans avoir recours à l'*imbroglio* massorétique. Et d'abord je commencerai par déclarer que je partage l'opinion des savants qui, depuis Origène jusqu'à l'abbé Barthélemy, ont reconnu des voyelles dans l'alphabet hébreu; je diffère seulement avec eux sur le nombre, car je n'en compte que

nant cette difficulté, je demanderai encore pourquoi l'absence des voyelles médiales dans les mêmes mots écrits en caractères phonétiques dans les textes sacrés

---

cinq : א, ו, ה, י, ע, A, U, E, I, O; et pour cette lettre ה que ces mêmes savants prétendent correspondre à l'*e* muet, je la considère comme correspondant parfaitement à notre aspirée, H. Maintenant je vais expliquer comment il se fait que, malgré l'emploi des voyelles dans les textes bibliques, quantités de voyelles médiales se trouvent omises, mais d'une manière constante, dans la plupart des mots. Je tâcherai ici d'être d'accord avec le bon sens, puisque je n'ai pas le bonheur de l'être avec S. Jérôme (*a*).

L'homme est un animal essentiellement orgueilleux; l'amour de la célébrité qu'engendre l'orgueil est donc inné chez lui. Croire que ses idées sont les meilleures, vouloir les faire adopter par tout le monde, chercher tous les moyens possibles pour les éterniser, c'est une manie qui fut, est, et sera.

Avant l'invention de l'imprimerie, pour que les idées écrites fussent conservées et répandues on les gravait sur marbre et on les exposait sur la voie publique : car alors la solidité de la matière et l'exposition des écrits remplaçaient la multiplicité des copies, et tel qui, de nos jours, a la fureur de se faire imprimer aurait eu dans l'antiquité celle de se faire graver sur marbre; mais cette gravure était dispendieuse et demandait beaucoup de temps. Aussi les auteurs d'autrefois, quoique bavards, selon toute probabilité, comme ceux d'aujourd'hui, furent-ils forcés de rendre leurs idées avec le moins de mots possibles; de là le style concis et par suite sentencieux de l'antiquité (*b*). D'un autre côté, pour ménager encore la dépense, on abrégea certains mots lorsqu'on présumait que les premières lettres qui entraient dans leur composition, ou même les seules initiales, suffisaient pour les rappeler à l'esprit du lecteur. Ce sont ces abréviations si fréquentes sur les monuments antiques de la Grèce et de l'Italie que nos antiquaires modernes comprennent facilement, mais qui ne laissaient pas d'être parfois énigmatiques pour les anciens (*c*).

Parmi les différents modes d'abréviations il en est un surtout dont on ne tient pas compte, mais qui doit fixer particulièrement notre attention.

Comme une consonne ne peut être exprimée qu'avec le concours d'une voyelle, on en affecte une à chaque consonne pour la dénommer, en la plaçant soit avant soit après. Ainsi la lettre D est appelée *dé;* celle-ci, F, est appelée *ef,* etc. Lorsque dans un mot une consonne est précédée ou suivie d'une

(*a*) Ce saint personnage qui reconnaissait des voyelles dans l'alphabet hébreu pensait que l'absence de voyelles médiales dans certains mots provenait de ce que ces mêmes mots avaient été prononcés différemment selon les temps et les lieux, et que cette diversité de prononciation était précisément ce qui avait fait adopter la méthode de ne pas écrire les voyelles douteuses, laissant ainsi à chaque peuple la faculté de les substituer selon l'usage établi chez lui. (Voyez S. Jérôme, lettre 126).

(*b*) Du temps de Ménandre, cette mode de graver et d'exposer des sentences sur la voie publique et surtout dans les carrefours des bourgades d'Athènes existait encore; aussi, comme le remarque fort bien Mme Dacier, dans sa traduction de Plaute, le type du campagnard était-il de débiter des proverbes et des sentences à tout propos.

(*c*) Un antiquaire distingué, qui avait eu la complaisance de m'expliquer toutes les abréviations des cippes et des massas que possède Bordeaux dans une salle ténébreuse où ils sont entassés pêle-mêle, fut arrêté par une inscription française abrégée que nous trouvâmes sur un monument placé devant la boutique d'un fabricant de *tombeaux funèbres.*

ne se trouve pas constante comme dans les mêmes mots écrits avec les caractères hébraïques dans la langue d'Israël? car, selon M. Champollion, tantôt on les voit

---

voyelle qui lui est affectée, on peut supprimer cette voyelle. Pour écrire, par exemple, DÉCÉDÉ, comme chaque consonne est suivie précisément de la voyelle qui lui est affectée, si l'on voulait écrire ce mot avec le moins de lettres possibles, on pourrait se borner aux trois consonnes DCD (*a*). Le mot OCCUPÉ ne pourrait s'abréger que de cette manière : OCCUP. Il ne faut pas confondre ces abréviations avec les jeux de lettres qui rentrent dans le domaine du rébus, et qui ferait que le mot *occupé* pourrait s'écrire OQP.

Les Grecs employaient parfois ce mode d'abréviation. On trouve souvent le nom d'Alexandre écrit ainsi :

ΑΛΕΧΣΑΝΔΡΣ

ALEXANDRS.

Ici la voyelle manquante est un O; mais comme c'est précisément la voyelle que les Grecs affectaient à la consonne P (R), on voit évidemment qu'*Alexandrs* est ici pour *Alexandros* (*b*).

Ce mode d'abréviation, assez rarc chez les Grecs et les Latins, était très-usité chez les Orientaux, et (le papyrus étant fort cher) fut employé dans l'écriture courante comme dans celle des monuments. Exemple : La voyelle א, qui correspond à notre A, était appelée par les Hébreux *alef* (al, *grande;* cf, *voix*), et par les Grecs *alpha*, nom qui, décomposé par les racines de la langue sacrée, donne la même signification. Pour écrire le nom de cette voyelle en hébreu on ne se sert que de trois lettres : אלף (ALF), et on le prononce comme s'il était écrit ALEF. La voyelle manquante est précisément la voyelle ה (E) affectée par les Hébreux à la consonne פ (F); voyelle qu'ils faisaient précéder lorsqu'il s'agissait de dénommer cette lettre, absolument comme nous qui appelons *ef* la consonne F.

Un autre exemple servira à montrer la différence de mon système avec celui des hébraïsants, qui adoptent la tradition rabbinique.

Le mot כנף (CNF) se lit, selon les Massorettes, Canaph; je le lis Cnef : ce mot signifie *une aile d'oiseau*.

Ici je suis obligé, pour prouver que j'ai raison, d'exhumer l'antiquité égyptienne.

Les Egyptiens appelaient le Dieu unique, le seul que reconnaissaient les initiés, d'un nom qui a traversé les siècles : ils l'appelaient le Très-Haut. Dans l'écriture hiéroglyphique, *l'épervier*, oiseau qui

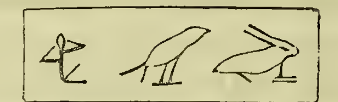
(*a*) Au milieu du pont de Bordeaux, sur les deux terre-pleins des parapets, on trouve écrit en mosaïque les initiales du nom de l'ingénieur qui a présidé à sa construction : M. *Charles Deschamps*. Aussi disait-on en plaisantant : *Le pont de Bordeaux n'est pas solide, car il a déjà* cédé *au milieu*. CD.

(*b*) A l'époque où ces abréviations étaient en usage, les lettres doubles n'étaient pas connues. Aussi ΧΣ est-il dans le mot *Alexandros* pour Ξ; je n'ai trouvé l'omission de la voyelle o dans le nom d'*Alexandros*, écrit avec un Ξ, que sur un tableau d'*Herculanum*. A l'époque où remonte l'inscription que nous avons citée, l'oméga (ω) n'était pas non plus usité; ainsi la consonne P (R) était dite ρο, et non pas ρω, comme dans nos grammaires. De la différence de voyelle affectée à la consonne R chez les Grecs et chez les Latins, et de la position de ces mêmes voyelles, provient la différence de la prononciation finale de ce nom chez les deux peuples : *Alexandros* et *Alexander*, qu'on écrivait primitivement *Alexanders*, la consonne R étant appelée *er* par les Latins, comme dans nos écoles. Les Celtes, qui l'appelaient *re*, prononçaient ce même nom : *Alexandre*.

et tantôt on ne les voit pas; ainsi le nom de *Bérénice* se trouve écrit dans un

---

plane au-dessus de tous les autres dans le ciel de l'Egypte, devint le symbole de *l'élévation*, et par suite de celui qui est élevé par-dessus toute chose, du Très-Haut. Exemple *(a)* :



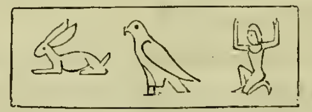
*Un homme accroupi, les mains tendues vers le ciel*, est l'image de l'homme qui prie, et se traduit par homme priant; *l'épervier*, symbole de *l'élévation* et par suite du Très-Haut, se traduit par Dieu; un *lièvre*, symbole de *l'audition* (*b*), se traduit par écoute : ces hiéroglyphes doivent donc se traduire par *Homme priant Dieu écoute;* et comme lorsqu'il s'agit de *Dieu*, qui est la bonté par excellence, *écouter* est synonyme d'*exaucer*, nous traduirons ces hiéroglyphes par

Dieu exauce l'homme qui prie.

Dans l'abréviation des symboles, au lieu de peindre un *épervier* tout entier pour transmettre hiéroglyphiquement l'idée d'*élévation* ou de Dieu, on se contenta de peindre une *aile* d'épervier, l'aile étendue de cet oiseau étant précisément ce qui lui donne la faculté de *s'élever* dans les airs. Une *aile d'épervier* devint donc dans la suite, comme *l'épervier* lui-même, le symbole de *l'élévation* et de Dieu.

En Egypte on rappelait un précepte aux initiés en leur rappelant seulement le nom des objets qui servaient à le peindre hiéroglyphiquement, et cela pour que les profanes ne pénétrassent pas l'idée véritable enveloppée dans l'écriture mystérieuse. C'est ainsi que les préceptes de Pythagore, élève des prêtres égyptiens, ne peuvent être compris que de ceux qui connaissent la valeur des symboles qu'il rappelle, comme : *Ne vous asseyez point sur le boisseau, ne plantez pas de palmier,* etc. (*c*). Ainsi, lorsqu'on disait que les Thébains ne reconnaissaient d'autre dieu que le Cnef (*d*), c'est-à-dire l'*aile d'oiseau* ou *d'épervier,* comme cette *aile d'épervier* est le symbole du Très-Haut, du Dieu unique, c'est comme si l'on avait dit : Les Thébains ne reconnaissent qu'un *seul Dieu*, l'Être Suprême. Or Plutarque nous a con-

(*a*) Ces hiéroglyphes se trouvent gravés sur la plinthe d'un Apis en bronze ayant appartenu à Caylus et font partie d'une inscription qu'on trouve, *Antiquité égyptienne,* tome vi, planche iv, fig. 11, dont le sens total est : *Homme victime, sa voix juste qui coule vers Dieu s'élève, Homme priant Dieu écoute;* en d'autres termes : *Le cri de l'innocence persécutée s'élève vers* Dieu, *et* Dieu *exauce sa prière.* Ces hiéroglyphes calqués sur la planche de Caylus sont ce que M. Champollion appelle *hiéroglyphes réduits,* qui, dans tous leurs détails, se trouvent ainsi rendus en sens contraire sur plusieurs monuments consacrés à *Isis.*



(*b*) « Lorsque les Egyptiens veulent rendre l'idée d'*ouïe* avec leurs caractères hiéroglyphiques, ils peignent un lièvre ». (Plutarque, *Propos de table,* liv. iv, 5e question).

(*c*) Aussi Plutarque dit-il (Traité d'Isis et d'Osiris) que les préceptes de Pythagore sont en tout semblables aux hiéroglyphes. Voyez Modius.

(*d*) Εἰς δέ τὰς γραφὰς τῶν τιμωμένων ζώων, τὺς μέν αλλυς συντεταγμενά τελειν, μονυς δέ μή διδόναι τυς Θηϐαΐδα κατοικῦντας, ώς θνητόν θεόν ὐδ' ένα νομΐζοντας, άλλά όν καλῦσιν αὐτοὶ ΚΝΗΦ αγένητον ὄντα καί ἀθάνατον. (Πλυταρχ. περι Ισίδ. καί Οσιριδ.)

cartouche (1) Brnice et dans un autre (2) Bernic, le tout avec variation d'homophônes.

Cette omission de voyelles médiales et finales dans la transcription des mots de la langue parlée au moyen des signes phonétiques dut nécessairement présenter beaucoup d'obscurité et d'incertitude, comme le dit M. Champollion (3), « puisqu'un très-grand nombre de mots égyptiens, étant formés des mêmes con- « sonnes disposées dans un ordre semblable, expriment cependant des idées très- « différentes ».

---

servé la véritable manière de prononcer le mot כנף (CNF), qu'il écrit KNEPH. Les astrologues ont ensuite estropié ce nom sur les abraxas en l'écrivant en caractères grecs KNUPHI (*a*), parce qu'ils ont substitué, non pas les voyelles hébraïques affectées aux consonnes נ (N) et ף (F) par les Egyptiens, et qui sont l'une et l'autre ה (E) précédant la consonne (*b*), mais bien les voyelles affectées par les Grecs aux consonnes correspondantes N et Φ (*c*).

Tous les savants qui se sont évertués à chercher sous quelle forme les Egyptiens représentaient leur dieu Cnef ou Knuphi ne se sont jamais avisés de le représenter sous la forme d'une *aile d'oiseau*. Et cependant, s'ils avaient fait attention que sur les abraxas où sont représentées *une* ou *trois ailes unies* on trouve presque toujours sur le revers le nom de Knuphi écrit en grec, ils auraient pu arriver par là au véritable symbole du grand dieu des initiés. Ainsi s'évanouit la fameuse étymologie de Kocher, qui fait dériver le nom de Cneph ou Cnuphis du copte ⲛⲟⲩϥⲓ (noufi) (bon), auquel il joint le ⲭ article (*d*) : étymologie que M. Champollion, qui base son système sur le copte, et qui représente le dieu Knouphi sous la forme d'un homme à tête de bélier, a dû nécessairement s'empresser d'adopter; car le mot copte ϯⲉⲛϩ (tenh), qui signifie *aile d'oiseau,* ne pouvait pas l'amener à reconnaître le symbole du Cnef des Thébains.

(1) Grammaire égyptienne, page 145.

(2) Grammaire égyptienne, page 144.

(3) Grammaire égyptienne, page 70.

(*a*) KNOYΦI.

(*b*) Cnef se prononce absolument comme s'il était écrit KENÉF ou QUENÉF. Je n'ai pas substitué la première voyelle parce que je voulais me trouver d'accord lettre pour lettre avec Plutarque, et en outre, comme je fais correspondre la lettre hébraïque כ à notre consonne c, j'aurais craint que mes lecteurs ne prononçassent *cenéf*, comme s'il avait été écrit *senéf.*

(*c*) La consonne N s'appelle νυ ou νȣ en grec (nu). Il ne faut pas croire que ȣ soit une diphthongue, écrite ainsi par abréviation pour ου; c'est une lettre antique correspondant parfaitement à notre voyelle υ, prononcée, il est vrai, *ou*, comme chez les Italiens. C'est ce qu'attestent les inscriptions de Lacédémone ; et pour la consonne Φ, elle s'appelle φι (phi). Primitivement on l'appelait φα (pha).

(*d*) *De etymol. nominum Cnuphis aliorumque, apud Miscellan. observat. nov.* T. II, pag. 70.

Pour obvier à cet inconvénient on eut recours à deux moyens :

« (1) Le premier *semble avoir été* d'affecter tel caractère de son, plutôt que ses « autres homophônes, à la notation spéciale de tous les mots qui, dérivant d'une « même racine, se rapportent à une même idée primitive ».....

« Mais on atteignit bien mieux ce but en traçant, à la suite du mot écrit en « signes phonétiques, un caractère additionnel qui déterminerait à la fois l'accep- « tion du mot et sa prononciation elle-même, en indiquant ainsi, d'une manière « indirecte, les voyelles à suppléer dans la lecture du mot ».

Jusqu'ici on croyait en être quitte avec le phonétique, le tropique, et le figuratif; mais voici une quatrième classe de caractères qui vient encore compliquer le système déjà si obscur des Egyptiens. Je ne parlerai pas du premier moyen employé pour fixer l'esprit du lecteur sur la valeur des mots devenus amphibologiques par l'absence des voyelles médiales et finales, moyen dont l'existence n'est qu'une probabilité pour M. Champollion lui-même; je ne m'attacherai qu'à démontrer l'inutilité, pour ne rien dire de plus, des nouveaux caractères que l'auteur appelle *caractères déterminatifs*. Et pour cela on n'a qu'à s'adresser cette question : Pourquoi les Egyptiens qui avaient une multitude de caractères notant les voix omettaient-ils parfois les voyelles dans leur écriture phonétique? évidemment c'était pour abréger cette même écriture ou pour arranger leur texte d'une manière symétrique. Mais lorsqu'un mot écrit avec les consonnes seulement pouvait présenter plusieurs sens dans la langue parlée, pourquoi les Egyptiens n'employèrent-ils pas les voyelles qui auraient positivement fixé le sens du mot, plutôt que d'inventer une quatrième classe de caractères, qui devait nécessairement se confondre avec le tropique et le figuratif? Et d'ailleurs un *déterminatif* soit de genre soit d'espèce remplissait-il parfaitement le but que se proposaient les Egyptiens? car de deux choses l'une : ou ce caractère était exactement rendu ou il ne l'était pas. Dans la

(1) Grammaire égyptienne, page 71.

première hypothèse, comme ce caractère suffisait pour rendre figurativement et d'une manière très-claire ce qui était exprimé d'une manière obscure avec les caractères phonétiques, à quoi servaient donc alors les caractères phonétiques? Dans la seconde on manquait le but pour lequel on avait inventé les caractères déterminatifs. Quoique dans l'hébreu les voyelles médiales se trouvent souvent omises, rien n'indique qu'on se soit jamais avisé d'employer des *déterminatifs* pour en faciliter la lecture : les Massorettes ont tout bonnement mis des points-voyelles toutes les fois qu'ils ont cru devoir fixer la prononciation d'un mot à leur manière.

En jetant les yeux sur les séries de mots hiéroglyphiques *déterminés*, accompagnés de leur transcription en lettres coptes, avec le mot copte correspondant et leur signification en français (1), on s'aperçoit en outre que M. Champollion n'est pas conséquent avec lui-même; car on trouve que les mots hiéroglyphiques *déterminés*, qui expriment phonétiquement les noms de *vache*, de *cheveux*, d'*aspic*, de *balance*, etc., sont écrits sans absence de voyelles médiales ou finales : pourquoi donc des *déterminatifs* dans cette circonstance? ce ne peut être que pour le remplissage.

Ce qu'on trouve de plus curieux dans tout le système, ce sont *les noms phonétiques abrégés* (2). Dans ces abréviations non-seulement les voyelles manquent, mais encore la plupart des consonnes sont omises; quelquefois même une seule voyelle ou une seule consonne suffit pour rendre un nom qui, sans abréviation, aurait nécessité, pour être transcrit, une certaine quantité de caractères phonétiques, même en omettant les voyelles médiales et finales; et cependant dans cette circonstance on ne se sert pas de *déterminatif* pour en faciliter la lecture. M. Champollion donne un tableau de ces abrévations « qu'on rencontre le plus habituelle- « ment dans les textes égyptiens des divers âges »; tableau qui est bien loin d'être

---

(1) Grammaire égyptienne, pages 72 et suivantes.

(2) Grammaire égyptienne, page 64.

complet, et que personne, selon toute apparence, n'essaiera de compléter. « (1) Les « abréviations qui existent en grande abondance dans les textes de toutes les épo- « ques », ont été d'une immense ressource pour M. Champollion, toutes les fois qu'il s'est mis en tête de traduire les hiéroglyphes.

Maintenant, pour avoir une idée exacte du système complet de M. Champollion, qu'on essaie, comme M. Arago (2), de composer les hiéroglyphes de la langue française en suivant le système prétendu des Egyptiens ; que pour chacune des vingt-cinq lettres de notre alphabet on choisisse seulement dix homophônes, total deux cent cinquante ; que certains homophônes puissent devenir symboliques ou figuratifs, comme serait, par exemple, la *balance,* qui noterait phonétiquement l'articulation B, exprimerait tropiquement l'idée de *justice,* et rendrait figurativement l'idée de *balance,* au moyen d'un signe quelconque placé au-dessus ou au-dessous ; qu'on adopte une minime quantité de caractères symboliques, cinquante si l'on veut, comme serait un *taureau* pour peindre la *force,* un *âne* pour peindre l'*entêtement ;* lesquels caractères symboliques pourraient néanmoins devenir phonétiques au moyen de l'adjonction d'un signe convenu, et noter par conséquent, le premier, l'articulation T, et le second, la voix A ; enfin, qu'il soit permis de noter figurativement toute idée d'un objet qui peut être rendu par la peinture fidèle de ce même objet : deux hommes qui se seraient bien entendus à cet égard et qui auraient étudié pendant dix ans leurs conventions, lors même que dans leur écriture ils sépareraient toujours le tropique, le figuratif, et le phonétique, s'ils avisaient de vouloir correspondre entre eux avec cette même écriture, je prétends qu'ils ne parviendraient jamais à se lire couramment. Mais si l'on convient qu'il sera permis d'omettre ou de ne pas omettre tout ou partie des voyelles médiales ou finales, si l'on ajoute, pour éclaircir cette manière d'écrire, des caractères déterminatifs qu'on pourra mettre ou omettre à volonté, si l'on écrit les

(1) Grammaire égyptienne, page 65.

(2) Annuaire du bureau des longitudes, 1836, page 247.

mots rendus avec ces hiéroglyphes phonétiques tantôt en plaçant les mêmes hiéroglyphes à côté les uns des autres, tantôt au-dessous les uns des autres, et le plus souvent partie à côté et partie au-dessous dans un même mot, si les groupes de caractères phonétiques qui composent les mots ne sont point séparés les uns des autres ni des caractères figuratifs et tropiques, si enfin on convient d'une centaine d'abréviations seulement : quoique ici les bases de cette écriture soient bien établies, tandis que M. Champollion, dans sa Grammaire égyptienne, ne nous donne que des aperçus, je maintiens qu'il n'existe pas d'homme dont la tête soit assez forte pour pouvoir se servir d'une pareille écriture; d'où je conclus que le système de M. Champollion est absurde, et par conséquent qu'il ne peut jamais avoir existé.

Quand on part d'un principe faux on arrive à des conséquences absurdes. M. Champollion, se voyant arrêté dès les premiers pas lorsqu'il voulut appliquer son système à la lecture des hiéroglyphes, fut obligé d'abord de lui donner de l'extension pour y faire entrer les premières difficultés; puis de nouvelles difficultés se présentant en foule, il se vit nécessairement forcé, pour ne pas reculer, de lui donner une élasticité telle qu'on peut avec ce système faire dire aux hiéroglyphes, à peu près comme au son des cloches, tout ce qui vient dans l'imagination. M. Champollion a fait comme Ptolémée : cet astronome ne pouvant avec son système se rendre compte du mouvement scandaleux des planètes, au lieu de l'abandonner, il lui adjoignit les épicycles qu'il combina, entassa, multiplia, entrecroisa, pour expliquer les différentes marches des astres retardataires; et il finit enfin par faire de ce même système un véritable chaos qui justifie la plaisanterie d'Alphonse (1).

---

(1) Alphonse, roi de Castille, disait, pour critiquer le système de Ptolémée qu'il feignait de regarder comme vrai : *Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas consulté lorsqu'il créa le monde? j'aurais pu lui donner de bons conseils.* C'est une plaisanterie et non une impiété, comme l'a très-bien vu M. Moustey dans son excellente *Géographie astronomique*, 1re partie, page 211.

Mais enfin je veux tout ce qu'on voudra : je veux que le copte soit la langue perpétuelle des Pharaons, et que le système de M. Champollion soit praticable, vrai, exact, et complet; cependant je maintiens encore que M. Champollion ne lisait pas les hiéroglyphes, et que par conséquent il ne peut pas nous les faire lire. Un exemple suffira pour démontrer ce que j'avance.

M. Champollion nous donne, dans le tableau des hiéroglyphes phonétiques dont la valeur exprimée en lettres coptes est incontestablement reconnue, cette figure (1)

comme notant l'articulation P (R) (2), et cela parce qu'elle est la représentation d'une *larme* qui se dit en copte ⲣⲓⲙⲉ. Je ne conteste pas que cette figure n'ait beaucoup de rapport avec les larmes argentées qu'on place sur les catafalques et sur les draps mortuaires, mais était-ce bien une *larme* que les Egyptiens voulaient représenter par cette image? A la page 11 je trouve un vase surmonté de cette *larme* prétendue :



M. Champollion, qui ne s'est point avisé d'en faire un lacrymatoire, nous dit que c'était un vase en terre cuite « dont la destination fut de contenir *des matières so-* « *lides*, telles que des pains, des viandes, des fruits, etc. ». Notre première figure n'est donc plus ici une *larme*, qui n'est pas *une matière solide*, c'est alors un *pain*, un *fruit*, ou un *morceau de viande*. Page 53 nous trouvons une figure



(1) Voyez Grammaire égyptienne, page 41.

(2) Cette figure est aussi la notation de l'articulation L, attendu que, selon notre auteur, page 52, « ces deux consonnes liquides s'échangent d'habitude l'une pour l'autre », et qu'en hiéroglyphes on peut écrire le nom d'Alexandre, *Alexandros* ou *Arexandros*, sans inconvénient.

que M. Champollion appelle un *encensoir* (1), et dans laquelle se trouve une *larme*, ou un *pain*, ou un *fruit*, ou un *morceau de viande*, c'est absurde ; cette figure ne peut être ici que la représentation de la *fumée*. Or, puisque « (2) le principe fon- « damental de la méthode phonétique des Egyptiens consista à représenter une « voix ou une articulation par l'imitation d'un objet physique dont le nom en lan- « gue égyptienne parlée avait pour initiale la voix ou l'articulation qu'il s'agissait « de noter », on conçoit que M. Champollion ne pouvait pas assigner à cette pré- tendue *larme* une valeur incontestable comme lettre, puisqu'il ne savait pas au juste ce qu'elle représentait. Je ferai en outre remarquer à mes lecteurs que la figure dont il s'agit, soit qu'on la représente isolée, ou surmontant un vase, ou placée sur le fourneau d'un encensoir, est toujours peinte en jaune dans les textes coloriés (3). Ce que je viens de dire ici pour l'hiéroglyphe qui noterait l'articulation P (R) dans l'écriture primitive des Egyptiens je pourrais le dire de presque toutes les figures qui entrent dans le tableau dont nous a gratifiés M. Champollion ; donc, la classe des hiéroglyphes les plus importants pour la lecture des textes sacrés lui étant totalement inconnue, il s'ensuit que M. Champollion ne pouvait pas les lire. MM. les Professeurs de colléges, qui pour la plupart enseignent ce qu'ils ne savent pas, pourraient bien m'objecter que ce n'est pas un motif pour que M. Champollion ne puisse pas nous enseigner à les lire : à cet égard je m'en réfère complétement au génie de ces Messieurs pour lesquels je professe la plus haute admiration.

Enfin admettons, pour en finir, que la valeur comme lettre des hiéroglyphes phonétiques qui composent le tableau de la Grammaire égyptienne soit incontestablement reconnue, ainsi que la vérité du système, j'en reviens toujours à mon

---

(1) C'est une *lampe* de Phtha.

(2) Grammaire égyptienne, page 28.

(3) Cette figure est la représentation d'une *flamme* et peint iconographiquement l'idée de *feu*. Voyez Modius.

dire : M. Champollion ne pouvait pas lire les hiéroglyphes, car il s'y prenait au rebours. « On reconnaîtra, dit cet auteur (1), dans quelle direction marchent les « caractères composant un texte hiéroglyphique, en observant *le côté vers lequel* « *sont tournées les têtes des figures d'hommes et d'animaux* ou les parties saillantes, « anguleuses, renflées, ou courbées, des objets inanimés qui font partie de l'ins- « cription », et, cette observation faite, on doit, selon lui, lire l'écriture sacrée de *droite à gauche* lorsque les têtes des figures d'hommes, d'animaux, ainsi que les parties saillantes, anguleuses, etc., sont dirigées vers *la droite,* et de *gauche à droite* lorsqu'elles sont dirigées vers *la gauche.* Dans les textes sculptés et dans les manuscrits en colonnes verticales le même principe sert à faire reconnaître la colonne par laquelle il faut commencer la lecture, sauf quelques rares exceptions que présentent les papyrus du Louvre, à ce que prétend M. Champollion.

Pour comprendre ici que notre auteur se trompe il n'est pas nécessaire de savoir lire les hiéroglyphes, il suffit de jeter les yeux sur un texte.

Les textes hiéroglyphiques sont très-rarement écrits en boustrophédon, et à quelques légères exceptions qu'on s'explique facilement en considérant cette écriture comme idéographique, la direction des figures est généralement constante dans les inscriptions horizontales comme dans les inscriptions verticales.

Il semble que, contradictoirement à l'opinion bien arrêtée de l'auteur de la Grammaire égyptienne, il est naturel de suivre dans la lecture des textes sacrés la marche indiquée par la direction des figures; mais ce n'est qu'une présomption. Voyons si, jugeant par analogie, cette présomption ne se transformera pas en certitude.

Je suppose d'abord, pour bien être compris, qu'il s'agisse de faire déterminer par une personne qui n'aurait jamais vu de caractères sanscrits ni strangèles, le sens dans lequel on doit lire l'écriture sacrée des Brahmes ou les inscriptions antiques de la Chaldée : la seule inspection des manuscrits suffira pour la fixer à cet

(1) Grammaire égyptienne, page 19.

égard. En effet, comme elle trouvera nécessairement quelques lignes qui ne seront pas remplies, voyant dans le chaldéen que les portions de lignes écrites sont à droite, elle en conclura que ces caractères ont été écrits en allant de *droite à gauche,* comme l'hébreux ou l'arabe, et que par conséquent on doit lire le strangèle comme on lit la plupart des écritures orientales; pour le sanscrit, comme les portions de lignes se trouvent à gauche, elle en conclura par cela même qu'on l'a écrit et qu'on doit le lire dans le même sens que le grec et le français. Il en serait de même pour toutes les écritures, tant anciennes que modernes, s'il s'agissait de décider *à priori* le sens dans lequel on doit les lire.

Et maintenant, si nous trouvons un texte hiéroglyphique disposé en lignes horizontales et dans lequel une ou plusieurs lignes ne sont pas remplies (chose assez rare, mais qu'on peut trouver (1)), la portion écrite de ces mêmes lignes se trouve être *à gauche* lorsque la direction des figures est *à droite,* et *à droite* lorsque les figures sont profilées *à gauche;* d'où nous pouvons conclure par analogie que l'on doit lire les textes hiéroglyphiques dans le sens indiqué par les figures, ou, pour parler plus exactement, par la majorité des figures.

Dans les textes en colonnes verticales, pour s'assurer que le principe est vrai, on n'a qu'à jeter les yeux sur les tables hiéroglyphiques du Zodiaque de Dendérah. On concevra tout d'abord que la lecture de ces tables doit commencer par la plus grande colonne, celle qui est la plus près des différentes figures d'ER (2), attendu que ces colonnes sont exactement remplies d'hiéroglyphes, tandis que dans les dernières l'espace tracé par l'encadrement laisse apercevoir des vides à la fin. Or, dans ces différentes tables, la direction des figures s'accorde parfaitement avec le principe auquel nous avons été amené par analogie (3).

---

(1) Voir Caylus, *Antiquité égyptienne,* tome v, planche vii, fig. v.

(2) Les figures de femmes qui soutiennent le Zodiaque circulaire de Dendérah sont la représentation de l'élément de l'Air, du genre féminin en langue sacrée et en langue égyptienne. Voir Traité du Zodiaque de Dendérah, 1re partie, note 3.

(3) En dehors des colonnes de la quatrième table du Zodiaque circulaire de Dendérah on trouve des

Le système Champollion ne s'appuie sur le témoignage d'aucun auteur ancien (1). Peu importe, disent ses partisans, puisqu'il est fondé sur le granit de Rosette.

J'en appelle ici au sang-froid des savants : ce monument bilingue pouvait-il amener un homme, quel que fût d'ailleurs son génie, à la lecture et à l'interprétation de tous les textes sacrés, et par suite à la création d'une Grammaire égyptienne? Admettons un instant que la langue hébraïque et la valeur de ses caractères soient perdus : on retrouve un monument *bien conservé* sur lequel est inscrit un décret en hébreu, en grec, et en latin, l'inscription latine correspond mot pour mot à l'inscription grecque, ce qui fait supposer par analogie que l'inscription hébraïque correspond aussi mot pour mot aux deux autres, eh bien, je le demande, pourrait-on avec ce monument parvenir à lire et comprendre tous les textes bibliques? mais si l'inscription grecque ne correspond pas littéralement à l'inscription latine (2), s'il manque sur le monument mutilé un bon tiers du texte hébreu (3),

---

hiéroglyphes tournés dans un sens contraire à celles de cette même table ; ces hiéroglyphes se rapportent à la première table et en font partie. Dire pourquoi on les a mis là au lieu de les mettre à la suite de la première table, c'est ce que je ne peux pas m'expliquer.

(1) Le témoignage unanime des auteurs de l'antiquité, sans en excepter Clément d'Alexandrie, dont M. Letronne a voulu faire un défenseur du système Champollion, contredit formellement ce même système. Il n'y a que la prétendue interprétation d'un obélisque par un maladroit faussaire (*a*) qui vienne à l'appui de l'auteur que je combats, et qui soit invoquée par lui.

(2) La position des noms propres dans le texte démotique de l'inscription de Rosette, comparée à la position de ces mêmes noms dans le texte grec, a fait présumer avec raison à M. Sylvestre de Sacy que le dernier texte ne pouvait pas être la traduction littérale du précédent.

(3) Un bon tiers du texte hiéroglyphique manque dans la célèbre inscription de Rosette.

(*a*) Cette traduction nous a été conservée par Ammien Marcelin. « Il est aisé de voir que l'imposteur maladroit qui a voulu « faire croire qu'il entendait et traduisait les hiéroglyphes d'un obélisque, *Hermapion*, n'a fait qu'adapter à un ancien « roi et copier le style emphatique, les protocoles, les formules ordinaires, la langue des inscriptions bien postérieures « consacrées à la gloire des Ptolémées : c'est comme si l'on donnait à Pharamond les titres de Louis XIV. Cette prétendue « traduction est faite à plaisir, et aussi fausse que l'inscription égyptienne d'Osiris, rapportée par Théon de Smyrne, « etc. » (Villoison, 2e lettre à M. Ackerblad).

la seule tentative de ressusciter avec un pareil monument les principes généraux de l'écriture sacrée des juifs ne serait-elle pas taxée de folie?

J'ai dit et je crois avoir prouvé que M. Champollion n'entendait rien aux hiéroglyphes. Je prouverai aussi jusqu'à l'évidence, dans le corps de cet ouvrage, que l'auteur de la Grammaire égyptienne ne se faisait point scrupule d'altérer les formes de certains caractères sacrés pour donner une apparence de vérité à ses traductions prétendues : et d'ailleurs ces mêmes traductions ne démontrent-elles pas que leur créateur laissait vagabonder son imagination pour trouver des phrases originales qui, la plupart, n'ont pas le sens commun (1)?

---

(1) M. Champollion qui parle (Introduction, page VIII) *des phrases incohérentes* de Kircher, *remplies de mysticisme à la fois ridicule et obscur*, traduit ainsi une portion de ce qu'il appelle *la dédicace du grand obélisque de Karnac*, dans laquelle se trouvent contenus, selon lui, les titres de la reine Amensé (*a*).

*L'Horus femelle, le soutien de son père, l'aînée fille du mari de sa mère, Amon-Ra. Harsaphès.*

Qu'est-ce que cela signifie?

Il lit sur les obélisques de Louqsor (*b*) :

*Celui qui décore Thèbes, comme la montagne solaire du ciel, par des monuments considérables.*

Qu'entendait-on par cette *montagne solaire du ciel?*

Sur le temple d'Edfou il retrouve cette inscription relative au dieu *Hath* que je n'ai pas l'honneur de connaître (*c*) :

*Il fait tenir le monde en équilibre par ses doigts.*

La formule dédicatoire des stèles funéraires, ainsi que les inscriptions qui accompagnent les statuettes des tombeaux, sont ainsi conçues selon notre archéologue (*d*) :

*Glorification au dieu Phré, l'âme vivante d'Osiris, dame vivante de la maison Thentamoun.*

N'est-ce pas se moquer du public?

Si l'on doit juger de la clarté et de l'importance des textes sacrés pour l'étude de l'histoire et de la religion égyptienne par ces échantillons pris au hasard, tous les autres étant à peu près taillés sur ce même patron, il faut avouer que c'est bien vouloir perdre son temps que de s'occuper de l'étude des hiéroglyphes.

(*a*) Grammaire égyptienne, page 117. On ne consacrait les obélisques à personne ; c'étaient des monuments astronomiques qui tout au plus pouvaient être consacrés au soleil.

(*b*) Grammaire égyptienne, page 205.

(*c*) Grammaire égyptienne, page 206.

(*d*) *Ibidem.*

Pauvres Egyptiens, ce n'était pas assez que Cambyse livrât aux sables du désert la terre sainte sur laquelle doit reposer le trône lumineux d'Iesou lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts, il fallait encore que, sans égard à la cherté du papyrus et à la simplicité de vos monuments, on vous supposât, comme à nos académiciens de province, le talent de parler pour ne rien dire!

---

Et cependant M. Champollion nous assure (Introduction, page xxi) « qu'on s'instruira en étudiant « les longues inscriptions sculptées sur les murailles du palais des rois, et contenant le détail circonstan- « cié des expéditions militaires, le poids des pierreries et des divers métaux imposés à l'ennemi, l'énu- « mération des animaux domestiques, celle des denrées et des objets d'art que les pays conquis devaient « régulièrement livrer au vainqueur. Ces inscriptions monumentales furent expliquées à Germanicus, « visitant les ruines de Thèbes, par les plus âgés d'entre les prêtres du pays : *elles existent encore en* « *grande partie,* et Tacite, racontant le séjour du fils adoptif de Tibère au milieu des débris de la vieille « capitale des *Pharaons, a donné du contenu de ces textes historiques une analyse surprenante par son* « *exactitude.* L'historien romain semble avoir écrit en ayant sous les yeux une *traduction littérale* de « ces antiques textes : *je les ai retrouvés dans les décombres du palais de Karnac* ».

Mais est-il bien certain que ces vénérables prêtres, rusés comme de vieux charlatans, n'aient pas cherché dans cette circonstance à se jouer de la crédulité de Germanicus pour donner de l'importance à leur pays et se rendre intéressants en feignant d'expliquer à un héros l'histoire d'un héros imaginaire?

Voici ce que dit Tacite :

*Mox visit (Germanicus) veterum Thebarum magna vestigia : et manebant structis molibus litteræ Ægyptiæ, priorem opulentiam complexæ : jussusque è senioribus sacerdotum patrium sermonem interpretari, referebat* habitasse quondam septingenta millia ætate militari; atque eo cum exercitu regem Rhamsen Libyâ, Æthiopiâ, Medisque et Persis, et Bactriano, ac Scythâ potitum, quasque terras Syri, Armeniique et contigui Cappadoces colunt, inde Bithynum, hinc Lycium ad mare imperio tenuisse : *legebantur et indicta gentibus tributa, pondus argenti et auri, numerus armorum equorumque, et dona templis, ebur atque odores, quasque copias frumenti et omnium utensilium quæque natio penderet,* aut minùs magnifica, quàm vi Parthorum, aut potentiâ romanâ jubentur.

Malgré le certificat délivré par M. Champollion à Tacite, je déclare qu'il ne peut pas exister de pareilles inscriptions soit à Karnac, soit ailleurs. Si les inscriptions hiéroglyphiques étaient des monuments historiques, les Egyptiens eussent toujours été d'accord avec eux-mêmes lorsqu'il se serait agi de leur histoire, mais pas du tout : à Solon ils la racontèrent d'une certaine manière (*a*); à Hérodote c'est tout différent (*b*); à Diodore ce n'est plus la même chose (*c*), et jamais les prêtres historiens n'alléguèrent les inscriptions hiéroglyphiques de monuments, c'étaient toujours des annales manuscrites qu'ils citaient

(*a*) Voyez le Timée et le Critias de Platon.

(*b*) Voyez Euterpe, chap. xcix et suivants.

(*c*) Diodore de Sicile, liv. I, sect. II.

A moi maintenant l'Egypte et ses mystères.

La *terre d'Egypte* était appelée Cous (1) par les Egyptiens, et eux-mêmes dans leur langue s'appelaient Cousians (2).

---

comme source de leur histoire. Les prêtres de Thèbes ne montrèrent point à Hérodote le palais de Karnac comme témoin irrécusable des contes qu'ils lui débitèrent, ils se contentèrent seulement de présenter à l'appui de leurs dires trois cent quarante-cinq colosses de bois qu'ils avaient déjà montrés à Hécatée, lesquels représentaient trois cent quarante-cinq grands prêtres qui s'étaient succédé de père en fils (*a*).

Lorsque Manéthon, prêtre égyptien, se chargea, par ordre de Ptolémée Philadelphe, d'écrire l'histoire de son pays, pourquoi ne se servit-il pas de ces monuments élevés par les contemporains pour en extraire les faits historiques qu'on prétend y trouver encore relatés? et pourquoi préférait-il se servir des livres apocryphes d'Agathodæmon (*b*)?

Il s'agit dans Tacite d'un roi appelé *Rhamsès;* eh bien, le nom de Rhamsès était un nom commun à tous les rois de Thèbes, comme celui de Pharaon à ceux de Memphis, et celui d'Iram à ceux de Tyr. (Voyez Bélier).

De tout cela j'en conclus que les prêtres égyptiens se moquèrent de Germanicus, et que M. Champollion, en prétendant avoir retrouvé ces mêmes textes à Karnac, se moque de nous.

(1) Cous en langue égyptienne כוס (cus) signifie un *vase*. Or la terre d'Egypte, étant comme un *vase* destiné à contenir l'eau pure de *l'abym*, c'est-à-dire l'eau du débordement, prit le nom de vase par excellence, et ensuite par extension ce même nom cous (vase) finit par signifier le *limon*, la *terre vaseuse*, *l'Egypte* (*c*). Dans la dernière époque des hiéroglyphes, c'est-à-dire sous les Ptolémées, et seulement dans la Basse-Egypte, où les prêtres ignorants employaient beaucoup de rébus, la figure d'un vase



cous, servait à transmettre l'idée de *terre d'Egypte*. C'est ainsi qu'on retrouve le nom d'*Egypte* sur l'inscription hiéroglyphique de la pierre de Rosette; mais dans les hiéroglyphes du bon temps l'idée de *terre d'Egypte* est rendue par une *lionne couchée* ou par un *sphinx* (voyez Sphinx).

(2) Cousian, décomposé par la langue sacrée, signifie *divin enfant de la terre* (cous-*terre*, i-*divin*, an-*enfant*) (*d*).

(*a*) Voyez Euterpe, chap. cxliii.

(*b*) Voyez le Syncelle.

(*c*) En grec le mot χοῦς signifie *vase*, *conge* (mesure de liquide), et en même temps peut signifier *poussière*, *terre*, et même *homme*, comme étant formé du limon de la terre.

(*d*) Ce nom d'*enfant de la terre* fut le nom adopté par les peuples primitifs pour désigner *un habitant de la plaine;* l'habitant des montagnes était dit *enfant du ciel*. Nos habitants des landes s'appellent encore *Cousiots* (*ot* comme *an* signifie *petit*, *enfant*), et ce nom remonte à l'antiquité la plus reculée, puisque leur capitale, Bazas, est appelée Κόσσιον par Ptolomée et *Cossium vasatum* par Ausone. Le mot *cousin*, qui signifie maintenant un *parent* plus ou moins éloigné, signifiait primitivement *compatriote* ou *compagnon*. Nous appelons indifféremment nos Landais des *Cousiots* ou des *Parents*.

Si l'Egypte ne fut pas le berceau de la civilisation du monde, toujours est-il que c'est en Egypte seulement qu'on peut retrouver les annales de son enfance; car les prêtres égyptiens conservèrent dans leurs mystères et la langue universelle et l'écriture primitive, écriture et langage qu'on retrouve sur les monuments qui ont échappé au fanatisme des premiers chrétiens (1), à la cupidité des Arabes, et au vandalisme des savants.

Hérodote, Clément d'Alexandrie, et Porphyre, nous parlent de trois sortes d'écritures employées par les Egyptiens.

La première, appelée *profane* ou *démotique,* n'est autre qu'une écriture alphabétique qui, au moyen de vingt-deux caractères, servait à la transcription de la *langue vulgaire* des Egyptiens : cette langue, du temps des Pharaons, était ce que nous appelons aujourd'hui la *langue hébraïque,* telle qu'on la retrouve conservée dans la Genèse de Moïse (2).

---

(1) Les premiers chrétiens qui retrouvaient les mystères de leur religion expliqués sur les temples de l'Egypte cherchèrent, autant que possible, à effacer tout ce qui pouvait rendre suspecte l'origine moderne de cette même religion. Sur le Zodiaque rectangulaire de Dendérah la *Vierge* céleste tenant *Horus,* figures que les Egyptiens appelaient Marim et Iesou dans la langue mystique, ont été mutilés avec un ciseau, de telle sorte qu'on ne retrouve que la tête des deux personnages, et cela parce que, selon toute probabilité, il s'y trouvait des hiéroglyphes qui auraient pu, comme certains abraxas attribués aux disciples de Basilide, faire reconnaître dans l'ancien collége des prêtres de Tentyris ce qu'on appelle *des hérésiarques.*

(2) La Genèse de *Moïse* n'est qu'une traduction en langue égyptienne vulgaire de la Genèse de *Thout.* J'ai trouvé sur un Pi de la Bibliothèque nationale les deux premiers chapitres de la Genèse de *Thout,* avec un commentaire expliquant cette même Genèse écrite en langue et en caractères sacrés; aussi pourrai-je expliquer clairement la fameuse *création* qui a paru si absurde à tant d'érudits et à S. Augustin lui-même. (Voyez Système du monde).

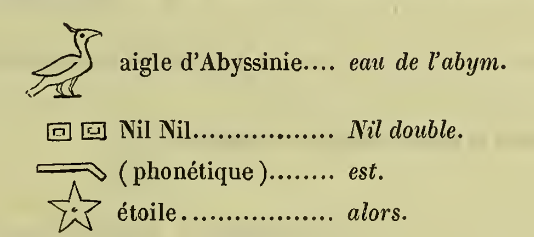
Le mot Egypte, en latin Ægyptus, en grec ΑΙΓΥΠΤΟΣ *(Aigyptos),* indique, non pas la *terre d'Egypte,* mais le *fleuve de l'Egypte lorsqu'il est débordé.* Homère appelle le Nil Αἴγυπτος, nom qui ne convient qu'au *débordement,* comme l'indique sa décomposition *Αἴγ-eau, υπ-divine consécratrice, τ-de la vie (eau sainte de purification, eau sainte du baptême);* c'était l'eau pure de *l'abym,* l'eau du débordement, qui avait la propriété de laver les souillures du corps et de l'âme. Par extension on donna à la terre que recouvre l'*Aigypt,* le nom d'*Egypte* (voyez Nil). L'*aigle* d'Abyssinie, que nous avons vu être le symbole de *l'abym,* était appelé par les Grecs Αἰγυπιός, dont la racine première n'est pas γύψ, comme on le prétend dans nos dictionnaires. La constellation de l'*Aigle* est appelée indifféremment par Hesychius *Agor* et *Aigyptos.*

La seconde, appelée *sacrée* ou *hiératique,* est encore une écriture alphabétique qui, au moyen de vingt-cinq caractères, servait à la transcription de la *langue primitive* ou *sacrée,* conservée par les prêtres dans les mystères (1).

La troisième enfin était une écriture appelée *symbolique* ou *hiéroglyphique,* qui, au moyen de la représentation d'un objet physique, exprimait l'idée de l'objet lui-même ou une idée abstraite, mais ayant toujours un rapport direct avec l'objet représenté.

Ces deux dernières écritures sont mêlées sur les monuments sculptés : sur les papyrus on ne retrouve ordinairement que l'écriture sacrée (2).

Le but de ce *Dictionnaire* est d'expliquer seulement les caractères de l'écriture *symbolique* ou *hiéroglyphique :* dans un autre ouvrage je traiterai de l'écriture sacrée et de la langue primitive. Mais ici, pour bien faire comprendre la différence qui existe entre ces deux écritures qui se confondent dans les textes sacrés, je vais reprendre une inscription du Zodiaque circulaire de Dendérah que j'ai déjà expliquée, et dans laquelle se trouve un caractère de l'écriture sacrée que j'ai désigné sous le nom de *phonétique;* la voici :




(1) Les prêtres ont toujours eu une langue mystique ou sacrée : la langue vulgaire des Egyptiens devint la langue sacrée des Lévites, l'ancienne langue des Toscans fut la langue sacrée des augures de Rome, et la langue vulgaire des Romains d'alors est aujourd'hui la langue sacrée de nos prêtres. *Tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia.*

(2) Les écritures qu'on retrouve sur les bandelettes des momies contiennent généralement ou le thème astrologique de l'individu qu'elles enveloppent, ou un certificat de bonnes vie et mœurs pour servir devant qui de droit à la résurrection générale, ou enfin des invocations magiques pour éloigner le mauvais principe, c'est-à-dire *la corruption* du corps qu'elles étaient chargées de conserver sain et sauf jusqu'au moment où la trompette céleste annoncerait le lever du soleil éternel.

Cette figure

est un des caractères alphabétiques de l'écriture sacrée qu'on appelle *premières lettres*, et qui correspond à notre consonne B. Sur les papyrus cette lettre est ainsi rendue :

ces caractères dérivent de cette figure hiéroglyphique,

le phallus *(membrum virile intentum)*, symbole de la génération (1).

Si, au lieu du caractère sacré, on avait mis la figure hiéroglyphique, j'aurais traduit les paroles du génie :



aigle d'Abyssinie.... *eau de l'abym.*

Nil Nil................. *plein bord du Nil.*

phallus............... *génération.*



étoile.................. *alors.*

*L'eau du débordement engendre le plein bord du Nil à cette époque.*

---

(1) Notre lettre B dérive aussi de ce phallus :



réduit au simple trait, il donne cette figure



qui n'est autre que le β (bêta) grec.

Les Egyptiens appelaient cette lettre בית (BIT), et le ב étant chez eux articulé comme notre V, nous devons prononcer ce mot VIT, nom du phallus en langue sacrée. Les amateurs de la massore le prononcent BETH (*a*).

(*a*) C'est ainsi que dans nos écoles le nom de cette même lettre, en grec βῆτα, est prononcé BÊTA, tandis que les Grecs anciens et les Grecs modernes prononçaient et prononcent VITA, racine VIT.

La lettre B de l'écriture sacrée, dérivant du phallus, exprime l'idée de *génération,* et par extension l'idée d'*existence,* résultat de la génération; de là vient que cette lettre est employée pour exprimer l'idée du verbe *être* dans l'écriture hiératique.

Sur les monuments, au lieu du caractère sacré, on emploie le plus souvent cette figure



pour rendre l'idée du verbe *être* dans les groupes hiéroglyphiques, figure qui n'est autre que la lettre B de l'écriture profane ou démotique : cette lettre exprime aussi l'idée de *génération,* car elle dérive du ctéis et du phallus unis par un lien,



la *génération* étant le résultat de l'union des deux sexes.

Pour se convaincre que la première figure dérive de la seconde, on n'a qu'à prendre les lettres orientales, et surtout les lettres hébraïques qui ne sont autres que les lettres vulgaires des Egyptiens.

Voici la lettre B de l'hébreu des médailles (1) :



altérée ainsi dans l'inscription phénicienne de Malte (2);



plus altérée encore dans l'alphabet samaritain;



(1) Voyez Court de Gebelin, *Monde primitif,* planche IV.
(2) *Ibidem.*

ainsi rendue sur les inscriptions de Palmyre (1);

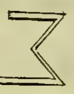
ainsi figurée dans les caractères d'Esdras dont se servent encore les rabbins,

et enfin réduite à cette forme dans l'hébreu carré (2).

Pour ce qui est des caractères hébraïques, qu'on fait remonter au temps de Moïse, le B est absolument celui de l'écriture démotique (3).



Si l'on pouvait avoir quelque doute sur le lien qui unit le ctéis et le phallus, il serait levé par la lettre B appartenante aux caractères alphabétiques qu'on prétend avoir été transmis par les anges (4),



laquelle dérive du phallus et du ctéis ainsi unis.



Si l'origine de la lettre B ne suffisait pas pour démontrer que, considérée seule, cette lettre exprime l'idée de *génération* et par suite d'*existence*, je pourrais encore invoquer le témoignage des cabalistes qui, ayant conservé quelques idées tradition-

(1) Voyez Court de Gebelin, *Monde primitif*, planche XVII.

(2) *Loco citato*, planche IV. Les Etrusques se servaient indifféremment de ce caractère et du caractère grec.

(3) Kircher, *OEdip. Ægypt.*, tome III, page 434.

(4) Kircher, *ibidem*.

nelles de la langue sacrée, font du B égyptien, ou, si l'on veut, hébraïque, le signe de la *vie* dans leurs tables mystiques (1).

Sur les papyrus des momies c'est très-souvent la CROIX ou TO non ansé ( lettre correspondante à notre T ) qui sert à exprimer l'idée d'*existence* ou de *vie*. Cette lettre, d'un usage très-fréquent dans les textes hiéroglyphiques de la première époque, remplace souvent le B de l'écriture sacrée et se confond avec le B de l'écriture démotique, son origine étant la même (2).

Pour donner dès à présent à mes lecteurs une idée précise de la langue et de l'écriture primitive conservées dans les sanctuaires de la haute initiation, je vais raisonner deux racines de cette langue sacrée qui feront comprendre le rapport direct qui existe entre l'écriture symbolique et l'écriture alphabétique.

Les voyelles, qui *seules* expriment une *voix* ou un *son*, peignent, considérées *seules* dans l'écriture sacrée, des idées positives, comme *homme, femme, soleil,* etc.

Les consonnes, qui ne peuvent être exprimées qu'avec le concours d'une voyelle, et qui ne sont pour mieux dire que des signes modifiant des voix, ne peignent, considérées *seules* dans cette même écriture, que des idées relatives, comme *génération, grandeur, force,* etc.

La voix A en langue primitive ou sacrée signifie HOMME (3).

Pour rendre l'idée d'A ( HOMME ), dans l'enfance de l'écriture on peignit un *homme,* soit en face, soit en profil, avec ou sans barbe; c'est l'écriture naturelle.

Mais comme la voix A signifie HOMME *en général,* HOMME *fait,* HOMME *dans la force de l'âge,* et que la peinture d'un *homme avec barbe* peut se confondre avec la représentation d'un *vieillard,* comme celle d'un *homme imberbe* peut se confondre

---

(1) Voyez Kircher, *OEdip. Ægypt.*, tome II, partie 1re, page 535.

(2) Voyez CROIX.

(3) La voix A est le nom onomatopique de l'homme, car c'est la première *voix* que fait entendre l'homme en naissant, et celle que lui arrache toujours une douleur ou une joie : c'est ce qu'avait entrevu Lamprias, aïeul de Plutarque. ( Voyez Plutarque, *Propos de table*, 2e question ).

avec celle d'un *enfant,* pour rendre d'une manière précise l'idée d'A (HOMME fait) on peignit un *homme armé,* car il n'y a que *l'homme fait, l'homme dans la force de l'âge,* qui puisse porter les armes, et par conséquent cette représentation ne pouvait plus se confondre avec celle d'*enfant* ou de *vieillard;* c'est l'écriture naturelle perfectionnée.

Pour abréger, au lieu de peindre un homme tout entier avec ses armes, on se contenta, pour rendre l'idée d'A, de peindre une *tête d'homme casquée;* c'est l'écriture naturelle abrégée.

Enfin on se contenta de peindre seulement un casque pour rendre l'idée d'A, le casque rappelant l'idée de *guerrier,* et l'idée de *guerrier* rappelant l'idée d'*homme fait.*

C'est du casque ou coiffure militaire des différents peuples que dérivent les différentes formes adoptées par eux pour rendre l'idée d'A, comme on pourra s'en convaincre en jetant les yeux sur le tableau paléographique de la voyelle A dans mon *Etude de la langue sacrée.* Ici je prie mes lecteurs de vouloir bien me croire un peu sur parole. D'ailleurs on voit évidemment que la lettre latine

a

dérive du casque à cimier



réduit à sa plus simple expression; comme ce B latin

b

dérive aussi du phallus

réduit au simple trait.

Si dans les hiéroglyphes on trouve la figure d'un HOMME suivie de celle d'un PHALLUS, ce groupe signifie HOMME GÉNÉRATEUR, *l'homme qui engendre,* le PÈRE ou par extension l'INVENTEUR, *celui qui invente, qui crée.* Ce même groupe peut signifier *chef, maître,* et *seigneur,* titres inhérents au PÈRE de famille.

Si au lieu des figures symboliques nous substituons les lettres qui en dérivent, nous aurons cette racine

# ab

qui signifie en langue sacrée : PÈRE, INVENTEUR, *chef, maître,* et *seigneur* (1).

Si dans un texte hiéroglyphique la figure du PHALLUS précède celle de l'HOMME, on traduira ce groupe par GÉNÉRATION DE L'HOMME, *ce qui est engendré par l'homme,* l'ENFANT, et par extension tout OUVRAGE *fait par la main de l'homme.* La racine

# ba

signifie en langue sacrée ENFANT, *fils, petit* (2), *faible, esclave,* et par extension MAISON, *édifice,* etc. (3).

Dans mon Traité du Zodiaque de Dendérah (4) j'ai donné une idée de l'origine de la consonne D, dont les différentes formes dérivent de la peinture de l'arc, de la fronde, ou du fustibale, symboles du MOUVEMENT dans l'écriture hiéroglyphique.

Si dans un texte on trouve la figure d'un HOMME suivie de celle d'un ARC, on traduira ce groupe par HOMME-MOUVEMENT, *l'homme qui se meut,* le VOYAGEUR.

---

(1) En hébreu אב (AB) signifie *père*, *chef, maître*, et *inventeur*. La langue hébraïque étant, comme je l'ai déjà dit, la langue vulgaire des Egyptiens au temps des Pharaons, elle doit nécessairement avoir conservé mieux que toute autre les *racines pures* de la langue sacrée.

(2) C'est l'étymologie de notre adjectif BAS, qui est synonyme de *petit* et de *vil.*

(3) D'où BA-BEL, temple de BEL. (Voyez BÉLIER).

(4) Première partie, note 13.

La racine

# ad

signifie VOYAGEUR en langue sacrée (1).

Mais si la peinture de l'ARC précède celle de l'HOMME, nous traduirons MOUVEMENT DE L'HOMME, *ce qui donne le mouvement à l'homme,* ou *ce qui lui sert à se transporter d'un lieu dans un autre,* le SOLEIL et le CHEVAL.

En langue sacrée la racine

# da

signifie SOLEIL (2) et CHEVAL (3).

Mes lecteurs voudront bien me tenir compte de l'impossibilité où je suis de développer ici d'une manière large et lumineuse les principes qui m'ont amené à la

---

(1) C'est la racine de la préposition latine *ad.*

(2) Dans le culte primitif l'HOMME s'était mis exclusivement sous le patronage du SOLEIL; c'était cet astre qui lui ayant fait le don de *l'intelligence* dirigeait toutes ses pensées et toutes ses actions. La FEMME était sous le patronage de la LUNE : aussi la voix E signifiant FEMME dans la langue sacrée, DE signifie *mouvement de la femme* ou LUNE, comme DA signifie SOLEIL. *Diane*, nom donné par les Celtes à la *lune nouvelle,* est par contraction pour DEIAN (DE-*lune*, I-*divine*, AN-*enfance*), *divine enfance de la lune, la lune vierge.* A son premier quartier elle prenait le nom de DÉIANIR (Déjanire), *lune nouvelle*, *mais nubile.* Voilà pourquoi à cette époque (le sixième jour de la lune) on célébrait dans la Celtique ses noces avec le soleil.

(3) Dans la langue enfantine DADA signifie *un cheval.* Lorsque le fils d'Hystaspe fut élu roi des Perses par la ruse de son écuyer qui fit hennir son cheval avant celui de ses concurrents, il prit le nom de DARIUS en commémoration de l'animal auquel il devait l'honneur d'être assis sur le trône. La première racine de ce nom est DA, *cheval.*

L'homonymie de *soleil* et de *cheval* en langue sacrée fit que le cheval par *rébus* fut le symbole du soleil. Aussi sur les antiques médailles des Gaules trouve-t-on toujours un cheval sur le revers des monnaies qui portent pour effigie l'image du soleil sous la forme d'un homme à cornes de bélier, et ces monnaies s'appelaient *sols* (sol-soleil).

connaissance de la langue sacrée (1). Dans mon Etude de la langue primitive *( langue sacrée des mystères )* je tâcherai de lever tous les doutes, aidé par les tableaux paléographiques, car dans cette science nouvelle il faut parler aux yeux pour pouvoir être bien compris.

Comme j'aurai occasion de citer souvent des noms *onomatopiques* et *mystiques* de la langue sacrée, un exemple est nécessaire pour préciser la différence qui existe entre eux.

Lorsque les premiers hommes voulurent donner un nom aux animaux, ils firent d'abord ce que font encore les petits enfants : ils imitèrent le cri de ces mêmes animaux; ainsi, par exemple, un agneau fut appelé bai, ou bei, ou mai, ou mei; ce sont là ses différents noms onomatopiques, puisque ce sont précisément les différents *bêlements* de l'Agneau. Le bélier ayant la voix plus forte, pour distinguer dans la langue naturelle le bélier de l'Agneau on appuya sur les voyelles, et les noms de baaî, beeî, maaî, et meeî, désignèrent le bélier. La lettre L étant une consonne correspondante à l'I long et souvent même à l'I bref (2), dans l'écriture primitive,

(1) L'existence de cette langue ne peut pas être problématique : la *Genèse* nous dit d'une manière explicite *qu'il fut un temps où les hommes n'avaient qu'un seul langage.* Platon, qui avait étudié en Egypte, parle de cette langue naturelle. Les *Pythagoriciens* prétendaient que leur maître l'avait étudiée, et il est hors de doute qu'*Homère* en avait connaissance (*a*).

(2) La voix I en langue primitive signifie Dieu. Pour matérialiser l'idée de Dieu ( le Très-Haut ), les premiers hommes dressèrent verticalement les troncs équarris des arbres les plus élevés, tels que le chêne, le pin, et le peuplier; dans la suite on remplaça ces troncs d'arbres par des obélisques de granit : telle est l'origine des menhirs celtiques dont l'antiquité remonte aux premiers âges. Lorsqu'on voulut peindre l'idée d'I (Dieu), on figura sa représentation matérielle, un *menhir ;* de là l'origine de la lettre I.

(*a*) C'est précisément cette langue qu'Homère appelle *la langue des dieux* et qu'il distingue de *la langue des hommes.*

— Ὃν Βριάρεων καλέουσι θεοί, ἄνδρες δέ τε πάντες
Αἰγαίων' — (Ιλίας. Α).

« Celui que les dieux appellent *Briarée* et tous les hommes *Egéon* ».

Il s'agit ici du fils de *Neptune* ou de *l'abym*, d'*Egéon*, géant aux cent bras, de la mer dont les fleuves forment les bras, et qui est fille de la grande mer qui enveloppe le monde; l'eau étant du genre masculin en égyptien et en langue sacrée. La racine première du nom d'*Egéon*, en grec *Aigaiôn*, se trouve être Aig, *eau*. Pour ce qui est du nom de *Briarée* décomposé par la langue sacrée, il signifie *forte puissance, puissance indomptable*, la mer, à laquelle il n'appartient qu'à Dieu de dire : *Tu n'iras pas plus loin !*

au lieu de BAAÎ, BEEÎ, MAAÎ et MEEÎ, on écrivit BAAL, BEEL, MAAL et MEEL, ou bien BÂL, BÊL, MÂL et MÊL, qu'on prononçait cependant BAÎ, BEÎ, MAÎ et MEÎ.

Comme le BÉLIER, chef d'un troupeau, marche toujours à la tête, dans les hiéroglyphes le BÉLIER devint le symbole du *chef,* du *maître,* du *guide,* et par conséquent son nom onomatopique servit à exprimer dans la langue première l'idée de *chef,* de *maître,* et de *guide.* Aussi BAAL et BEEL, qualifications qui précèdent toujours le nom de la divinité chez les Orientaux (1), correspondent à *seigneur* dans notre langue. MAÎ, *le mois de mai,* signifie *le mois du* MAÎTRE (2); dans le mot MAÎTRE lui-même

---

La lettre l est une consonne qui peint l'idée relative d'*élévation.* Son origine est la même que celle de l'I (il ne s'agit ici que de la minuscule latine l; dans mon *Etude de la langue sacrée* je démontrerai que la forme de cette consonne dans les alphabets anciens et modernes est toujours l'abréviation d'un symbole de *l'élévation*). La lettre l est précisément la lettre que les Latins appelaient *magna littera,* et qui remplaçait dans leur écriture l'*i* long lorsqu'ils voulaient marquer la quantité; aussi écrivaient-ils Ædllis, Plso, pour *ædilis* et *Piso.*

Nous avons vu déjà (*a*) que l'idée de DIEU (LE TRÈS-HAUT) était figurée en écriture symbolique par le CNEF, *l'aile d'épervier.* L'*iouda* (י), I égyptien, dérive de la peinture du CNEF, ainsi que le *lemda* (ל), L égyptien; c'est pour cela qu'on trouve souvent en égyptien (hébreu) le ל pour l'י long, exemple: צלצל (TSLTSL) signifie *cigale;* les rabbins lisent *tselatsal,* et moi *tsîtsî;* or, comme *tsitsiiiiiiiitsiiiii* est précisément le chant de la *cigale* (*b*), je dis que צלצל est le nom onomatopique de l'insecte chéri des muses, de même qu'en français le mot *coq,* abréviation du mot *coquerico,* nom que les petits enfants donnent au *coq,* est le nom onomatopique du roi de la basse-cour.

(1) BAAL-PHÉGOR, BEEL-ZÉBOUB.

(2) On écrivait autrefois: *le mois de* MAY. Les Romains appelaient ce même mois *maius,* du mot *majus* pour *magnus* dans l'ancienne latinité. Ce nom lui aurait été donné par Romulus, si nous en croyons l'histoire, en l'honneur des *sénateurs* et des *nobles* appelés *majores:* toujours est-il que dès la plus haute antiquité, au premier jour de ce mois, les *clients* paraient de fleurs et de rameaux verts la porte de leurs *patrons,* usage qui s'est encore conservé dans nos campagnes, où l'on plante des *maîs* devant la porte des autorités constituées. Les anciens considéraient le mois de *mai* comme malheureux pour le mariage, et cela parce que la femme, en se mariant sous l'influence du mois du *maître,* ne pouvait pas espérer être

(*a*) Page XXVII.

(*b*) C'est à ce chant, qui consiste dans les différentes modulations de la voix I (DIEU en langue sacrée), que la cigale doit sa consécration à la divinité et l'enthousiasme traditionnel que les Grecs avaient conservé pour sa musique monotone. Anacréon a célébré sur sa lyre *l'amie des muses, l'élève d'Apollon, la douce prophétesse de l'été;* et les nobles Athéniens portaient, comme signe de distinction, une cigale d'or dans leurs cheveux. Ce sont des cigales d'or qu'on a trouvé dans le tombeau de Childéric.

la racine première est *maî* (1). Enfin notre mot *mâle,* qui désigne le sexe le plus noble et le plus fort, dérive aussi du nom onomatopique du BÉLIER.

L'AGNEAU, dont les noms onomatopiques sont BAI, BEI, MAI et MEI, ou BAL, BEL, MAL et MEL, étant dans les hiéroglyphes le symbole de la *faiblesse*, de la *douceur,* de l'*innocence,* et de la *jeunesse,* de là l'étymologie de BAL ( *sauts, bonds,* comme l'AGNEAU qui bondit ), de BEL *( jeunesse, fleur de jeunesse, beauté ),* de MAL ( *faiblesse* ), et de MEL, qui en latin signifie *miel ( douceur ),* racine première de *melon* dans notre langue. Toutes les syllabes qui dérivent du nom onomatopique de l'AGNEAU sont brèves, celles qui dérivent du nom onomatopique du BÉLIER sont longues; c'est ainsi que nous nous rendrons toujours raison de la quantité en recherchant l'origine des mots avec les racines de la langue sacrée.

Nous venons de voir les noms *onomatopiques* du BÉLIER, maintenant je dis que les noms *mystiques* de ce même BÉLIER sont *l'énonciation* en langue sacrée de sa valeur symbolique.

Le BÉLIER est le symbole du *chef,* du *maître,* et du *guide;* toute racine qui, dans la langue sacrée, signifiera *chef, maître,* et *guide,* sera un des noms mystiques du

---

maîtresse à la maison, ce qui devait nécessairement occasionner des querelles et par suite le divorce; car les anciens ne voyaient de bonne union que lorsqu'il y avait égalité parfaite de pouvoir entre la femme et le mari. Aussi les premières paroles de la nouvelle mariée à son époux étaient-elles : UBI TU CAIUS ET EGO CAIA ; *là où tu seras maître, moi je serai maîtresse.* Aujourd'hui ce n'est plus cela ; la femme doit obéissance à son mari (*a*).

(1) MAÎ-*seigneur,* TRE-*trois fois, trois fois chef, chef suprême.* La racine finale TRE est par inversion celtique pour *ter :* aussi les Celtes disaient-ils *tertre* pour *terter ( terre sur terre, élévation, montagne );* ils disaient encore *Issi* pour *Isis* ( la nature ). La connaissance de la loi des inversions celtiques est de la plus haute importance lorsqu'il s'agit de décomposer les mots de la langue française avec les racines de la langue sacrée. Le mot latin *magis-ter* répond parfaitement à notre mot *maî-tre.* La racine *maî* se retrouve encore dans *maison,* en latin *domus,* par la même raison que *maî-tre* répond à *dom-inus.* Nous retrouverions encore le nom onomatopique du *bélier* dans *bellum* ( la guerre ), dans *mêlée* ( un combat ); מהי *(mei)* en égyptien signifie *bélier, percussion,* et *militaire,* celui dont le métier est de frapper.

(*a*) Code civil, art. 213.

BÉLIER. Exemple : la voyelle A signifie *homme,* la consonne R signifie *direction* (1), la racine AR signifie *homme-directeur, homme qui dirige,* le *chef,* le *maître,* le *guide;* en conséquence AR signifie BÉLIER (2). Cette racine se retrouve dans le mot *ar-ies* chez les Latins, comme la racine *onomatopique* BÊL se retrouve dans le mot BÊL-IER, qui lui correspond en français.

A signifiant *homme,* L signifiant *élévation,* la racine AL signifie *homme élevé, homme grand,* le *maître,* le *chef;* AL est encore un nom mystique du BÉLIER (3). AR et AL, qui signifient BÉLIER, sont aussi les noms de la DIVINITÉ (4), puisqu'ils

---

(1) La consonne R dérive de la peinture du *fouet*, symbole de la *direction* dans les hiéroglyphes, comme je le démontrerai dans mon *Etude de la langue primitive* en traitant de l'origine des lettres.

(2) En égyptien ארי (ARI) signifie quelquefois *lion*, le *lion* étant devenu dans les hiéroglyphes des derniers temps le symbole du *maître*, du *chef,* et du *roi.* L'*ara,* ou table de l'autel sur laquelle on sacrifiait la victime (agneau ou bélier), tire son étymologie du nom mystique AR : on figurait aux trois angles de cette même table une tête de BÉLIER décharnée. Il ne faut pas confondre l'*ara* avec l'*altare,* qui est le corps de l'autel.

(3) איל (AIL), qui en égyptien signifie *force, puissance,* et DIEU qu'on représente dans les hiéroglyphes par une *aile* d'épervier, signifie aussi BÉLIER (*a*).

(4) Les statues de IEOUA (ÊTRE SUPRÊME) et de IEAOU (LA NATURE) tiennent d'une main un *alef* et de l'autre un fouet, figure première de la consonne R, ce qui donne la racine AR; mot qui indique d'une manière positive que ces statues sont la représentation de la divinité suprême. אל (AL) signifie *élévation, seigneur,* et DIEU en égyptien. Cette racine se retrouve dans אלהי (ALHI), *le grand* DIEU (*b*), dans אלהים (ALHIM), *le grand* DIEU *fort, le* DIEU *grand et fort*, l'ÊTRE SUPRÊME : ce nom correspond à celui de IEOUA, qui, en langue sacrée, signifie *tout ce qui est* (*c*). Le nom de אלהים est exprimé sur les schedules hébraïques par trois י (I), sur les abraxas par trois *ailes* d'épervier unies, lettre triple qui correspond à notre Y, qui vaut trois I. Cette lettre est figurée ainsi △ dans l'écriture angélique : c'est le fameux triangle igné des astrologues que les peintres d'église mettent par tradition, en guise de chapeau, sur la tête du *Père éternel.* Les Massorétistes prononcent אלהים ELOIM et en font un pluriel de אלהי qu'ils prononcent ELOA, ce qui ferait que le premier nom voudrait dire LES DIEUX ; partant de là il est des gens qui sont allés jusqu'à soutenir que Moïse était polythéiste.

(*a*) En grec κριὸς signifie BÉLIER, et ce nom n'est qu'une contraction de κύριος, *seigneur, maître, chef.*

(*b*) Ce nom se retrouve dans ALI, qui, chez les Musulmans, signifie *seigneur;* dans le latin ALI-ENUS, *enfant de Dieu; étranger,* parce que, dans la simplicité des mœurs primitives, l'*étranger,* le *pauvre,* et le *voyageur,* étaient considérés comme *sacrés,* comme protégés par *Jupiter vengeur;* de là les mœurs hospitalières des premiers âges, qui permettaient au pauvre voyageur de considérer le palais des rois comme un asile.

(*c*) C'est comme signifiant *tout ce qui est*, qu'il faut considérer le mot *alhim* dans le mot français *aliment :* ALIM-*tout ce qui est,* EN-*enfant,* T-*de la vie : tout ce qui sert à la vie.*

signifient *seigneur* et *maître,* tout aussi bien que BAAL, nom onomatopique du BÉLIER. Les racines AR et AL étant synonymes dans la langue sacrée, on peut s'expliquer maintenant pourquoi les consonnes R et L s'échangent indifféremment l'une pour l'autre dans les langues orientales, lorsque ces mêmes consonnes sont précédées de la voyelle A.

Les noms *onomatopiques* qui ne demandent, pour être déterminés, qu'une simple observation, durent nécessairement précéder les noms *mystiques* qui sont l'expression en langue primitive d'une qualité prédominante, déterminant la valeur symbolique d'un animal quelconque, et qui, pour être fixée, demande une étude approfondie des mœurs de l'individu.

Le nom *onomatopique* d'un animal servit d'abord à rappeler l'idée de l'animal lui-même; puis ce même nom *onomatopique* servit à rendre l'idée abstraite dont l'animal était le symbole, avant qu'on ne se fût avisé de créer le nom *mystique;* ainsi BAÎ ou BÂL signifia *bélier* et *chef,* avant que AR ne signifiât *chef* et *bélier.* Mais comme le bélier était plus souvent employé dans l'écriture primitive comme symbole que dans une acception figurative, de là BAÎ ou BÂL finit par signifier plutôt *chef* que *bélier :* c'est ainsi seulement qu'on peut se rendre raison d'un fait qui semble en contradiction avec l'origine des noms *onomatopiques* et *mystiques,* savoir, que le premier est presque toujours employé en langue sacrée pour exprimer une idée symbolique, tandis que le second est affecté à la dénomination de l'idée figurative; ainsi MÔ ou MOU, nom *onomatopique* du *taureau,* signifie *eau* en langue sacrée (le *taureau* étant le symbole de *l'eau*), tandis que ALEF (grande voix), nom mystique de ce même *taureau,* est spécialement affecté à sa dénomination (1).

---

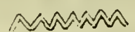
(1) Le nom onomatopique du taureau est MÔ ou MOU; dans la langue enfantine le taureau est encore appelé un *moumou.* Le taureau dont les *mugissements* imitent ceux de la mer, le taureau qui était considéré en Egypte comme un animal indomptable et le plus fort de tous les animaux, devint le symbole de l'élément le plus terrible et auquel rien ne résiste, de l'*eau du débordement,* de l'*abym* (voy. APIS) (*a*).

(*a*) Voilà pourquoi on immolait des *taureaux noirs* à Neptune. Il ne faut pas confondre le *taureau* avec le *bœuf,* qui est, lui, symbole du *travail* (voyez BOEUF).

Toutes les langues anciennes et modernes se décomposent avec les racines de la langue sacrée. Si l'on voulait chercher l'étymologie raisonnable de tous les mots qui composent notre langue française, il faudrait connaître toutes les langues mortes et vivantes, et une seule peut les remplacer, c'est la langue des mystères. Ainsi, par exemple, si nous voulions connaître l'étymologie de *bègue* et *bégayer*, on ne pourra retrouver cette étymologie qu'avec la langue sacrée ou *(ad majorem gloriam civitatis meæ)* avec le gascon (1). Cherchons-la d'abord avec les racines

---

Le mugissement du *taureau* lui valut son nom mystique ALEF (AL-*grande*, EF-*voix*) (*a*). La racine égyptienne מו (MU), prononcée *mou*, signifie *eau*, l'ו (U) étant la voyelle affectée au מ (M); d'où מו (MU) dont on a fait ensuite מום (MUM), prononcé *moum*, et qui signifie encore EAU, mot qui, vu la voyelle ו affectée à la consonne מ, s'écrit simplement מם; c'est aussi le nom de la consonne מ qui, dans l'écriture hiératique, exprime l'idée relative de *force*, et se trouve ainsi figurée sur les monuments :



c'est-à-dire par la peinture iconographique de *l'eau*. C'est de cette peinture iconographique que dérive la figure de l'M pélasgique,



et de l'M dont nous nous servons encore.

M

La valeur symbolique du taureau servira à expliquer le mot *Bosphore* (passage du taureau). Le taureau étant le symbole de la mer, c'est comme si l'on disait *passage de la mer*.

(1) M. Sédail, à propos de poésies gasconnes, lues dans une assemblée solennelle de l'académie de Bordeaux, a émis le vœu qu'un dictionnaire conservât cet idiome qui se perd tous les jours, et dans l'intérêt même de la langue française, ce judicieux écrivain en a démontré l'importance. Je regrette plus que tout autre, moi qui ai presque oublié la langue de mes pères, que la proposition de M. Sédail n'ait pas été prise en considération par Messieurs de l'académie de Bordeaux : on dirait que les corps savants de nos provinces (lorsqu'ils sont savants) dans leurs travaux (lorsqu'ils travaillent) aient juré de ne jamais s'occuper de ce qui rentre dans leur spécialité.

(*a*) אלף en égyptien signifie *taureau, héros*, et *conquérant;* c'est ce qui a fait croire à Court de Gebelin que la figure de l'*alef* א dérivait de la tête d'un taureau. Les Phéniciens, au rapport de Plutarque, appelaient un taureau un *alpha* (*Propos de table*, liv. IX, question 11e). Ce nom mystique entre aussi dans le nom français de l'animal *(barrus)* dont le cri est si fort qu'il servit à désigner chez les Romains le cri *(barritus)* que jette une armée au moment de l'attaque, c'est-à-dire de *l'éléphant*, racines premières EL-*grande*, EPH-*voix*. En égyptien *éléphant* se dit פיל (FIL), F-*voix*, I-*divine* ou *grande*, L-*grande* (*voix divinement grande* ou *très-grande*).

de la langue primitive : *be*-fille, *ga*-terre, *y*-très-divine ; *la terre très-divine* c'est la *lune* (1) ; *bégay* signifiera donc *fille de la lune,* c'est-à-dire *poule;* car, dans l'antiquité, la *poule* était consacrée à la lune, comme le *coq* était consacré au soleil. Or, comme la *poule,* lorsqu'elle vient de pondre, fait entendre un chant saccadé, de là vient que nos ancêtres appelèrent *bégay* (poule) celui qui saccadait les mots en parlant (2), et de *bégay* on a fait *bégayer* et *bègue.* En gascon *bégay* signifie *poule,* d'où le nom d'une rue de Bordeaux qu'on appelle encore la rue *Begayre,* parce qu'autrefois c'était dans cette rue que se tenait le marché de la volaille. *Ah! begayre!* en dialecte gascon de Bayonne signifie : *ah! poltron!* ce qui revient à cette expression familière : *ah! poule mouillée!*

Je sens que ces quelques notions de la langue sacrée ne peuvent donner qu'une bien vague idée de langue des mystères, qui sera à l'archéologie ce que la boussole est à la navigation ; mais je voulais seulement expliquer les trois sortes d'écriture égyptienne qui dérivent les unes des autres, et auxquelles, M. Seguier de Saint-Brisson excepté (3), personne n'a rien compris.

---

(1) *Gay* est un nom celtique qui signifie *lune.* Au sixième jour de la lune, lorsqu'on célébrait les noces de cet astre avec le soleil, les Bardes, dans leurs hymnes, l'invoquaient en l'appelant *ô Gay!* exclamation qu'on retrouve conservée dans nos vieilles chansons :

J'aime mieux ma mie,
O Gay !

(2) Cet exemple servira à prouver dès à présent ce qu'a dit Platon dans son *Cratyle,* savoir : que *les noms tirent leur origine de la nature* (*a*), et non de *l'arbitraire,* comme le prétend Aristote dans ses *Catégories.* Ainsi, par exemple, MÔ ou MOU étant le nom onomatopique du *taureau*, qui est le symbole de *l'eau,* signifiera *eau* ou *taureau.* Dans *mouette*, oiseau aquatique, *mou* signifie *eau, et* signifie *petit* et *enfant*, *ette* signifiera *petite* ou *fille*, *mouette* veut dire *fille de l'eau.* Dans *muet*, *mu* pour *mou* signifie *taureau*, *et* signifie *petit* et *enfant*, *muet* veut dire *petit taureau;* effectivement les sons inarticulés du sourd-muet, lorsqu'il est agité par quelque passion violente, ressemblent aux mugissements du taureau.

(3) Ce savant a eu la bonté de me confier un manuscrit intitulé : *Examen d'un passage du cinquième livre des stromates de S. Clément d'Alexandrie, concernant les écritures égyptiennes.* Il résulte de cet examen qu'il est impossible de *séparer les trois écritures,* qui dérivent les unes des autres, et qui se

(*a*) Φύσει τὰ ὀνόματα.

Mes études sur les papyrus et les monuments égyptiens m'ont amené à reconnaître que les Sages de l'antiquité ne s'occupaient sérieusement que d'*astrologie, d'alchimie,* et de *panacée :* quoique ces sciences futiles soient justement tombées en discrédit, la science positive de nos jours pourra néanmoins s'enrichir de leurs observations. D'ailleurs l'astronomie est née de l'*astrologie,* les premiers hommes ne se seraient point occupés des étoiles s'ils n'avaient pas cru que leur destinée y fût attachée; l'*alchimie (auri sacra fames)* a enfanté la chimie, c'est aux *souffleurs* que nous devons les principales découvertes dans cette science de faits; et chez un peuple dont le génie inquiet voulait toujours aller au delà des bornes que DIEU lui avait assignées, la *panacée* doit être pour le moins sœur de la médecine (1).

Comme il me serait impossible de m'occuper à la fois d'astrologie, d'alchimie, et de panacée, dans ce premier volume du *Dictionnaire des hiéroglyphes* je m'attacherai à expliquer les principaux symboles qui ont trait à l'astrologie seulement,

---

confondent souvent dans les textes sacrés. Ainsi nous venons de voir qu'un caractère *hiératique* se trouve dans une inscription *hiéroglyphique* du Zodiaque circulaire de Dendérah; dans l'inscription *hiératique* de la pierre de Rosette les noms propres sont en caractères *démotiques*, tandis que tout le reste du texte est en caractères sacerdotaux, dits *premières lettres.*

(1) En Egypte, les savants ne s'occupaient que de la recherche du remède universel; quant à l'étude de la médecine proprement dite, elle était abandonnée à tout le monde, et tout le monde s'en occupait.

Ἰητρὸς δε ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων
Ἀνθρώπων ἦ γὰρ Παιήονός εἰσι γενέθλης.

*Chez les Egyptiens chacun est savant médecin par-dessus tous les autres hommes*, *car ils sont de la race de Pœon*, dit Homère, *Odyss.,* chant IV, vers 231 - 32. *Tous les Egyptiens passent pour être médecins :* οὕς μὲν γὰρ Ἀιγυπτίους πάντας ἰατροὺς ἀκούομεν εἶναι, dit Plutarque dans le traité où il cherche à prouver que les bêtes ont l'usage de la raison. Les Egyptiens étaient autrefois dans la Grèce ce que sont aujourd'hui les Français en Orient, bon gré, mal gré, on les forçait à exercer l'art conjectural du divin Hippocrate. Du reste, les remèdes qu'ordonnaient les Egyptiens se bornaient à d'innocentes tisanes, et leurs grands spécifiques étaient la diète et l'eau (*a*).

(*a*) Ils employaient aussi les bains de vapeur dont on se sert encore dans l'Orient. *Faire suer,* dit un papyrus médical, *c'est la conservation de la santé, boire l'or liquide c'est la conservation de la vie.* Les Perses considéraient aussi l'*eau* et le *cresson,* qui est un dépuratif, comme la boisson et la nourriture des sages; et leur remède pour toutes les maladies était *l'exercice* qui provoque la sueur. (Voir Xénophon, *Histoire de Cyrus,* liv. 1.)

et dès ce premier pas dans les sciences égyptiennes je démontrerai que les anciens avaient reconnu le phénomène de la *précession des équinoxes,* et même qu'ils ne pouvaient pas s'empêcher de le reconnaître (1). Je prouverai que le zodiaque est égyptien et que son origine remonte à plus de huit mille cinq cents ans; qu'à cette époque l'Egypte était habitée et même civilisée, et qu'enfin depuis cette épouvantable antiquité son climat n'a pas changé (2). Je ne fais point de systèmes; et que

---

(1) C'est précisément sur *la loi de la précession des équinoxes,* appelée par les Egyptiens *mouvement rétrograde du ciel des fixes,* que roule toute l'astrologie. La révolution complète du ciel des fixes était comprise, selon eux, dans une période de 24000 ans, compte rond, ce qui fait 12000 ans pour la moitié de la révolution, appelée *la grande année de la terre.* Cicéron, *in Hortensio,* donne à cette grande année de la terre 12854 ans, ce qui, pour la révolution totale, donne le chiffre de 25708 ans, qui ne diffère du chiffre 25812, adopté par l'astronomie actuelle, que de 104 ans.

Nos astronomes prétendent que la rétrogradation des points équinoxiaux n'a pu être reconnue que par Hipparque, sur les observations des principales étoiles du zodiaque faites 300 ans avant l'ère chrétienne par Aristille et Timocharis, parce qu'autrefois on ne s'occupait point à déterminer la position des étoiles une à une, mais seulement celles des groupes qui formaient les constellations. Je me contenterai ici de faire observer que les Egyptiens ne composaient pas leurs constellations d'une multitude d'étoiles, comme nos astronomes; dans leurs constellations zodiacales il n'entrait que des étoiles de première, de seconde, et tout au plus de troisième grandeur, lorsqu'on ne pouvait pas faire différemment, et qu'enfin une étoile suffisait pour fixer la position d'un symbole, exemple : dans la constellation actuelle des Poissons, l'$\alpha$ est une étoile de troisième grandeur; c'est précisément celle qui unit les rubans auxquels sont attachés les deux poissons. Dans le zodiaque égyptien c'est la seule étoile qui entre dans la constellation dont il s'agit (*a*), et la position des deux poissons est déterminée dans ce zodiaque par les deux dernières étoiles du carré de Pégase. Il résulte de là que le zodiaque égyptien diffère du nôtre, et que, vu le petit nombre d'étoiles bien apparentes qui composaient les constellations de ce zodiaque, déterminer la position d'une constellation c'était déterminer la position d'une des trois, quatre, cinq, et six étoiles, dont elle était composée.

(2) M. Arago, dans sa savante Notice sur l'état thermométrique du globe terrestre (*b*), a démontré qu'*en deux mille ans la température générale de la masse de la terre n'a pas varié de la dixième partie d'un degré, et que la température moyenne de la Palestine ne paraît pas avoir changé depuis le temps de Moïse.* La lecture des symboles du zodiaque nous démontrera que le climat de l'Egypte n'a pas varié depuis huit mille cinq cents ans.

(*a*) Cette étoile de troisième grandeur joue un grand rôle dans l'astrologie : Cicéron l'appelle *nodus,* et Germanicus *alligamentum luteum.* Lorsque l'équinoxe du printemps correspondit à cette étoile, les astrologues alexandrins proclamèrent la naissance de *Jésus.*

(*b*) Annuaire du bureau des longitudes, 1833, page 171.

m'importe à moi que le monde ait quelques mille ans de plus ou de moins? mais je dirai pourquoi on ne lui en donne que quatre mille à la naissance de *Jésus* (1). *Ce que j'annonce ici a besoin, pour être cru, d'être prouvé mathématiquement; aussi prouverai-je* MATHÉMATIQUEMENT *tout ce que j'avance,* et je crois pouvoir dire aujourd'hui en parlant de l'archéologie (2) ce que Bossuet, bon prédicateur, mais prophète malencontreux, disait de l'universalité future de l'Eglise romaine scindée par le schisme d'Angleterre : « (3) Si mon jugement ne me trompe pas, si, rappe-« lant la mémoire des temps passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent,

---

(1) *Jésus* et *Mithra* n'ont jamais existé; l'un et l'autre sont le résultat de bévues astrologiques. Le berceau du christianisme se trouve dans l'école d'Alexandrie : aussi accusait-on les chrétiens, et non pas *Jésus*, comme on le prétend dans les évangiles, d'y avoir puisé tous leurs mystères. Je soumettrai tout au calcul, sauf les trente-trois ans et quelques mois de la vie de Jésus. Mais on voit bien que celui qui fit le roman de Jésus a voulu faire vivre son héros autant que l'homme le plus célèbre pour les Alexandrins, qui est Alexandre, lequel a vécu effectivement trente-trois ans et quelques mois; et pour ce qui est des miracles qu'on attribue à Jésus, c'étaient des miracles qui couraient les rues d'Alexandrie : tous les charlatans en avaient la recette; elle consiste à trouver un compère adroit. Vespasien, à Alexandrie, guérissait les aveugles et les boiteux avec les mêmes ingrédients que Jésus (*a*).

(2) Il ne faut pas confondre l'archéologie avec les travaux de ces misérables antiquaires qui, après avoir gratté dans un cimetière gallo-romain, font des dissertations à perte de vue sur des urnules, des pots cassés, des couteaux, des fibules, etc.; ces braves gens qui ramassent tout, qui répètent tout, et qui n'expliquent rien, sont les jocrisses de la science. Je m'en servirai pour égayer la matière.

(3) Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

(*a*) Per eos menses, quibus Vespasianus Alexandriæ statos æstivis flatibus dies, et certa maris opperiebatur, multa miracula evenere, quîs cœli favor, et quædam in Vespasianum inclinatio numinum ostenderetur. Ex plebe Alexandrina quidam, oculorum tabe notus, genua ejus advolvitur, *remedium cæcitatis* exposcens gemitu; monitu Serapidis dei, quem dedita superstitionibus gens ante alios colit : precabaturque principem, *ut genas et oculorum orbes dignaretur respergere oris excremento.* Alius manum æger, eodem deo auctore, *ut pede ac vestigio Cæsaris calcaretur,* orabat. Vespasianus primò inridere, adspernari, atque illis instantibus, modò famam vanitatis metuere; modò obsecratione ipsorum, et vocibus adulantium in spem induci : postremò existimari à medicis jubet, an talis cæcitas ac debilitas, ope humanâ superabiles forent. Medici variè disserere : *Huic non exesam vim luminis, et redituram, si pellerentur obstantia : illi elapsos in pravum artus, si salubris vis adhibeatur, posse integrari. Id fortasse cordi deis, et divino ministerio principem electum : denique patrati remedii gloriam penes Cæsarem; inriti ludibrium penes miseros fore.* Igitur Vespasianus cuncta fortunæ suæ patere ratus, nec quidquam ultrà incredibile, læto ipse vultu, erectâ quæ adstabat multitudine, jussa exsequitur. Statim conversa ad usum manus, ac cæco reluxit dies. *Utrumque, qui interfuere, nunc quoque memorant, postquam nullum mendacio pretium.*

(*C. Corn. Taciti historiarum lib.* IV. Cap. LXXXI.

« j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveu- « glement sont écoulés et qu'il est temps désormais que la lumière revienne ».

Dans l'initiation aux mystères d'*Isis* (la NATURE), le gardien de la porte de fer demandait au récipiendaire, avant de lui en laisser franchir le triple seuil, *s'il croyait avoir assez de courage pour chercher la lumière* (1) : je me permettrai

---

(1) C'est-à-dire *l'intelligence* ou *la raison*. C'est le מנה (MNH) *menh* des Egyptiens, la partie de l'homme qui pense et qui raisonne, c'est le *mens* des Latins et le Νοῦς des Grecs, la partie enfin *qui est autant au-dessus de l'âme que l'âme est elle-même au-dessus du corps* (νοῦς γὰρ χυχῆς, ὅσω χυχὴ σώματος ἄμεινόν ἐστι καὶ θειότερον, dit Plutarq. dans son Traité de la figure qui apparaît sur le disque de la lune). L'homme, à l'exclusion de tous les animaux et de la femme même (*a*), était le seul être doué de *raison*, selon l'antiquité. Sa nature était triple; le corps lui était donné par la *terre*, l'âme ou la vie par la *lune*, et l'intelligence ou la raison par le *soleil*. Les anciens pensaient que les douleurs de l'enfantement étaient causées par le retard que mettait la *lune* à envoyer l'âme dans le corps de l'enfant lorsque la *terre* avait terminé sa besogne, c'est-à-dire lorsque le corps était parfait : aussi dans ces moments critiques les femmes invoquaient-elles à grands cris *la chaste Lucine;* les hommes qui désiraient avoir des garçons invoquaient de leur côté le soleil qui donne *l'intelligence*. Le nom du soleil chez les Celtes était *godard* (*god*-Dieu, *ard*-fort), *le Dieu fort*, HERCULE; de là vient qu'on appelle encore aujourd'hui un *godard* le mari dont la femme est en couche. L'intelligence, ou la raison, était représentée hiéroglyphiquement par une *flamme*, l'âme ou la vie par une *croix*, et le corps par un *mort* ou une *tête de mort*. C'est ce qu'on retrouve encore sur nos draps mortuaires, où l'on voit des *larmes* prétendues, une *croix*, et des *ossements* sous *une tête de mort*. Le drap mortuaire était en Egypte le symbole de la décomposition de l'homme, car à sa mort la terre reprenait le corps, la lune reprenait l'âme, et l'intelligence retournait au soleil (*b*); aussi dans les mystères, avant la grande initiation qu'on appelait *régénération*, le récipiendaire restait-il pendant trois jours, sans boire ni manger, enveloppé dans un drap mortuaire (*c*).

(*a*) Le galant Anacréon lui-même n'accorde pas *la raison* aux femmes : *Dieu*, dit-il, *ne leur donna que la beauté;* il est à présumer que du temps d'Anacréon il n'y avait pas encore de *femmes savantes*.

(*b*) C'est ainsi qu'on s'explique ce que dit Homère (*Odyss.*, chant II, vers 600 et suiv.) :

Τόν δέ μέτ', εἰσενόησα βίην Ἡρακληείην,
Εἴδωλον· αὐτός δὲ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσι
Τέρπεται ἐν θαλίῃς, καί ἔχει καλλίσφυρον Ἥϐην.

« Enfin le puissant Hercule parut, son image (son âme), car pour lui-meme (son intelligence) il se réjouit dans les « fêtes avec les dieux immortels et possède Hébé au joli pied ». L'Εἴδωλον, l'*image*, l'*idole*, se confond avec le ψυχὴ, l'âme, qui étant infusée dans toutes les parties du corps (φεφυρμένη σωματι ψυχή) conservait la forme de son moule même après sa séparation. C'était cette partie de l'être qui remontait dans la lune, où se trouvaient le Tartare et l'Elysée, et où elle était punie ou récompensée suivant la conduite qu'elle avait tenue sur la terre. (Voyez NÉCROMANCIE).

(*c*) Les francs-maçons se servent, dit-on, d'un drap mortuaire dans l'initiation au grade de *maître*.

d'adresser la même question à mes lecteurs, je leur dirai encore, comme ce même gardien, qu'il faut, avant de faire les *trois pas* (1), *secouer la poussière de ses vêtements,* c'est-à-dire les préjugés de la terre; car, avec les hiéroglyphes et la langue sacrée, les mystères s'expliquent, les fantômes religieux s'évanouissent, et dans le sanctuaire de la vérité on ne trouve qu'un nom, celui de

L'ÉTERNEL.



(1) Dans presque toutes les initiations modernes on fait avancer le candidat par trois pas, après lesquels il est irrévocablement acquis à l'ordre. Les mystères modernes, qui ne sont qu'une tradition exténuée des mystères d'Egypte, ont généralement conservé les rites d'initiation. Le gardien de la porte de fer, accompagné de deux acolytes ayant comme lui la tête recouverte d'un masque de chacal que les Grecs prirent pour un masque de chien (voyez CHACAL), n'empêchait point le récipiendaire de monter les trois degrés, mais il l'empêchait de retourner sur ses pas. Il s'appelait קרבר (QRBR) *qerber*, ce qui veut dire *introducteur, maître des cérémonies;* d'où les Grecs ont fait Κέρϐερος, *Cerbère*, le chien à triple tête, gardien de la porte des enfers, qui accueillait en les caressant les âmes qui entraient, mais qui dévorait celles qui voulaient sortir. On m'a dit que nos francs-maçons appellent leur cerbère *le frère terrible.*



# DICTIONNAIRE

DES

# HIÉROGLYPHES.

## ANE ET ANESSE.

L'ANE en liberté tourne toujours le derrière au *vent;* cette remarque que firent les Egyptiens (1) lui valut primitivement l'honneur d'en être le symbole.

(1) Cette remarque fut faite non-seulement par les Egyptiens, mais encore par tous les peuples de l'antiquité. De nos jours, les paysans espagnols de la province d'Alcarria, qui vannent leur blé pendant la nuit, lâchent un ANE et remarquent comment il se place pour paître. Cet ANE est pour eux une girouette vivante qui leur indique à coup sûr l'endroit d'où vient le *vent,* quelque faible qu'il soit d'ailleurs. Je dois ces renseignements à Don J. Lopez, de l'académie de Madrid, professeur de littérature espagnole à Bordeaux.

Son nom onomatopique est HIÂ (1) et ses principaux noms mystiques sont AZ ou AS (2) et BOR (3).

L'ANE, symbole du *vent*, devint aussi le symbole du *souffle (spiritus)*, de la *respiration*, et enfin de la VIE.

L'ANESSE, plus sensible encore que l'ANE à l'impression de l'*air* (4), devint prin-

---

(1) La consonne L remplaçant dans l'écriture démotique I long, représenté par HI, HIÂ, se transforme en LÂ, ou LAH, ou LAS; c'est la racine du verbe égyptien לאה (LAH), *être tardif, paresseux*, et celle de notre adjectif LAS, *être las, fatigué.*

(2) La racine AZ ou AS se retrouve dans le mot gascon *aze*, qui signifie encore un *âne*. Dans le mot *âne* lui-même, qu'on écrivait primitivement *asne*, dans le latin *asinus* et *agaso* (*a*), dans l'égyptien אזן (AZN) *azen*, qui signifia primitivement *ânon*, et auquel par extension on a fait signifier *oreilles;* l'âne étant un animal possesseur de longues *oreilles*, le mot AZ lui-même finit par signifier *oreilles* et servit chez les Celtes à dénommer l'animal qui en possède de longues, comme l'*âne*, c'est-à-dire le *lièvre*, qu'on appelle encore *hase* en allemand.

(3) La racine BOR se retrouve dans *Borée* (vent du nord), en grec Βόρεας, ainsi que dans l'égyptien בער (BOR), qui, signifiant ANE, finit par signifier *stupide*. La racine BOR se retrouve encore dans *bour*rasque (coup de vent); *bour*rique (femelle de l'âne), qu'on devrait écrire *bourique;* dans l'adjectif *bour*souflé, etc., etc.

(4) Les *chevaux* partagent aussi la manie de l'ANE, mais surtout les *juments* lorsqu'elles sont en chaleur. Les bergers qui remarquèrent ce phénomène, et qui ne prenaient pas toujours la nature *sur le fait*, s'imaginèrent, lorsqu'ils voyaient arriver le produit de la liberté et de l'amour, que c'était le vent qui avait fécondé leurs cavales; de là ces *chevaux*, *fils du Zéphyr*, dont la vigueur et la légèreté semblaient confirmer cette noble origine (*b*). On remarque encore dans l'espèce humaine que les enfants de l'Amour

(*a*) *Agaso*, dans l'ancienne latinité, répond à *asinarius* (ânier). Ce nom, décomposé par la langue sacrée, signifie AG, *maître*, AS, *âne*, *le maître de l'âne.* AG, signifiant *maître*, signifie aussi *bélier;* aussi retrouve-t-on cette racine dans *ag*nus, *ag*neau, qui signifie *petit bélier* ou *enfant du bélier.*

(*b*) Virgile, dans ses Géorgiques (liv. III), nous parle de ces amours fabuleux, mais d'une manière plus poétique qu'exacte :

*Continuoque avidis ubi subdita flamma medullis*
*(Vere magis, quia vere calor redit ossibus), illæ*
*Ore omnes versæ in zephyrum, stant rupibus altis,*
*Exceptantque leves auras; et sæpe sine ullis*
*Conjugiis vento gravidæ (mirabile dictu)*
*Saxa per et scopulos et depressas convalles*
*Diffugiunt; non, Eure, tuos, neque solis ad ortus;*
*In Boream, Caurumque; aut unde nigerrimus Auster*
*Nascitur, et pluvio contristat frigore cœlum.*

cipalement le symbole du VENT. Du reste, comme l'*air* ou le *vent,* qui n'est autre chose que l'*air agité,* se trouve du genre féminin en égyptien et en langue sacrée, l'ANESSE dut être préférée à l'ANE pour en être l'expression hiéroglyphique. Il faut bien se garder de confondre dans les textes sacrés l'ANESSE avec l'ANE, car l'ANESSE se traduit toujours par VENT, et l'ANE se traduit par VIE. Au reste, il est très-facile de distinguer ce dernier par le *phallus,* toujours très-prononcé, qu'on lui donne dans les textes symboliques.

Dès à présent nous pouvons comprendre l'inscription hiéroglyphique d'une urne de la *Villa-Albani,* sur laquelle se trouve un ANE et une *clochette;* l'ANE étant le symbole de la VIE, la *clochette* étant le symbole du *souvenir, de ce qui rappelle,* cette inscription signifie *souvenir de la vie,* et cette traduction se trouve confirmée par l'inscription grecque qui est au-dessous :

ΖΩΗΣ ΑΝΑΜΝΗΣΙΣ.

Avec la connaissance de la valeur symbolique de l'ANE on peut expliquer l'*âne* de *Naupli* et les fameuses armes de *Bourges* (1). On peut aussi comprendre

---

sont généralement forts et spirituels, tandis que les résultats d'un mariage de raison sont presque toujours rachitiques et bornés. Nos pères appelèrent *bastards* les enfants de l'amour illégitime, mot qui, décomposé par les racines de la langue sacrée, signifie BAS-*enfant,* T-*vie,* ARD-*fort, enfant d'une forte vie, enfant vigoureux.* La qualification de *bastard* n'était pas autrefois une injure : on appelait le *beau* Dunois M. le Bastard (*a*).

(1) Tout le monde a entendu parler des anciennes et célèbres armes de la ville de Bourges, lesquelles étaient *un âne assis dans un fauteuil.* En voici l'origine : la ville de Bourges, entourée de toute part par des rivières et des marais, n'était accessible *que du costé où elle estait battue du vent de sudwest*, dit la Chronique; aussi, pour rendre cette ville inexpugnable, Philippe-Auguste ordonna-t-il, en 1190, de fortifier cet endroit *qui estait auparavant de très-facile accès; on flanqua cette partie de la ville de puissantes murailles, munies de gros et de puissants remparts, descouvrant de cette partie bien avant dans le pays, et on mit de côté une grosse et haute tour* (la tour de Berry) *dont on peut descouvrir jusqu'à quatre lieues.* Fortifiés de la sorte, MM. les habitants de Bourges n'eurent plus à craindre de surprise, et voulant symboliser leur sécurité, ils assirent un ANE, emblème de la VIE, dans un FAUTEUIL, emblème du REPOS.

(*a*) *Beau* ou mieux *bel,* dans le moyen âge, devait répondre à *vigoureux* et non pas à *jeune :* aussi *bel* dans cette circonstance doit dériver du nom onomatopique du *bélier,* et devrait s'écrire BÊL ; c'est ce qu'on pourrait inférer des portraits du beau Dunois, qui ne le représentent point comme un Adonis.

la valeur allégorique des figures gravées sur un vase égyptien que Caylus a placé au rang des antiquités étrusques (1) et dont voici le développement :



L'ANE qui accompagne le *suppliant* est le symbole de la VIE. Ce même *suppliant* présente le *pain salé,* symbole de la *vie terrestre* (2), à un *homme à tête de crocodile, ayant un glaive en guise de phallus,* symbole de la *mort,* et derrière lequel est un *tronc d'arbre desséché,* symbole de la *mort terrestre.* Cette allégorie représente la VIE *sacrifiant à la mort* ou *victime de la* MORT, et équivaut à cette sentence banale des Trappistes : *Il faut mourir, mon frère!*

Les savants s'accordent à nous dire que l'ANE était un animal immonde chez les

(1) Caylus, tome 1er, *Antiquités étrusques*, planche XXIX.

(2) Le *pain* qui nourrit l'homme est aussi un des symboles de la *vie;* c'est pour cela que les boulangers romains plaçaient sur un *âne* les pains qu'ils venaient offrir tous les ans à leur patronne *Vesta* (déesse du feu) (*a*). Les Egyptiens mettaient l'empreinte d'un *âne* lié (*b*) ou celle d'une *croix* sur *les pains propitiatoires,* symboles de la *vie éternelle,* lesquels étaient sans levain (germe de corruption) et sans sel marin (écume de Typhon) ni sel gemme (symbole des misères de cette terre) (*c*). Ces pains étaient l'unique nourriture des initiés lorsque le soleil se trouvait dans la constellation du Bélier (voyez BÉLIER).

(*a*) Ovide, *Fastes,* liv. VI, vers 311 et suiv.

(*b*) Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris.* L'*âne lié* était le symbole du *sacrifice de la vie de ce monde,* qui conduit à *la vie éternelle.*

(*c*) Les Egyptiens regardaient la mer avec horreur, car c'est elle qui tue ou, pour mieux dire, qui engloutit à l'équinoxe d'automne *Osiris* ou *l'écoulement d'Osiris,* c'est-à-dire *le débordement* ou *l'eau sacrée :* aussi les Egyptiens appelaient-ils la mer *Typhon,* nom qu'ils donnaient en général à tout ce qui était pernicieux. Le sel était appelé *l'écume de Typhon,* et quiconque aurait goûté du sel marin était considéré comme impur; le sel qu'on employait en Egypte était le sel gemme, et encore les initiés ne s'en servaient-ils que par pénitence. Dans l'initiation aux mystères d'Isis on nourrissait avec du pain très-salé le récipiendaire pendant les épreuves préparatoires, et ce pain était le symbole de la *vie terrestre,* qui est remplie *d'amertume.* A la naissance d'un enfant mâle, le père lui mettait un grain de sel dans la bouche en lui disant : *On ne naît que pour souffrir.* Par extension le sel gemme, symbole des misères de ce monde, devint celui de la sagesse qui aide à les supporter; de là cette expression antique : *un homme salé,* pour dire un *homme prudent, sage, avisé,* qualités résultant de l'expérience et du malheur.

Egyptiens (1); c'est une erreur grossière. L'ANE, symbole de la VIE, devint même quelquefois la représentation matérielle de celui qui la donne, de DIEU (2). Les Hébreux, race arabe civilisée par un prêtre d'Héliopolis, conservaient dans le sanctuaire de Jérusalem les mystères qu'ils avaient empruntés aux Egyptiens (3),

---

(1) La plupart des animaux qu'on prétend avoir été considérés comme immondes par les Egyptiens étaient précisément des animaux vénérés : tel était, par exemple, le *porc*, symbole de l'agriculture (voyez PORC).

(2) Az ou As, qui signifie ANE et VIE, finit par signifier DIEU. C'est ainsi qu'il faut traduire cette racine lorsqu'il s'agit des douze AZES ou douze grands dieux scandinaves dont *Odin* était le chef, ainsi que des *azones* égyptiens אזון (AZUN), qui étaient *Sérapis*, *Bacchus*, et *Osiris*, selon Psellus, et qui, selon moi, sont IAHO, ISIS, et OSIRIS. Le mot *azone* ne vient pas de ἀ privatif et de ζώνη, *zone*, *contrée*, *région*, comme on l'a prétendu; il vient de l'égyptien AZUN, qui signifie *Dieu*, *principe*, l'ÊTRE SUPRÊME (*intelligence universelle*), qui, existant de toute éternité dans l'ABYM (chaos des Grecs), était représenté chez les Egyptiens par un être fantastique, le *jumart* (*a*). Lorsqu'on trouve dans les textes généthliaques ce jumart couché, comme les dieux d'Epicure, sur le symbole de l'*abym* figuré par trois caractères iconographiques de l'eau,



on doit toujours le traduire par אלהים (ALHIM). C'est l'*esprit* ou le *souffle* de Dieu qui se mouvait sur les eaux avant la création, selon la Genèse de Thout. Ce jumart était appelé אזים (AZIM) par les Egyptiens, ce qui signifie *Dieu des eaux* ou de *l'abym*. Aussi le Pentateuque des Samaritains commencait-il ainsi : *In principio Azima creavit cœlum et terram*.

Az et As, signifiant *Dieu*, se retrouve en français dans le mot *hazard* (HAZ-*Dieu*, ARD-*fort*), *le Dieu fort, inflexible, le destin;* dans le mot *astre* (As-*Dieu*, TRE, inversion celtique pour TER, *trois fois*), *Dieu puissant*. Les astres étaient considérés comme des divinités sous le règne de l'astrologie, etc., etc.

(3) Εἰσὶ γὰρ τὰ τῶν Ἑβραίων μυστήρια ὁμοιώτατα τοις μυστηρίοις τῶν Αἰγυπτίων.

*Les mystères hébraïques sont en tout semblables aux mystères égyptiens*, nous dit Clément d'Alexandrie dans les Stromates, liv. VI.

(*a*) Le *jumart* est un animal qu'on prétendait naître de l'accouplement d'un taureau, symbole de l'*eau*, et d'une ânesse, symbole du *vent;* il était sans cornes, mais son ongle était fendu. Malgré tout ce qu'on a dit Cardan, je pense que le taureau et l'ânesse sont des animaux d'espèce trop différente pour qu'ils puissent engendrer ensemble; et jusqu'à ce qu'on me fasse voir un *jumart*, je le considérerai comme un être mystique, de même que la *licorne* et le *satyre*, quoique pour l'existence de ce dernier nous ayons l'autorité de S. Augustin et même le témoignage des Parisiens, qui virent dans une foire l'homme à cornes de bélier que le Maréchal de Beaumanoir avait trouvé, en 1599, dans la forêt du Maine, et dont, avant la grande révolution, on lisait encore l'épitaphe gaillarde dans le cimetière de la paroisse de Saint-Côme.

et dans ce sanctuaire DIEU était représenté sous la forme d'un ANE (1). Tacite présume que cette vénération pour l'ANE venait de ce que cet animal avait fait découvrir une source d'eau aux juifs pendant qu'ils étaient errants dans le désert. Plutarque partage à cet égard l'opinion de Tacite (2), mais comme l'Exode nous apprend (3) que ce fut DIEU lui-même qui enseigna à Moïse le moyen de faire jaillir l'eau du rocher, et qu'il n'y est nullement question d'ANE, il s'ensuit que pour accorder Tacite, Plutarque, et l'Exode, il faut reconnaître qu'au mépris du quatrième article de la Loi (4), dans le sanctuaire du temple de Jérusalem les *Cohens* adoraient, sous la forme d'un ANE, *le* DIEU *fort et jaloux, qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération.*

L'ANE, symbole de la DIVINITÉ dans les sanctuaires de Thèbes et de Jérusalem, portait le nom d'ALHIBOROUN (5). Le rédempteur, l'IESOU *primitif,* fils d'ALHIBOROUN, était aussi appelé AZAN (6) dans les mystères.

---

(1) *Effigiem animalis* (asini), *quo monstrante, errorem sitimque depulerant, penetrali sacravere.*
(*Taciti historiarum lib.* v.)

(2) Plutarque, *Propos de table,* liv. IV, 5e question.

(3) Chap. XVII, vers. 5 et 6.

(4) Exode, chap. XX, vers. 4.

(5) אלהיבערון (ALHIBORUN), décomposé par les racines de la langue sacrée, signifie AL-*grand,* HI-*Dieu,* BOR-*souffle,* UN-*principe, le Dieu puissant, principe de la vie;* d'ALHIBOROUN on a fini par faire *Aliboron,* qui est maintenant un des noms grotesques de l'ANE (*a*). La racine ון (UN), qui signifie *principe,* peut aussi signifier DIEU, comme étant le *principe* de tout; c'est pour cela que l'unité (UN) était le symbole de la DIVINITÉ chez Pythagore. La figure du chiffre 1 dérive, comme celle de l'I, de la représentation matérielle de Dieu, c'est-à-dire du *menhir* celtique. L'ANE, symbole de DIEU, donna son nom à l'unité, qui en était aussi le symbole : les Latins appelaient *asinus* et les Grecs ὄνος, le coup de dé qui n'amenait que l'unité, ou ce que nous appelons l'AS (AS-*âne* et *Dieu*).

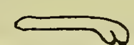
(6) AZAN, décomposé par la langue sacrée, signifie AZ-*Dieu,* AN-*fils, fils de Dieu.* Les Arcadiens, qui

(*a*) Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre voulait le vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître *Aliboron.*

LA FONTAINE.

L'ANE, symbole de la VIE, accompagne toujours *Priape*, dieu de la *génération* : c'était la victime la plus agréable qu'on pouvait lui offrir (1). Les Hyperboréens, si nous en croyons Pindare, immolaient des hécatombes d'ANE à la DIVINITÉ SUPRÊME, et du culte de l'ANE, considéré comme symbole de DIEU, doit dériver la FÊTE DES ANES qu'on célébrait encore au commencement du treizième siècle (2).

L'ANE, symbole de la VIE, revenant à chaque instant dans l'écriture hiéroglyphique, les scribes durent nécessairement aviser au moyen d'abréger ce symbole très-compliqué, et pour cela ils convinrent de peindre seulement, pour exprimer l'idée de VIE, un des caractères distinctifs de l'ANE, qui sont le PHALLUS (3)



---

avaient emprunté ce nom aux Egyptiens, le faisaient fils d'*Arcas;* ce fut le premier en l'honneur duquel on célébra annuellement des fêtes funèbres, selon Pausanias. Les Arcadiens avaient une telle vénération pour l'ANE qu'ils en améliorèrent l'espèce : aussi les *roussins d'Arcadie* sont-ils encore en réputation.

(1) On immolait généralement aux différentes divinités leurs propres symboles; c'est ainsi que le taureau, symbole de l'*eau*, était immolé à Neptune; le bélier, symbole du *chef*, à Jupiter; le porc, symbole de l'*agriculture*, à Cérès; et l'âne, symbole de la *vie*, à Priape. On immolait aussi l'*âne* à Mars, dieu de la guerre, dans le même sens mystique que l'allégorie égyptienne dont j'ai déjà parlé.

(2) Il faut rechercher l'origine de *la fête des ânes* dans le culte primitif, et non dans le christianisme; car s'il s'était agi de l'*âne* attaché à la crèche de Bethléem, on aurait aussi célébré la fête du *bœuf*, son compagnon. Il en est de même de la *fête des fous*, qui prend son origine dans les fêtes de *Romulus Quirinus* (Ovide, *Fastes*, liv. II). Dans l'hymne qu'on chantait en l'honneur de l'âne recouvert d'une chape en guise de housse, et dont le refrain était : *Hé, sire âne, hé!* il paraîtrait plutôt qu'il s'agissait de Dieu que de l'*âne* de Bethléem ou de l'*ânesse* de Jérusalem.

(3) L'ANE est de tous les quadrupèdes celui qui a reçu de la nature le PHALLUS le plus long et le plus gros proportionnellement à sa taille. Le PHALLUS d'ANE, symbole de la VIE, sert de caractère distinctif à Priape, dieu de la *génération*. Osiris, c'est-à-dire l'*abym*, l'*eau du débordement* qui féconde l'Egypte, était aussi personnifié par un homme à PHALLUS d'ANE en érection.



La statue de ce même Osiris qu'on promenait dans les fêtes des *Pamulies* (*a*) était distinguée par un

(*a*) Les *Pamulies* étaient les rogations qu'on faisait au solstice d'été pour obtenir un débordement heureux, c'est-à-dire ni trop fort ni trop faible.

et la CROIX (1);



---

PHALLUS d'une longueur triple à celle du *phallus* ordinaire : Τὴν δὲ τῶν παμυλίων ἑορτὴν ἄγοντες, ὅσπερ εἴρηται, φαλλικὸν οὖσαν ἄγαλμα προτίθενται καὶ περιφερούσιν οὗ τὸ αἰδοῖον τριπαλάσιόν ἐστιν ἀρχὴ γάρ ὁ Θεὸς, ἀρχὴ δὲ πᾶσα τῳ γονίμῳ πολλαπλασιάζει τὸδὲ αὐτης, nous dit Plutarque dans son *Traité d'Isis et d'Osiris.* Les statues d'Osiris étaient, ainsi que celles de Priape, en bois de *figuier,* car cet arbre était consacré à l'*abym;* aussi était-il appelé *l'arbre d'Osiris,* כנוסירים (CNUSIRIS), *cenusiris,* prononcez *kenousiris* ou *kenysiris* (*a*). Plutarque prend le *kenousiris,* qu'il écrit χενόσιρις, pour le *lierre;* il se trompe : c'était le *figuier* l'arbre primitif, selon les Egyptiens, celui dont le fruit servit de première nourriture à l'homme, et que les Grecs, les Latins, et les Celtes, ont pris ensuite pour le *chêne.* Le fruit du *figuier* ayant la propriété, selon les papyrus médicaux, de fortifier l'homme, de là vint que les athlètes en firent leur principale nourriture.

Du PHALLUS, symbole de la VIE, dérive, comme je l'ai démontré dans la Préface (page XLIV), la lettre B de l'écriture hiératique, qui sert à exprimer hiéroglyphiquement l'idée du verbe *être.* Cette lettre, appelée par les Egyptiens בית (VIT) et par les Grecs βῆτα (VITA), noms qu'on a fini par prononcer BETH et BÊTA, se trouve rendue dans les textes hiéroglyphiques *purs* par sa figure première, qui est l'ANE. De la prononciation vicieuse *beth* et *bêta* découle l'étymologie de *bête,* qui, dans notre langue, exprime l'idée de tout animal qui n'a pour lui que la *vie* et qui ne possède pas l'*intelligence* (*b*); par suite *bête* est devenu un adjectif équivalent à *stupide.*

(1) L'ANE a deux bandes noires qui se croisent sur le garrot; l'une suit la colonne vertébrale dans toute son étendue, et l'autre passe par-dessus les épaules. Il ne faut pas croire avec les bonnes âmes que l'ANE ait une CROIX noire sur le dos à cause de l'ânesse de Bethphagé qui porta Jésus-Christ à Jérusalem, comme on nous l'assure dans *la fleur de la vie des Saints;* les ANES d'aujourd'hui sont ce qu'ils étaient du temps de Sésostris, et cette CROIX, qui est un des caractères distinctifs de l'ANE, servit dans l'abréviation des symboles à rendre l'idée de VIE absolument comme le PHALLUS.

Les longues oreilles de l'ANE auraient pu passer aussi pour un de ses caractères distinctifs, mais comme le *lièvre,* symbole de l'*ouïe* dans les hiéroglyphes, possède des oreilles bien plus longues que l'ANE, eu égard à sa taille, l'*oreille,* qui est aussi le symbole de l'*ouïe,* se trouve être l'abréviation hiéroglyphique

(*a*) Le nom d'*Osiris* en égyptien est וסירים (USIRIS), l'ו (U), étant prononcé *ou*, on disait *Ousiris,* d'où les Grecs ont fait Οσίρις. Mais comme la cinquième voyelle ו (U), qui dans la numération égyptienne vaut 5, était le symbole de *tout ce qui est,* de la NATURE, et de DIEU, comme le proclamaient les prêtres égyptiens et leur disciple Pythagore (voyez Plutarque *sur l'Eî du temple de Delphes*), ו (U) et י (I) furent synonymes, cette dernière voyelle signifiant DIEU qui *est* aussi *tout ce qui est.* Aussi les prêtres égyptiens, quoiqu'ils écrivissent *Usiris,* prononçaient *Isiris* ou *Hysiris,* comme l'avait très-bien remarqué Hellanicus. (Voyez Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris*).

(*b*) L'*homme* étant le seul animal qui possédât l'*intelligence.*

quelquefois même on réunissait les deux abréviations hiéroglyphiques pour exprimer l'idée unique de VIE :

c'est ainsi qu'est figurée la CROIX pectorale d'un Canobe, dont Kircher nous a donné le dessin (1).

Par abréviation, cette même CROIX *phallique* se trouve ainsi rendue

sur les jetons astrologiques et sur les obélisques des premiers âges (2).

L'ANE étant par extension le symbole de la DIVINITÉ, qui est le *principe de la vie*, le PHALLUS et la CROIX, abréviations de ce même ANE, devinrent aussi le

---

du *lièvre*. Horus-Apollon (*a*), qui n'y regardait pas de fort près, prend l'*oreille de lièvre* pour une *oreille de taureau* (*b*), et M. Champollion, qui adopte sans examen tout ce que dit Horus-Apollon lorsqu'il ne contrarie pas son système, a eu l'attention de citer textuellement la bévue de cet ancien (*c*).

(1) Kircher, *Œdip. Ægypt.*, tome III, page 434.

(2) Parmi les obélisques des premiers âges, *l'obélisque d'Alexandrie* doit être considéré comme le plus ancien. Cet obélisque fut probablement enlevé à la Haute-Egypte par les Ptolémées pour embellir la ville d'Alexandre. Il est à déplorer que ces monuments astronomiques, qui ne peuvent avoir de valeur que placés comme ils le furent par les astrologues, et qui auraient pu donner la solution d'un problème de la plus haute importance pour l'astronomie, aient été déplacés pour servir à l'embellissement des places publiques de certaines capitales où ils figurent grotesquement sur un piédestal corinthien. On se moque aujourd'hui de l'ignorance des Romains qui prirent le cadran solaire de Catane pour s'en servir, sans faire attention qu'il ne pouvait pas convenir à la latitude de Rome; mais que dirait-on d'eux s'ils n'avaient emporté que la moitié du cadran?

(*a*) Horus-Apollon, soit qu'on désigne par ce nom un auteur ou, ce qui est plus probable, un dictionnaire hiéroglyphique grec, n'est pas infaillible. Je n'hésiterai pas à le combattre toutes les fois que ses assertions contrarieront et l'esprit qui a dû diriger les Egyptiens dans la composition des hiéroglyphes, et les monuments qui nous conservent encore cette écriture mystérieuse.

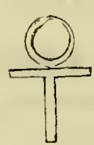
(*b*) Horus-Apollon, liv. 1er, hiéroglyphe XLIV.

(*c*) Grammaire égyptienne, page 388.

symbole de DIEU; mais dans cette acception le PHALLUS est représenté vertical (1)



et la CROIX surmontée de l'*aspic se mordant la queue*,



*aspic* qui se trouve ici symbole de l'*immortalité* (2).

La CROIX étant le symbole de la VIE, ainsi que la PHALLUS, on s'explique la présence de l'un et de l'autre dans les tombeaux, en les considérant comme symboles

---

(1) Les PHALLUS verticaux qu'on dressait sur le parvis des temples de Syrie, parmi lesquels on en trouvait ayant jusqu'à trois cents brasses de hauteur, comme nous l'apprend Lucien (*a*), sont l'expression réunie du PHALLUS, symbole de la *génération* ou de la VIE, et du *menhir*, symbole du TRÈS-HAUT, de DIEU. On en plaçait deux côté à côté pour désigner les *deux principes* qui constituent la DIVINITÉ toute entière dans le culte primitif.

(1) Voyez ASPIC. Cette dernière CROIX, symbole de la VIE *éternelle*, sert à reconnaître les statues et les figures sacrées des Egyptiens; c'est ce qu'on appelle le TO ou TAU *ansé*. Sérapis, qui n'est autre que *l'élément du feu éternel* qui doit régénérer le monde, portait le TAU ANSÉ sur sa poitrine. Des initiés expliquèrent exactement ce symbole à Théodose lorsqu'il fit la purification du temple de Sérapis pour le convertir en église chrétienne (*b*). Cette croix portait chez les Egyptiens le nom de עמנואל (OMNUAL) *omenual*, ce qui veut dire OMEN-*présage* (*c*), UAL-*grand*, *le grand signe;* car c'etait le TAU *ansé* qui devait apparaître dans les airs, à la fin du monde, lorsque l'*Iesou* primitif viendrait juger les vivants et les morts. Les Hébraïsants lisent ce nom, au moyen de leurs points massorettes, HIMMANOUEL dont on a fait EMMANUEL, nom sous lequel Isaïe a signalé le rédempteur (*d*). OMENUAL était le mot de passe des initiés égyptiens. *Que cherches-tu?* demandait le *Qerber* à l'initié qui voulait entrer dans le sanctuaire : *La lumière!* répondait-il. — *Que désire l'homme pur?* — OMENUAL *(le grand signe*, symbole de la VIE *éternelle).* — *Passe!!!*

(*a*) *Traité de la déesse de Syrie.*

(*b*) Voir Socrate, liv. 5, chap. 17. Sozomène, liv. 7, chap. 15, Suidas *in Theodosio*, Nicéphore Calystus, liv. 12, chap. 26, confirment tous la valeur hiéroglyphique du TAU ANSÉ, et Rhodigiorus, liv. 10, chap. 8, nous apprend que cette CROIX était gravée sur la poitrine de Sérapis.

(*c*) En latin *omen* signifie aussi *présage, pronostic, signe de ce qui doit arriver.*

(*d*) *Isaïe*, chap. VII, vers. 14. S. Mathieu, dans son Evangile, chap. 1, vers. 23, traduit *Emmanuel* par *Dieu avec nous.*

de *résurrection* (1). Leur présence indique d'une manière positive que la tombe où ils se trouvent est celle d'un initié à des mystères d'origine égyptienne, tels que ceux d'Ouies (à Eleusis), d'Hiésus ou Hésus (dans la Celtique), et de Iesou ou Jésus (dans l'Orient).

L'anesse, symbole du vent dans l'écriture hiéroglyphique, comme nous l'avons déjà vu, est toujours figurée libre, soit debout, soit accroupie. Debout, on la représente les oreilles baissées, faisant la grimace au vent (2);



accroupie, on la représente les oreilles droites et la queue relevée, dans une position enfin qui détermine d'une manière toute particulière sa valeur symbolique (3).



Les Egyptiens appelaient *Typhon* (4) tous les fléaux en général qui désolaient

---

(1) Tout ce qu'on retrouve dans les tombeaux antiques est un symbole de vie et par conséquent de *résurrection*. L'*eau* lustrale, contenue dans les prétendus lacrymatoires, étant le principe et la génération comme l'eau de l'*abym*, fut aussi considérée comme symbole de la vie, ainsi que les *phallus*, les bras *phalliques*, les *croix*, les graines de *trèfle*, d'*héliotrope*, et de *bluet*, comme aussi les statuettes de Téthys tenant dans ses bras le soleil et la lune sous la figure de deux enfants à la mamelle, et enfin la figure de la lune elle-même représentée sous la forme d'une femme nue écartant les cheveux, symboles des ténèbres, qui cachent son visage, symbole de son disque ; et quant à la femme tenant dans ses bras un agneau qu'on a retrouvé dans les tombes gallo-romaines, voyez Ibis.

(2) « L'Ane prend quelquefois une figure hideuse en relevant les lèvres et en mettant les dents à découvert, ce qui lui arrive toutes les fois que quelque chose le blesse dans son harnois, et bien d'autres « fois sans qu'on puisse deviner ce qui le détermine à faire cette figure que l'on donne pour le symbole « de l'ironie » (Encyclopédie, au mot Ane.). Ce qui détermine l'ane, et surtout l'anesse, à faire cette grimace, c'est précisément le vent lorsqu'on les force à lui tenir tête, ce qui ne leur convient pas plus que d'être mal bâtés.

(3) L'âne et sa femelle sont les plus *venteux* de tous les animaux.

(4) En langue sacrée le nom de *Typhon* est Fû ou Fût, prononcez *fou* et *fout*. Dans les notes de la Préface (*a*) j'ai dit que le chant de la cigale fut le motif qui fit consacrer cet insecte à la divinité. Le

(*a*) Page lii.

leur pays ; et comme parmi tous ces fléaux, les plus terribles sont les VENTS périodiques du *sud* et de l'*ouest*, qui apportent, pendant les mois d'avril et d'août, des

---

chat, dont tous les miaulements sont aussi les noms purs de la DIVINITÉ en langue sacrée, devint le symbole de cette langue (*a*), et fut considéré comme un être privilégié et même comme un être divin. Le nom de la *Nature* étant IEAOU en langue primitive, ce nom signifie TOUT CE QUI EST, absolument comme celui de IEOUA, ainsi que tout nom composé de cinq voyelles (*b*). Si au nom de IEAOU on ajoute la consonne M, qui peint l'idée relative de *force*, nous aurons MIEAOU (la forte nature), nom qu'il faut prononcer simplement MIÀOU, absolument comme les chats; c'est pour cela que dans la principale inscription de la table isiaque, où ce nom se trouve inscrit, la voyelle E n'est pas mise à son rang, on l'a placée au-dessus de l'A entre parenthèses (*c*) : c'est ainsi qu'on s'explique la vénération des Egyptiens pour les chats. Dans toutes les maisons il s'en trouvait un qui faisait l'office de chapelain ; c'était le pénate vénéré de toute la famille, la place d'honneur lui était réservée au foyer domestique, et à sa mort on lui faisait de pompeuses funérailles ; les chats étaient pour les initiés de véritables professeurs de langue sacrée, du moins quant à la prononciation. Paris possède dans son musée égyptien la momie de SOTHI *le chat;* et voici l'explication de ce surnom, telle que je l'ai traduite de l'écriture sacerdotale : *A lui fut le sublime honneur de prononcer exactement le nom sacré de la puissante Nature* (lequel est MIEAOU), *c'est ce qui lui valut le surnom glorieux de* chat; *il était employé comme saint dans les conjurations de la disette* (*d*). Lorsque le chat est poursuivi et acculé, il se retourne furieux pour lancer cet anathème Fû ou FUT ! qui en langue sacrée signifie *mauvais principe* ou *Typhon;* lorsque nous voulons chasser le chat, nous lui disons

(*a*) La loi étant écrite en langue sacrée, les jurisconsultes égyptiens, qui devaient approfondir cette langue plus que tout autre initié, portaient comme signe de distinction un sceptre sur lequel était figuré un *chat* ou une tête de *chat.* La religion chrétienne renouvelée des Egyptiens nous représente S. Yves, curé et avocat breton, mort en 1303 selon la légende, toujours accompagné d'un *chat.* A propos de ce quadrupède intéressant, Henri Etienne (apologie pour Hérodote, tome 1) a fort bien remarqué que le *chat* est le symbole des *gens de justice :* aussi S. Yves est-il le patron des *chats* et des *avocats*, comme S. Hubert celui des *chiens* et des *chasseurs.* La belle *Freya* des Scandinaves, déesse de la *poésie* et de l'*amour*, avait un char traîné par deux *chats.*

(*b*) Les noms composés des cinq voyelles signifiant *tout ce qui est*, quel que soit d'ailleurs leur ordre, expriment l'idée de DIEU, *qui est tout ce qui est.* Voilà pourquoi les hymnes égyptiens, qui consistaient dans l'énonciation des différents noms de la DIVINITÉ, se composaient du son des voyelles prononcées de suite. Démétrius de Phalère *(de elocutione)* nous donne à entendre que ces voyelles étaient au nombre de sept, il se trompe : les Egyptiens n'en reconnaissaient que cinq. Les Grecs, qui avaient deux voyelles longues H et Ω, employèrent leurs sept voyelles lorsqu'ils voulurent imiter les Egyptiens dans la composition des noms mystiques de DIEU : c'est ainsi qu'on les a retrouvés à Milet, à Pathmos, à Laodicée, sur la plaque d'un tombeau à Versay, et enfin tels qu'on les retrouve encore sur quantité d'abraxas et même de jetons astrologiques.

(*c*) Dans la première partie de mon *Etude de la langue sacrée* je ferai lire cette inscription.

(*d*) *Les conjurations de la disette* ne sont autre chose que les *Pamulies* dont nous avons déjà parlé : c'étaient des *rogations* dans lesquelles un coryphée, comme devait être Sothi, invoquait en langue mystique la Nature et les éléments pour obtenir un heureux débordement. Ces rogations avaient lieu au solstice d'été, et comme on pensait que la DIVINITÉ et les *éléments* ne pouvaient être exorables que lorsqu'ils étaient invoqués par leur nom véritable, et le chat seul possédant la faculté de prononcer exactement ces différents noms, on conçoit de quelle importance devait être, en Egypte, un homme qui *miaulait* dans la perfection, comme feu M. Sothi dont nous avons l'avantage de posséder les reliques.

émanations putrides et des chaleurs étouffantes qui occasionnent une grande mortalité (1), ces VENTS furent appelés par excellence *Typhon*, nom que nous donnons encore à certains ouragans.

---

encore en langue sacrée, qu'il comprend parfaitement : FÛT ! et il s'en va. Lorsque les Egyptiens étaient anathématisés par un chat, ils allaient dévotement se purifier; lorsqu'une fille avait été traitée de FUT par un chat, qu'on considérait comme un prophète, il était rare qu'elle trouvât à se marier (*a*), car dans cette circonstance FUT se traduit par *coquine*. Les prêtres, qui avaient en horreur les filles de mauvaise vie, les appelaient FUT-EN *(mauvais principe fille)*, *fille du mauvais principe, filles de mauvaises mœurs;* mais comme le פ (F) égyptien a été souvent rendu par la consonne P dans beaucoup de langues (il n'y a point de lettre correspondante à notre P en égyptien), de FUT-EN on a fait *Put-en*, d'où *Putain*, qualification qui a toujours été prise en mauvaise part : les prostituées égyptiennes se donnaient le nom de פלגש (FLGSH) *felges* (*b*), qui veut dire *danseuses*, d'où les Grecs ont tiré leur verbe φελγύνω, *je folâtre;* c'est ainsi que, par décence, on appelle les prostituées *des filles de joie*. De la racine FU, prononcée FOU, dérive notre mot *fou*, qui correspond à *féroce*, *méchant*, *scélérat*, et qu'il ne faut pas confondre avec *Fol*, qui désigne un *aliéné* (*c*). C'est aussi la racine première d'un animal puant, de la *fou*ine, de l'instrument qui sert à châtier, du *fou*et, enfin de notre imprécation *fou*tre (*d*). De FUT dérive le verbe latin *futo*, qui se traduit par ré*fut*er. Le פ (F) des Egyptiens étant considéré comme correspondant à notre lettre P, la racine FU se change en PU, d'où *Pus*, humeur engendrée par la *pu*tréfaction ; *Pou*, vermine qu'engendre la malpropreté. FUT se transformant en PUT se trouve racine première de *Putois*, quadrupède qui, de même que la *fou*ine, est très-puant, etc.

(1) Consulter à cet égard *Dapper, Maillet, Wansleb, Pluche*, et les *Mémoires de la Commission d'Egypte.*

(*a*) On dit encore en plaisantant, dans nos campagnes, à unc jeune fille qui, marchant sur la queue d'un chat, lui fait crier FUT ! *Tu ne te marieras pas cette année.* La superstition égyptienne explique le sens de cette singulière prophétie.

(*b*) Les filles publiques, réunies en communauté, qu'on trouve encore en Egypte comme au temps des Pharaons, portent le nom d'*Almées* ou d'*Almeh*, nom primitivement égyptien, corrompu par la prononciation vicieusc des Arabes. עלמה (OLMH), *oleme*, signifie en égypt'en *fille nubile*, qualité essentielle pour exercer l'infâme métier de prostituées. Les Massorettes, qui ont adopté la prononciation vicieuse des Arabes, lisent עלמה, *almah;* ct comme c'est précisément le nom qu'Isaïe donne à la mère d'*Emmanuel*, les chrétiens veulent qu'עלמה signifie *vierge*. Les juifs, dès lc temps de Justin, soutinrent avec raison que ce mot ne devait pas se traduire par παρθένος (vierge), mais bien par νεᾶνις (jeunc fille). Voy. *Dial. c. Tryph.*, n. 43, page 139.

(*c*) *Fol*, décomposé par la langue sacrée, signifie F–*voix*, O–*soleil*, L–*grand*, *voix du soleil grand*, en d'autres termes, *prophète*. Les *aliénés* étaient considérés eomme les enfants chéris de DIEU chez les peuples primitifs, c'étaient des inspirés; de là vient la vénération que les Arabcs du désert conservent encore pour les *fols;* mais comme généralement les *fols* sont *méchants*, *fol* ct *fou* devinrent synonymes. C'est ainsi qu'il ne faut pas confondre MOU, nom onomatopique du taureau, et qui signifie *eau*, avcc MOL qui, décomposé par la langue sacrée, signifie M–*force*, O–*soleil*, L–*grand*, *force du grand soleil*, c'est-à-dire *la chaleur* qui fond, qui liquifie. Ainsi il faudrait dire : *le feu rend le fer* mol et *la pluie rend la terre* mou. Le feu a*mol*lit le fer ct la pluie rend la terre *mou*vante.

(*d*) Cette expression à laqnelle on attribue une idée sale vien de FOU, *mauvais principe*, et TRE, inversion celtique pour TER, *trois fois. Foutre* veut donc dire *triple coquin.*

L'ANESSE, symbole du VENT en général, devenant le symbole des VENTS du *sud* et d'*ouest* en particulier, devint par conséquent le symbole du *mauvais principe*, de *Typhon*, dont ces mêmes VENTS portaient le nom; et comme ils étaient *brûlants*, on avait soin de peindre en *rouge* l'ANESSE qui en était le symbole : de là vint que les Grecs qui n'y regardaient pas de très-près, confondant l'ANESSE avec l'ANE, nous disent que les Egyptiens consacraient les ANES *rouges* à *Typhon* (1).

Dans la mythologie égyptienne il est question d'une certaine *Aso*, reine d'Ethiopie (2), qui s'associa avec *Typhon* (*le mauvais principe*) pour combattre *Osiris* (*le débordement*) à son retour. Cette *Aso*, comme l'indique la décomposition de son nom par les racines de la langue sacrée (3), n'est autre que le VENT du *sud* qui, poussant les nuages vers l'Egypte, les empêche de s'amonceler sur les montagnes qui sont au delà du tropique; et comme ces mêmes nuages, se résolvant en eau, sont précisément la cause de l'intumescence périodique du Nil, ce VENT peut oc-

---

(1) L'ANESSE *rouge* portait en Egypte le nom de בעריקש (BORIQSH) *Boriqesh*, BOR-*vent*, IQESH-*destructeur*. De ce nom vient notre mot *bourrique*, femelle de l'ANE : יקש, lu *iaqash* par les Hébraïsants, finit par signifier *corrompre*, *tromper*, et *tendre des piéges*. Sur les papyrus l'ANESSE de *Typhon* est le plus souvent appelée בערעקש (BOROQSH) *Boroqesh*, BOR-*vent*, OQESH-*pervers*.

La couleur rouge affectée généralement à l'ANESSE, symbole du VENT, ne viendrait-elle pas de cette observation faite par les anciens sur l'aspect du disque solaire à son coucher?

*Cæruleus pluviam denunciat*, igneus *Euros*.

(Virgil. *Georg*. lib. 1.)

(2) Τυφῶνα δέ, ἀπόντος μὲν οὐθὲν νεωτορίζειν διά τὸ τὴν Ἶσιν εὖ μάλα φυλάττεσθαι καί προσέχειν ἐγκρατῶς ἔχουσαν, ἐπανελθόντι δὲ δόλον μηχανᾶσθαι, συνωμότας ἄνδρας εβδομήκοντα καὶ δύο πεποιημένον, καὶ συνεργόν ἔχοντα βασιλίσσαν ἐξ Αἰθιοπίας περοῦσαν, ἥν ὀνομάζοῦσιν Ἀσώ.

(Πλουταρχ. περὶ Ἴσιδ. καὶ Ὀσίριδ.)

(3) Aso, décomposé par la langue sacrée, signifie As-*vent*, O-*soleil*, *vent du soleil*, *vent du midi* (*a*). Les Grecs donnent aussi à la reine d'Ethiopie le nom d'ASON; ON signifiant *soleil nouveau*, ASON voudrait dire *vent de l'est*, et non pas *vent du sud*. Du reste, voici le nom des vents égyptiens qui correspondaient aux quatre points cardinaux :

(*a*) La voix O, qui signifie *soleil* en langue sacrée, signifie aussi *midi*; de même que *midi* en hébreu signifie quelquefois *soleil*. *Il fera briller ton innocence comme un flambeau*, dit David (Psaume XXXVI, vers. 6), *et ta justice comme le midi*, c'est-à-dire *comme le soleil*.

casionner la *sécheresse* en Egypte, c'est-à-dire un faible débordement (1), et par

בער (BOR), vent du septentrion appelé par les Grecs........................................ ΒΟΡΕΑΣ (*a*).
אזור (AZUR), vent de l'est........................................................ ΕΥΡΟΣ ou ΑΠΗΛΙΩΤΗΣ (*b*).
אזע (AZO), vent du midi........................................................................ ΝΟΤΟΣ (*c*).
אזער (AZOR), vent de l'ouest............................................................ ΖΕΦΥΡΟΣ (*d*).

Ces quatre *vents* se divisent en deux mâles BOR et AZOR, et deux femelles AZUR et AZO. BOR et AZUR étaient unis pour le bien, AZOR et AZO s'étaient liés pour faire le mal. Dans les romans orientaux AZOR, prince déchu, joue encore un grand rôle, ainsi que la bonne fée AZURINE.

(1) La *sécheresse* pour l'Egypte, pays où il pleut très-rarement, doit être considérée comme le résultat d'une faible crue du Nil, et non comme provenant du défaut des pluies accidentelles qui ne peuvent arroser que très-superficiellement la terre sainte. Les *vents du sud*, qui poussent les nuages sur l'Egypte, doivent y occasionner des pluies et des *arcs-en-ciel;* mais comme ces mêmes vents empêchent les nuages de s'amonceler sur les montagnes au delà du tropique, nuages qui sont, comme nous l'avons déjà dit, la cause de l'intumescence périodique du Nil, il s'ensuit que, pour l'Egypte, la *pluie* et les *arcs-en-ciel* sont des présages de *sécheresse*, c'est-à-dire d'un faible débordement. La *Genèse* du second Thout fait dire à DIEU que l'*arc céleste, signe de son alliance avec la terre, sera aussi le gage de la promesse qu'il a faite de ne plus noyer les âmes vivantes avec les eaux de l'abym.* Si les philosophes du dix-huitième siècle, qui se permettaient de railler tout ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre, avaient su que la *Genèse,* d'origine égyptienne, doit être lue en tenant compte du climat de COUS, et qu'enfin pour les COUSIANS, *l'arc-en-ciel,* présage d'un faible débordement, était un symbole de *sécheresse*, ils ne se seraient pas extasiés mali-

(*a*) Le *vent du nord* était le *vent* par excellence chez les Egyptiens, c'était celui qui nettoyait leur ciel, d'où בער en égyptien finit par signifier *nettoyer.* Ce *vent* ayant la même propriété en grec, de là vient qu'Homère, *Odyss.*, chant V, vers 296, lui donne l'épithète de αἰθρηγενέτης, *celui qui ramène la sérénité.*

(*b*) Le *vent d'est* ayant la même propriété que le *vent du nord* était considéré, eu égard à sa force, comme un génie *femelle*, qui seconde *Bor. Azur,* prononcez *azour,* signifie *vent d'Orient,* qui, nettoyant le ciel, lui rend sa couleur *azurée.*

(*c*) Azo était la *Gorgone égyptienne,* la digne compagne de *Typhon.* Toutes les religions, filles du culte égyptien, désignent le *midi* comme étant la partie du monde habitée par le *Diable.* Le Psalmiste nous parle du *Démon méridional : Non timebis ab incursu et* DEMONIO *meridiano.* T. de Bostres (Coll. 880), ainsi que Simplicius et Théodose, nous apprennent que *meridianam partem* MALO *tribuunt manichœi.* Les Perses, dans le Boundesh, nous représentent *Ahriman* se réfugiant vers le midi. Le VENT *de sud,* sous le nom de Νότος chez les Grecs et de *Notus* chez les Latins, n'était pas représenté comme *un bon principe.* On peut voir le portrait de ce VENT dans Ovide (*Métamorph.* liv. 1) : le *Notus* est appelé le terrible *Autan* par nos poëtes.

(*d*) AZOR, symboliquement représenté par une ANESSE *rouge*, lorsqu'il était considéré comme étant du genre féminin, portait en égyptien le nom de טוריס (THURIS), prononcez *Thoueris,* nom que Plutarque, dans son *Traité d'Isis* et *d'Osiris,* a parfaitement rendu, quant à la prononciation, par le mot grec Θόηρις. *Thoueris,* ou l'*Azor* féminin, était une des concubines de *Typhon :* ce nom veut dire THUER-*mort,* IS-*puissance, puissance mortelle.* Le *Zéphire léger,* selon nos poëtes, n'avait pas une épithète aussi gracieuse chez les Grecs. Homère lui donne toujours celle de δυσαής, *qui souffle avec violence,* ce qui ne s'accorde pas du tout avec l'idée que nous faisons du *Zéphire.*

suite la disette qu'on attribuait au *mauvais principe* (1). D'après cette même mythologie, les soixante-douze conjurés, ou mieux les soixante-douze concubines de *Typhon* qui s'associèrent avec lui pour combattre *Osiris,* s'expliquent par les VENTS qui soufflent des soixante-douze parties de la terre, selon la division qu'en faisaient les Egyptiens (2).

La terreur que les VENTS de *sud* et d'*ouest* inspiraient aux Egyptiens finit par s'étendre jusqu'à l'ANESSE *rouge* des hiéroglyphes, qui en était le symbole, puis enfin jusqu'aux ANESSES mêmes, dont le poil était une couleur approchante du *rouge.* C'est ainsi que le *mauvais principe* personnifié sous la figure d'un homme *à chevelure rouge,* vomissant des flammes et entouré d'aspics, symboles de la *mort* (3),



cieusement sur ce que DIEU se servait précisément du signe précurseur de la pluie pour indiquer qu'il ne devait plus noyer le monde.

Chez les Grecs l'*arc-en-ciel* était le présage et par conséquent le symbole de la pluie :

Ἠΰτε πορφυρέην ἶριν θνητοῖσι τανύσσῃ
Ζεὺς ἐξ οὐρανόθεν, τέρας ἔμμεναι ἢ πολέμοιο,
Ἢ καὶ χειμῶνος δυσθαλπέος, ὅς ῥά τε ἔργων
Ἀνθρώπους ἀνέπαυσεν ἐπὶ χθονὶ, μῆλα δὲ κήδει·
Ὥς ἡ.........................................

(Ὅμηρου Ἰλιάς. P.)

Il en était de même chez les Latins :

*Venturam admittat imbrifer arcus aquam.*

(Tibull. *Elegia* IV.)

Il n'y a que l'Egypte qui puisse considérer l'*arc-en-ciel* comme symbole de *sécheresse.*

(1) Jablonski a très-bien développé cette allégorie dont Plutarque lui avait donné l'idée ; mais lorsque dans le *griffon noir* il retrouve Azo sur la table isiaque, ce savant judicieux erre complétement.

(2) Horus-Apollon, liv. 1, chap. 14.

(3) Voyez ASPIC.

inspirait une telle terreur que son image même finit par inspirer de la crainte, et qu'enfin les hommes qui avaient le malheur d'avoir les *cheveux rouges* furent considérés comme des réprouvés. Les fanatiques précipitaient les ANES *roux,* et principalement les ANESSES *rousses,* pour apaiser la colère de Typhon, et croyaient bien mériter du *bon principe* en accablant d'injures leurs compatriotes qui avaient les cheveux de la même couleur (1); à Idithya on brûlait vifs ces mêmes hommes qu'on appelait *Typhoniens,* et leurs cendres tamisées étaient jetées au VENT pour apaiser *le mauvais principe* (2). Les habitants de Coptos, de Busiris, d'Abydos, et de Lycopolis, qui étaient les peuples les plus ignorants, et par conséquent les plus fanatiques de l'Egypte, confondant dans leur zèle contre Typhon, ANE et ANESSE, sans distinction de poil, poussèrent la superstition jusqu'à ne pas vouloir même entendre le son d'une trompette, parce qu'ils y trouvaient quelque rapport avec le braire de l'ANE (3).

Cependant, à Memphis, l'ANESSE, symbole du VENT, jouissait d'une grande considération dans les mystères de Phtha (4) : à elle seule appartenait l'honneur de por-

---

(1) Τῶν μὲν ἀνθρώπων τούς πυῤῥοὺς καὶ προπηλακίζοντος, ὄνον δὲ καὶ κατακρημνίζοντος..... (*a*).

(Πλοῦταρχ. περὶ Ἴσιδ. καὶ Ὀσίριδ.)

(2) Καὶ γὰρ ἐν Ἰδιθύας πόλει ζῶντας ανθρώπους, κατεπίμπρασαν, ὡς Μανέθων Ἱστόρηκε, Τυφωνίους καλοῦντες, καὶ τὴν τέφραν αὐτῶν λικμῶντες ἠφάνιζον καὶ διέσπειρον, αλλα τοῦτο μὲν εδρᾶτο φανερῶς καὶ καθ' ἕνα καιρὸν ἐν ταῖς Κυνάσιν ἡμέραις. (Πλοῦταρχ. τῇδε αὐτοῦ.)

(3) Πλοῦταρχ. τῇδε αὐτοῦ.

(4) En égyptien אטפ (FThA), F-*voix* ou *fils* (*b*), ThA-*Dieu*, *fils de Dieu. Phtha*, *Sérapis*, et *Jésus*,

(*a*) Les *hommes roux*, insultés à chaque instant par les dévots égyptiens, comme nous l'apprend Plutarque, durent être en guerre ouverte avec eux, par suite devenir peu traitables pour tout le monde, et enfin justifier ce dicton absurde aujourd'hui : *Tous les poils rouges sont méchants.* C'est ainsi que les bossus, les borgnes, et les boiteux, sont généralement spirituels, malins, et caustiques, et cela parce qu'ils sont toujours obligés d'être en garde contre les railleries du prochain.

(*b*) F, consonne qui exprime en écriture sacrée l'idée relative de *voix*, exprime aussi l'idée d'*émission de souffle* et d'*émission de vie* (le *souffle* et la *vie* étant considérés comme une et même chose). Le fils étant l'*émission vivante* du père, la consonne F finit, en écriture sacerdotale, par rendre l'idée de *fils.* Voilà pourquoi le *verbum Dei* et le *filius Dei* se confondent dans les mystères du christianisme : c'est le *Rédempteur*, le PHTHA de Memphis, qui devait purifier le monde avec le feu du ciel. L'IESOU de Thèbes et de Saïs était représenté hiéroglyphiquement par un homme vêtu de blanc (vêtement de lin, symbole de *pureté*) ayant comme Typhon une *chevelure rouge,* mais tenant au lieu d'aspics (symboles de la *mort*) le *Tau ansé* (symbole de la *vie éternelle*) et un *rouleau de papyrus* (livre du destin). Aussi disait-on en Egypte qu'un homme *à chevelure rouge* (il s'agit de figures hiéroglyphiques) *était tout bon* (si c'était la représentation d'*Iesou*) ou *tout méchant* (si c'était celle de *Typhon*).

ter la statue de ce dieu dans les fêtes des Pamulies; elle servait aussi de monture

---

sont un et même personnage (*a*); c'est le rédempteur qui, selon les Egyptiens, doit régénérer le monde par le feu lorsque le *solstice d'été* correspondra à l'α des Poissons, car les anciens astrologues de la Haute-Egypte commençaient leur *année solaire* à partir du *solstice d'été* (*b*). Mais les astrologues alexandrins qui, de même que les mages de la Perse et les devins de la Chaldée, commençaient leur année à partir de *l'équinoxe du printemps*, crurent, lorsque cet équinoxe correspondit à cette même étoile, que la fin du monde était imminente. On n'a qu'à lire philosophiquement le commencement du second chapitre de l'Evangile de S. Mathieu pour se convaincre qu'il appartenait spécialement aux astrologues d'annoncer, par l'inspection de l'état du ciel, l'arrivée du Messie. Quant à l'étoile qui apparut aux mages, c'est-à-dire aux astrologues (car les mages n'étaient pas de *souverains princes*, c'étaient des diseurs de bonne aventure), je ne pense pas qu'il s'agisse de l'α des Poissons, mais bien de *la changeante de la Baleine* qui, dans son plus grand éclat correspondant aux étoiles de seconde grandeur, finit par disparaître totalement; la période moyenne de ses variations étant de 334 jours selon Cassini (*c*); et voici sur quoi je fonde mon opinion : D'après tous les passages (*d*) relatifs à cette étoile que virent les mages de S. Mathieu (*e*), afin que la prophétie d'Isaïe (*f*) fût accomplie, il paraîtrait que cet *astre* qui devait *illuminer la lumière de la science astrologique*, ἀστὴρ φωτίζων φῶς γνώσεως (*g*), devait être pour le moins une étoile de seconde grandeur, quelque part qu'on fasse aux hyperboles du protévangile de Jacques et aux exagérations d'Ignacé dans sa 19[me] *Epître aux Ephésiens*. D'un autre côté, *la changeante de la Baleine* dut fixer l'attention des astrologues dont les regards étaient toujours attachés sur l'α des Poissons, la longitude de ces deux étoiles étant très-rapprochée; mais ce qui semble devoir fortifier cette présomption d'une manière toute particulière, c'est ce passage : *Et prodibit stella ab oriente, quæ est stella Messiæ, et oriente versabitur* DIES QUINDECIM (*h*). Lalande nous dit (*i*) que *la changeante de la Baleine* dans la période de ses variations paraît de seconde grandeur pendant l'espace de QUINZE JOURS, et diminue ensuite jusqu'à sa disparition totale. Cette étoile *miraculeuse* est encore appelée *Mira* par les astronomes.

(*a*) *Hiesus*, *Hésus*, ou *Esus*, le *rédempteur futur* des Celtes, était ordinairement représenté par un *jeune homme à cheveux plats* ayant le *modius* de *Sérapis* sur la tête, tenant dans ses mains le *papyrus* (livre du destin) de l'*Iesou* de Saïs, et enfin porté sur le vent qui n'était pas représenté par une ANESSE chez les Druides, mais par *une tête d'enfant à la face bouffie, placée entre deux ailes*, absolument semblable aux *chérubins* de nos églises. On peut voir une statuette d'*Hiésou* dans le troisième volume des *Antiquités gauloises* de Caylus, planche LXXXVIII, fig. III. On doit avoir trouvé cette statuette dans quelque tombeau où elle avait été mise comme symbole de *résurrection*. Sur une des faces d'un monument gaulois trouvé dans les fondements du nouvel autel de Notre-Dame de Paris on voit *Esus* sous la figure d'un *jeune homme* abattant avec sa hache *l'arbre*, symbole de *la vie terrestre*.

(*b*) Aussi l'appelaient-ils par excellence *l'année de Dieu* ou *l'année divine*.

(*c*) Cassini, *Eléments d'astronomie*, page 68.

(*d*) *Thilo cod. apocr.* I. 390 *et seq.*

(*e*) Chapit. II, vers. 2.

(*f*) Isaïe, chap. LX, vers. 6.

(*g*) *Testam.* XII *Patriarcharum. Test. Levi*, 18. (*Fabric. cod. pseudepigraph.* V, *pag.* 584 *et seq.*)

(*h*) *Loco cit.*

(*i*) Astronomie, tome 1[er], page 209.

habituelle aux vierges sacrées, gardiennes du feu éternel ; et enfin Iesou *le rédempteur* était représenté dans les sanctuaires faisant son entrée dans le monde porté par le vent symboliquement représenté par une anesse.

Horus-Apollon prétend (1) que l'Ane était, chez les Egyptiens, le symbole d'un *ignorant*, d'un homme qui n'avait *point étudié l'histoire* et qui n'avait jamais *voyagé*. Cette valeur hiéroglyphique pouvait être admise par les Grecs d'Alexandrie; mais il est certain qu'elle ne fut jamais adoptée par les hiérogrammates de Memphis et de Thèbes. Comment supposer, en effet, que des prêtres qui se faisaient une loi de ne point sortir de leur pays et qui méprisaient les étrangers et leurs histoires, aient représenté par un ane, ayant une valeur hiéroglyphique peu flatteuse, les hommes qui partageaient précisément leur manière de penser? D'ailleurs, la croix, abréviation hiéroglyphique de l'ane, était pour eux un talisman qui avait la propriété de chasser *le mauvais principe*, et le signe de la croix suffisait seul pour éloigner les fantômes et conjurer le danger. Sur leurs *pains sacrés* ils mettaient toujours l'empreinte d'un ane *lié* ou celle d'une croix, et certes ce n'eût pas été un hiéroglyphe qu'on aurait pu traduire par *ignorance* ou *stupidité*, que des prêtres superstitieux auraient placé sur les *pains azymes* qu'ils n'osaient pas toucher avec le fer (2), et dont ils ne goûtaient qu'après un long jeûne et de fréquentes ablutions. De tout cela on me permettra de conclure qu'Horus-Apollon n'a rien compris à la valeur hiéroglyphique de l'Ane.

Je dois faire remarquer ici un fait de la plus haute importance pour l'étude de la science hiéroglyphique, il consiste en ce que *les Egyptiens n'ont jamais donné*

---

(1) Horus-Apollon, hiéroglyphe xii.

(2) Le *fer* était le métal consacré au *mauvais principe*. Les Egyptiens, selon Manéthon, appelaient même le fer *l'os de Typhon*, car c'est avec le fer qu'on fabrique l'instrument qui sert à *couper* et par suite à *détruire*. Ετι τὴν σιδηρῖτίν λίθον ὀστέον Ὥρον, Τυφῶνος δὲ τὸν σίδηρον, ὡς ιστορεῖ Μάνεθος, καλουσιν. (Πλοῦταρχ. περὶ Ἴσιδ. καὶ Ὀσίριδ.) Les prêtres égyptiens auraient cru commettre un sacrilége s'ils avaient coupé avec un couteau le *pain azyme*, symbole de la *vie éternelle*, et même le *pain ordinaire*, symbole de la *vie terrestre* : on *rompait* toujours le *pain* en Egypte. Cette superstition se conserve encore dans la bonne société, celle de faire une croix avant que d'entamer le *pain* se conserve dans nos campagnes.

*une valeur symbolique à un animal quelconque, tirée des qualités morales de ce même animal;* ainsi, dans les hiéroglyphes purs de la Haute-Egypte, l'ANE ne représenta jamais l'*entêtement* ou la *stupidité*, pas plus que le LION ne représenta le *courage*, et le SERPENT la *prudence*. Ce n'est que dans la Basse-Egypte et sur les monuments qui remontent aux règnes des Ptolémées, qu'on trouve des *rébus* et des valeurs hiéroglyphiques tirées des qualités morales de l'individu représenté : ce qui rend cette écriture tellement arbitraire que, pour moi, je la considère comme étant indéchiffrable (1). Cependant, sur des monuments postérieurs aux Ptolémées, et qui sont dus à la munificence romaine (2), on trouve, mais dans la Haute-Egypte seulement, des inscriptions hiéroglyphiques dont les symboles qui les composent ont une valeur identique avec ceux qui remontent aux temps des Pharaons.

## RÉCAPITULATION.

L'ANE hiéroglyphique se traduit par VIE; extensionnellement il peut signifier DIEU (3).

---

(1) Tels sont les hiéroglyphes de l'inscription de Rosette, qui ne pourront jamais être totalement compris, et cependant cette inscription a servi de base à tous les systèmes hiéroglyphiques modernes.

(2) La politique de Rome, tout en asservissant les peuples, cherchait à leur plaire pour mieux assurer sa domination. Des cirques et des voies romaines devinrent le partage des Celtes, grands voyageurs et bretteurs déterminés. Des temples où furent réunis le grandiose des maîtres du monde, le goût hellénique, et tous les mystères, ou pour mieux dire toutes les folies astrologiques des hiérogrammates, devinrent le lot des Egyptiens superstitieux. Quantité de monuments qu'on attribue à Sésostris et à ses successeurs ne sont pas antérieurs au règne d'Adrien.

(3) Je dois déclarer que je ne l'ai jamais retrouvé ayant cette valeur sur aucun monument égyptien; cependant j'ai la certitude que le *grand* PAN ou le DIEU *principe de la génération des êtres*, qu'ALHIBOROUN, en un mot, était réprésenté dans les sanctuaires de Thèbes sous la forme d'un ANE. Les Etrusques, qui adoraient aussi ALHIBOROUN, le représentaient sous la forme d'un homme à tête d'ANE ayant deux corps, dont un de satyre, lesquels figuraient les deux principes qui constituaient la DIVINITÉ

Le PHALLUS, abréviation hiéroglyphique de l'ANE, se traduit par VIE OU GÉNÉ-

---

toute entière dans le culte primitif. La partie postérieure des deux corps était mise à découvert pour rappeler l'idée d'émission de VENT (*a*);



mais pour ce qui est de l'ALHIBOROUN d'Israël, il paraîtrait, d'après ce que dit Tacite, que c'était purement et simplement un ANE. Le dire de cet auteur, que j'ai rapporté page 6, ne peut être mis en doute, car il parlait d'après le témoignage des contemporains qui avaient pénétré dans le Saint des Saints lorsque Jérusalem tomba au pouvoir de Titus. Si l'ALHIBOROUN d'Israël avait été un composé hiéroglyphique comme celui des Etrusques, Pompée eût reconnu l'image d'une divinité dans le sanctuaire des juifs lorsqu'il y entra par le droit de la victoire; mais la simple statue d'un ANE ne pouvait pas faire soupçonner à un Romain qui avait toujours vu la divinité représentée sous une forme humaine, que c'était pour les juifs l'image du TRÈS-HAUT. *Inde vulgatum, nullà intus Deum effigie vacuam sedem, et inania arcana.* (*Tacit. histor. lib.* V, *cap.* IX).

Le témoignage unanime de l'antiquité signale la *tête* d'ANE comme la principale idole des juifs (*b*). Le savant Morin (*c*) pense que cette prétendue *tête* d'ANE n'est autre chose que l'*urne* dans laquelle était conservée la *manne*, et cela parce que cette *urne* qu'on appelait *chomer* en hébreu se confond facilement avec *chamor*, qui signifie ANE; de telle sorte qu'on les a pris l'un pour l'autre dans le premier livre de Samuel, chap. 16, vers. 20; ce qui d'ailleurs semblerait être confirmé par la forme de l'urne elle-même dont le ventre rond et les deux anses ne figurent pas mal une *tête* d'ANE. Le ministre Jurieu (*d*) n'est pas

(*a*) Cette figure se retrouve sur un vase étrusque dont Caylus nous a donné le dessin et le développement (*Antiquités étrusques*, tome II, planche XXXIV) : « L'explication d'un sujet pareil dépend de trop de choses ignorées, nous dit l'au-
« teur auquel j'emprunte cette figure; on pourrait cependant croire, suivant les idées que les autres planches ont pu nous
« donner, que ce serait l'image d'un crime jugé et puni par les femmes intéressées à le détruire. Cette opinion est confirmée
« par le plat que porte la femme qui suit immédiatement le monstre, et qui indique au moins une cérémonie religieuse.
« On retrouve fréquemment dans les dessins étrusques des plats pareils à celui-ci, et qui ne sont point portés sans dessein ».
Le plat dont il s'agit ici contient le *pain*, symbole de la *vie*, qu'on présente à l'ALHIBOROUN, *le Dieu puissant qui en est le principe.*

(*b*) Les gnostiques représentaient aussi sous la forme d'un ANE ou d'un homme à tête d'ANE, *le génie suprême* qui présidait au septième ciel et qu'ils appelaient SABAOTH.

(*c*) *Dissert. octo in quibus multa sacræ et profanæ antiq. monum. explicantur.*

(*d*) Histoire critique des dogmes et des cultes bons et mauvais de l'Eglise, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ.

RATION lorsqu'il est *horizontal*, et par DIEU GÉNÉRATEUR lorsqu'il est *vertical* (1).

La CROIX, autre abréviation hiéroglyphique de l'ANE (2), se traduit aussi par VIE; et, surmontée de *l'aspic se mordant la queue* (3), elle peut signifier DIEU, mais le plus souvent elle doit se traduire par VIE ÉTERNELLE.

---

de son avis. Les Chérubins avaient, selon lui, quatre faces, savoir : d'homme, de lion, d'aigle, et de bœuf, desquelles faces il n'a pas été difficile de faire une *tête* d'ANE, surtout de celle de bœuf si l'on change les cornes en longues oreilles. Je ne partage point l'opinion de ces savants et je m'en tiens tout bonnement à ce qu'on dit. D'ailleurs les juifs ne furent pas les seuls qu'on accusât d'adorer une *tête* d'ANE, les gentils accusèrent les premiers chrétiens d'une semblable idolâtrie : ne serait-ce pas parce qu'ils adoraient la croix qui est une abréviation hiéroglyphique de l'ANE ?

Les Manichéens adoraient une *tête rouge* qu'ils appelaient *Bouphmetous;* les Templiers, qui avaient puisé leurs dogmes en Orient, passaient aussi pour adorer la *tête dorée* d'un être mystérieux. Je crois que ces différentes *têtes* n'étaient autres que celle du jumart,

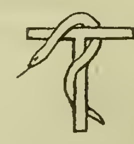


toujours peinte en *rouge*, et quelquefois en *jaune*, dans les textes coloriés, et qui était le symbole de l'INTELLIGENCE UNIVERSELLE dans les mystères (*a*). Le jumart, que M. Champollion prend pour un VEAU, est précisément ce même *veau d'or*, symbole de l'ÊTRE SUPRÊME, que les Hébreux se fabriquèrent dans le désert à l'imitation des Egyptiens.

(1) Les Grecs et surtout les Romains ont rendu l'idée de DIEU GÉNÉRATEUR avec le PHALLUS *horizontal*, mais ayant soin alors de le représenter *ailé*. On retrouve ce PHALLUS *ailé* sur quantité de monuments en Italie : c'est l'idée de DIEU représenté par le CNEF *(aile d'oiseau)*, unie à l'idée de GÉNÉRATION représentée par le PHALLUS.

(2) La CROIX est toujours une abréviation hiéroglyphique de l'ANE et jamais de l'ANESSE, quoique cette dernière ait aussi une CROIX sur le dos. Je ne peux pas m'expliquer pourquoi le PHALLUS étant déjà une abréviation de l'ANE, la CROIX n'ait jamais été considérée comme abréviation de l'ANESSE dans les textes purs du bon temps. Sous les Ptolémées et dans la Basse-Egypte il paraîtrait que cette distinction a eu lieu, et voilà peut-être pourquoi on accusait les chrétiens d'adorer le *Dieu des ténèbres*, *le mauvais principe*, la CROIX étant devenue l'abréviation hiéroglyphique de l'ANESSE, qui était le plus souvent employée comme symbole de *Typhon*.

(3) Chez les francs-maçons haut placés on trouve un hiéroglyphe composé



(*a*) Voyez note 2 de la page 5.

L'ANESSE *accroupie* signifie VENT *propice*, à moins qu'elle ne soit coloriée en *rouge;* cependant elle désigne toujours soit le VENT du *nord*, soit le VENT de l'*est.*

L'ANESSE *debout* signifie VENT *pestilentiel.* Quand elle est coloriée en *rouge*, on peut la traduire à coup sûr par Azo (VENT *du sud*), et lorsqu'au fond *rouge* sont mêlées des teintes *jaunes* et *brunes*, cette même ANESSE se traduit par AZOR (VENT *de l'ouest*). Du reste, le sens général d'une phrase hiéroglyphique aide surtout à comprendre la valeur exacte de l'ANESSE qui entre dans sa composition; et lorsque l'ANESSE se trouve comme symbole isolé, dans les zodiaques astrologiques par exemple, il faut, pour connaître exactement sa valeur, tenir compte du signe sous lequel elle se trouve placée (1).

---

qu'ils doivent avoir emprunté aux mystères égyptiens; c'est la CROIX, symbole de la VIE, et l'ASPIC, symbole de la MORT (voyez ASPIC). Ce symbole, offrant la réunion des *deux principes* qui constituent la DIVINITÉ *toute entière* dans le culte primitif, doit se traduire par DIEU. Ce symbole, du reste, ne se retrouve point sur les monuments; pour rendre cette même idée les Egyptiens se servaient du BASILIC, symbole de la VIE, et de l'ASPIC, symbole de la MORT, entrelacés autour d'un *sceptre ailé* (voyez SCEPTRE), ce qui compose en définitive le *caducée* de Mercure.

(1) Voyez CANCER et SCORPION.

# APIS (1).

Le taureau sacré qu'on adorait à Memphis était le symbole vivant de TOUT CE QUI EST, c'est-à-dire, de l'*intelligence universelle* et de la *matière-principe* que les Egyptiens considéraient comme unis et coéternels.

---

(1) On devrait dire Abis comme les Phéniciens (אב (AB), *père* ou *fécondateur*, יש (IS), *il est*); car il n'y a point de consonne correspondante à notre P en égyptien, comme je l'ai déjà dit, page 13. Le *dagesh*, tant *fort* que *doux*, n'est encore qu'une invention des Massorettes. S. Jérôme nous dit à propos du second chapitre d'Isaïe, vers. 5 : P *litteram sermo hebraïcus non habet, sed pro ea græco* Φ *utitur.* Il répète la même remarque dans son commentaire sur la fin du onzième chapitre de Daniel, en faisant observer que dans un mot seulement les Hébreux (de son temps) prononçaient le פ comme un P : *Notandum autem, quod cum* P *litteram hebræus sermo non habeat, sed pro ipsa utantur* Ph *cujus vis græcum* Φ *sonat, in isto tantum loco apud Hebræos scribatur quidem* Phe *et legatur* P. Les LXX d'ailleurs ont toujours rendu par un Φ le פ des Hébreux, excepté pour les noms de פתרוסם (FTRUSM) que je lis *Feterusem.*, qu'ils ont traduit par Πατροσωνισίμ (Pathrosim. *Genèse* x, 14), et פוטיפר (FUTHIFR) que je lis *Futhifer,* et qu'ils ont rendu par Πετεφρὴς (Putiphar. *Genèse* XXXIX, 1). Si, préférant juger par analogie, on compare l'hébreu avec les autres langues de l'Orient, on verra que dans ces mêmes langues notre P ne se retrouve pas. Les Turcs et les Persans, qui se servent de l'alphabet arabe, emploient le ب (B) qu'ils distinguent par trois points پ pour rendre notre consonne P. Les Ethiopiens n'ont reçu le P dans leur langue que pour écrire et prononcer les mots grecs et coptes qui sont entrés avec le christianisme dans leurs versions de l'Ecriture sainte et dans leur liturgie. *Æthiopes, æque ac Hebræi et Chaldæi, littera* P *Latinorum, seu* Π *Græcorum, olim caruerunt; prout etiam carent Arabes,* nous dit Ludolphe dans sa Grammaire éthiopienne, page 7.

Si je dis qu'il n'existe pas de consonne correspondante à notre P dans l'alphabet égyptien (hébreu) composé de vingt-deux lettres, je ne prétends pas pour cela dire qu'il en soit de même pour l'alphabet sacré qui se compose de vingt-cinq caractères. Sur les monuments écrits en langue sacrée, qu'il ne faut pas confondre avec la langue vulgaire (l'hébreu), notre consonne P est rendue par une potence



qui exprime l'idée relative de *consécration,* et voici pourquoi : Dans l'antiquité on *consacrait* les malfaiteurs à la DIVINITÉ ; et cette consécration consistait à les pendre devant son simulacre. L'effet immédiat de la pendaison étant l'érection phallique du patient et l'éjaculation au moment de la mort, les anciens trouvaient dans ce supplice une image sensible du jeu de la nature, dans lequel, pour me servir du

La *matière-principe* était, selon les dogmes du culte primitif, l'*eau éternelle* qui

---

langage symbolique, *la mort est la porte de la vie;* car, selon la philosophie égyptienne, la *mort* n'est autre chose que la désunion des principes organiques par la putréfaction qui, combinant de nouveau ces mêmes principes, leur redonne la *vie*. *Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (*a*). De la *potence* ou du *phallus* dérive la lettre P de tous les peuples qui en ont fait usage. C'est ainsi que le P des anciennes inscriptions grecques ou étrusques dérive de la figure d'une potence.

Γ

Celui-ci

Π

n'est encore qu'une potence à deux poteaux. Le P des manuscrits grecs dérive du phallus *post ejaculationem*,

qui, réduit au simple trait, revient à cette figure :

Le P majuscule et minuscule des Latins dérive aussi du phallus

réduit au simple trait.

La consonne B, qui exprime en écriture sacrée l'idée relative de *génération*, dérivant aussi du phallus (*b*), on s'explique pourquoi le B et le P se confondent souvent dans l'écriture comme dans la prononciation.

Pour ce qui est du ש, c'est une consonne égyptienne qui n'a point de correspondante en grec ni en latin (*c*); aussi tous les anciens traducteurs l'ont-ils rendue par un Σ ou un S, absolument comme s'il

(*a*) Evang. S. Joann., cap. XII, vers. 24-25.

(*b*) Préface, page xliv.

(*c*) La figure du ש dérive de la peinture de la mâchoire inférieure de l'homme dont les dents sont mises à découvert. Le mot שן, qui sert à dénommer cette lettre en hébreu, signifie *dent*. Les *dents*, qui servent à broyer les aliments, étaient en Egypte le symbole de la *vie animale* ou *terrestre*; aussi les Egyptiens juraient-ils par leurs *dents*, c'est-à-dire par leur *vie*. Il paraîtrait, d'après le *New Voyage and Description of the isthmus of America, by Lionel Wafer*, que les Américains de l'isthme de Darien, près de Panama, avaient aussi le même serment qu'ils considéraient comme le plus redoutable. Du reste, le ש exprime en écriture sacrée l'idée de *vie ordinaire, vie terrestre, vie animale*, tandis que le ט, dérivant de la peinture du *basilic*, symbole de la *lumière*, exprime aussi l'idée de *vie*, mais de *vie céleste*, de *vie intelligente*.

remplissait l'espace, et dans laquelle les principes terrestres tenus en solution avaient servi à l'*intelligence universelle* pour former le monde que les Egyptiens représentaient comme un œuf plongé dans une mer infinie qu'ils appelaient *Abym* ou *Abys* (1). L'existence de cette *mer* leur était révélée par la couleur bleue qu'on apercevait à travers le cristal du ciel (2) et dont un écoulement, qui s'échappait tous les ans au solstice d'été par la cataracte du sud, venait inonder l'Egypte pour y déposer les molécules de matière à l'état primitif destinées à féconder la terre sacrée. Cette *mer* idéale, source du Nil selon les Egyptiens, était en grande vénération chez eux, tandis qu'ils avaient en horreur la *mer* proprement dite qu'ils considéraient comme le résultat d'un feu intérieur qui, ayant brûlé la terre, avait donné naissance à une purulence qu'ils qualifiaient de *Typhon* ou *mauvais principe* (3).

---

s'était agi du ס. Telle est aussi la valeur que je crois devoir lui donner dans le mot אביש (ABIS), quoique je sache fort bien que שבלת ne devait pas se prononcer comme סבלת. Mais quelle était la véritable prononciation du ש? Les Hébraïsants veulent qu'on le prononce comme le *sch* des Allemands ou le *ch* français : contre cette opinion nous avons Moïse Maimonide et Salomon Isaaki ; le premier, voulant écrire en caractères hébraïques le nom d'une ville de France, *Châlons-sur-Saône*, se sert de cette orthographe : ייאלון, pour le premier mot ; ici le *ch* français, au lieu d'être rendu par un ש, est exprimé par deux י, et pour le second il l'écrit שאונה, où l'on voit notre S rendu par le ש des Hébreux. Le second rabbin, dont les commentaires sont remplis de mots français, ne se sert jamais du ש pour rendre notre *ch*, mais bien du צ ou de deux י, comme Maimonide.

(1) Cette croyance que l'*eau* était l'élément générateur fut transmise aux Grecs par Thalès qui avait emprunté ce dogme aux Egyptiens. Les druides, qui conservèrent aussi le culte primitif, représentaient le monde sous la forme d'un œuf entouré d'un cercle d'or pour figurer le zodiaque ; ils disaient dans le langage figuré que cet œuf avait été formé par la *bave de deux serpents*, le *basilic* et l'*aspic*, symboles des *deux principes* qui constituent l'*intelligence universelle* ; ils représentaient cet œuf plongé dans l'eau pour figurer la position du monde dans l'*abym*. Plus tard cette représentation matérielle d'un système devint une superstition, et les Celtes finirent par croire qu'il existait effectivement un œuf de serpent auquel ils attribuèrent des propriétés aussi merveilleuses que ridicules. (Voyez *Plin. lib.* XXIX, *cap.* 3).

(2) Les Egyptiens croyaient que le ciel était bleu parce qu'on voyait à travers son cristal l'eau de l'*abym* qui enveloppe le monde : ils n'avaient pas eu l'avisement de reconnaître que cette couleur bleue était due à l'air qu'ils considéraient comme incolore. Le soleil et la lune qui roulaient sur la convexité du cristal céleste, et par conséquent dans les *grandes eaux*, étaient représentés dans un bateau par les Egyptiens, et non pas dans un char comme chez les Grecs.

(3) Ὅλως δὲ καὶ τὴν θάλατταν ἐκ πυρὸς ἡγοῦνται καὶ παρωρισμένην, οὐδέ μέρος, οὐδὲ στοιχεῖον, ἀλλὰ αλλοῖον περιττωμα διεφθορὸς καὶ νοσῶδες. (Πλουταρχ. περί Ἴσιδ. καὶ Ὀσίριδ.)

L'*eau* éternelle et infinie, l'*abym* ou *grande mer* qui enveloppe le monde, était symboliquement représentée par un *taureau noir* (1), ou par un *aigle* d'Abyssinie (2),



ou par un *lion* (3).

La *vie universelle* (4) et l'*intelligence suprême* (5) existant de toute éternité dans cette eau de l'*abym (matière-principe)* constituaient avec elle *tout ce qui est*, c'est-à-dire Dieu selon la théologie égyptienne (6).

---

(1) Voyez Taureau.

(2) Voyez Préface, page xxiii.

(3) Voyez Lion.

(4) En égyptien רוח.

(5) En égyptien מנה.

(6) Virgile, dans son exposition du système du monde, emprunté à Pythagore qui avait puisé ses dogmes cosmogoniques en Egypte, nous dit (*Æneid.* lib. vi) :

*Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,*
*Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra*
Spiritus *intus alit : totamque infusa per artus*
Mens *agitat molem, et magno se corpore miscet.*

La Genèse place la *vie universelle*, l'*esprit*, ou le *souffle* de Dieu, non pas *dans* la *matière-principe*, mais à la *surface* des eaux *infinies* : ורוח אלהים מרחפת על פני המים, *et l'esprit de Dieu grand et fort se mouvait sur la face des grandes eaux.* L'idée de placer la *vie universelle* à la *surface* de l'*infini* est un coup de pinceau sublime de l'antiquité pour peindre Dieu. Voltaire semble avoir voulu rendre cette même idée dans sa *Henriade*, chant vii, où, après avoir parlé de la marche des astres, il dit :

Au delà de leur cours, et loin dans cet espace,
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
...............................................
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

L'*homme* qui possédait seul l'*intelligence*, tandis que tous les autres animaux ne possédaient que le *corps* et la *vie*, était considéré comme un abrégé de *tout ce qui est*, c'est-à-dire de Dieu qui se composait de la *matière-principe*, de la *vie universelle*, et de l'*intelligence suprême*. Aussi Pythagore disait-il que l'*homme* était un *petit univers*. Les prêtres égyptiens prétendirent par la même raison que l'*homme* était une *image de* Dieu, et non pas parce qu'ils se figuraient que Dieu avait un nez, une bouche, des

La *vie universelle* était symboliquement représentée par le *scarabée* (1).



L'*intelligence suprême* était figurée par le CNEF (aile d'épervier) (2)



ou par *une tête d'initié* ( tête rasée ) (3).



En représentant le *scarabée* avec des ailes d'épervier (CNEF),



ce *scarabée* devenait alors un symbole composé représentant la vie *universelle* et l'*intelligence suprême* réunies, quelquefois même on donnait au *scarabée* une *tête d'initié* pour exprimer cette même valeur composée (4).

APIS, étant un *taureau noir* (5), symbole de l'*abym*, sous la langue duquel devait se trouver l'image d'un *scarabée ailé* (6), symbole de la *vie universelle* et de l'*intel-*

---

oreilles, etc.; car ils étaient trop sensés pour admettre une pareille niaiserie qui laisserait dans l'incertitude sur la question de savoir quelle est la race dans l'espèce humaine qui ressemble plus particulièrement à DIEU.

(1) L'hermaphroditisme était, selon les Egyptiens, la qualité spécifique de *vie universelle* qui se reproduisait elle-même; ils représentaient cette *vie* sous la figure d'une femme ayant les parties sexuelles de l'homme lorsqu'ils voulaient la personnifier, mais hiéroglyphiquement la *vie universelle* était représentée par le *scarabée*, insecte hermaphrodite ou considéré comme tel par les Egyptiens; et même quelquefois par le *limaçon* considéré aussi comme étant un être hermaphrodite.

(2) Voyez Préface, page XXVII.

(3) L'homme étant le seul animal qui possède l'*intelligence*, et l'*intelligence* ayant son siége dans le cerveau, une *tête* d'homme devint le symbole de l'*intelligence;* puis l'initié étant un être *sacré*, la *tête d'initié* devint le symbole de l'*intelligence sacrée*.

(4) Voir Caylus, *Antiquités égyptiennes*, tome V, planche VII, fig. 1 et 2, et tome VI, planche VIII, fig. 1.

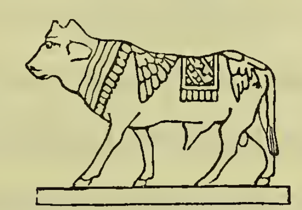
(5) *Vide* Herodot. Thal. cap. 28. Strab. lib. 17. Plin. lib. VIII, cap. 46.

(6) Pline nous dit *(loco cit.) : Nodum* APIS *sub linguâ habet, quem* cantharum *Ægyptii appellant.* Ce

*ligence suprême* que les Egyptiens considéraient comme existantes dans l'*abym,* n'était donc lui-même qu'un symbole composé représentant la *matière-principe,* la *vie* et l'*intelligence*, c'est-à-dire *tout ce qui est,* en un mot Dieu.

Les anciens s'accordent à reconnaître que le *scarabée* devait se trouver dans la bouche d'Apis, soit sur ou sous sa langue, soit sur le palais; mais ils diffèrent entre eux pour ce qui est des autres symboles ou signes qui servaient à caractériser le *taureau sacré.* Nous parlerons bientôt de ces différents symboles qui viendront confirmer la valeur hiéroglyphique d'Apis, mais avant nous allons nous attacher au symbole principal, c'est-à-dire au *scarabée.*

Sur les figurines d'or ou de bronze qui représentent Apis (1),



on le voit ordinairement recouvert d'une housse et ayant le *scarabée ailé* sur le garrot (2).



Le judicieux Caylus pense que cette position du *scarabée,* qui contrarie le dire des historiens, vient de ce que l'*artiste n'ayant pas voulu que ce symbole fût caché,*

---

*nœud,* dont Apulée parle aussi (*Metamorph.* lib. xi) et qu'il compare aux filaments avec lesquels les branches de vigne s'accrochent et s'entrelacent, n'est absolument que l'abréviation hiéroglyphique du *scarabée ailé.*



Quelquefois même le *disque ailé* du soleil



remplace le scarabée.

(1) Cette figure est celle d'un Apis en bronze décrit par Caylus, *Antiquités égyptiennes*, tome 1, page 42, et dont on trouve la figure, planche xii, fig. 1.

(2) Développement des figures gravées sur le dos d'Apis.

*au lieu de le mettre dans la bouche de l'animal, a pris le parti de le reporter dans un lieu qui fût visible.* L'opinion du savant antiquaire est confirmée par la table Isiaque, dans laquelle on voit le *scarabée ailé* ou son équivalent, le *disque ailé* du soleil placé, non pas sur le garrot d'Apis, mais au-dessus d'Apis, car le *scarabée*, principal symbole qui détermine la valeur du *taureau noir,* devait être nécessairement retrouvé au premier coup d'œil sur la table Isiaque, ce qui eût été assez difficile si, dans cette table, on avait placé le *scarabée ailé* ou *le disque solaire ailé* sur le garrot du *taureau,* au lieu de le placer au-dessus.



L'*aigle,* qui devait se trouver sur la croupe d'Apis selon Hérodote (1), et qu'on retrouve effectivement sur les figurines à la place assignée par l'historien, était, comme nous l'avons déjà dit, le symbole de l'*eau céleste* ou *abym*, et par conséquent une répétition hiéroglyphique du taureau noir (2). L'*aigle* n'étant qu'une

---

(1) Herod. Thal. cap. 28.

(2) La réunion de plusieurs symboles ayant la même valeur était très-usitée chez les Egyptiens lorsque les hiéroglyphes devinrent une écriture mystérieuse, et cela afin que les initiés qui ne pouvaient pas comprendre la valeur de certain hiéroglyphe pussent en acquérir la connaissance en trouvant réunis avec eux d'autres symboles dont la valeur ne leur était pas étrangère. C'est ainsi que le *taureau*, l'*aigle*, et le *lion*, trois symboles de l'*abym* (*a*), ne signifient réunis que ce qu'ils signifiaient chacun en particulier, c'est-à-dire la *grande mer* ou *matière-principe.* Si au *taureau*, à l'*aigle*, et au *lion*, réunis, on adjoint une *tête d'initié*, symbole de l'*intelligence sacrée*, ces quatre symboles formeront un symbole composé qui exprimera l'idée de *tout ce qui est*, de Dieu, absolument comme apis, symbole composé du *taureau noir* et du *scarabée.* L'*aigle*, le *lion*, le *taureau*, et l'*homme*, composent le symbole sous la figure duquel l'Apocalypse, comme Ezéchiel (ch. 1), nous désigne l'Être Suprême.

(*a*) Le *taureau noir,* l'*aigle,* et le *lion,* sont trois symboles de l'*abym* ou *grande mer* qui enveloppe le monde. Cependant le *taureau noir* désigne plus particulièrement la *grande mer en général,* l'*aigle* représente l'*abym* qu'on aperçoit à travers le cristal du ciel, et le *lion* est le symbole de ce même *abym*, mais lorsqu'il est répandu sur la terre, c'est-à-dire celui du *débordement;* car les Egyptiens, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, pensaient que l'eau du Nil était un écoulement de la *grande mer* par la cataracte du sud dont l'intelligence suprême levait tous les ans la pêle pour féconder la Terre Sainte avec cette eau divine, lorsque le soleil était parvenu au solstice d'été.

répétition, n'était donc point un caractère distinctif du symbole vivant de l'Être Suprême.

Un autre symbole dont les auteurs ne parlent pas, mais qu'on retrouve sur presque toutes les figurines d'Apis, c'est le *disque solaire* placé entre ses cornes.



Le *disque solaire*, placé entre les *cornes* du *taureau* qui figurent alors le *croissant de la lune*, devient un symbole composé qui exprime hiéroglyphiquement l'idée de *ciel*. Les Egyptiens divisaient le *cristal céleste* en deux hémisphères : le premier, auquel présidait le *soleil*, était appelé *ciel du jour* ou *ciel mâle;* le second, auquel présidait la *lune*, était appelé *ciel de la nuit* ou *ciel femelle;* et l'on rendait hiéroglyphiquement l'idée de *ciel tout entier* en peignant le *soleil* auquel le *croissant de la lune* sert de cravate (1).



(1) Ce symbole composé se trouve sur un tableau mithraïque où le soleil et la lune personnifiés sont déjà représentés (voir *Origine des cultes de Dupuis*, planche xvii). La voyelle O, dérivant de la peinture du *disque solaire*, exprime hiéroglyphiquement l'idée de *soleil;* la voix O signifie *soleil*, et par extension *jour* et *lumière*, en langue sacrée. La voyelle U, dérivant de la peinture du *croissant de la lune*, peint hiéroglyphiquement l'idée de *lune;* la voix U signifie *lune*, et par extension *nuit* et *ténèbres*, en langue sacrée. Le *soleil* et *la lune* unis expriment hiéroglyphiquement l'idée de *ciel tout entier;* la racine OU en langue sacrée signifie *ciel* (*a*) : sur les abraxas on retrouve souvent ces deux voyelles, comme aussi le *disque solaire* et le *croissant de la lune;* c'est le nom du *ciel* en langue sacrée ou sa représentation hiéroglyphique, auquel les superstitieux disciples des Egyptiens attribuaient des vertus merveilleuses. Aussi retrouve-t-on souvent le *symbole hiéroglyphique* ou le *nom sacré* du *ciel* entouré de l'*aspic qui se mord la queue*, symbole de l'*immortalité*.



(*a*) C'est la racine première de ΟΥΡΑΝΟΣ, nom du *ciel* chez les Grecs.

Le plus souvent on se bornait à représenter le *disque non radié* du soleil avec la lune au-dessous;



mais lorsqu'il s'agissait de bien déterminer que le *disque* était celui du soleil, alors même qu'on ne pouvait pas le représenter radié, comme, par exemple, lorsqu'on le plaçait entre les cornes d'Apis, on avait soin dans cette circonstance de figurer au milieu du disque une tête d'*épervier,* symbole du *soleil,*



ou le *basilic,* symbole de la *lumière.*

Puis, lorsqu'il fut bien convenu que les *cornes* d'Apis figureraient le *croissant de la lune,* on s'attacha par originalité à imiter dans le symbole composé du *ciel,* les *cornes* d'un taureau, plutôt que de figurer le *croissant* même *de la lune.* De là vint que le symbole du *ciel,* placé ensuite sur la tête d'Isis, par exemple, se trouve avoir le plus souvent cette forme.



Hérodote, en nous donnant le signalement d'Apis, parle d'une *marque blanche* et de forme quadrangulaire qui devait se trouver sur le front du taureau noir (1); mais comme les figurines ne nous offrent sur le front d'Apis qu'un triangle argenté,



Caylus a cru devoir corriger le texte de l'historien grec (2), correction inutile lorsqu'on peut se rendre raison de la valeur symbolique du signe dont il s'agit.

---

(1) Ἐὼν μέλας, ἐπὶ μὲν τῷ μετώπῳ, λευκὸν τετράγωνον, ἐπὶ δὲ τοῦ νώτου αἰετὸν εἰκασμένον.

(Herodot. Thal. cap. 28.)

(2) Caylus, *Antiquités égypt.*, tome 1, page 43, propose de remplacer λευκὸν τετράγωνον par λευκὸν τί

La *tache blanche,* de forme carrée ou triangulaire, n'est autre chose, sur le front d'Apis, que la lettre O de l'écriture sacerdotale; et comme en langue sacrée la voix O signifie *soleil,* la tache blanche carrée ou triangulaire est le symbole ou le nom sacré du *soleil* que les Egyptiens voulaient retrouver sur le symbole vivant de *tout ce qui est.*

Ici j'ai besoin, pour justifier mon assertion, de traiter de l'origine de la lettre O et des motifs qui ont altéré sa forme primitive à laquelle pourtant on est revenu. La voix O signifiant *soleil* en langue sacrée, comme je l'ai déjà dit, pour rendre en écriture primitive l'idée d'O ou de *soleil,* on peignit son *disque radié* (1) ou

---

τρίγωνον. Sans chercher ici jusqu'à quel point cette correction peut être admise grammaticalement parlant, je profiterai de cette circonstance pour rappeler aux érudits combien on doit être circonspect lorsqu'il s'agit de corriger les prétendues fautes des copistes.

(1) Le *disque radié du soleil* était employé dans l'écriture primitive lorsque la voix U, qui signifie *lune* en langue sacrée, était rendue dans cette même écriture par le *disque de la lune,* et non par son *croissant,* d'où dérive la figure de notre voyelle U. Du *disque radié* dérive la lettre O qu'on retrouve ainsi



sur les monuments égyptiens et dont les rayons se réduisent souvent à trois.



De cette dernière réduction dérive la lettre ע (O) des caractères hébraïques, ou pour mieux dire égyptiens, qu'on retrouve ainsi figurée



dans l'alphabet angélique (*a*); quelquefois même un simple rayon



suffisait pour rendre l'idée d'O (soleil), et cela dans les inscriptions orientales que les rabbins font remonter au temps de Moïse (*b*). Dans ces mêmes inscriptions la voyelle O est reproduite aussi sous cette forme,



qui dérive du *disque solaire non radié*, comme on le trouve démontré dans le texte.

(*a*) Kircher, *OEdip. Ægypt.*, tome III, page 434.

(*b*) Kircher, *loco cit.*

*non radié.* C'est de la peinture du *disque solaire non radié* que dérive la figure de la lettre



mais comme la difficulté de la gravure sur marbre ou sur bois obligeait les écrivains, qui n'employaient dans l'enfance de l'art qu'un mauvais poinçon d'airain, à esquiver autant que possible la ligne courbe en lui substituant la ligne brisée, le *cercle* qui représentait primitivement le disque solaire se transforma en un polygone irrégulier



qu'on réduisit au losange,



et puis enfin au triangle.

▽

On retrouve ces différentes formes de la voyelle O dans l'inscription grecque du temple d'Apollon, à Amyclès (1), dont l'origine remonte à trois mille ans. La difficulté de la gravure, qui fit altérer par les sculpteurs grecs la forme primitive de la lettre O, fit aussi altérer cette même forme par les autres peuples. Dans les anciennes médailles orientales on trouve l'O réduit au triangle ou représenté ainsi :



et la partie courbe est remplacée par des lignes brisées dans les inscriptions phéniciennes,



(1) Cette inscription, découverte par l'abbé Fourmont, est écrite en boustrophédon ; elle était destinée à conserver le nom des prêtresses du temple. On trouve la gravure de cette inscription dans le *Monde primitif* de Court de Gebelin, planches IX et X.

lesquelles lignes, réduites à deux droites, ramènent au triangle



qui est psécisément la figure de la lettre O dans l'alphabet samaritain.

Caylus (1), s'appuyant sur la théologie des Egyptiens qui comparaient, au dire de Plutarque (2), la *nature divine* à un *triangle rectangle* dont un des côtés représentait l'*intelligence*, le second la *matière*, et le troisième l'*ordre* qui résultait du concours de l'*intelligence* et de la *matière*, pense *qu'il n'y avait rien de plus simple que de réunir ces grandes idées dans le bœuf Apis, symbole d'Osiris, et de placer sur son front ce triangle mystérieux, plutôt qu'une tache carrée dont la forme n'a aucun rapport avec les points fondamentaux de la théologie égyptienne.* Je ne conteste pas que les Egyptiens n'aient représenté l'Être *qui est tout ce qui est* par un *triangle équilatéral,* sans admettre pourtant, comme Xénocrates (3), que ce fût parce qu'ayant les trois côtés et les trois angles égaux, ce *triangle* était le symbole de la *perfection divine* (4); mais ce que je contesterai c'est que le

---

(1) *Antiquités égyptiennes*, tome I, page 44.

(2) *Traité d'Isis et d'Osiris,* c. 56.

(3) Plutarq. *Traité de la cessation des oracles,* c. 9.

(4) Le *triangle équilatéral* est une voyelle de l'alphabet sacré qui exprime en écriture sacerdotale l'idée de Dieu *grand, fort,* et *immortel.* J'ai déjà dit dans la Préface, page LI, que la voix I signifiait Dieu en langue primitive, et que la figure de l'I dérivait du *menhir*, symbole du Très-Haut, dans le culte primitif. J'ai expliqué (Préface, page XXVII) pourquoi le CNEF, *aile d'épervier,* était le symbole de l'*élévation* chez les Egyptiens, et par conséquent de Dieu ou du Très-Haut, et enfin j'ai dit que du CNEF dérivait l'י (I égyptien de l'alphabet profane ou hébraïque). La première forme de l'I dérivant du *menhir* est plus antique que celle de l'י dérivant du CNEF; aussi la forme de l'I dérivant du *menhir* se retrouve-t-elle dans l'alphabet sacré des prêtres égyptiens.

I exprimant en écriture sacrée l'idée de Dieu, pour rendre l'idée de Dieu *grand* on plaça un I sur un autre I.

I

I

L'I supérieur n'étant là que pour exprimer l'idée de *grandeur* attachée à l'I inférieur qui exprimait l'idée de Dieu, cet I supérieur finit à la longue par se réduire en un simple *point;* et comme l'idée d'I ou

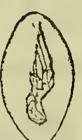
*triangle argenté* placé sur le front d'Apis soit précisément le symbole de l'Être

---

de Dieu emporte toujours avec elle l'idée de *grandeur*, les prêtres égyptiens avaient toujours l'attention de placer un point sur l'I dans l'écriture sacrée, coutume que nous avons conservée religieusement sans chercher à nous en rendre raison. Les Latins qui, au lieu de diminuer l'I supérieur, finirent par joindre les deux I,

I

en firent leur *magna littera*, qui dans les inscriptions correspond effectivement à l'I long; aussi retrouve-t-on écrit *MIlitia* pour *militia*, *PIso* pour *Piso*, etc. Cet I long se confond avec la consonne L, qui exprime l'idée relative d'*élévation* en écriture sacrée. Les Egyptiens, pour peindre l'idée de Dieu *grand*, figuraient un grand cnef (*a*)



qui correspond au ל (L de l'écriture profane ou hébraïque), lequel dérive comme י de la peinture du cnef.

Pour exprimer l'idée de Dieu *fort* on plaçait deux I côté à côté; mais afin d'indiquer que ces deux I n'exprimaient qu'une idée positive, celle de Dieu à laquelle était adjointe l'idée relative de *force*, on unissait les deux I avec un trait horizontal.



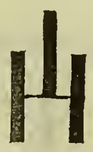
Les Egyptiens en faisaient autant lorsqu'il s'agissait d'exprimer l'idée de Dieu *fort* avec deux cnefs;



les Hébreux ensuite se contentèrent de placer les deux י côté à côté.

יי

Enfin, pour exprimer l'idée de Dieu *grand* et *fort* en écriture sacrée, on plaçait deux I côté à côté, unis par un trait sur lequel reposait un troisième I qui rappelait l'idée de *grandeur*.



(*a*) C'est de la peinture du grand cnef que dérive notre lettre

J

ou notre grand I.

Suprême, et cela, parce qu'il est renversé, tandis que le *triangle*, symbole du

---

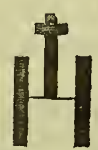
Les Egyptiens, pour exprimer l'idée de Dieu *grand* et *fort*, se servaient aussi de trois cnefs, deux placés côté à côté et le troisième au-dessus entre les deux premiers.



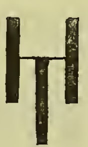
Les Hébreux ensuite substituèrent dans leurs abraxas l'י au cnef pour rendre la même idée.



On trouve dans les abraxas hébraïques une petite *croix*, symbole de la *vie*, au-dessous des י, parce que le Dieu *grand* et *fort* est le principe de l'*existence;* on retrouve aussi cette *croix* dans la lettre primitive équivalente aux trois י, mais placée au sommet de l'I supérieur (*a*).



L'idée de Dieu *grand* et *fort* était encore rendue par trois I placés de cette manière :



ici les deux I côté à côté peignent d'abord l'idée de *force*, et comme ils sont placés au-dessus de l'I principal qui exprime l'idée de Dieu, ils rappellent en même temps l'idée d'*élévation* ou de *grandeur*. Les Grecs inclinèrent les deux I supérieurs pour joindre leur base au sommet de l'I principal; de là vient leur



Les Latins, au contraire, qui employèrent d'abord la lettre composée,



inclinèrent les deux I inférieurs pour les joindre à leur base, ayant soin de placer entre eux l'I principal (*b*).

(*a*) Cette lettre, placée entre deux autres I et S, signifie *mot* pour *lettre* en écriture sacrée : I Dieu ♱ Dieu *vivant, grand,* et *fort*, S *lumineux* (Dieu qui est le Dieu *vivant, grand, fort,* et *intelligent*). On a cru depuis que c'était le monogramme des jésuites qu'on devait traduire par *Jesus hominum salvator,* ou *Jesus humilis societas :* mais comme on retrouve ce monogramme prétendu sur des monuments byzantins et même sur des monuments antérieurs au christianisme, il serait absurde de l'attribuer aux jésuites, à moins qu'on ne fasse remonter l'institution de leur ordre au déluge.

(*b*) La voyelle U, dérivant du *croissant de la lune* et exprimant l'idée de *lune* en écriture primitive, fut ainsi rendue ⊔ par les graveurs forcés de remplacer par des lignes brisées la courbe primitive; puis enfin elle fut réduite à cette

Dieu *grand, fort,* et *immortel,* est toujours représenté reposant sur sa base.



---

Puis enfin lorsqu'il fut bien convenu que trois I unis exprimeraient en écriture sacrée l'idée de Dieu *grand* et *fort*, alors on n'eut plus égard à leur position respective, pourvu qu'ils fussent unis, cela suffisait : aussi les trouve-t-on sur les abraxas assemblés ainsi



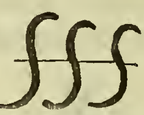
ou de cette manière :



mais le plus souvent comme on les voit sur les trois grandes perles du collier qui soutient la croix conventuelle du grand maître dans l'*ordre religieux et militaire du Temple.*



Sur les antiques abraxas on retrouve aussi les trois cnefs placés et unis de la même manière,



et qui se réduisent souvent à cette figure :

ʃʃʃ

Ces différentes formes de la lettre symbolique et mystérieuse sont ordinairement entourées par l'*aspic qui se mord la queue*, symbole de l'*immortalité* (*a*). L'abraxas rappelait alors avec les idées relatives de *grandeur* et de *force* attachées à l'idée positive de Dieu, celle de l'*immortalité*, qui est aussi un de ses attributs. Comme le *cercle*, abréviation de l'*aspic qui se mord la queue*, devint aussi symbole de l'*immortalité*, si l'on avait pu avec trois lignes droites égales former un *cercle*, alors on n'aurait pas eu besoin de l'*aspic se mordant la queue* pour adjoindre à la valeur symbolique du triple I l'idée d'*immortalité;* mais comme avec trois lignes droites égales on ne peut former qu'un *triangle équilatéral*, il s'ensuivit que le *triangle équilatéral* formé par trois I, symboles du Dieu *grand* et *fort*, rappelant autant que

forme V. Les copistes ayant négligé l'I intérieur dans le ᴠ latin qui correspondait à Y grec, de là vient qu'on retrouve dans les textes des anciens auteurs *SVLLA* pour *Sylla*, *MAXVMVS* pour *maximus*, etc. Il ne faut pas croire que Salluste, par exemple, ait voulu écrire *Sulla* par originalité, au lieu d'écrire *Sylla* comme Cicéron, le tout pour se conformer à une ancienne prononciation ; il est plus rationnel de croire que, par amour-propre national, il a préféré se servir du triple I des Latins, plutôt que d'employer celui des Grecs.

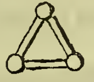
(*a*) Voyez Aspic.

Nous avons retrouvé le symbole du *soleil* que Pline (1) et Ammien Marcellin (2) nous signalent comme une marque distinctive d'Apis. Ces mêmes auteurs veulent qu'une *tache blanche* en forme de *croissant* (3) se retrouve encore sur le flanc droit du *taureau sacré* et soit le symbole de la *lune*. Ce *croissant*, caractère iconographique de la *lune*, se retrouve effectivement, non sur les figurines d'Apis qui sont toutes recouvertes d'une housse qui le cache, mais sur les médailles d'Adrien et d'Antonin Pie frappées en Egypte, comme aussi sur l'Apis d'un marbre du cabinet d'Odescachi où le *taureau sacré* n'est pas représenté avec la housse de cérémonie (4).

Ainsi donc apis, symbole de Dieu, était un *taureau noir*, symbole de l'*abym*, ayant 1° l'image d'un *scarabée ailé* sur la langue, laquelle image était le symbole de la *vie universelle* et de l'*intelligence suprême;* 2° un *aigle* d'Abyssinie figuré sur la croupe, et qui était le symbole de l'*eau céleste;* 3° le *disque solaire* placé entre les *cornes* qui, représentant le *croissant de la lune,* formaient avec ce disque le

---

possible l'idée du *cercle* par la manière dont étaient placés les trois l, le triangle équilatéral devint la lettre symbolique et mystique qui peignit l'idée de Dieu *grand, fort,* et *immortel.* Dans l'alphabet angélique (*a*) le *triangle équilateral*



correspond à notre lettre I.

La connaissance de la valeur du *mystérieux* triangle en écriture sacrée explique le mystère de la Trinité. Chaque côté du *triangle* étant un I (Dieu), ce sont trois I (*trois* Dieux) égaux en *grandeur* et en *puissance*, qui ne valent ou ne font cependant qu'un seul et même I (Dieu), mais auquel sont adjointes les idées relatives de *grandeur*, de *force*, et d'*immortalité.*

(1) Plin. lib. 8, cap. 46.

(2) Amm. Marcell. lib. 22, cap. 15.

(3) *Candicanti macula in dextro latere ac cornibus lunæ,* κερατοειδοῦς (Plin. *loco cit.*).

(4) Cette *housse de cérémonie* était, au dire de Plutarque, dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, en lin et de couleur noire ; c'était autrement dit un drap mortuaire dont on recouvrait ce simulacre d'Apis, à une certaine époque de l'année, comme nous le verrons bientôt.

(*a*) Kircher, *OEdip. Ægypt.*, tome III, page 434.

symbole composé du *ciel;* 4° une *tache blanche* triangulaire ou carrée sur le front, c'est-à-dire la lettre sacerdotale correspondant à notre voyelle O, nom du *soleil* en langue sacrée et par conséquent symbole du *soleil;* 5° enfin la figure d'un *croissant* de couleur blanche sur le flanc droit, caractère iconographique de la *lune.* De tous ces symboles que les historiens nous donnent comme étant les signes caractéristiques d'Apis, le *scarabée ailé* suffisait seul pour déterminer la valeur du *taureau noir*, symbole de l'*abym*, lorsqu'on voulait le transformer en symbole de l'Être Suprême. On peut retrouver l'*aigle* sur le *taureau noir,* symbole de l'*abym* (1), et le *disque solaire* entre les cornes du *Bœuf céleste*, symbole de *la cessation du travail* (2), *taureau* et *bœuf* qu'il faut bien se garder de confondre avec Apis, sur lequel seulement on trouve le *scarabée.*

Les Egyptiens voulaient aussi retrouver dans leur Apis vivant le signe de la faculté génératrice (3), car Dieu, dont il était le symbole, avait engendré ou arrangé *tout ce qui est,* c'est-à-dire s'était engendré ou arrangé lui-même. Le signe caractéristique de la *faculté génératrice* ne consistait pas, comme l'a cru Porphyre (4), dans la grosseur des testicules et dans la longueur de la verge. Sur les images d'Apis c'est bien par des parties génitales hors nature qu'on indique la *faculté génératrice*, mais dans le taureau vivant cette longueur disproportionnée du phallus et cette grosseur démesurée des testicules ne pouvant provenir que d'un vice de conformation, elles l'auraient rendu impropre à la génération et n'auraient par conséquent attesté que son impuissance. Et puis où trouver un taureau qui eût les parties génitales d'une grosseur proportionnée à celle qu'on donne à Apis sur la

---

(1) Voyez Taureau.

(2) Voyez Boeuf. Dupuis a cru qu'Apis n'était autre que la représentation vivante du *taureau céleste*, seconde constellation du zodiaque. Ce courageux savant dont les explications symboliques sont généralement adoptées par la science s'est trompé tout aussi bien que les docteurs qui en ont fait d'Apis le symbole commémoratif du patriarche Joseph.

(3) *Vide* Amm. Marcell. lib. 22.

(4) Euseb. *præp. Evang.* lib. 3, cap. 13.

table Isiaque ou dans les figurines? D'ailleurs, comme il eût été trop difficile à la supercherie sacerdotale d'employer le postiche (1) pour parfaire un taureau sacré, les prêtres égyptiens qui avaient bien étudié la nature demandèrent au taureau, destiné à devenir APIS, l'indice certain de la vertu prolifique, et cet indice le voici :

Lorsque le taureau devient pubère, le poil qui se trouve entre les cuisses, à partir des bourses jusque près de l'anus, se redresse. Plus le rebroussement du poil s'étend en largeur sur les cuisses, plus le taureau est vigoureux (2).

Les prêtres égyptiens qui voulaient retrouver dans le *taureau*, symbole de l'ÊTRE SUPRÊME, le signe de la *faculté génératrice*, observèrent donc dans leur choix que le jeune taureau qu'ils devaient offrir à la vénération du peuple eût autant que possible le poil de la partie postérieure rebroussé. Hérodote, qui avait entendu parler d'un certain arrangement de poil sur les parties postérieures d'APIS, crut qu'il

---

(1) Pour ce qui était des signes caractéristiques, tels que le *scarabée* et l'*aigle* qui devaient se trouver sur la croupe, je partagerais volontiers l'opinion de Diderot : *Comme il eût été assez difficile*, nous dit cet encyclopédiste (*a*), *que la nature eût rassemblé sur le même animal tous ces caractères, il est à présumer que les prêtres pourvoyaient à ce que l'Egypte ne manquât pas d'*APIS, *en imprimant secrètement à quelques jeunes taureaux les marques requises; et s'il leur arrivait de différer beaucoup de montrer au peuple le dieu* APIS, *c'était apparemment pour ôter tout soupçon de supercherie. Mais cette précaution n'était pas fort nécessaire; les peuples ne font-ils pas dans ces occasions tous leurs efforts pour ne rien voir?*

(2) Si par ce rebroussement du poil on peut juger d'une manière certaine de la *vigueur génératrice* du taureau, par ce même rebroussement, qui indique aussi la puberté de la génisse, on peut juger, même avant la gestation, de ses qualités comme bonne ou mauvaise nourrice. Cette remarque a été faite par nos paysans comme par les prêtres égyptiens, et sur cette donnée dont il s'est attribué la découverte, un simple jardinier, *François* GUENON, est parvenu, après avoir comparé les rapports qui existent entre le rebroussement du poil et la quantité de lait que fournit chaque espèce de vache, à déterminer d'une manière précise *quelle quantité de lait une vache quelconque peut donner par jour, quelle est la qualité du lait*, *et combien de temps la vache le maintiendra pendant la gestation nouvelle*, et cela, *à la simple vue de l'animal*, comme il le dit lui-même dans son TRAITÉ DES VACHES LAITIÈRES, où il expose son système. Le Comice agricole de Bordeaux et la Société centrale agricole d'Aurillac lui ont décerné des *médailles d'or*, et l'Académie de Bordeaux, jalouse d'encourager *l'homme utile* qu'une observation soutenue avait conduit à des résultats si précieux pour l'économie rustique, s'est même crue obligée à lui décerner *une mention honorable*.

(*a*) Encyclopédie de Paris, au mot APIS.

était question des grands poils de la queue, qui, selon lui, devaient être doubles (1); cependant, comme l'ont remarqué tous les antiquaires, on ne trouve rien de caractéristique dans la queue d'Apis, tel qu'il nous est représenté sur la table Isiaque ou par les figurines. Porphyre (2) et Macrobe (3), en nous donnant le signalement de Mnevis et de Bacis, autres taureaux noirs, symboles de *Dieu* à Héliopolis et à Hermunthis, semblent avoir mieux compris de quoi il s'agissait lorsque le premier nous dit *que les poils de tout le corps de* Mnevis *se dirigeaient de la queue à la tête,* et le second, *que les poils de* Bacis *croissaient en haut, en sorte qu'il était tout hérissé.* On conçoit que Porphyre et Macrobe amplifient et qu'il ne pouvait être question que du poil de la partie postérieure de ces différents taureaux symboliques, car, s'il en eût été autrement, Mnevis et Bacis eussent été des taureaux introuvables.

Lorsque j'ai dit qu'Apis était un taureau *tout noir,* sauf les deux taches blanches placées l'une sur le front et l'autre sur le flanc droit, je suivais le signalement donné par Hérodote (4). Cependant je ne crois pas que cette uniformité de couleur dans le poil ait toujours été regardée comme une condition expresse dans le choix des différents taureaux qui se sont succédé comme symboles de Dieu à Memphis. Strabon (5) nous dit qu'Apis était de diverses couleurs, et Lucien (6), qu'il était bigarré : si nous consultons la table Isiaque, où le blanc est distingué du noir par un placage d'argent, nous voyons qu'Apis a seulement la tête, le cou, et la croupe, *noirs,* tandis que le reste du corps est tout *blanc.* Ces deux couleurs qui se retrouvent sur le *taureau* Dieu ne feraient-elles pas allusion à la *lumière* et aux *ténèbres* dont on voulait retrouver l'expression sur le symbole vivant de *tout ce*

---

(1) Διπλᾶι, Herod. Thal. cap. 28.

(2) Euseb. *præp. Evang.* lib. 3, cap. 13.

(3) Macrob. Saturn. lib. 1, cap. 21.

(4) Thal. cap. 28.

(5) Strab. lib. 17.

(6) Lucian. *De Astrol.*

*qui est?* car enfin APIS n'était, comme l'avait fort bien entrevu Elien (1), qu'un assemblage de symboles relatifs à l'*abym*, à la *vie universelle,* à l'*intelligence suprême,* au *soleil,* à la *lune,* à la *lumière,* aux *ténèbres,* et à la *faculté génératrice;* symboles qui, ne pouvant être compris que par les initiés, demeuraient inintelligibles pour le vulgaire des profanes.

Pourquoi les prêtres de Memphis préférèrent-ils présenter à la vénération du peuple un *taureau* VIVANT comme symbole de DIEU, plutôt que la *statue* d'un taureau avec des signes caractéristiques qui auraient déterminé sa valeur? Cette question qui n'a jamais été soulevée va nous conduire à expliquer le culte des animaux dans les différents nomes.

On voulait que le *taureau,* symbole de DIEU, fût *vivant* pour rappeler l'idée de *vie universelle,* une des trois parties qui constituaient la *divinité toute entière* selon les Egyptiens. Cette *vie universelle,* dirigée par l'*intelligence suprême* qui donnait le mouvement à la *matière-principe,* était exprimée déjà dans APIS par le *scarabée;* mais comme cette *vie* existait *dans* la *matière* et que le *scarabée ailé* était *dans* la bouche d'APIS, ce symbole n'étant pas visible, la sagesse sacerdotale crut devoir exiger que le *taureau* DIVIN fût *vivant* pour rappeler cette idée principale.

Tous les *animaux vivants* que les Egyptiens nourrissaient dans leurs temples étaient autant de symboles composés qui rappelaient l'idée de *tout ce qui est,* c'est-à-dire de DIEU. Ainsi le crocodile, par exemple, qui était considéré comme symbole du *mauvais principe* à Tentyris, et comme celui du *débordement* à Coptos (2), devint par extension dans cette même ville celui de la *matière-principe* ou de l'*eau infinie* dans laquelle le monde était plongé, le débordement périodique du Nil n'étant autre chose, selon les Egyptiens, que l'écoulement de cette *eau éternelle* par la principale ouverture du ciel de cristal, c'est-à-dire par la cataracte du sud (3). Au moyen de certains signes caractéristiques qu'on devait retrouver

---

(1) Ælian. lib. 11, cap. 10.

(2) Voyez CROCODILE.

(3) Voyez NIL.

sur le crocodile sacré comme sur APIS, et qui exprimaient symboliquement l'idée de *vie universelle* et d'*intelligence suprême,* le crocodile, déjà symbole de la *matière-principe,* devenait celui de DIEU.

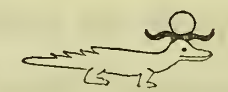
Le crocodile,



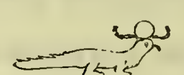
symbole du *débordement* ou de l'*abym* à Coptos, est représenté dans l'écriture hiéroglyphique, lorsqu'on le considère comme symbole de DIEU, ayant sur la tête le *disque solaire* sous lequel se trouve le *croissant de la lune*



ou son équivalent, les cornes de taureau;



*disque* et *croissant* qui forment, comme nous l'avons déjà vu, le symbole composé du *ciel.* Quelquefois même on représentait le crocodile sacré avec une tête d'*épervier* qui se trouve ici symbole de l'*élévation* ou de l'*intelligence suprême* (1), et au-dessus de laquelle se trouve encore le symbole composé du *ciel.*



Les Egyptiens ignorants (car il n'y avait que les initiés qui eussent la connaissance exacte de la valeur extentionnelle des symboles), mus par l'orgueil de localité, se figurèrent que le symbole vivant adopté par leur nome était le seul qui représentât effectivement l'ÊTRE SUPRÊME *qui est tout ce qui est;* fanatiques comme des sots, ils commencèrent à se traiter mutuellement d'idolâtres et de fous, puis ils finirent par se haïr cordialement et quelquefois même ils en vinrent

---

(1) L'*épervier* peut être le symbole de l'*élévation* ou celui du *soleil* (voyez EPERVIER); mais dans cette circonstance il est celui de l'*élévation,* d'où dérive le CNEF (*a*), symbole du TRÈS-HAUT ou de l'*intelligence suprême.*

(*a*) Préface, page xxvij.

jusqu'à se battre pour la plus grande gloire de leurs animaux sacrés; tandis qu'aux yeux des initiés, TOUS n'adoraient que la DIVINITÉ *unique* du culte primitif, composée des trois principes (1), mais seulement sous des formes symboliques qui différaient entre elles.

La valeur d'APIS comme symbole de DIEU n'était connue que des initiés qui, pouvant s'expliquer la valeur des signes caractéristiques du *taureau sacré*, ne le confondaient pas avec le simple *taureau noir*, symbole de l'*abym;* mais pour la plupart des Egyptiens, le symbole vivant de DIEU n'était que le symbole de la *matière-principe*, de l'*eau infinie* dans laquelle ils supposaient le monde plongé, c'est-à-dire du *grand océan* ou de l'*abym* en un mot; et comme le *Nil* ou son *débordement* n'était dû, selon leur croyance, qu'à un écoulement de cette *eau infinie* qui s'échappait tous les ans au solstice d'été par la cataracte du sud pour féconder la terre sainte, l'*eau* du Nil étant de même nature que l'*eau* de l'*abym,* APIS devint le symbole vivant du *Nil* ou de son *intumescence.* C'est en considérant APIS comme symbole du *Nil* ou de son *débordement* qu'on peut s'expliquer les cérémonies superstitieuses des Egyptiens en ce qui concerne APIS, cérémonies qui ne sont du reste que des rites allégoriques plus ou moins ingénieux.

Les Egyptiens disaient qu'APIS était l'image d'OSIRIS : mais *Osiris* n'était autre chose que l'*abym* ou *matière-principe* (2). Le *Nil,* qui ne fut d'abord considéré

---

(1) La *matière*, la *vie*, et l'*intelligence.*

(2) *Osiris* ou l'*abym* personnifié était toujours représenté *noir*, μελαγχροὴς ὁ Ὀσίρις, il était, comme nous le dit Plutarque, le principe de toute puissance humide, de toute cause productrice de l'eau, de toute génération et tout germe productif : Οἱ δὲ σοφώτεροι τῶν ἱερέων, οὐ μόνον τόν νεῖλον Ὀσίριν καλοῦσιν....... ἀλλὰ Ὀσίριν μὲν ἁπλῶς ἅπασαν τὴν ὑγροποίον ἀρχὴν καὶ δύναμῖν, αἰτίαν γενέσεως σπέρματος οὐσίαν νομΐζοντες;........ τον δὲ Ὀσίριν αὖ πάλιν μελαγχρουν γεγονέναι μυθολογοῦσιν, ὅτι πᾶν ὕδωρ καὶ γῆν καὶ ἱμάτια καὶ νέφη μελαίνει μιγνυμενον, καὶ τῶν νέων ὑγρότης ἐνοῦσα πρέχει τὰς τρίχας μελαίνας. (Plutarq. *Traité d'Isis et d'Osiris*, chap. 15). *Osiris* étant le symbole personnifié de la *matière-principe, Isis* celui de la *vie universelle*, et *Cnef* celui de l'*intelligence suprême,* leur réunion composait IEOUA, c'est-à-dire *tout ce qui est* (*a*), DIEU. Les prê-

(*a*) Ce nom d'IEOUA, dont nous avons fait JEOVA, était en Egypte le nom *sacramentel,* le nom *terrible* que l'initié ne prononçait jamais devant un profane; il signifie en langue sacrée *Dieu qui est tout ce qui est,* en voici la raison :

que comme un *écoulement* d'*Osiris* (1), fut ensuite considéré comme étant *Osiris* lui-même, puis enfin on finit par ne donner le nom d'*Osiris* qu'au *débordement*.

Apis, considéré comme symbole du *débordement* par les prêtres mêmes qui finirent par se conformer à la croyance populaire, ou qui feignirent de s'y conformer, était réputé le fruit miraculeux d'une vache privilégiée, fécondée par le *feu céleste* et par une *opération divine* (2). Ce *feu céleste* n'était autre que celui du soleil qui

---

tres égyptiens enseignaient que, de même qu'il est impossible de concevoir l'existence d'un corps sans les trois dimensions, *longueur*, *largeur*, et *profondeur* ou *épaisseur*, de même il était impossible de concevoir Dieu sans ces trois principes, la *matière*, la *vie*, et l'*intelligence*. On voit par là qu'*Osiris* n'était que le *tiers* de la *divinité unique* selon les Egyptiens : mais de même que l'idée abstraite d'une des trois dimensions ramène toujours à l'idée positive d'un corps, de même l'idée d'*Osiris* ou de l'*eau infinie* dans laquelle la *vie* et l'*intelligence* étaient inhérentes rappelait l'idée de *tout ce qui est*, de Dieu.

(1) Ὁ Νεῖλος Ὀσιριδος ἀποῤῥοή. Plutar. *Isid. et Osirid.*, cap. 18.

(2) Pomponius Mela, lib. 1, cap. 9.

les voyelles qui *seules* expriment une voix ou un son, peignent, considérées *seules* en écriture sacrée, des idées positives; A–*homme*, E–*femme*, I–*Dieu*, O–*soleil*, U–*lune*. Les consonnes qui ne peuvent être exprimées qu'avec le concours des voyelles ne peignent, considérées seules dans cette même écriture, que des idées relatives; B–*génération*, G–*commandement*, F–*voix*, P–*consécration*, etc. Les consonnes, en un mot, ne font que modifier l'idée positive rendue par les voyelles, comme les articulations ne font que modifier les sons. Exemple : A signifiant *homme*, P signifiant *consécration*, AP signifiera *homme-consécration*, l'*homme qui consacre*, le *consécrateur*, c'est la racine première d'APollon. PA signifiera *consécration-homme*, *celui qui est sacré*, le *consacré*, le *saint*, l'*initié*. Le superlatif se formant en langue sacrée par la répétition, PAPA signifie *saint saint* ou *très-saint*, et comme il n'y a rien de plus *saint* pour un fils que son père, PAPA signifie *père* en langue sacrée. On voit par cet exemple que les idées positives, c'est-à-dire *tout ce qui existe* ne peut être rendu que par des voyelles, soit seules, ou combinées entre elles, ou modifiées par les consonnes. Si donc nous prenons les cinq voyelles AEIOU et que nous les considérions comme ne formant qu'un seul mot ou n'exprimant qu'une seule idée positive, ce mot signifiera *tout ce qui est*, l'*univers*, parce que *tout ce qui est* a besoin pour être dénommé en détail du concours d'une ou de plusieurs voyelles modifiées ou non modifiées par les consonnes. La réunion des cinq voyelles, quel que soit leur arrangement, exprimant l'idée de *tout ce qui est*, et Dieu étant défini par les Egyptiens *celui qui est tout ce qui est*, pour donner à Dieu un nom qui portât avec lui la définition de Dieu même, on le composa avec les cinq voyelles; mais pour bien préciser que dans l'idée de *tout ce qui est*, exprimé par la réunion des cinq voyelles, il s'agissait de Dieu, on intervertit l'ordre naturel des voyelles qui est AEIOU (ordre naturel que j'expliquerai dans mon *Etude de la langue sacrée*) pour mettre à la première place la voyelle I, qui signifie Dieu, et la voyelle A qu'elle remplaçait fut rejetée à la dernière, de là IEOUA, l'*univers-Dieu* ou Dieu *qui est tout ce qui est*. Cette explication du nom IEOUA sert à comprendre cette belle sentence que j'ai retrouvée inscrite sur l'épaule droite d'un sphinx colossal de granit rose : *Homme, sois humble; celui qui veut être le premier parmi ses frères devient le dernier devant Dieu, son nom terrible* (qui n'est pas inscrit, mais qui est IEOUA) *enseigne au superbe sa place*. En effet, la voyelle A, qui signifie *homme* et qui se trouve la première dans l'ordre naturel des voyelles, est rejetée à la dernière dans le nom terrible d'IEOUA.

darde ses rayons avec le plus de force lorsqu'il est parvenu au solstice d'été, époque où le Nil *déborde*. L'*opération divine* c'était la levée de la *pêle céleste* par l'*intelligence suprême*, afin de donner passage par la cataracte du sud à l'*écoulement* de l'*abym* qui devait se répandre sur la terre d'Egypte pour la féconder.

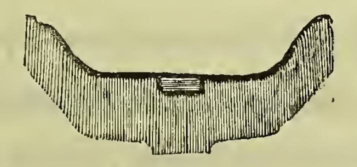
Les prêtres d'Apis étaient au nombre de *cent* (1), parce que le Nil qui *déborde* au solstice d'été, et qui rentre dans son lit quelques jours après l'équinoxe d'automne, se trouve précisément pendant *cent jours* au-dessus du niveau de ses berges (2).

Lorsque les prêtres d'Apis, après la mort d'un *taureau sacré*, trouvaient un *veau* habile à succéder au défunt, ils commençaient d'abord par le nourrir pendant

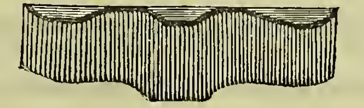
---

(1) Ælian. *De Animal.*, lib. 11, cap. 10.

(2) *In totum autem revocatur intrà ripas in libra* (*a*) *centesimo die* (Plin. lib. 5, cap. 9). Lorsque le *débordement* du Nil cessait, l'Egypte ne laissait pas pour cela d'être *inondée;* car il ne faut pas se figurer la section transversale de l'Egypte comme nous offrant une courbe concave au milieu de laquelle se trouverait le lit du Nil,



ainsi que celle de la plupart des vallées partagées par un fleuve qui les inonde et où l'on voit que le sol est mis à découvert dès que les eaux sont au niveau des berges. La coupe transversale de l'Egypte nous offre au contraire une courbe légèrement convexe,



ayant dans sa partie supérieure une profonde échancrure qui est le lit même du Nil dans ses basses eaux; de là vient que le Nil, quoique rentrant dans son lit à l'équinoxe d'automne, n'empêche pas que l'Egypte ne reste inondée, et cette inondation cesse graduellement, soit par l'écoulement des eaux que les canaux conduisent dans le Nil, soit par l'évaporation, ce qui demande près de trois mois pour que le sol le plus bas de l'Egypte soit entièrement desséché; c'est ce qui fait que désormais nous distinguerons l'*inondation de l'Egypte* d'avec le *débordement du Nil*, et nous dirons : le Nil est *débordé* depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne, et l'Egypte est *inondée* depuis le solstice d'été jusqu'au solstice d'hiver.

(*a*) Constellation où correspondait alors l'équinoxe d'automne.

*quatre mois* avec du *lait* (1). Le Nil qui se trouve le plus bas possible au solstice d'hiver augmente à proportion de l'accroissement des jours pour être à pleins bords au solstice d'été; mais comme cette augmentation ne commence à devenir sensible qu'un mois avant l'équinoxe du printemps, le Nil, considéré comme *majeur* lorsqu'il était à pleins bords, était considéré comme étant dans *l'enfance* avant cette époque, et sa *croissance* ayant lieu à partir du mois qui précédait l'équinoxe du printemps jusqu'au solstice d'été, les prêtres nourrissaient son symbole vivant avec du lait pendant un temps égal à celui de cette même *croissance.*

Apis était ensuite conduit par les prêtres qui l'avaient allaité, dans une ville consacrée au *Nil* (2), située sur la lisière du désert, et là il ne recevait, pendant *quarante jours,* qu'une nourriture légère; c'était ce qu'on appelait *le jeûne d'*Apis. Le dernier jour, les prostituées (3) pouvaient le voir et lui adresser leurs vœux en découvrant les parties du corps que la pudeur oblige de cacher. Le Nil qui déborde au solstice d'été continue à croître pendant *quarante jours,* époque à laquelle il reste stationnaire pour décroître ensuite et rentrer dans son lit vers l'équinoxe d'automne. Ce n'était donc qu'après *quarante jours,* à partir du solstice d'été, que l'on pouvait être fixé sur la crue des eaux fécondatrices, crue que les Egyptiens devaient nécessairement désirer voir s'étendre jusqu'au désert, et c'était pour cela qu'on y conduisait apis comme pour lui enseigner la limite à laquelle devaient s'arrêter les eaux dont il était le symbole. On le nourrissait légèrement lorsqu'il était à *Nilopolis,* parce qu'on désirait que le *débordement* parvenu jusque là n'eût plus de force pour s'étendre sur le désert, phénomène qui ne pouvant être dû qu'à une trop forte crue, était d'aussi mauvais augure pour la récolte qu'une crue trop

---

(1) Ælian. *loco cit.*

(2) *Diodor. Sicul. lib.* 1. Cette ville, appelée par les Grecs *Nilopolis*, était appelée par les Egyptiens *Nuno* (Nun-*Nil*, O-*ville*). Hérodote l'appelle *ville d'Apis* et la place, ainsi que *Marée*, sur les confins de l'Egypte, du côté de la Lybie. (*Euterp. cap.* 18).

(3) Diodore ne dit point que les femmes qui venaient adorer apis fussent des *prostituées*, mais l'explication de l'allégorie le démontre.

faible. Les prostituées, les *Futens* ou filles du *mauvais principe* (1), auxquelles on permettait, le quarantième jour, d'adresser leurs vœux à APIS en se découvrant comme pour lui demander d'être fécondées, étaient les représentantes de *Nephthis*, épouse stérile de *Typhon*, laquelle ne pouvait être effectivement fécondée que par son adultère avec *Osiris* que représentait le *taureau sacré*. *Nephthis*, comme l'indique son nom (2), n'est autre que le *désert* qui, profitant de l'époque où le Nil débordé se trouvait près de lui, était alors sensé implorer son action fécondatrice. La couronne de *mélilot*, laissée par *Osiris* sur la couche de *Nephthis*, était le témoin irrécusable de l'infidélité de ce *Dieu*, car, lorsque le *débordement* se répand sur le sable du *désert*, il y fait croître quelques plantes, et surtout le *mélilot*.

APIS ayant terminé sa *quarantaine* dans la *ville du Nil*, ses prêtres le conduisaient par eau à Memphis (3), dans la *barque sacrée* (4) où était dressé un pavillon resplendissant. A son arrivée le *taureau*, symbole du *débordement régénérateur* de l'Egypte, était logé dans le temple de PHTHA, le futur rédempteur qui devait aussi *régénérer* le monde avec le *feu éternel*. En avant du temple était le *promenoir* d'APIS se dirigeant de l'est à l'ouest; des colosses de douze coudées de hauteur en soutenaient la couverture. Aux deux extrémités de ce *promenoir* étaient les écuries du *taureau sacré* (5); le peuple tirait des présages de l'affection mar-

---

(1) Voyez la note, page 13.

(2) Plutarque, dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, chap. 18, a parfaitement expliqué cette allégorie, et pour ce qui est du nom de *Nephthis* que les Egyptiens donnaient au désert et au rivage maritime, il signifiait dans leur langue vulgaire *ce qui est dispersé*, *ce qui est répandu*, *la poussière*, le SABLE ; racines יש — נפץ (NEPHTH-IS).

(3) Diodore de Sicile, liv. 1.

(4) Cette *barque sacrée* était comme les θεωρίδες des Grecs, et de même que la ναῦς σαλαμίνια des Athéniens, elle était conservée par le soin qu'on avait de remplacer les planches pourries par des planches neuves.

(5) Pline (*lib.* 8, *cap.* 46), qui appelle les écuries d'APIS, *delubra* (temples), nous dit que les Egyptiens leur donnaient le nom de θάλαμος, qui signifiait *lit nuptial* chez les Grecs; les Egyptiens appelaient ces écuries חלאמים, *telamim*, ou חלאמו, *telamou;* racines : חלא, *mettre en suspens*, et מים ou מו, *eaux; ce qui doit décider de la crue des eaux.*

quée d'Apis pour l'une ou l'autre de ces deux écuries. En effet, lorsque le symbole du *débordement* se couchait plus volontiers dans l'écurie de l'est, la plus rapprochée du Nil, on croyait pouvoir en augurer que le *débordement* ne s'étendrait pas fort loin; c'était tout le contraire lorsque le *taureau sacré* allait ruminer de préférence dans l'autre. C'était aussi pour éviter les présages sinistres d'un débordement excessif ou d'une crue presque nulle que les prêtres d'Apis surveillaient leur *taureau sacré* qu'ils tenaient prisonnier dans son *promenoir*, car apis échappé pouvait aller vagabonder vers le rivage du Nil ou dans les campagnes voisines du désert.

La plus célèbre des fêtes égyptiennes était celle qui durait pendant *sept* jours consécutifs, lors du solstice d'été, en commémoration de la *naissance* d'Apis (1) ou pour mieux dire en honneur de l'*apparition du Dieu* (2). Le Nil *déborde* vers le solstice d'été, et cette époque de l'année est encore fêtée en Egypte. Deux patères, l'une d'or et l'autre d'argent, étaient jetées solennellement, le premier jour de la fête, dans un coude du Nil, vis-à-vis Memphis, où se trouvait un *tournoiement d'eau* qu'on appelait la *phiole* (3) ou l'*entonnoir :* c'étaient les offrandes sacrées faites au Nil pour lui témoigner la reconnaissance publique de l'Egypte dont il est le bienfaiteur. On prétendait que pendant les sept jours que durait la fête, les crocodiles, oubliant leur férocité, ne faisaient de mal à personne (4) : lorsque le *débordement* commence à couvrir le sol de l'Egypte, la maigreur des eaux au-dessus du rivage ne permet pas aux crocodiles de le franchir en nageant, et ces mêmes eaux détrempant ce sol crevassé les empêchent de le franchir en marchant; force est donc alors aux crocodiles de rester dans le lit du fleuve jusqu'à ce que l'élévation des eaux au-dessus des berges soit assez considérable, ce qui demande à peu près huit jours; aussi les prêtres égyptiens disaient-ils que le *huitième* jour les crocodiles redevenaient furieux comme à leur ordinaire.

(1) Ἡ γενέθλιη τοῦ Ἄπιδος. *Dies natalis Apidis.*

(2) Θεοφάνια.

(3) Plin. lib. 8, cap. 46. Les Egyptiens appelaient ce *tournoiement d'eau* צפחת, la phiole.

(4) Plin. *loco cit.* et Carystus, *de festis Ægyptiorum.*

Dans les temps primitifs (1), lorsqu'un faible *débordement* suffisait pour féconder toute la terre d'Egypte, on désirait que son niveau ne s'élevât pas jusqu'à celui du *désert;* aussi le *quarantième* jour, époque où cessait sa croissance, on sacrifiait une jeune *futen* (2), *fille du mauvais principe* ou *fille publique,* qui représentait *Nephthis* (le désert) qu'on ne voulait pas voir fécondée. Plus tard, lorsque le sol d'Egypte se fut exhaussé par les dépôts successifs de limon, comme il fallait, pour que toute l'Egypte fût recouverte par le *débordement,* que ce même *débordement* fût assez considérable pour parvenir jusqu'à la *lisière du désert,* alors on symbolisait cette force demandée au *débordement* en présentant à APIS une *vache rousse,* symbole de *Nephthis,* qu'on tuait immédiatement après l'avoir fait saillir par le *taureau sacré* (3).

On désaltérait APIS avec l'eau d'un puits destiné à cet effet, et l'on avait le plus grand soin d'empêcher que le *taureau sacré* ne bût dans le *Nil* dont il était le symbole; car APIS ne devait pas être autophage. Plutarque prétend (4) que l'eau

---

(1) J'appelle *temps primitifs* ceux qui ont précédé le règne de Sésostris, c'est-à-dire qui sont antérieurs à l'an 1300 avant notre ère.

(2) Voyez la note, page 13. On a voulu prétendre, en s'appuyant sur le témoignage positif d'Hérodote (*Clio. cap.* 140 *et Euterp. cap.* 45), que les Egyptiens n'avaient *jamais* sacrifié de victimes humaines; mais comme Hérodote juge les Egyptiens primitifs par les Egyptiens de son temps, son assertion ne doit pas infirmer les témoignages de Plutarque, de Diodore de Sicile, et d'Athénée, qui nous assurent qu'*anciennement* les Egyptiens sacrifiaient des victimes humaines pour apaiser la divinité; on suppose même que cette coutume barbare n'aurait été abolie que sous le règne d'Amasis, 570 ans avant notre ère. Voyez d'ailleurs *Mythologie de Banier*, tome IV, page 277.

(3) Le *taureau noir* étant le symbole de l'*eau infinie* qui enveloppe le monde et dont un écoulement féconde la terre d'Egypte, une *vache noire* était le symbole de cette même terre. Par la même raison le *lion* (voyez LION) étant le symbole du *débordement* fécondateur, une *lionne* était le symbole de la *terre* fécondée par ce même *débordement* (voyez SPHINX). Un *taureau roux* (couleur de *Typhon*) était le symbole de l'*eau marine* que les Egyptiens avaient en horreur, et une *vache rousse* était celui de la *terre aride* (le désert), *eau* et *terre* placées sous l'empire du *mauvais principe*.

(4) Λέγονται δὲ καὶ τὸν Ἄπιν ἐκ φρέατος ἰδίου ποτίζειν, τοῦ δε Νείλου παντάπασιν ἀπείργειν, οὐ μιαρόν ἡγουμένους τὸ ὕδωρ διὰ τὸν κροκόδειλον ὡς ἔνιοι νομίζουσιν, οὐδὲν γὰρ οὕτω τίμὴ Αἰγυπτίοις, ὡς ὁ Νεῖλος, ἀλλὰ πιαίνειν δοκεῖ καὶ μάλιστα πολυσαρκίαν ποιεῖν τὸ Νειλῷον ὕδωρ πινὸμενον. Οὐ βούλονται δὲ τὸν Ἄπιν οὕτως ἔχειν, οὐδὲ ἑαυτοὺς, ἀλλὰ

du Nil ayant la propriété d'*engraisser*, comme on ne voulait pas qu'Apis, devenu trop gras, parût avoir la partie divine de son être accablée sous le poids de la partie matérielle, c'était afin de le conserver toujours léger et dispos, qu'on le privait de boire l'eau du *Nil* qui était considérée en effet comme un écoulement de l'*abym* ou *matière–principe*. Mais, comme la propriété d'*engraisser* n'appartient pas plus à l'eau du Nil qu'à celle des autres fleuves, je considère la raison donnée par Plutarque comme étant aussi peu admissible que celle fondée sur cette allégation absurde, savoir, que l'eau du *Nil* était considérée comme *immonde* par les Egyptiens à cause des crocodiles.

On sacrifiait à Apis, symbole du *Nil*, des *taureaux noirs*, symboles de l'*abym* dont le *Nil* était un écoulement; car c'étaient toujours leurs propres symboles qu'on immolait aux différentes divinités (1). Ces sacrifices de *taureaux noirs*, faits en présence d'Apis, devaient naturellement révolter le *Dieu*, de même que dans un abattoir un bœuf impassible se tourmente et même devient furieux lorsqu'il en voit assommer un autre (2). Hérodote, en nous parlant des *taureaux* qu'on sacrifiait en Egypte, semble contredire cette assertion que des *taureaux noirs* étaient immolés à Apis, lorsqu'il nous dit (3) que les prêtres, qui avaient seuls mission de choisir les victimes, rejetaient comme impur tout *taureau* sur lequel se trouvait un seul *poil noir*. Mais il faut observer qu'Hérodote, qui ne parle et qui ne pouvait effectivement parler que très–superficiellement des rites égyptiens, n'avait en vue

---

ἐυσταλῆ καὶ κοῦφα ταῖς ψυχαῖς περικεῖσθαι τὰ σώματα, καὶ μὴ πιέζειν μὴ δὲ καταθλίβειν ἰσχύοντι τῳ θνητῳ, καὶ βαρύνοντι τὸ θεῖον. (Plutarq. *Traité d'Isis et d'Osiris*, chap. 5.)

(1) Voyez 1re note de la page 7.

(2) Apis, traité en Dieu mais continuellement surveillé, étant en outre effrayé par les sacrifices de *taureaux* qu'on égorgeait devant lui, manifestait souvent par son impatience qu'il aurait préféré chercher en liberté sa nourriture dans les campagnes que de se voir retenu par un prêtre qui d'ailleurs pourvoyait à tous ses besoins; aussi est-ce au *taureau* de Memphis que Plutarque compare Cléomène retenu, malgré lui, en Egypte, où il jouissait cependant de toutes les douceurs de la vie. (Voyez Plutarq. *Vie d'Agis et de Cléomène*).

(3) Τρίχα ἥν καὶ μίην ἴδηται επιοῦσαν μέλαιναν, οὐ καθαρὸν εἶναι νομίζει. (Euterpe, chap. 38.)

que les sacrifices expiatoires offerts au *mauvais principe* pour apaiser sa colère. Or, comme *Typhon* était *roux,* c'étaient des *taureaux roux* qu'on immolait à cette divinité malfaisante, et ce qui le prouve ce sont les imprécations qu'on prononçait sur la tête de la victime et dont Hérodote nous a conservé la formule (1) : « *Si* « *quelque malheur doit arriver à ceux qui offrent ce sacrifice, ou à l'Egypte entière,* « *puissent-ils retomber sur cette tête !* » et la tête de la victime était ensuite portée sur la place publique pour être vendue aux marchands grecs qui étaient *marins* et considérés par conséquent comme *enfants du mauvais principe,* ou bien elle était jetée dans le Nil qui la transportait à la mer, empire de *Typhon.* D'ailleurs on ne peut mettre en doute qu'il n'y eût plusieurs divinités auxquelles on immolait des *taureaux,* puisque Hérodote lui-même nous dit (2) que la manière d'enlever les entrailles de la victime et de les brûler variait suivant l'espèce des sacrifices; et jusqu'à ce que nous puissions nous convaincre que des sacrifices de *taureaux noirs* ont été offerts à l'*abym* ou à ses symboles *Osiris* et APIS, on peut être autorisé à croire dès à présent que la couleur de la victime était toujours en rapport, chez les Egyptiens comme chez les Grecs, avec celle affectée à la représentation matérielle de la divinité qu'on voulait implorer (3).

---

(1) *Εἴ τι μέλλοι ἢ σφίσι τοῖσι θύουσι, ἢ Αἰγύπτῳ τῇ συναπάσῃ κακὸν γενέσθαι, ἐς κεφαλὴν ταύτην τράπεσθαι.* (Euterpe, chap. 59.)

(2) *Ἡ δὲ δὴ ἐξαίρεσις τῶν ἱρῶν καὶ ἡ καῦσις, ἄλλη περὶ ἄλλο ἱρόν σφι κατέστηκε.* (Euterpe, chap. 40.)

(3) Les principes fondamentaux de la religion grecque ayant été empruntés à la religion égyptienne, comme Hérodote en convient lui-même : *Σχεδὸν δὲ καὶ πάντα τὰ οὐνόματα τῶν θεῶν ἐξ Αἰγύπτου ἐλήλυθε ἐς τὴν Ἑλλάδα* (Euterpe, chap. 50), les rites, partie essentielle du culte, durent conserver une grande analogie chez les deux peuples. Or nous voyons que les Grecs immolaient des victimes *noires* aux divinités *noires* et des victimes *blanches* aux divinités *blanches :* c'est ainsi (*Iliad.* chant III) qu'un agneau *blanc* est immolé au Soleil et une jeune brebis *noire* à la Terre. On sacrifiait des taureaux *noirs* à Neptune (*Odyss.* chant III) représenté avec une chevelure *noire* ou *azurée* (*κυανοχαίτης*), parce qu'il était la personnification du *noir empire* de la mer (*a*). C'étaient des beliers et des brebis *noirs* qu'on immolait à

(*a*) Les Egyptiens qui regardaient la *mer* avec horreur, et qui la considéraient comme l'empire du *mauvais principe,* ne durent pas fournir aux Grecs l'idée de leur Neptune, divinité très-irritable, mais ayant du reste d'excellentes qualités. Aussi Hérodote (Euterpe, chap. 50), qui nous donne la nomenclature des divinités que les Grecs avaient prises

A l'équinoxe d'automne, pendant quatre jours consécutifs, on promenait la statue d'Apis aux cornes dorées, recouverte d'un voile noir en lin (1); c'était une pompe funèbre où l'on déplorait la mort du Dieu qu'Hérodote n'ose pas nommer (2). Dans la soirée du dernier jour (3), les prêtres, revêtus de leurs habits

---

Pluton et aux mânes (*Odyss.* chant x et xi); c'est enfin une vache *noire* et stérile qu'on sacrifiait à l'inexorable Proserpine.

(1) Οἱ ἱερεῖς ἄλλα τε δρῶσι σκυθρωπὰ, καὶ βοῦν διάχρυσον ἱματίῳ μέλανι βυσσίνῳ περιβάλλοντες.

(Plutarq. *Traité d'Isis et d'Osiris*, chap. 18.)

(2) Hérodote (Euterpe, chap. 129 et suiv.), en nous racontant l'histoire ridicule de Mycérinus et de sa fille, nous parle de la statue d'une *vache* qu'on voyait encore de son temps dans le palais de Saïs. Cette *vache* était couchée sur ses genoux (ἔστι δὲ ἡ βοῦς οὐκ ορθὴ, ἀλλ' ἐν γούνασι κειμένη), le corps entièrement recouvert d'un voile de pourpre (ἡ δὲ βοῦς τὰ μὲν ἄλλα κατακέκρυπται φοινικέῳ εἵματι), le col et la tête, seules parties apparentes, étaient recouverts de lames d'or très-épaisses (τὸν αὐχένα δὲ καὶ τὴν κεφαλὴν φαίνει κεχρυσωμένα παχέϊ κάρτα χρυσῷ), et l'on voyait entre ses cornes un disque d'or représentant le cours du soleil (μεταξὺ δὲ τῶν κερέων, ὁ τοῦ ἡλίου κυκλος μεμιμημένος, ἔπεστι χρύσεος). Cette *vache*, nous dit l'historien, sortait tous les ans du palais où elle était déposée pour être exposée au grand jour, à cette même époque où les Egyptiens pleuraient la mort du Dieu qu'il ne lui est pas permis de nommer (εκφέρεται δὲ ἐκ τοῦ οικήματος ἀνὰ πάντα τὰ ἔτεα· ἐπεὰν τύπτωνται οἱ Αἰγύπτιοι τὸν οὐκ ὀνομαζόμενον θεὸν ὑπ' ἐμεῦ ἐπὶ τοιούτῳ πρήγματι, τότε ὦν καὶ τὴν βοῦν ἐκφέρουσι ἐς τὸ φῶς). Il n'y a pas de doute que le Dieu dont il s'agit ici ne fût *Osiris*, le *débordement* personnifié, seul Dieu égyptien qui fût annuellement mortel. Quant au *quiproquo* d'Hérodote qui prend pour une *vache* le *taureau* symbolique de Saïs, cet historien n'ayant pu déterminer le sexe de cette représentation symbolique, puisque, à l'exception de la tête et du col, elle était entièrement recouverte d'un voile de pourpre, il n'est pas étonnant qu'il se soit trompé, étant obligé de s'en rapporter à cet égard aux interprètes helléno-égyptiens, qui lui débitèrent le conte ridicule de Mycérinus. Plutarque, qui adresse son *Traité d'Isis et d'Osiris* à Cléa, prêtresse d'Isis, nous dit que c'était un *taureau*, symbole d'*Osiris* (βοῦν γὰρ Ὀσίριδος εἰκόνα νομίζουσιν), qu'on promenait pendant quatre jours, à partir du 17 Athyr, époque de la disparition d'*Osiris* (διὸ μηνὸς Ἀθὺρ ἀφανισθῆναι τὸν Ὄσιριν λεγουσιν), et pour ce qui est du voile de *pourpre* qui recouvrait la statue d'Apis dans le palais de Saïs, au lieu du voile *noir*, tel que le signale Plutarque, il n'y a point de difficulté, car le *rouge*, consacré à Typhon, était comme le *noir* une couleur de *deuil* ou de *mort* en Egypte.

(3) Plutarque nous dit que c'était la nuit du 19 Athyr qu'avait lieu cette procession vers la mer; mais il se trompe évidemment, car cette procession funèbre qui durait quatre jours, à partir du 17, devait cesser dès que le Dieu dont on déplorait la perte était retrouvé.

ailleurs que chez les Egyptiens, et qui sont Junon, Vesta, Thémis, les Grâces, les Néréides, les Dioscures, et Neptune, pense que cette série de divinités est d'origine pélasgienne, à l'exception de Neptune que les Grecs avaient emprunté aux Lybiens.

sacerdotaux, descendaient vers la mer portant dans l'arche sainte le canobe d'or, dans lequel ils recueillaient les dernières eaux du *débordement :* avec cette *eau* de l'*abym* et des parfums on détrempait un peu de terre à laquelle on donnait la forme du *croissant de la lune,* puis le peuple alors s'écriait qu'*Osiris était retrouvé.* Cette image du *croissant de la lune,* recouverte des voiles sacrés, était ensuite portée en triomphe par les prêtres en remontant le cours du fleuve. Le Nil rentre dans son lit à l'équinoxe d'automne; c'était alors qu'on pleurait la mort d'*Osiris*, c'est-à-dire du *débordement.* Plutarque nous explique pourquoi cette pompe funèbre durait *quatre jours;* c'était, nous dit cet historien, parce qu'on déplorait alors en Egypte, 1° la décrue du Nil; 2° l'abaissement des vents du septentrion dominés par les vents du midi; 3° la décroissance rapide du jour, et 4° enfin la verdure, car les feuilles des arbres commencent à tomber à cette époque (1). Du temps de Plutarque, les prêtres égyptiens avaient reconnu la cause la plus probable de l'intumescence périodique du Nil, les vapeurs qui s'élèvent de la mer, poussées par les vents du nord vers les montagnes qui sont au delà du tropique, s'amoncelant et se condensant sur ces mêmes montagnes, se résolvent en pluie au solstice d'été; et comme il est à présumer que là se trouvent aussi les sources du Nil, les pluies enflent le fleuve qui se répand alors sur l'Egypte. C'était pour figurer matériellement ce phénomène que les prêtres pétrissaient avec de la terre détrempée dans l'eau du *débordement* une figure ayant la forme du *disque lunaire,* symbole iconographique de la *nouvelle lune,* et qui, pris d'une manière extentionnelle, devenait celui de la *nouveauté,* du *renouvellement,* et enfin de la *résurrection* (2). Le peuple s'écriait alors qu'*Osiris était retrouvé,* pour dire que la cause du *débordement était reconnue.* Pour figurer la marche des vapeurs qui devaient

---

(1) Καὶ γὰρ τὰ πενθούμενα τέσσαρα, πρῶτον μὲν ὁ Νεῖλος ἀπολείπων καὶ ὑπονοστῶν, δεύτερον δὲ τὰ βόρεια πνεύματα κατασβεννύμενα κομιδῇ τῶν νοτίων ἐπικρατούντων, τρίτον δὲ τὴν ἡμέραν ἐλάτονα γίνεσθαι τῆς νυκτὸς ἐπὶ πᾶσιν ἡ τῆς γῆς ἀπογύμνωσις, ἅμα τῇ τῶν φυτῶν ψιλότητι τηνικαῦτα φυλλοῤῥοούντων.

(Plutarq. *Traité d'Isis et d'Osiris*, chap. 18.)

(2) Voyez CHACAL.

occasioner le futur *débordement*, on remontait processionnellement vers le sud, en suivant les bords du Nil, et l'on portait à l'extrémité d'un long bâton doré le *croissant* mystérieux enveloppé soigneusement dans des *voiles azurés,* symboles de l'*air* (1). Dans les temps antérieurs à la domination des Perses, et même postérieurement, mais dans la Haute Egypte, on ne célébrait la résurrection d'*Osiris* qu'à l'équinoxe du printemps, époque où la croissance du Nil devient sensible : alors la fête de la résurrection consistait à montrer au peuple ce même taureau accroupi, débarrassé du voile funèbre avec lequel il avait déjà été exposé à l'équinoxe d'automne. Sur le Zodiaque circulaire de Dendérah on voit ce *taureau* (2), sous l'espace qui se trouve entre les Gémeaux et le Cancer, placé là comme symbole de l'*équinoxe du printemps;* car ce Zodiaque représentant l'état du ciel immédiatement après la création, et la création remontant aujourd'hui, selon les données astrologiques des Egyptiens, à 8600 ans, l'équinoxe du printemps correspondait alors au zéro du Cancer (3).

Lorsque le *taureau sacré* de Memphis mourait, ses prêtres, armés de lances et revêtus de la nébride comme ceux de Bacchus, escortaient en hurlant les restes du Dieu qu'on transportait sur un radeau (4) jusqu'au temple de *Neith,* appelée par Pausanias et Diodore *Hécate ténébreuse* (5). Là, un coryphée sacerdo-

---

(1) On trouve cette procession figurée sur plusieurs monuments égyptiens.

(2) Ce *taureau* étant dévoilé,



et le phallus étant apparent, il ne peut y avoir de doute sur le sexe de ce symbole. Au lieu du *disque solaire* qui, placé entre les cornes du taureau, est, comme nous l'avons vu, le symbole composé du *ciel,* on trouve une *étoile* entre celles du taureau accroupi dans le Zodiaque de Dendérah. Cette *étoile* n'est d'ailleurs autre chose que le symbole iconographique du *soleil*, dérivant de la peinture du *disque radié* de cet astre.

(3) Voyez Equinoxes *(précession des)* et Zodiaque.

(4) Plutarq. *Traité d'Isis et d'Osiris,* chap. 16.

(5) Pausan. *in Atticis.* Diodore de Sicile, liv. 1.

tal (1) remettait le corps embaumé d'Apis à un initié, gardien du temple de la *Nuit* (2). Les portes de bronze, portes de *deuil* et d'*oubli* (3), qui ne s'ouvraient que dans cette triste solennité, grondaient alors sur leurs gonds pour laisser entrer le funèbre cortége. Toute la Basse Egypte retentissait de chants plaintifs et de gémissements jusqu'à ce que les prêtres d'Apis aient pu lui trouver un successeur (4); on négligeait les travaux de l'agriculture, il semblait que le *débordement* dont Apis était le symbole ne devait plus, après la mort du *taureau divin,* venir désormais féconder l'Egypte; aussi Darius, fils d'Hystaspe, promit-il, en voyant à Memphis l'abattement dans lequel cette mort plongeait les Egyptiens, de donner cent talents d'or au prêtre qui parviendrait à découvrir un nouvel Apis (5).

Malgré l'attachement frénétique des Egyptiens pour leur Apis, malgré toute la douleur qu'occasionait la mort de ce *Dieu,* il ne lui était pas permis cependant de vivre au delà d'un terme fixé, passé lequel ses prêtres le noyaient dans une fontaine (6), tout en laissant croire au peuple que le *taureau sacré* mettait fin lui-même à ses jours en se précipitant dans les flots. *Vingt-cinq* ans étaient le terme de la vie d'Apis, comme on peut l'inférer d'un passage de Plutarque (7). Le motif qui enga-

---

(1) Le coryphée dont il s'agit ici portait comme marque distinctive une baguette d'ivoire à la main, ce qui fit que les Grecs prétendirent qu'il remplissait les fonctions de *Mercure*. Les croque-morts, coryphées des pompes funèbres, portent aujourd'hui à leur boutonnière la baguette d'ivoire, insigne de leurs lugubres fonctions.

(2) L'initié, gardien du temple de la *Nuit*, avait la tête recouverte d'un masque de *chacal* que les Grecs prenaient pour un masque de *chien* (voyez Chacal); aussi cet initié était-il à leurs yeux le représentant de *Cerbère*.

(3) Πύλαι λήθης καὶ κώκυτοῦ. (Plutarq. *Traité d'Isis et d'Osiris,* chap. 13.)

(4) *Te canit, atque suum pubes miratur Osirim*
*Barbara, Memphitem plangere docta bovem.* (Tibull. 1. *Eleg.* 8.)

(5) Polyænus, *Strat.* 7.

(6) *Hunc bovem certis vitæ annis (ultra quos nefas est eum vivere) mersum in sacerdotum fonte enecant.* (Plin. lib. 8, cap. 46.)

(7) Ποιεῖ δὲ τετράγωνον ἡ πεντὰς ἀφ' εαυτῆς, ὅσον τῶν γραμμάτων παρ' Αἰγυπτίοις τὸ πλῆθός (a) ἐστὶ, καὶ ὅσων ἐνιαυτῶν ἔζη χρόνον ὁ Ἄπις. (Plutarq. *Traité d'Isis et d'Osiris*, chap. 29.)

(a) Il s'agit ici de l'alphabet sacerdotal.

geait les prêtres égyptiens à se défaire de leur Dieu après *vingt-cinq* années de service était fondé, comme nous le dit Ammien-Marcellin (1), sur les principes d'une science cachée. La mort, selon Arnobe, était le prix réservé à l'imprudent initié qui aurait révélé ce mystère; aujourd'hui on pourrait le dévoiler sans crainte, mais à regret je suis forcé de dire que je n'ai pu même en soupçonner le sens. Dupuis (2) suppose qu'il s'agissait d'astrologie, et admettant d'ailleurs qu'APIS n'était autre que la représentation vivante du *taureau zodiacal,* cet auteur nous donne une explication séduisante de ce mystère : comme chaque planète et chaque signe influent sur la durée de la vie, selon les dogmes astrologiques, chaque signe donnait autant d'années qu'il y avait de degrés d'ascension ou degrés d'anaphore; c'est-à-dire, autant qu'il montait de parties de l'équateur, durant l'ascension entière des trente degrés du signe ou de la partie du zodiaque mesurée par chacun des douze signes. On trouve dans Saumaise (3) la table des anaphores pour le climat d'Egypte, et le nombre climatérique donné par l'anaphore du *taureau* est de *vingt-cinq;* c'est par la même raison que la lune, qui a son exaltation au signe du *taureau,* donne aussi ce nombre de *vingt-cinq*. Or, comme cette même lune placée au taureau, suivant les principes de la science climatérique, donnait *vingt-cinq* ans de durée ou influait pour *vingt-cinq* ans dans la durée de la vie humaine et dans les combinaisons astrologiques qui en déterminaient la durée totale, on conçoit pourquoi le *taureau sacré* de Memphis, placé nécessairement sous l'influence de son patron le *taureau céleste,* ne devait vivre que *vingt-cinq* ans; et lorsqu'il s'avisait de démentir les calculs astrologiques, on le noyait sans autre forme de procès, afin de ne pas se trouver en contradiction avec les données d'une science réputée positive. Le savant Jablonski (4) a remarqué à ce sujet que le nombre *vingt-cinq* avait l'avantage de représenter une période égyptienne qui

---

(1) Amm. Marcell. lib. 22.

(2) *Origine de tous les cultes,* liv. III, chap. 8.

(3) Salmas. *De annis climater.*

(4) *Panth. Ægypt.* lib. 4, cap. 2.

ramenait le soleil et la lune en conjonction au même point du ciel à peu près par l'effet d'une apocatastase ou restitution des mêmes positions célestes. Or APIS, nous dit Dupuis, étant un emblème sacré relatif aux périodes luni-solaires et à la conjonction du soleil et de la lune au signe du *taureau* d'où partaient les mouvements célestes, APIS avait la même durée que la période de *vingt-cinq* années dont il exprimait la mesure, et avec laquelle il naissait et finissait. On s'explique ainsi le retard de plusieurs années que mettaient quelquefois les prêtres d'APIS pour trouver un successeur au *taureau sacré* lorsqu'il mourait avant ses *vingt-cinq* ans révolus, et cela parce qu'ils voulaient conserver l'égalité dans la période des APIS. C'est bien dommage pour ces ingénieuses explications que le *vigoureux* APIS n'ait jamais eu aucun rapport avec le *taureau zodiacal,* qui est un *bœuf* ou *taureau bistourné* (1). Le véritable motif de la noyade d'APIS sera aussi difficile à retrouver que la fameuse fontaine (2) où se consommait le déicide.

APIS était consacré à la *lune,* dit positivement Ammien-Marcellin; plusieurs auteurs prétendent, Horus-Apollon entr'autres, que ce fut parce que cet astre se trouve avoir son exaltation dans le signe du *taureau céleste :* ce n'est point là la cause de cette consécration dont nous parlent les Grecs; c'était parce qu'APIS, représentant d'Osiris, était comme lui *le principe de toute puissance humide et de toute cause productrice de l'eau* (3), et que la *lune* était considérée aussi comme *le principe de toute puissance humide;* car, selon les expressions du poëte Alcman, la *rosée* qui rafraîchit la terre desséchée par les ardeurs du soleil était *fille de cet*

---

(1) Voyez BOEUF.

(2) L'emplacement où se trouvait cette fontaine, appelée par Pline *fontaine des prêtres,* et par Solin (*cap.* 32), *fontaine sacrée,* était mis en Egypte, du temps même où l'on y trouvait encore des APIS, au nombre des choses introuvables et des énigmes insolubles; Stace (*Sylv.* 11. 2) prie Isis de vouloir bien l'enseigner elle-même à Metius Celer :

*Quos dignetur agros, aut quo se gurgite Nili*
*Mergat adoratus trepidis pastoribus Apis.*

(3) Voyez page 45.

*astre* (1). Ce fameux *taureau céleste* dans lequel la lune avait son exaltation a fait faire bien des contre-sens aux Grecs qui ont voulu pénétrer les allégories égyptiennes ; c'est ainsi que nous les voyons prendre Isis ( la Nature ) pour une personnification de la *lune*, et cela parce qu'elle se trouve représentée avec des cornes de *taureau*, ce qui faisait allusion, selon eux, à l'exaltation de la *lune* dans ce signe du *taureau céleste*, tandis que ces *cornes de taureau* entre lesquelles se trouvait le *disque solaire*



n'étaient, comme nous l'avons déjà vu (2), qu'un symbole composé, équivalent à celui du *disque solaire* au-dessous duquel est le *croissant de la lune*,



et qui exprime hiéroglyphiquement l'idée de *ciel*.

Il me reste à parler de la manière dont APIS rendait ses oracles. Je serai bref, car il ne s'agit ici que de croyances ridicules. Nous avons déjà vu que l'affection marquée d'Apis pour l'une ou l'autre chambre placées aux deux extrémités de son *promenoir* était regardée comme le présage certain d'une forte ou d'une faible crue du Nil. Le Dieu manifestait aussi l'avenir d'un individu par la manière dont il le recevait, et surtout par l'empressement avec lequel il prenait la nourriture que lui offrait le suppliant (3). Germanicus, dont il se détourna et de la main

---

(1) Le mouvement des révolutions de la lune, nous dit Plutarque ( *de la face qui paraît sur la lune*, chap. 27 ), excite des haleines tempérées, des rosées, et des vapeurs légères, qui s'étendent partout et qui suffisent à la nourriture des plantes.... Τῷ σάλῳ τῆς περιφορᾶς αὔρας τὲ παραμαρτεῖν ἀτρέμα καὶ δρόσους καὶ ὑγρότητας ἐλαφρὰς περιεχούσας καὶ διασυνειρομένας ἐπαρκεῖν τοῖς βλαστάνουσιν ; aussi, dans les tables de l'influence des signes du zodiaque, qui remontent à l'époque où le solstice d'été répondait au Cancer, le Nil débordant au solstice d'été, ce signe était sous l'influence de la *lune* et avait pour génie *Hermanubis* ( Anybis, voyez Chacal ), pour qualité élémentaire l'*aqueux* et l'*humide*, pour animaux les *aquatiques*, et pour couleur le *noir*.

(2) Page 32.

(3) Solin, c. 32. Cet auteur observe que parmi les indications qu'Apis donnait de l'avenir, celle qui tenait à la manière dont le *taureau sacré* recevait la nourriture qui lui était offerte se trouvait être la plus significative et la plus usitée.

duquel il ne voulut jamais accepter la pâture, mourut bientôt empoisonné par Tibère (1). Les prêtres égyptiens prédirent à Eudoxe qu'il serait célèbre par sa science, mais que sa vie serait de courte durée, parce qu'APIS avait *léché* son manteau (2) : je soupçonne fortement que cette prédiction n'a été faite qu'après coup. Les petits enfants dont APIS aimait à se voir entouré dans les fêtes solennelles qui lui procuraient les plaisirs de la promenade étaient les interprètes avoués du représentant d'*Osiris;* on prenait pour les oracles du Dieu les paroles sans suite qu'ils échangeaient entre eux en dansant autour de lui, ainsi que les vers détachés qu'ils chantaient en son honneur (3). On recevait encore d'une manière plus particulière les oracles d'APIS ; après l'avoir interrogé, on approchait l'oreille près de sa bouche divine, puis on sortait du temple, c'est-à-dire du *promenoir* ou de l'*écurie,* en se tenant les oreilles bouchées jusqu'à la place publique, et là on acceptait comme réponse du *taureau sacré* les premières paroles qu'on entendait proférer autour de soi (4).

## RÉCAPITULATION.

APIS, *taureau noir,* symbole de l'*abym,* ayant dans sa bouche le *scarabée ailé,* symbole de la *vie universelle* et de l'*intelligence suprême,* était pour les initiés le symbole composé de *tout ce qui est,* c'est-à-dire de DIEU à Memphis, comme BACIS *(taureau noir)* à Hermunthis, MNEVIS (autre *taureau noir*) à Héliopolis, AMOUN *(belier blanc)* à Thèbes, SOUQ (crocodile) à Coptos, etc. Pour les profanes, APIS n'était qu'un *taureau noir,* symbole de l'*abym* ou *grande mer,* dans

(1) Il paraîtrait que l'on consultait ainsi non-seulement APIS, mais en général tous les animaux sacrés. Élien (*de Animal.* lib. 8, cap. 4) nous parle d'un Ptolémée (Auletes selon toute apparence) qui se faisait un pieux devoir de nourrir un crocodile sacré : un jour, comme il n'avait pas voulu recevoir de la main du roi sa nourriture accoutumée, les prêtres furent consultés, et ils répondirent unanimement que c'était le présage de la fin prochaine du monarque, qui effectivement arriva peu de temps après.

(2) Diog. Laer. lib. 8.

(3) Plin. lib. 8, cap. 46.

(4) Pausan. *Achaic.*

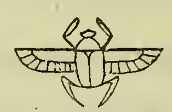
laquelle on supposait le monde plongé, et qu'on personnifiait sous la figure d'un homme appelé *Osiris,* ayant sur sa tête deux grandes plumes d'épervier et un phallus d'âne en érection.



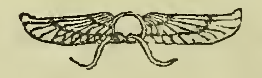
Le *Nil* étant un écoulement d'*Osiris* ou de l'*abym,* APIS devint le symbole du *Nil,* la partie pour le tout; et enfin ce même APIS finit par n'être que l'expression allégorique de l'*intumescence* périodique de ce fleuve. C'est comme étant symbole ou du *Nil* ou du *débordement* qu'on le retrouve sur des médaillons allaité par ISIS (la Nature).



On reconnaît APIS sur les monuments au *scarabée ailé*



qu'on trouve sur le garrot dans les figurines, ou placé au-dessus du *taureau noir* dans les bas-reliefs et dans les peintures. Le plus souvent c'est le *nœud ailé,*



abréviation hiéroglyphique du *scarabée ailé,* qui remplace ce symbole caractéristique. Quelquefois même c'est le *disque ailé du soleil*



qui exprime l'idée d'*intelligence suprême.*

Malgré les hypothèses les plus séduisantes, malgré les systèmes les plus brillants, APIS n'a aucun rapport avec le *taureau zodiacal,* qui est un *bœuf bondissant,* symbole de la *cessation du travail.*

# ASPIC.

L'Aspic est un serpent dont la morsure occasione une mort prompte, mais sans douleur (1). Le venin de ce reptile produit un assoupissement graduel, accompagné d'une légère moiteur; celui qui en est mordu expire, semblable au vieillard qui s'éteint ou à l'homme fatigué qui s'endort (2). Cléopâtre, prévoyant, après la bataille d'Actium, qu'elle aurait bientôt besoin d'avoir recours au suicide, fit essayer sur des esclaves l'effet des poisons et des reptiles; convaincue par sa propre expérience que la morsure de l'Aspic procurait la mort la plus douce, ce fut celle qu'elle choisit pour échapper à la honte de servir au triomphe d'Octave (3).

L'Aspic, en écriture hiéroglyphique, est le symbole de la MORT NATURELLE (4).

Son nom onomatopique est THIIT (5) ou TSITS (6); son nom mystique est

---

(1) L'Aspic était considéré cependant par les Egyptiens comme un serpent נחש (NESH), c'est-à-dire *mortel* ou *qui cause une mort violente.* Le mot נחש correspond au *nex* des Latins, le ש étant souvent rendu par *x*.

(2) Plutarque, *Vie d'Antoine.*

(3) Plutarque, *ibid.* Démétrius de Phalère, exilé dans la Haute Egypte par Ptolémée Philadelphe, avait déjà employé le même moyen pour échapper à l'ennui de l'exil et au dégoût de la vie.

(4) L'Aspic était surnommé, eu égard à sa valeur symbolique, עכשוב (OCSHUB), *terme de la vieillesse;* racines עכ (OC), ou plus correctement עק (OQ), *terme*, *fin*, *extrémité*, et שוב (SHUB), *vieillesse*, *caducité.* L'épithète donnée à l'Aspic par les Egyptiens finit par devenir chez les Hébreux le nom de l'Aspic lui-même.

(5) En grec ce mot s'écrit Θῆτ, l'η étant ici pour deux ι, et ce nom se prononce comme chez les Grecs modernes, *Thït;* c'est la racine du mot Θῆτα (thêta), nom qu'on donne à la lettre grecque majuscule Θ, qui dérive de la figure du bouclier Ἀσπὶς et dont la minuscule ϑ dérive de la peinture de l'Aspic, Ἀσπῖς, comme je le démontrerai, en traitant de l'origine des lettres, dans mon *Etude de la langue sacrée.*

(6) ציץ (TSITS) était principalement le nom qu'on donnait en Egypte à l'Aspic qui surmontait le bonnet du souverain pontife. Les Hébreux donnèrent ensuite ce nom à la lame frontale d'or du grand prêtre, sur laquelle était écrit le nom du Très-Haut. Ce nom étant onomatopique n'a pas de racine qui signifie *briller,* comme le pensent les rabbins.

THERMUT ou THERMUTI (1), et enfin son nom le plus usité en langue sacrée est MISIS (2).

L'ASPIC, THIIT, THERMUT, ou MISIS, était le serpent d'ISIS ( la Nature ) (3). C'était ce serpent qu'elle lançait contre les scélérats et les impies pour se venger, car les Sages de l'Egypte proclamaient que la pratique de toutes les vertus pouvait seule procurer à l'homme une longue vie; et comme parmi les vertus, la piété filiale est sans contredit la première, rappeler cette vertu c'est comme si on les eût toutes rappelées, de là cette sentence gravée en hiéroglyphes sur la plupart des monuments consacrés à ISIS, et que Moïse emprunta aux Egyptiens (4) :

HOMME, HONORE TON PÈRE ET TA MÈRE SI TU VEUX VIVRE LONGTEMPS.

Les Egyptiens représentaient Isis ayant un ASPIC en guise de diadème (5); quelquefois ils la représentaient tenant l'ASPIC à la main. C'était à cette dernière figure qu'on donnait plus particulièrement le nom d'ISIS THERMUTI ou d'ISIS THITAMBO (6).

Les Grecs qui adoptèrent les divinités égyptiennes, tout en rejetant la multiplicité des symboles, se contentèrent de personnifier la NATURE, qu'ils appelaient *Rhée* (7), par une jeune femme d'une beauté sévère, nue jusqu'à la ceinture, comme Jupiter, et tenant dans les mains soit le *globe du monde* que les antiquaires appellent *la pomme de Pâris*, soit un *sistre*, soit un *tambour* que les savants pren-

---

(1) Ælian. *De Animal.*, lib. 10, cap. 31.

(2) Horus-Apollon ( liv. 1, hiérogl. 58 ) écrit ce nom Μεῖσι. MISIS, en langue sacrée, signifie M-*force*, ISIS-d'ISIS.

(3) Ælian. *De Animal.*, lib. 10, cap. 31.

(4) Exode, chap. XX, vers. 12.

(5) Ælian. *loco cit.*

(6) Et non pas *Tithambo*, comme l'écrit Elien, *loco cit.*

(7) Ῥέα.

nent pour un miroir (1), soit enfin un ASPIC, telle que nous la représente un bronze de Caylus (2).



Cette même divinité portait chez les Romains le nom d'ALMA VENUS; c'est elle que Lucrèce invoque dans son poëme de *La nature des choses* (3).

La valeur symbolique de l'ASPIC nous donne dès à présent la clef d'un passage historique transmis par Plutarque dans le langage figuré des Egyptiens. Cet auteur, dans le *Traité de la fausse honte,* nous dit : *On raconte qu'Isis avait envoyé à Bocchoris un* ASPIC *qui, s'entortillant autour de sa tête, lui faisait ombrage et le forçait à juger impartialement, quoiqu'il fût d'un naturel violent et emporté.*

L'ASPIC étant le symbole de la MORT NATURELLE, l'*ombre* de cet ASPIC sera la *crainte* de cette même MORT. On explique ce passage en le traduisant ainsi : *La nature ayant donné à Bocchoris la crainte de la mort qu'il avait toujours devant les yeux, cette même crainte le forçait à juger impartialement, quoiqu'il fût d'un naturel violent et emporté,* et cela soit qu'il craignît d'être assassiné par ceux qui auraient été en butte à son caprice (4), ou bien soit qu'il appréhendât d'être privé

---

(1) Le *tambour* et le *sistre* ont la même valeur symbolique, c'est pour cela que dans un ancien tableau retrouvé à Herculanum, le *sistre* se trouve peint sur la peau du *tympanum* appartenant à la Bacchante surprise par un Faune.

(2) Caylus, tome IV, planche LXI, fig. 1. La belle statue trouvée à Milo en 1820, qu'on prend généralement pour une *Venus victrix,* est une *Rhée* (la Nature, mère des dieux); elle tenait dans sa main gauche le globe du monde. Le fragment de cette main tenant une sphère s'est retrouvé avec la statue, ce qui n'a pas empêché M. Millingen de proposer aux futurs restaurateurs un bouclier que cette statue tiendrait avec les deux mains, et cela sur l'autorité d'une pierre gravée d'origine équivoque.

(3) Lucret. *De naturâ rerum, invocat.*

(4) Les rois égyptiens, soumis à la loi comme le dernier des citoyens, surveillés par les deux castes nobiliaire et sacerdotale, pouvaient être déposés de leur vivant ou jetés à la voirie après leur mort.

des honneurs de la sépulture lorsque les actes de sa vie seraient jugés après sa mort (1).

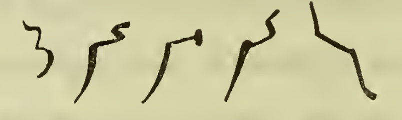
L'Aspic d'Isis, qui punissait les débauchés et les impies, devint par cela même le symbole de la *vengeance divine* ou pour mieux dire de sa *justice* (2). Aussi les Grecs mirent-ils l'Aspic entre les mains de Némésis et des Furies. C'était avec des aspics que les Euménides poursuivaient Oreste, et dans ce sens l'Aspic doit être le symbole du remords.

L'Aspic est ainsi représenté sur les monuments :



Le noir, le vert, ou le vert relevé de bleu, sont les couleurs qui lui sont affectées. Aussi le vert était-il la couleur de deuil chez les Egyptiens concurremment avec le jaune (3).

Dans les hiéroglyphes des papyrus on abrége ce symbole de plusieurs manières. Les plus usitées sont celles-ci :



---

Les Egyptiens n'ont jamais eu pour leurs rois nationaux, qui n'étaient proprement dit que des juges, la même vénération qu'ils avaient pour leurs animaux sacrés : aussi Tertullien qualifie-t-il avec raison les Egyptiens de *gens rixosa erga suos reges*.

(1) La privation de sépulture entraînait l'anéantissement de l'âme. Tout homme dont le cadavre avait été jeté dans le Nil (abym), ou abandonné aux chacals dans les sables du désert, ne devait pas ressusciter; il était mis au rang des morts que Dieu ne connaît plus. Quant à Bocchoris, c'était le Salomon de l'Egypte. Plutarque (*Vie de Démétrius*) nous a conservé un arrêt de ce roi. Cet arrêt, quoi qu'en ait dit Lamia, était digne de passer à la postérité; et de nos jours, dans le siècle des lumières, il ferait honneur à un commissaire de police. C'est de cet arrêt qu'on a tiré le conte intitulé : *Le cas de conscience.*

(2) Ælian. *De Animal.*

(3) Cette mode s'est conservée par tradition chez les Orientaux : les émirs qui se prétendent les descendants de Mahomet portent le turban vert en signe de deuil du prophète, et eux seuls parmi les Turcs ont droit de le porter.

Pour peindre la MORT NATURELLE *du soleil,* mort que les Egyptiens fixaient à l'équinoxe d'automne, on représentait le disque du soleil sur l'ASPIC,



et par extension ce symbole composé devint celui de *l'équinoxe d'automne.*

Un épervier, symbole du soleil, la tête surmontée du disque solaire placé sur l'ASPIC, indique *le soleil de l'équinoxe d'automne.*



Un homme à tête d'épervier étant le symbole du soleil personnifié, lorsqu'on le représente la tête surmontée du disque solaire sur l'ASPIC, ce nouveau symbole composé indique, comme le précédent, le *soleil de l'équinoxe d'automne.* Mais comme cet homme est le symbole du *soleil mourant,* alors on a soin de le représenter assis dans un bateau et ne pouvant soutenir le sceptre céleste qu'il tient dans la main.



Cette figure symbolique ne se trouve que dans les grands zodiaques où le luxe de la sculpture permet, comme dans le Zodiaque circulaire de Denderah, de le représenter ainsi (1). Ordinairement *le soleil personnifié de l'équinoxe d'automne* est représenté en PI thermique.



(1) Ce symbole détermine, dans le Zodiaque circulaire de Dendérah, *l'équinoxe d'automne* du second état du ciel qui correspond au zéro du Sagittaire.

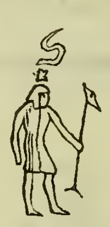
Il ne faut pas confondre l'Aspic *entourant* le disque solaire ou *placé sous* le disque solaire avec l'Aspic *prêt à mordre* ce même disque,



ou l'étoile qui est aussi le symbole du soleil.



Dans ce dernier cas le groupe hiéroglyphique indique le moment où le soleil *va être blessé* par la mort ; c'est alors le symbole du *solstice d'été,* époque où les *ténèbres mortelles* commencent à blesser la *lumière vivifiante.* C'est ainsi que dans ce même Zodiaque de Dendérah le *solstice d'été* est désigné par le soleil personnifié, tenant le sceptre céleste, la tête surmontée d'une étoile que va mordre l'Aspic (1).



C'est ainsi qu'on retrouve encore sur les jetons astrologiques ce même aspic attaquant le *soleil du solstice d'été,* représenté par un *homme à tête de lion radiée* (2).



(1) Ce symbole détermine dans ce Zodiaque le solstice d'été du quatrième état du ciel, correspondant au dix-septième degré du Cancer. Voyez Equinoxes *(précession des)* et Zodiaque.

(2) Caylus, *Antiq. égypt.,* tome vi.

Pour peindre la *mort naturelle* de la lune, c'est-à-dire la *néoménie,* on représente la nouvelle lune sur l'*abym* , d'où l'ASPIC l'empêche de sortir.



Quelquefois l'*abym,* ou grande mer qui enveloppe le monde, est figuré simplement par le caractère iconographique de l'eau; alors la *néoménie* est ainsi représentée :



Quelquefois aussi on supprime le caractère hiéroglyphique de l'*abym,* et cela surtout dans les hiéroglyphes cursifs des papyrus; alors la *néoménie* est représentée seulement par l'ASPIC et la lune.



Ce dernier groupe hiéroglyphique étant répété très-souvent dans les thèmes horoscopiques, il s'abrége ainsi sur les papyrus :



comme les deux précédents s'abrégent ainsi sur les monuments :



où la difficulté que présentait la gravure sur le granit et sur le marbre a forcé les sculpteurs de substituer des lignes brisées aux lignes courbes primitives.

Ces groupes doivent se traduire par NÉOMÉNIE, *absence de lune, nuit sans lune,* et *ténèbres profondes* (1). Mais comme les Egyptiens comptaient leurs mois lunaires

---

(1) Les Egyptiens donnaient au groupe composé de l'ASPIC *sur la lune,* le nom de חדש (EDSH), *edesh*, ce qui signifie MOIS OU NÉOMÉNIE.

à partir de la nouvelle lune, ces groupes hiéroglyphiques se traduisent le plus souvent par MOIS.

M. Champollion le jeune, qui ne croyait pas que la connaissance raisonnée des symboles fût indispensable pour comprendre l'écriture sacrée des Egyptiens, prend ce groupe,



ainsi altéré par la gravure,



pour une éprouvette, *instrument dont les Egyptiens se servaient pour connaître la dureté des pierres ou d'autres corps et pour percer les matières dures, et qui, par conséquent, exprime le verbe* ÉPROUVER *et par suite le verbe* APPROUVER (1). Puis, pour confirmer son dire, cet archéologue donne le dessin primitif de cette éprouvette prétendue,



ayant soin ici comme dans tous les passages à l'appui de renforcer la queue de l'ASPIC, de telle sorte qu'elle se termine carrément,



ou du moins que la queue soit aussi grosse que la tête. Cette petite supercherie ne pouvait être reconnue à moins qu'on ne remontât comme nous à la figure première de cette abréviation, chose que M. Champollion était loin de présumer. Mais si, pour ne pas renvoyer le lecteur aux monuments, nous consultons le témoignage

---

(1) Champollion, *Grammaire égyptienne*, 2e partie, page 156.

des savants qui ont donné des copies d'autant plus exactes des hiéroglyphes qu'ils n'avaient pas la prétention de les expliquer, on reconnaîtra aisément la falsification de la figure donnée par l'auteur de la Grammaire égyptienne. Caylus (1), qui nous la donne telle qu'il l'a copiée sur les monuments, termine la queue de l'ASPIC en pointe, telle qu'elle doit se terminer.



Le bon Kircher lui-même, qui du reste n'était pas très-scrupuleux lorsqu'il s'agissait d'altérer les caractères sacrés, ne s'est pas avisé de toucher à celui-ci. Il donne le dessin d'un Canobe dans lequel est plongé un oiseau ( selon toute apparence une *hirondelle*, symbole de la *lune*) et où l'on voit une inscription hiéroglyphique que je traduis par TEMPS OU ÉPOQUE (2) DE LA NÉOMÉNIE. Cette inscription hiéroglyphique n'est, du reste, que l'explication de l'allégorie que présente le vase sacré dans lequel l'*hirondelle* est plongée.



Il faut bien compter sur la crédulité du monde savant pour donner, comme M. Champollion, une pareille explication de ce groupe hiéroglyphique; on dirait que cet archéologue avait assisté à ces prétendues épreuves des matières dures. J'en appelle au bon sens : est-il nécessaire d'avoir un instrument *ad hoc* pour connaître la dureté d'une pierre? un marteau, un pic, ou un ciseau, ne suffisent-ils pas pour indiquer le plus ou moins d'adhérence des molécules dans le granit ou dans le marbre? et comment un instrument que M. Champollion représente carré

---

(1) *OEdip. Ægypt.*, tome III, page 458.

(2) Une *étoile* ou *le disque solaire* se traduit par *jour*, *an*, ou *époque*.

à son extrémité frappante pouvait-il servir à percer les matières dures? enfin, en admettant que ce fût une éprouvette, pourquoi signifierait-elle APPROUVER plutôt qu'ÉPROUVER? En s'appuyant sur la mécanique du sens commun, tout le monde comprendra qu'un instrument destiné à frapper et construit comme la prétendue éprouvette de M. Champollion ne pouvait pas offrir la solidité d'un pic ou d'un ciseau, outils plus simples et par conséquent plus naturels. Si nous consultons les monuments, nous ne trouverons jamais cette prétendue éprouvette entre les mains d'un homme ou d'une divinité, ce qui se serait infailliblement présenté si le dire de M. Champollion avait quelque fondement. Du reste, en traduisant les cartouches qui contiennent, non pas des noms propres, mais des dates, je démontrerai largement l'absurdité de l'explication donnée par l'auteur de la Grammaire égyptienne.

L'ASPIC, symbole de la MORT NATURELLE lorsqu'on le représente se mordant la queue,



c'est la MORT *qui se tue elle-même;* or la *mort* de la MORT c'est l'IMMORTALITÉ : de là vient que ce symbole en est l'expression, et non parce que le serpent en se dépouillant de sa peau semble rajeunir, ce qui faisait croire aux anciens, au dire des Grecs et des Latins, que le serpent était immortel. Les sages de l'Egypte étaient trop bons observateurs de la nature pour admettre une pareille niaiserie; d'autres ont cru que le serpent se mordant la queue était symbole de l'IMMORTALITÉ parce qu'il représente un cercle qui n'a ni commencement ni fin; mais alors on eût mis un cercle, ce qui eût été bien plus exact, car la tête de l'ASPIC présente toujours un commencement. Du reste, l'ASPIC, symbole de l'IMMORTALITÉ, est rarement représenté formant un cercle parfait, peu importe pourvu qu'il se morde la queue. Horus-Apollon (1) voit dans le *serpent se mordant la queue* ou *se dévorant,* un emblème de la *Nature* qui se recrée en se détruisant.

(1) Horus-Apollon, liv. 1, hiérogl. 3.

L'ASPIC, symbole de l'IMMORTALITÉ, enveloppe toujours le nom de l'ÊTRE SUPRÊME, soit qu'on l'écrive en hiéroglyphes



ou avec les caractères de l'écriture sacrée.



Dans le premier exemple tiré d'un abraxas de Montfaucon, l'ÊTRE SUPRÊME, IEOUA, *qui est tout ce qui est,* se trouve désigné en hiéroglyphes par la représentation des *quatre éléments réunis* qui expriment l'idée de *toute chose,* et par conséquent celle de l'ÊTRE SUPRÊME *qui est tout ce qui est.* L'eau est ici représentée par une écrevisse (1), le feu par un chien (2), l'air par un oiseau, et la terre par une lionne couchée (3).

Dans le second, l'idée de DIEU GRAND ET FORT est représentée par trois ailes d'épervier unies (Y) qui en langue sacrée expriment le nom de l'ÊTRE SUPRÊME. Cet abraxas correspond aux tablettes hébraïques où se trouvent trois י dans un cercle.

L'ASPIC, symbole de l'IMMORTALITÉ, entoure quelquefois le nom écrit en caractères sacrés de certains rois égyptiens qui avaient par leurs vertus mérité d'être considérés comme des dieux sur la terre. Horus-Apollon prétend au contraire que c'était le nom des mauvais rois (4); une pareille erreur n'a pas besoin d'être réfutée. Il faut bien se garder de confondre le *basilic figurant un cercle,* et qu'on

---

(1) Voyez CANCER.

(2) Voyez *Traité du Zodiaque de Dendérah*, 1re partie, page 28.

(3) Voyez SPHINX.

(4) Horus-Apollon, liv. 1, hiérogl. 58.

trouve sur le soleil personnifié (le plus souvent *homme à tête d'épervier*),



avec l'Aspic *qui se mord la queue.* Ce *basilic*, dont l'image en or surmontait la tête des divinités égyptiennes au dire d'Horus-Apollon (1), et que je n'ai retrouvé que sur les personnifications du soleil, est le symbole de la *lumière*, et non pas l'*éternité* (2).

L'Aspic, *se mordant la queue,* rendant saint et sacré le nom qu'il enveloppait, devint par extension le symbole de la pureté, de la consécration, et pour tout dire en un mot de l'initiation; aussi les initiés portaient-ils à l'annulaire de la main droite un anneau en forme d'Aspic.



Les Egyptiens pensaient, je ne sais pourquoi, qu'un nerf vital correspondait du cœur à l'annulaire. Cet anneau rappelait à l'initié ses devoirs et le rendait sacré aux yeux du peuple. Le grand prêtre, après avoir initié et sacré un Pharaon, lui mettait l'anneau d'initiation au doigt, et cette coutume s'était conservée dans le sacre des rois de France qui, après avoir été oints avec la sainte ampoule, recevaient de l'archevêque de Reims un anneau d'or *qu'il lui mettait au quatrième doigt de la main droite, comme signe représentatif de la toute-puissance et de*

(1) Horus-Apollon, hiérogl. 1.

(2) Horus-Apollon, qui (*loco cit.*) lui donne cette valeur, nous dit que les Egyptiens appelaient ce serpent οὐβαῖος, d'autres disent *uræus*, les Egyptiens l'appelaient אורחי (aurei), racines אור (aur ou or) *lumière*, et חי (ei) *vie; lumière vitale.* La contrée au centre de laquelle était située la ville appelée par les Grecs *Daphné*, contrée qui se trouve à l'orient du Delta, et où l'on adorait le *basilic* vivant comme représentant l'Être Suprême, s'appelait en égyptien אוראי (aurai), nom qu'on donnait aussi à la ville de *Daphné* : racines, אור *lumière*, אי *pays*; c'est-à-dire *contrée* ou *pays de la lumière.* Nous avons en Bretagne une ville que nous appelons aussi *Auray*.

*l'union intime qui doit régner entre le roi et son peuple,* à ce que prétend l'auteur de la *Correspondance secrète de la cour de Louis XVI* au sujet du sacre de ce roi.

Ce même anneau était aussi l'insigne des femmes mariées qui le portaient à l'annulaire de la main gauche, comme elles portent encore aujourd'hui l'anneau de mariage. Il servait à leur rappeler, comme aux initiés, la sainteté de leur état et à les rendre inviolables aux yeux des hommes, car l'adultère était puni de mort en Egypte. La femme qui s'était laissé séduire était noyée dans le Nil, et l'on crevait les yeux à son complice (1). La moindre privauté qu'on se serait permise auprès d'une femme mariée était punie d'un certain nombre de coups de fouet (2). Les filles, en revanche, jouissaient de la plus grande liberté. On conçoit qu'il était de toute nécessité, dans un pays assez débauché d'ailleurs, d'avoir une marque distinctive qui servît à reconnaître les femmes d'avec les filles, cette marque était l'anneau nuptial.

L'anneau des initiés était d'or, celui des femmes mariées était en argent, et les vierges de Phtha portaient l'anneau d'or, mais, comme les femmes, à l'annulaire de la main gauche.

Cet anneau, symbole de CONSÉCRATION, fut adopté par les peintres et les sculpteurs romains pour désigner les personnages qu'on avait divinisés après leur mort; mais au lieu de donner à cet anneau la forme d'un ASPIC *qui se mord la queue,* ils se contentèrent de graver l'ASPIC comme cachet sur une bague romaine. C'est ainsi qu'on a retrouvé les statues des empereurs Auguste et Claude déguisés en Jupiter ou en Apollon, ainsi que plusieurs autres personnages dont le nom est inconnu, portant à l'annulaire la bague décorée de l'ASPIC. Toutes les statues ou

---

(1) Diodore de Sicile (liv. 1, sect. 2) prétend que la femme adultère avait le nez coupé, et qu'on donnait mille coups de fouet au séducteur : Εἰ δὲ τις πλείσας μοιχεύσαί, τὸν μὲν ἄνδρα ῥάβδοις χιλίας πληγάς λαμβανειν ἐκέλευον, τῆς δὲ γυναικὸς τὴν ῥῖνα κολοβοῦσθαι. Les supplices ont pu varier selon les temps ou les nomes, mais toujours est-il que l'adultère était sévèrement puni en Egypte.

(2) Il est vrai que le coupable pouvait, après sa condamnation, entrer en marché avec le mari, et moyennant un présent se soustraire à la flagellation, qui n'était pas une plaisanterie, car c'était le mari qui l'administrait lui-même.

statuettes de ce genre sont en bronze : on a remarqué que cet insigne ne se trouve jamais sur les statues des divinités; en effet, le sculpteur voulait indiquer par l'anneau décoré de l'ASPIC que la statue, quoique représentant un homme, n'en était pas moins sacrée, l'individu représenté ayant été divinisé par un plébiscite ou par un sénatus-consulte. Winckelmann a vu dans cet ASPIC, sur l'anneau des statuettes d'Herculanum, la représentation du bâton augural (*lituus*), et a prétendu que le sculpteur avait voulu désigner par là la qualité d'augure dont étaient généralement revêtus les empereurs romains. Si Winckelmann y avait regardé de plus près, il aurait vu que ce ne pouvait être le *lituus* qu'on avait voulu désigner, car la forme du *lituus* est constante, et celles des ASPICS qui se trouvent sur les différents anneaux n'ont pas de forme arrêtée. Sur la bague d'Auguste on le trouve représenté ainsi :



sur celle de Drusus il a cette forme :



et sur celle de M. Calatorius c'est presque l'ASPIC des hiéroglyphes.



Enfin, si les sculpteurs avaient voulu désigner par cet anneau la qualité d'augure, il faudrait supposer qu'il y avait aussi des *auguresses*, car ce même anneau se trouve au doigt de plusieurs statues de femmes dans ces mêmes bronzes d'Herculanum. Bien plus, dans un tableau représentant Thésée, vainqueur du Minotaure, tableau retrouvé dans les fouilles de Résine, le héros athénien est représenté avec une bague à l'annulaire, laquelle est décorée aussi de l'ASPIC; le peintre voulait-il désigner par là la dignité d'augure romain dont aurait été revêtu le fils d'Egée ?

J'ai dit que l'ASPIC, symbole de la MORT NATURELLE, se trouve ordinairement

entre les mains d'Isis; on le retrouve également entre les mains des différentes divinités égyptiennes; il sert même à les faire reconnaître (1), mais alors cet ASPIC, *quoiqu'il ne se morde pas la queue,* est symbole d'IMMORTALITÉ. L'immortalité étant la qualité spécifique des dieux, lorsqu'on s'avisa de leur donner une forme humaine, on crut devoir les représenter avec l'ASPIC pour qu'il n'y eût pas d'équivoque; en effet, un être immortel pouvait seul jouer avec le reptile dont la morsure était réputée incurable (2).

L'ASPIC, symbole de la MORT, devenait par extension le symbole du *mauvais principe;* aussi les Egyptiens représentaient-ils Typhon avec des jambes terminées en ASPIC et tenant des ASPICS dans ses mains (3). Sur la *table égyptienne* (4) le *génie du mal* est représenté avec une tête de *crocodile* ayant le *glaive,* symbole de la *mort,* en guise de *phallus,* symbole de la *vie,* comme sur le vase égyptien dont j'ai déjà parlé (5); mais Typhon est aussi représenté sur cette même *table* avec trois têtes d'ASPICS qui remplacent la tête de *crocodile.*



Sur le plafond du temple de Thèbes ( temple de l'ouest consacré au *génie des ténèbres* ) on trouve Typhon représenté avec deux têtes d'ASPICS,



---

(1) Voyez Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris*, et Horus-Apollon, liv. 1, chap. 1.

(2) Hippocrate, *Aphorismes*.

(3) Voir page 16.

(4) Montfaucon, tome 2.

(5) Voir page 4.

et dans le temple d'Esné c'est un ASPIC *jambé* qui figure le *mauvais principe* (1).



Sur les monuments antérieurs aux Romains, Typhon est le plus ordinairement représenté en PI thermique.



L'ASPIC, symbole de la *mort,* devenait le symbole des *ténèbres* par opposition au *basilic* (2),



symbole du *soleil,* de la *lumière,* et de la *vie.*

L'ASPIC et le *basilic* enlacés représentaient l'idée de la DIVINITÉ SUPRÊME, *qui est tout ce qui est* selon les Egyptiens, et qui réunit par conséquent en ELLE les *deux principes,* le *bien* et le *mal,* la *vie* et la *mort,* la *lumière* et les *ténèbres :* ces deux serpents gravés dans la haute antiquité sur le fronton d'un temple indiquaient que ce temple était consacré à la DIVINITÉ *unique,* soit qu'on l'adorât sous le nom mystérieux d'IEOUA (DIEU) ou d'IEAOU (la *Nature*). L'ASPIC et le *basilic* unis étant devenus l'enseigne connue d'un édifice sacré, on les plaça ensuite sur les temples des *divinités* subalternes, puis enfin on les mit sur les édifices publics, et ces deux serpents peints sur une muraille finirent par équivaloir à cette inscription banale qu'on retrouve si fréquemment sur les édifices solitaires de nos grandes villes : *Il est défendu de faire ici des ordures* (3).

---

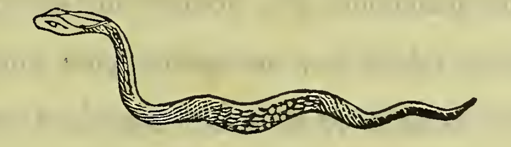
(1) Le serpent (נחש) qui tenta la première femme est ainsi représenté sur les monuments égyptiens, car ce ne fut qu'après la malédiction de Dieu qu'il perdit les jambes. Sur les monuments chrétiens des premiers siècles ce serpent est ordinairement représenté avec une tête d'homme.

(2) C'est le צפה (TsFH), *Tsephe* des Egyptiens, que les Arabes appellent *Tebham-Nasser.*

(3) Perse (satire 1) fait allusion à cette dernière valeur symbolique de l'ASPIC et du *basilic* entrela-

L'ASPIC, symbole de la MORT, devint aussi le symbole du *sommeil,* frère de la MORT (1). Le caducée de Mercure, où l'ASPIC et le *basilic* s'entrelacent, avait la double propriété d'endormir ceux qui étaient éveillés et d'éveiller ceux qui étaient endormis, propriétés dues à l'ASPIC, symbole des *ténèbres* et du *sommeil,* et au *basilic,* symbole de la *lumière* et de la *vigilance.*

Lorsqu'on trouve un ASPIC

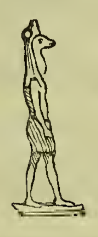


sur une tombe,



il indique d'une manière positive que celui auquel elle appartient est *mort naturellement,* c'est-à-dire de *vieillesse.*

Un homme à tête d'ASPIC, s'avançant, les poings fermés, dans une attitude menaçante, et derrière les figurines duquel se trouve une belière,



---

cés lorsqu'il conseille aux mauvais poëtes de peindre deux serpents en tête de leurs écrits pour empêcher que la critique ne les salisse.

*........... Per me equidem sint omnia protinus alba,*
*Nil moror. Euge, omnes, omnes bene miræ eritis res.*
*Hoc juvat : hic, inquis, veto quisquam faxit oletum.*
*Pinge duos angues : pueri, sacer est locus, extra*
*Mejite!*

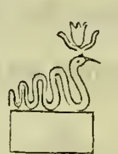
(1) L'effet du venin de l'ASPIC aurait suffi pour en faire le symbole du *sommeil*, en même temps que celui de la MORT. Aussi les poëtes lui donnent-ils toujours l'épithète de *somnifera.*

était la personnification de la MORT que certains dévots poltrons faisaient vœu de porter, après avoir échappé à quelque maladie où les avait précipités leur imprudence, le plus souvent la gourmandise, et cela afin d'avoir sans cesse sous les yeux l'image qui, leur rappelant un danger passé, les rendait très-circonspects pour l'avenir.

Je ne parlerai pas, dans ce premier volume, de la valeur symbolique des autres serpents, me réservant néanmoins d'en donner une idée dans les notes, lorsque la connaissance de cette valeur sera nécessaire pour l'intelligence des passages hiéroglyphiques que je traduirai. Je me borne donc ici à faire observer que l'ASPIC est le seul serpent auquel on ne donne jamais une tête fantastique dans les textes sacrés, tandis que le *basilic* est souvent représenté avec une tête de *Sérapis,*



l'*hydre* avec une tête d'*ibis*,



le *céraste* avec une tête de *belier,* etc.



Je m'étais fait une loi de ne point parler dans ce premier ouvrage, consacré principalement à l'*astrologie,* de ce qui peut avoir trait à l'*alchimie* égyptienne, dans laquelle se trouvent compris les remèdes et recettes pour échapper à la *mort*, pour conserver une *éternelle jeunesse*, pour *rajeunir* au besoin, en un mot, pour être *immortel;* cependant je ne peux, dans cette circonstance, résister au désir de faire connaître le fameux secret des *psylles.*

Tout le monde a entendu parler des *psylles ;* ce sont des charlatans qui possèdent un secret héréditaire pour guérir les morsures des serpents et pour manier les reptiles les plus venimeux sans crainte d'en être mordu. Les *psylles* étaient

connus dès la plus haute antiquité : on les voit encore aujourd'hui en Egypte jouant avec la vipère hajé; ils la métamorphosent en *bâton* (1) ou, pour mieux dire, ils la font tomber en catalepsie en lui crachant dans la gueule, puis ils la réveillent ensuite en la prenant par la queue et en la roulant fortement dans les mains. C'est dans les fêtes religieuses que la corporation des *psylles* se fait particulièrement distinguer : on voit ces énergumènes, presque nus, portant dans leur besace des vipères, les enlacer autour de leur cou, de leur bras, et s'en servir en guise de ceinture. Ils *forcent* même ces reptiles à les mordre sans craindre l'effet de leur venin, qui cependant sur tout autre individu provoquerait immédiatement des nausées et des vertiges; pour exciter l'admiration des spectateurs ils vont jusqu'à dévorer tout crus ces mêmes serpents. On remarque que le serpent le plus intrépide fuit le *psylle,* si celui-ci n'a pas le talent de l'arrêter en imitant le *cri d'amour;* mais le serpent, quelque agile qu'il soit, dès que le *psylle* lui a mis la main dessus, paraît engourdi. On a publié que les *psylles* ne faisaient leurs tours qu'avec des serpents apprivoisés, c'est une erreur : le premier serpent venu leur est bon. On croit généralement qu'ils ont la précaution d'arracher les dents canines des vipères, ou du moins de crever les vésicules qui contiennent le venin; c'est encore une erreur mise en crédit par des voyageurs qui veulent tout expliquer à la première vue : la vipère hajé dont les *psylles* se servent de préférence pour faire leurs tours, et qui ne les mord pas à moins qu'ils ne *la forcent* à mordre, se jette avec fureur sur tout ce qu'on lui présente, et des animaux soumis à l'expérience ont démontré que la vipère, si patiente entre les mains du *psylle,* est tout aussi dangereuse qu'une autre.

Les *psylles* forment une secte à part en Egypte; les plus considérés, c'est-à-dire ceux qui imitent le mieux le *cri d'amour,* sont employés par les gens riches

---

(1) C'étaient probablement des vipères tombées en catalepsie qui servaient de verge à Moïse, à son frère, et aux magiciens du Pharaon, en présence duquel ils faisaient assaut de miracles (Exode, chap. VII, vers. 10); mais la verge d'Aaron dévora toutes les autres.

pour purger leur maison des serpents dangereux qui peuvent s'y introduire, les autres sont réduits à exercer le métier de bateleurs sur la place publique.

On n'a jamais pu obtenir des *psylles* leur secret; ils affirment tous avec effronterie que la faculté de jouer avec les serpents venimeux est le privilége naturel de leur race, et ils prétendent que celui qui n'est pas fils de *psylle* ne pourra jamais parvenir à manier impunément une vipère. La même raison fut donnée au chevalier Bruce par les habitants du Sennaar, qui sont tous *psylles*. *Plusieurs gens du peuple*, nous dit cet intrépide et judicieux voyageur (1), *prétendaient qu'ils avaient un charme consistant dans quelques paroles et dans quelque arrangement de lettres; mais le fait est qu'ils savent tous le secret de garantir une personne des morsures des serpents* en la baignant avec des décoctions d'herbes et de racines. *J'ai vu plusieurs de ceux qui avaient été baignés et préparés pour une saison, faire à peu près les mêmes choses que les gens qui étaient naturellement invulnérables. On me donna les drogues nécessaires. Je me préparai plusieurs fois dans le dessein d'en faire l'expérience, mais au moment de la tenter le cœur me manquait. Je songeais qu'ils disaient toujours que le charme ne réussirait pas sur moi, parce que j'étais chrétien; et comme ils pouvaient profiter de ce prétexte pour me faire mordre, je ne crus pas devoir m'y exposer.* Il est à regretter que M. Bruce ne nous ait pas fait connaître les plantes qui servaient à préparer le bain préservatif de la morsure des reptiles, et surtout qu'il n'ait pas expérimenté sur un animal quelconque la vertu de ce bain. Il paraîtrait que l'habitude où sont les Arabes de mâcher, dès leur jeunesse, *une certaine racine pour se garantir du danger qui suit ordinairement la morsure des cérastes* (2), finit par incorporer chez eux la vertu de cette racine, ce qui justifie jusqu'à un certain point l'allégation des *psylles*.

Dieu a toujours mis le remède à côté du poison, et près du reptile dangereux se trouve toujours la plante qui neutralise l'effet du venin. C'est une vérité à

---

(1) *Voyage aux sources du Nil*, tome v, page 246.

(2) *Loco cit.* page 246.

laquelle on ne fait plus attention aujourd'hui, parce que notre médecine se base plutôt sur des systèmes brillants que sur une sage expérience : plus on étudie les livres, moins on observe la Nature; mais en Egypte, terre féconde, où naissent avec profusion les plantes venimeuses et salutaires, où chaque citoyen, plus que partout ailleurs, s'occupait de l'art de guérir (1), on connaissait généralement les sucs préservatifs de la morsure des serpents.

Le suc du *sycomore*, figuier d'Egypte (2), était le remède employé pour arrêter

---

(1) ............. Τῇ πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα
Φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα, πολλὰ δὲ λυγρά.
Ἰητρος δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων
Ἀνθρώπων. (*Hom. Odyss.* ch. 4.)

(2) J'ai déjà parlé du *figuier d'Egypte* dans une note de la page 8, de ce fameux *kenysiris* que Plutarque a pris pour le *lierre*, probablement parce que la feuille du *sycomore*



étant sans dentelure se trouve avoir un grand rapport avec celle de cet arbrisseau. Voilà pourquoi les ceintures de feuilles de *figuier* dont Adam et Eve couvrirent leur nudité, après leur désobéissance, ressemblent sur les monuments byzantins à une ceinture de *lierre*. Le *sycomore* (שקמה) est le plus productif de tous les arbres; son tronc donne du fruit et il en produit trois et quatre fois l'année. C'était du fruit de cet arbre dont se nourrissait le premier homme dans le paradis terrestre, et ce *figuier* produisant un bon fruit sans culture était appelé l'*arbre de vie*, symbole de l'*instinct* ou de l'*innocence* (*a*). Le *pommier*, au contraire, ne donnant à l'état sauvage qu'un fruit acide qui a besoin d'être amélioré par la culture, était dit l'*arbre de la science* et devenait le symbole du *bien* et du *mal*. Les prêtres égyptiens prétendaient que l'*instinct* abandonne l'homme en raison de la *science* qu'il acquiert, et que si l'homme civilisé ne vit que peu de temps, c'est parce qu'il contrarie à chaque instant la Nature. Si le premier homme s'en était tenu à l'*instinct supérieur* que lui avait départi la DIVINITÉ, disent les commentateurs de la *Genèse de Thout*, il serait resté immortel, car cet *instinct* lui aurait toujours fait distinguer, bien mieux encore qu'aux animaux, la nourriture qui lui était salutaire, d'avec celle qui pou-

(*a*) Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris*, chap. 15, nous dit que la *feuille de figuier* peignait hiéroglyphiquement un *roi* chez les Egyptiens, ou bien le *climat méridional du monde* (Θρίῳ Βασιλέα καὶ τὸ νότιον κλίμα του κόσμου γραφουσι) : à moins que par ce *roi* il n'entende *Osiris*, et par le *climat méridional du monde* la cataracte du sud, par où s'échappe l'eau de l'*abym*, j'avoue que je ne comprends pas ce qu'il a voulu dire, et j'atteste que je n'ai jamais trouvé la *feuille de figuier* signifiant *roi* ou *sud*. Mais je suis parfaitement d'accord avec lui lorsqu'il ajoute : μεθερμενευέται τὸ Θρίον ποτισμὸς καὶ κλὶνησις παντων, καὶ δοκεῖ γεννητικῷ μορίῳ την φύσιν ἐοικεναι. En effet, l'*arbre de vie* devait avoir des rapports avec l'*abym*, principe d'*humidité*, et par suite de *vie*, et surtout avec le *phallus*, abréviation hiéroglyphique de l'*âne*, symbole de la *vie*.

l'effet du venin des reptiles; il suffisait pour cela de laver immédiatement la plaie avec le lait d'une figue verte, de même que les Arabes aujourd'hui arrêtent l'effet de la piqûre du scorpion en frottant sur-le-champ la blessure avec du jus de citron. Mais lorsque le venin avait produit une partie de son effet, alors on faisait avaler au malade des pilules purgatives, dans la composition desquelles le suc de *figuier*, concrété au soleil, entrait comme base (1). Je n'oserai pas affirmer que ce

---

vait lui être nuisible ; mais le *premier homme* ayant voulu aller au delà de l'*instinct* pour se jeter dans la *science*, il était devenu mortel comme les animaux qui n'ont qu'un *instinct* très-borné. Adam ayant transmis le mal de la *science* à sa postérité, de là vient que notre vie est si courte, car plus que notre premier père nous dévorons le fruit empoisonné. Le *sycomore*, dont le fruit avait servi de première nourriture à l'homme, et qui était un remède souverain contre la morsure des reptiles, méritait donc le nom pompeux d'*arbre de vie* (עץ החיים). C'était avec du bois de sycomore qu'on fabriquait les cercueils de ceux qu'on regrettait et qu'on voulait voir renaître (*a*). Le *figuier* d'Egypte, *arbre de vie*, était aussi le symbole de la *vie humaine;* et lorsque l'Evangile (*b*) nous parle du *figuier* stérile maudit par Jésus, cette allégorie s'explique par la malédiction divine qui doit frapper, au jour du jugement, tout homme dont *la vie ne porte pas de fruits*, c'est-à-dire *qui n'est pas utile à ses semblables*. On attribuait au *figuier* comme à tous les arbres *saints*, la propriété de préserver de la foudre (*c*). Le *sycomore* était vénéré par les Athéniens qui lui donnaient le nom de *figuier sacré* (*d*). L'*acacia* (שטה) était appelé aussi par les Egyptiens l'*arbre de vie*, mais il était le symbole de la *vie future :* c'est toujours l'*acacia* qu'on retrouve comme *arbre de vie* sur les abraxas, et une branche de cet arbre était placée sur le cercueil, dans les cérémonies funèbres, comme symbole de *résurrection*.

(1) La figue entrait généralement dans tous les contre-poisons des anciens. Voici la recette de celui de Mithridate : 2 *figues*, 2 *noix*, 20 feuilles de *rue*, 1 grain de *sel*, le tout pilé ensemble et pris le matin à jeun.

*Antidotus vero multis* Mithridatica *fatur*
*Consociata modis : sed magnus scrinia regis*
*Cùm raperet victor* ( Pompeius) *vilem deprendit in illis*
*Syntesim*, *et vulgata satis medicamina visit*

(*a*) On a cru que les anciens Egyptiens employaient le bois de *sycomore* dans la construction de leurs cercueils parce qu'il est incorruptible, c'est une erreur qui semble justifiée par la conservation des cercueils de momies. Le *sycomore*, exposé dans un endroit humide, se corrompt comme tout autre bois, et la conservation des cercueils n'était due qu'à leur position dans un hypogée à l'abri de l'air et très-sec. Les expériences du chevalier Bruce (voyez *Voyage aux sources du Nil*, tome 5, page 7) ont démontré cette erreur; c'était parce que le *sycomore* était le symbole de la *vie* qu'on le choisissait de préférence pour en faire des cercueils.

(*b*) Matthieu, chap. XXI, vers. 18 et suiv.; S. Marc, chap. XI, vers. 12 et suiv.

(*c*) Plutarque, *Propos de table*, liv. 4, 2e quest.

(*d*) Plutarque, *loco cit.*, liv. 7, 4e quest.

soit en se frottant avec du *lait de figues* que les *psylles* de nos jours parviennent à se mettre à l'abri de la morsure des serpents; mais les *psylles* du temps des Pharaons n'avaient pas d'autre secret. Le *figuier* n'est pas le seul arbre qui jouisse de cette propriété, le *frêne* la partage si même il ne la possède pas à un degré supérieur. Je ferai remarquer que le serpent ne se trouve jamais sur le *figuier*, et que, recouvert de feuilles de *figuier* ou de figues, il tombe dans l'engourdissement comme lorsqu'il est entre les mains des *psylles* (1). Voilà pourquoi le paysan qui porta l'Aspic à Cléopâtre avait recouvert ce reptile dangereux avec des figues et des feuilles de *figuier*, car tout autre fruit ou toutes autres feuilles n'auraient offert aucune sécurité au porteur, et cet aspic engourdi ne se détermina à piquer Cléopâtre qu'après avoir été irrité par elle avec un fuseau d'or.

Je ne donne le *suc de figuier* comme remède contre la morsure des serpents que sur la foi des papyrus où cette recette se trouve avec d'autres qui ont la propriété de *rajeunir* et même de rendre *immortel;* n'ayant pas été à même de faire

---

*Bis denum* rutæ *folium*, salis *et breve granum,*
Jugulandesque *duas totidem cum corpore* ficus.
*Hœc oriente die pauco conspersa lyœo*
*Sumebat*, *metuens dederat quœ pocula mater.*

(Fragment de *Serenus Samonicus*, rapporté dans l'Histoire de la médecine de Le Clerc.)

Je pense que les pilules des bramines, antidote souverain contre la morsure des serpents, et dont le colonel Fullarton, qui s'en était procuré par l'entremise du missionnaire Swartz, a reconnu l'efficacité au siége de Carrore, doivent être à peu près comme les pilules égyptiennes; cependant l'effet n'est pas le même : celles-ci devaient être laxatives, tandis que celles des bramines produisent l'effet d'un narcotique et jettent le malade dans le délire.

(1) Le *figuier* avait, selon l'attestation des anciens, non-seulement la propriété d'engourdir les serpents, mais encore les taureaux les plus furieux qui, du moment où ils étaient attachés de court à un *figuier*, devenaient doux et patients comme des bœufs domptés; de là le proverbe égyptien : *C'est le taureau attaché au figuier*, pour dire *C'est un homme violent que dompte la nécessité.* Toute viande coriace, suspendue au *figuier,* s'attendrit en peu de temps, et un quart d'heure suffit pour faire qu'un vieux coq, fraîchement tué, soit aussi tendre qu'un poulet. Nos paysans, pour accélérer la vertu du *figuier*, ont même soin de faire boire du vinaigre à la volaille qu'ils se proposent de manger de suite.

(Voyez Plutarque, *Questions de table*, liv. 6, 10<sup>e</sup> quest.)

d'expérience à cet égard, je n'ose affirmer son efficacité; mais voici contre le venin des reptiles les plus dangereux un remède dont je peux répondre :

Prenez 125 grammes d'huile d'olive fine, un litre de vin blanc, mettez-y une forte pincée de son de froment, un peu de sel, et une poignée de *liber* de frêne; faites bouillir, passez dans un linge, et cette liqueur qu'on peut conserver aussi longtemps qu'on voudra est un remède souverain contre le venin de toute espèce de reptiles.

Lorsqu'on vient d'être piqué et qu'on a le remède sous la main, il suffit, après avoir lavé la plaie avec de l'eau tiède, d'y appliquer une compresse imbibée dans la potion et d'en boire un demi-verre. Mais si le venin a eu le temps de faire une partie de son effet, si le vertige et les nausées se déclarent, alors on en boit un verre d'heure en heure. Enfin, si le malade est enflé, il suffit de suivre le même traitement, mais il faut alors avoir soin de placer sur les parties enflées des cataplasmes de plantes émollientes qu'on fait bouillir préalablement dans le remède, et pourvu qu'il reste au malade un souffle de vie, on peut être assuré de le sauver. Il arrive souvent que des personnes mordues par des vipères et n'ayant été guéries qu'avec des palliatifs éprouvent un malaise général, une inquiétude fébrile, et même quelquefois des nausées, lorsque arrive l'époque où elles ont été piquées. En se servant de la recette indiquée, elles sont sûres de se guérir radicalement, mais je dois prévenir que ce remède, qui ne produit aucun effet sur les personnes qui n'ont pas été mordues, les remettra d'abord dans l'état où elles étaient lorsque le venin agissait avec le plus de force sur elles avant qu'on ait employé les palliatifs.

Les parties constituantes du spécifique que je viens de donner, et que je dois à un pauvre instituteur primaire (1), possèdent en particulier la propriété de neu-

---

(1) M. Bergeon, instituteur primaire à Sablon (Gironde), a guéri gratis, pendant vingt ans, avec cette recette, tous les paysans qui se sont adressés à lui, et bien souvent lorsqu'ils étaient abandonnés par nos Esculapes campagnards, qui cependant ne les abandonnent qu'à l'agonie. Je dois à l'amitié dont il m'honore le remède que je publie.

traliser le venin des reptiles. Le lieutenant Willam Paterson nous affirme (1) qu'un fermier du cap de Bonne Espérance, qui avait été mordu au pied par un *kouseband* (serpent jarretière), s'était guéri en trempant son pied dans de l'eau froide où l'on avait mis beaucoup de *sel.* Le docteur Syde (2) avait éprouvé que l'huile était le meilleur remède contre les piqûres des scorpions, et il n'en employait pas d'autre. Je trouve dans un Dictionnaire de botanique (3) que *pour les morsures et piqûres de serpents on doit avaler du jus de frêne et en appliquer le marc sur la plaie;* et le lieutenant Smith ayant eu son domestique mordu par un *covra-manilla,* petit serpent très-dangereux de l'Indostan, il le guérit en lui faisant boire du vin de Madère chaud et en le tenant, pendant vingt-quatre heures, dans un état complet d'ivresse.

## RÉCAPITULATION.

L'Aspic



est le symbole de la MORT NATURELLE, c'est-à-dire d'une MORT *douce* résultant d'une extrême vieillesse; il peut être aussi le symbole de toute MORT occasionée par une maladie de langueur, mais jamais d'une *mort violente.*

L'Aspic entre les mains d'Isis devient par extension le symbole de la JUSTICE *divine.*

L'Aspic *se mordant la queue* ou *se suicidant*



est le symbole de l'IMMORTALITÉ qui est la *mort de la mort.*

---

(1) Quatre Voyages dans le pays des Hottentots et la Cafrerie en 1777, 78, et 79, par le lieutenant W. Paterson. Appendix (poisons tirés du règne animal).

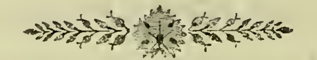
(2) *Ibid.*

(3) Dictionnaire botanique et pharmaceutique. Rouen, 1790.

L'ASPIC, quoiqu'il ne soit pas représenté *se mordant la queue,* est encore le symbole de l'IMMORTALITÉ lorsqu'on le trouve entre les mains d'une divinité personnifiée, autre qu'Isis ou *Typhon.*

L'ASPIC devient par extension le symbole du SOMMEIL lorsqu'il est enlacé avec le *basilic,* symbole de la *vigilance.*

Toute représentation à tête d'ASPIC est le symbole de *Typhon* lorsqu'on le considère comme *génie de la* MORT *naturelle* ou des *ténèbres*, mais jamais lorsqu'on le considère comme *génie* du *vent pestilentiel,* du *désert*, de la *mer,* ou de la *mort violente.* Le *Typhon* à tête d'ASPIC était un *génie révéré,* quoique *redouté*, auquel on élevait des temples. On lui offrait des sacrifices pour le rendre favorable ; tout le monde désirait avoir affaire à lui, car, puisqu'il faut mourir, une *mort douce* est préférable à toute autre. Ce *génie* n'avait pour ennemi en Egypte que les chercheurs de *panacée,* qui s'étaient mis en tête de le détrôner.

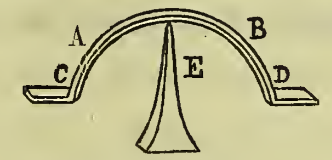


# BALANCE.

La BALANCE est le symbole de la JUSTICE DIVINE.

Son nom égyptien est MAZNIM (1).

La BALANCE *égyptienne*




diffère de la BALANCE *grecque ;*



car, au lieu de se composer, comme cette dernière, de deux *plateaux* suspendus par des *cordons* aux extrémités d'un *fléau* en équilibre dans une *châsse,* la BALANCE *égyptienne* consiste en un *arc* de métal AB en équilibre sur un pied E, les deux extrémités horizontales C et D faisant l'office de *plateaux.* Sur les monuments égyptiens, au lieu de peindre toutes les parties de la BALANCE, on se contentait de représenter la partie principale



qui, ayant beaucoup de rapports avec un *joug,* fit que les Grecs et les Latins lui en donnèrent le nom (2). Sur les papyrus on trouve cependant quelquefois toutes les parties de la BALANCE,



(1) מאזנים (MAZNIM), *balances.*

(2) Ζυγὸς chez les Grecs et *jugum* chez les Latins signifie *joug* et par extension BALANCE.

qu'on abrége ainsi :

et qui le plus souvent sont même réduites à cette figure :

Comme la BALANCE *égyptienne* et surtout ses abréviations n'ont aucun rapport avec la BALANCE *grecque,* plusieurs antiquaires ont prétendu que la BALANCE ne se retrouvait pas sur les monuments égyptiens; ils se trompent : la BALANCE, symbole de JUSTICE DIVINE, se trouve sur la plupart des monuments, et même on la voit ainsi représentée :

mais dans les inscriptions hiéroglyphiques postérieures à notre ère.

J'ai dit que la BALANCE était pour les Egyptiens le symbole de la JUSTICE DIVINE; en voici la raison :

De temps immémorial et jusqu'au règne de Sésostris (1), l'Egypte se divisait en trois royaumes fédérés, gouvernés par des rois électifs. Tous les ans, au solstice d'été, Héliopolis, Memphis, et Thèbes, capitales des trois royaumes, nommaient chacune *dix représentants* qui se réunissaient à Memphis, centre de l'Egypte, pour juger en dernier ressort les différends qui s'élevaient entre les rois, les nomes, et les villes (2). Ces *trente députés* qui juraient de ne point avoir égard aux demandes des rois si elles leur paraissaient injustes, tenaient pendant *un mois* leurs séances

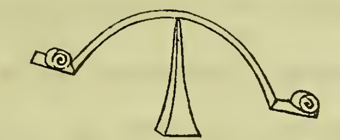
---

(1) C'est-à-dire 1500 ans avant notre ère.

(2) Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle,* nous présente ces trente juges comme *une compagnie qui jugeait tout le royaume,* de telle sorte qu'ils étaient les seuls juges de l'Egypte; on concevra facilement que ces trente juges, eussent-ils été trente Dandins exploitant la justice nuit et jour, n'auraient jamais pu suffire pour vider tous les procès de l'Egypte. Diodore (liv. 1er, sect. 2) les compare (encore n'est-ce que pour la justice de leurs arrêts) à l'aréopage d'Athènes et au sénat de Sparte. Je crois devoir plutôt les comparer aux *pylagores* (*a*) qui se réunissaient dans le temple de Cérès Am-

(*a*) Les *pylagores* étaient les députés des villes grecques qui discutaient les intérêts généraux des républiques fédérées dans le conseil des Amphictyons. (Voyez Harpocrate *in voce* Πύλαι).

entre les pates du sphinx de Djizé autour de l'*ariel* (1). Chaque député présidait à son tour (2), et c'était sur la lecture des mémoires présentés par les parties qu'ils prononçaient leurs sentences (3), en se conformant pour la *forme* aux huit codes de Thout, et pour le *fond* à leur seule conscience. Lorsque les voix étaient partagées, ils s'en référaient au *jugement de* Dieu; et voici en quoi consistait ce *jugement :* on mettait les mémoires des parties dans les plats de la balance placée sur l'*ariel,* et le mémoire qui *pesait le moins,* qui *montait vers le ciel,* que Dieu *attirait vers lui,* gagnait son procès; tandis que celui qui tombait vers la terre, et que la Divinité *semblait repousser,* perdait sa cause.



Ce *jugement de* Dieu semble absurde, cependant il était fondé sur cet axiome

---

phictyonide aux Thermopyles ou dans le temple d'Apollon à Delphes, considéré comme *centre* du monde, pour y concilier les intérêts divers des républiques fédérées de la Grèce, ou mieux encore aux assemblées des druides qui se réunissaient tous les ans à *Maintenon*, centre des Gaules (*a*), pour juger en dernier ressort les causes nationales des différents cantons et punir au besoin les rois et les vergobrètes.

(1) L'*ariel* est un bloc de granit sur lequel on proclamait les nouveaux rois devant les ordres assemblés. Il doit se trouver encore entre les pates du sphinx de Djizé et avoir neuf coudées de hauteur.

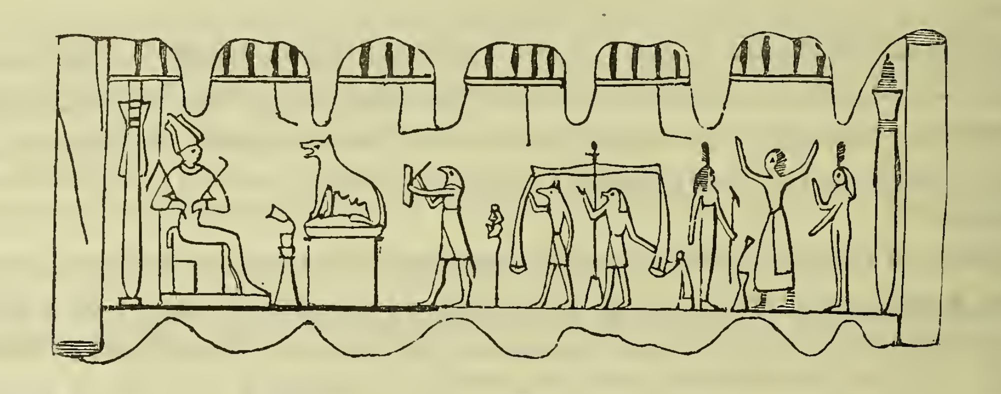
(2) La session durant un mois, le mois égyptien étant de trente jours, chaque député présidait une séance.

(3) On concevra que si ces trente députés ne permettaient pas à de verbeux avocats (et il y en avait en Egypte) de venir embrouiller les affaires pour éclairer leur justice, ce n'était pas *parce qu'ils craignaient la fausse éloquence qui éblouit les esprits et émeut les passions,* car de vieux juges ne sont pas impressionnables; c'était tout bonnement par la raison qui fait qu'on ne permet pas en France aux pétitionnaires d'envoyer des avocats comme plaideurs à la chambre des députés.

(*a*) César, dans ses *Commentaires,* liv. vi, chap. xii, nous dit : *Ii* (druides) *certo anni tempore in finibus Carnutum, quæ regio totius Galliæ media habetur, considunt in loco consecrato. Huc omnes undique qui controversias habent, conveniunt, eorumque judiciis decretisquè parent.* J'ai cru pouvoir déterminer la position de ce *lieu sacré, centre de la Celtique et situé sur les confins du pays de Chartres,* à Maintenon, ville située entre Chartres et Dreux *(Druidum civitas).* La vaste plaine, recouverte de monuments druidiques, qui se trouve derrière le château, semble confirmer l'opinion que c'était là où les druides *tenaient*, une fois par an, *la main* de justice.

égyptien : BON DROIT *est concis,* FRAUDE *est verbeuse* (1). Homère fait allusion à cette coutume égyptienne lorsqu'il nous représente Jupiter perplexe sur la question de savoir s'il doit sauver Hector ou l'abandonner à sa triste destinée, lorsque ce héros se détermine enfin à combattre le terrible Achille. D'un côté, Apollon le protége, et sa piété envers les dieux milite en sa faveur; mais, de l'autre, l'inexorable Pallas, qui favorise le fils de Pelée, invoque contre le fils de Priam les lois immuables du destin. Jupiter, pour en finir, s'en réfère au *jugement de* DIEU; il déploie ses BALANCES d'or, place dans les bassins les destinées d'Achille et d'Hector, qui décident du trépas (véritables pièces du procès dans cette circonstance), et le bassin d'Hector descendant vers les enfers, Apollon même l'abandonne (2).

La BALANCE, considérée comme l'instrument de la JUSTICE DIVINE, se retrouve chez les auteurs les plus anciens. Job, fort de sa conscience, s'écrie dans son désespoir : *Que* DIEU *me pèse dans la* BALANCE *de sa justice, et qu'il reconnaisse mon innocence* (3)! Lorsqu'on retrouve en Egypte les peintures du *jugement dernier,*



(1) On comprend de quelle importance pouvaient être pour les plaideurs non-seulement la concision des mémoires présentés, mais encore la manière dont ils étaient transcrits; aussi les scribes égyptiens qui confectionnaient des *grosses*, comme nos avoués, *grossoyaient-ils* consciencieusement.

(2) Ἀλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπὶ κρουνοὺς ἀφίκοντο,
Καὶ τότε δὴ χρύσεια πατὴρ ἐτίταινε τάλαντα·
Ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρε τανηλεγέος θανάτοιο,
Τὴν μὲν Ἀχιλλῆος, τὴν δ' Ἕκτορος ἱπποδάμοιο.
Ἕλκε δὲ μέσσα λαβών· ῥέπε δ' Ἕκτορος αἴσιμον ἦμαρ,
Ὤχετο δ' εἰς Ἀΐδαο· λίπεν δὲ ἑ Φοῖβος Ἀπόλλων. (Homère, *Iliade*, chant XXII.)

(3) ישקלני במאזני צרק וירע אלוה טמתי׃ (chap. XXI, vers. 6). La Vulgate traduit : *Appendat me in statera justa, et sciat Deus simplicitatem meam.*

la BALANCE dans laquelle sont pesées les *bonnes* et les *mauvaises* actions est toujours représentée comme figure principale du tableau (1).

---

(1) Deux *génies*, le *génie de la lumière* (homme à tête d'épervier) et le *génie des ténèbres* (homme à tête de chacal), se tiennent ordinairement près des plateaux de la BALANCE *d'éternelle justice*, où sont pesées les *bonnes* et les *mauvaises* actions de l'*âme en peine* (femme ayant les mains tendues vers le ciel). On retrouve parmi les sculptures du moyen âge de pareilles représentations, plus ou moins caractéristiques, telle est le *jugement dernier* figuré sur le chapiteau d'une colonne dans l'église Saint-Eutrope, à Saintes : on sait qu'à l'époque où cette église fut construite, les bons moines n'accordaient l'absolution qu'aux pénitents qui étaient *légers devant Dieu;* et pour se rendre *léger,* il fallait se placer dans la sainte BALANCE du couvent et fournir en argent ou en présents quelconques, un poids égal au moins à celui de son individu. Mais rien n'égale la confession dans la BALANCE japonaise : « Lorsqu'un Japonais, tourmenté par sa conscience, veut obtenir le pardon de ses péchés, il se rend « dans un désert affreux, bordé de montagnes et de rochers escarpés qu'il lui faut franchir. Il rencontre « des hermites aussi sauvages que le lieu qu'ils habitent, qui le conduisent vers d'autres hermites plus « sauvages encore. Ceux-ci s'emparent du pénitent, et, pour le préparer à la confession, le tour- « mentent par tous les genres de mortifications et d'austérités qu'ils peuvent imaginer. Ils l'exténuent « par des jeûnes excessifs, et, malgré sa faiblesse, le font gravir sur des roches escarpées, franchir « des montagnes et des précipices. Ce qu'il y a de plus terrible c'est que le pénitent est obligé, sous « peine de mort, de subir toutes les mortifications qu'il plaît aux hermites de lui imposer; et s'il lui « arrive de manquer en quelques points aux devoirs qui lui sont prescrits, les hermites impitoyables le « suspendent par les mains à un arbre qui donne sur un précipice et le laissent dans cet état. Lorsqu'il « a eu assez de force pour soutenir ces premières épreuves, on le conduit à travers de sentiers impra- « ticables, dans une campagne où il est obligé de rester pendant un jour et une nuit, les bras croisés « et le visage appuyé sur ses genoux. Si la gêne d'une pareille posture le force à chercher quelque « soulagement, de grands coups de bâton, appuyés par les hermites vigilants, avertissent le malheu- « reux pénitent de son relâchement : il faut qu'il emploie tout le temps qu'il passe dans cette attitude « gênante, à faire une revue exacte de toutes les fautes dont il s'est rendu coupable. Le temps prescrit « pour cet examen étant expiré, il faut qu'il marche avec les mêmes fatigues, jusqu'à ce qu'il arrive « sur la cime d'un rocher, lieu destiné pour la confession. Dans le sein de ce rocher est une grosse « barre, à l'extrémité de laquelle pend une BALANCE; les hermites mettent le pénitent dans un des bas- « sins, et dans l'autre un contre-poids pour tenir la BALANCE en équilibre : ils la poussent ensuite hors « du rocher, de manière qu'elle demeure suspendue en l'air au-dessus d'un précipice. C'est dans cette « situation que le pénitent, plus mort que vif, doit faire à haute voix une confession exacte et sincère « de tous ses péchés. Si les hermites s'aperçoivent qu'il déguise quelques circonstances, ou qu'il se « trouble dans le dénombrement de ses fautes, ils donnent à la barre un certain mouvement qui fait « sauter la BALANCE et renverse le pénitent dans le précipice. Purcha dit : *qu'il y a un des bassins de la* « BALANCE *qui reste vide; qu'à mesure que le pénitent confesse un péché, le bassin vide penche vers le* « *précipice, et celui dans lequel est le pénitent, du côté de l'hermite qui tient la barre.* Quand le pénitent « a achevé sa confession, les deux bassins se trouvent en équilibre ». (*Dictionnaire des cultes religieux*, au mot : CONFESSION.)

La BALANCE étant en Egypte l'instrument qui, dans les affaires douteuses, servait à faire connaître aux hommes l'opinion de la DIVINITÉ, devint le symbole de sa JUSTICE, c'est-à-dire de la JUSTICE *par excellence.* Chez les Celtes, où le *jugement de* DIEU consistait dans le *duel* (1), l'ÉPÉE, instrument qui servait à transmettre aux hommes la volonté de DIEU dans une cause où les voix étaient partagées, devint le symbole de la JUSTICE DIVINE; c'est pour cela que les Latins représentaient indifféremment Thémis tantôt avec une BALANCE à la main, tantôt avec une ÉPÉE. Dans les ARMES actuelles de France, l'ÉPÉE sert de pied à la BALANCE, et notre CHARTE s'appuie sur le symbole composé de JUSTICE DIVINE.

La JUSTICE *humaine* était symboliquement représentée en Egypte par une *femme assise sur la pierre cubique* (2), *ayant le bras droit plié*



(1) César nous dit (*Commentaires*, liv. VI) que les druides, qui étaient exempts du service militaire (*druides a bello abesse consueverunt*), choisissaient leur chef parmi les plus puissants de l'ordre, et lorsque plusieurs concurrents se présentaient avec des titres égaux, on nommait alors le *souverain pontife* à la pluralité des voix, et même quelquefois on faisait battre les concurrents, c'est-à-dire qu'on s'en référait pour le choix au *jugement de* DIEU, car c'est ainsi que je pense devoir entendre ce passage : *Hoc mortuo, si quis ex reliquis excellit dignitate, succedit. At, si sunt plures pares, suffragio druidum adlegitur : nonnunquam etiam de principatu armis contendunt.*

(2) La *pierre cubique*, qui joue un si grand rôle dans la maçonnerie moderne, était en Egypte le symbole de la JUSTICE *légale*, et la *pierre brute* était le symbole de la JUSTICE *naturelle.* Dans l'antiquité primitive c'était sur des *pierres brutes*, telles que nos *Dolmens*, que siégeaient les juges qui ne connaissaient d'autres lois que celles du talion. Mais, lorsque la société fut régie par des coutumes traditionnelles ou par des lois écrites, lorsque les arts progressant avec la société permirent de donner aux tribunaux une forme moins sauvage, alors on tailla la *pierre brute*, et cette *pierre taillée*, placée devant la *porte* ou dans la *cour* (*a*) d'un roi, devint le *tribunal* où l'on venait implorer sa JUSTICE, c'est-à-dire

(*a*) Les rois, entourés de leurs conseillers, rendant la JUSTICE dans la *cour* de leur palais ou devant la *porte* de leur palais, de là l'origine de *cour royale* et de *sublime porte. Beatus vir qui implevit desiderium suum ex ipsis! non confundetur, cùm loquetur inimicis suis in* PORTA. (Psalm. 126, vers. 6.)

pour figurer la *coudée,* telle que les Grecs représentèrent ensuite Némésis, déesse de la JUSTICE *distributive* (1). *Un bras plié, la main ouverte,*



devint par abréviation le symbole de la JUSTICE *humaine* qui, proportionnellement à sa grandeur, punit le crime ou récompense la vertu (2).

---

l'application de la loi. Ces *pierres cubiques* sur lesquelles on répandait l'*huile*, symbole de *consécration*, étaient considérées comme *sacrées :* devenues symbole de la JUSTICE *légale*, par opposition aux *pierres brutes*, symbole de la JUSTICE *naturelle,* on s'explique pourquoi les Egyptiens disaient que *le second Thout, architecte sublime, avait le premier taillé la pierre brute,* pour dire que *le second Thout était le premier législateur qui avait donné des lois écrites.* Homère ( *Odyssée,* chant 3 ) nous parle de ces *tribunaux primitifs* placés devant les hauts portiques de Nestor :

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
Ὤρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῆφι Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ἐκ δ' ἐλθὼν, κατ' ἄρ' ἕζετ' ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν,
Οἵ οἱ ἔσαν προπάροιθε θυράων ὑψηλάων,
Λευκοὶ, ἀποστίλβοντες ἀλείφατος· οἷς ἐπὶ μὲν πρὶν
Νηλεὺς ἵζεσκεν, θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος·
Ἀλλ' ὁ μὲν ἤδη κηρὶ δαμεὶς ἀϊδόσδε βεβήκει.

Lorsque Jésus, dans l'Evangile (*Math. cap.* XVI, *vers.* 18), dit à Simon qui fut surnommé *Céphas* (*Joann. cap.* I, *vers.* 42), nom qui, en langue araméenne, signifie *pierre taillée, pierre prête à être mise en œuvre, pierre cubique* enfin : *Puisque tu es Pierre, c'est sur cette pierre que je bâtirai mon église;* c'est comme s'il avait dit *: Puisque tu es juste, c'est sur ta justice que je fonderai ma nouvelle société.* Et ce compliment fut adressé à Simon Bar-Jone parce qu'il avait proclamé, le premier, *que Jésus était le fils du* DIEU VIVANT.

(1) On voit une Némésis ainsi représentée au musée des antiques à Paris ( *salle de Pallas,* n° 318 ).

(2) Ce symbole



n'est pas le seul qui exprime hiéroglyphiquement l'idée de JUSTICE *humaine*, la *grande plume d'*IBIS



est plus souvent employée pour exprimer cette idée ( voyez IBIS ). De même que dans quelques noms l'*ichneumon* ou le *crocodile* étaient employés parfois pour rendre l'idée de JUSTICE DIVINE, ce qui fait que sur certains planisphères célestes le CROCODILE remplace la BALANCE. ( Voir Montfaucon, tome 2, page 330. )

Les *trente députés* des trois royaumes, dont la mission était de concilier les différends qui s'élevaient entre les états fédérés, afin d'empêcher les guerres civiles en Egypte, faisaient seuls usage de la BALANCE *de justice* lorsque les voix étaient partagées sur une question, ce qui arrivait souvent; car, malgré toute leur impartialité, chaque *député* devait naturellement soutenir les droits de ses compatriotes. Mais, dans les tribunaux ordinaires, la BALANCE n'intervenait pas; la voix de la *prudence* étant toujours acquise au défendeur lorsque les juges restaient indécis.

Ce que j'ai dit au sujet des *trente députés* que tous les historiens s'accordent à considérer, sur la foi de Diodore, comme des juges composant l'*unique* tribunal de l'Egypte *entière*, pourra paraître très-suspect aux lecteurs qui veulent plus que du raisonnement, lorsqu'on se permet de contredire une opinion généralement reçue; mais on conçoit que je ne peux pas consigner les passages de l'écriture symbolique et sacrée qui m'ont amené à comprendre ce qu'étaient effectivement ces *trente juges* si célèbres, sans m'exposer ici à paraître jouer le rôle de Sganarelle (1) en faisant jouer celui de Géronte à mon lecteur. Pour montrer cependant combien il faut se tenir en garde contre les assertions des historiens grecs lorsqu'il s'agit des coutumes de l'Egypte, je vais faire connaître ce qu'était réellement le fameux *tribunal où l'on jugeait les morts*. Bossuet, admirateur des institutions égyptiennes, admettant aveuglément tout ce qu'il trouve dans Diodore de Sicile (2), nous dit (3) : « Il y avait en Egypte une espèce de jugement tout à fait « extraordinaire, dont personne n'échappait. C'était une consolation, en mou- « rant, de laisser son nom en estime parmi les hommes; et, de tous les biens « humains, c'est le seul que la mort ne peut nous ravir. Mais il n'était pas permis « en Egypte de louer indifféremment tous les morts; il fallait avoir cet honneur

---

(1) Ah! vous n'entendez pas le latin!.....

(2) *Lib.* 1, *sect.* 2.

(3) Discours sur l'Histoire universelle, 3ᵉ partie.

« par un jugement public. Aussitôt qu'un homme était mort, on l'amenait en ju- « gement. L'accusateur public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort « eût été mauvaise, on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépul- « ture. Le peuple admirait le pouvoir des lois, qui s'étendaient jusqu'après la « mort; et chacun, touché de l'exemple, craignait de déshonorer sa mémoire et « sa famille. Que si le mort n'était convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissait « honorablement, on faisait son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa nais- « sance. Toute l'Egypte était noble, et d'ailleurs on n'y goûtait de louanges que « celles qu'on s'attirait par son mérite ». Je commencerai par faire observer qu'Hérodote ne parle nullement de ce *tribunal où l'on jugeait tous les morts sans distinction,* puisque *tout le monde était noble en Egypte,* comme l'admet l'évêque de Meaux. Un seul *tribunal* ne devait pas suffire, car il est absurde de supposer qu'il ne mourait qu'*un homme* par jour en Egypte; or, quelque expéditif que fût le juge d'instruction, il lui fallait bien *un jour* au moins pour instruire le procès d'un défunt. Nous devons donc admettre que l'Egypte était couverte de *tribunaux* de ce genre, car, pour une ville de *cent mille âmes,* il en fallait au moins *six* toujours en permanence; et si ces *tribunaux* avaient réellement existé, Diodore aurait-il été le *seul* historien qui en eût fait mention? Ce Grec, comme la plupart des voyageurs qui n'étudient que superficiellement les coutumes d'un peuple, a pris pour une coutume générale une cérémonie particulière, c'est-à-dire la *canonisation* des saints personnages qu'on supposait dignes par leurs vertus de devenir, après leur mort, des intercesseurs puissants auprès de la Divinité. En Egypte comme à Rome, avant d'embaumer, aux frais du public, les *restes mortels d'un individu qu'on devait considérer comme un être qui fut quelque chose de plus qu'un homme* (1), et surtout avant de le déposer *dans les tombeaux sacrés* (2), on avait soin de s'informer scrupuleusement de tous les actes de sa vie,

---

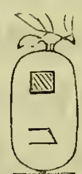
(1) ....... ἅτε πλέον τι ἢ ἀνθρώπου νεκρὸν........ (Herod. Euterpe, chap. xc.)

(2) Ἐν ἱρῇσι θήκῃσι (*loco cit.*). Ces *tombeaux sacrés,* ou plus littéralement ces *cellules* étaient prati-

et *le tribunal qui jugeait les morts*, semblable en tout au *sacré collége présidé par le pape*, décidait en dernier ressort si l'on devait l'admettre comme Saint (1).

quées dans des temples souterrains, tels que ceux de Biban-el-Molouk, où les Thébains allaient adresser leurs vœux aux *Saints* qui s'y trouvaient ensevelis.

(1) Il arrivait souvent que *le tribunal qui jugeait les morts* canonisait des individus qui n'étaient rien moins que des modèles de vertu; mais le crédit de la famille faisait fermer les yeux sur les vices du défunt. Ces Saints de contrebande furent très-communs lorsque l'Egypte se trouva sous la domination des Perses, et sous les Ptolémées on finit même par canoniser les rois de leur vivant (*a*). Cependant les prêtres consciencieux, malgré leur courtisanerie, avaient soin, pour qu'un initié n'allât pas adresser ses prières à un damné, croyant avoir affaire à un Saint, de placer à côté de son nom un cartouche surmonté du *papillon*, symbole de l'*âme* (*b*), dans lequel était le caractère de l'*abym* ▧, qui, par extension, est le symbole des *ténèbres*, avec ce caractère sacerdotal ⊏ qui se traduit par *est* (*c*).



Ce cartouche se traduit par : AME — *Ténébreuse elle est*, c'est-à-dire *l'âme qui anima ce corps est celle d'un réprouvé*, tandis que pour les véritables Saints on mettait, au lieu du caractère de l'*abym*, celui du *soleil* ☼, qui, par extension, est le symbole de la *lumière*, et ce cartouche



se traduit par : AME — *Lumineuse elle est*, c'est-à-dire *l'âme qui anima ce corps est celle d'un Saint*. La sentence mystérieuse se trouve ordinairement écrite sur le papyrus du *scribe céleste* (homme à tête d'ibis),



dans le tableau du *jugement de l'âme*, lorsqu'on le trouve figuré sur le mur de l'hypogée.

(*a*) La fameuse pierre de Rosette n'est autre chose que l'acte de canonisation de Ptolémée Epiphane.

(*b*) C'est un petit *papillon* de nuit dont le nom mystique en langue sacrée est PIN ou PIU (P—*consacré*, I—*divine*, U—*lune*) *consacré à la sainte lune*, séjour de l'*âme*, selon la croyance du culte primitif. Ce *papillon* était par conséquent le symbole de l'*âme*. Les Grecs donnaient à *Psyché*, l'*âme* personnifiée, des ailes de *papillon* PIU, comme ils donnaient à l'*Amour*, symbole de l'*intelligence*, des ailes d'*épervier*. Toutes les fables antiques sur l'*Amour* et *Psyché* s'expliquent par l'union de l'*intelligence* et de l'*âme* qui, jointes à la *matière*, composent l'être semblable à DIEU, c'est-à-dire l'*homme*.

(*c*) Voyez Préface, page XLV.

Les rois et les grands pontifes, les noyés (1) et tous ceux qui mouraient des suites de la morsure d'un animal sacré, étaient de droit considérés comme des bienheureux et aptes par cela même à devenir des Saints; mais, pour les autres morts, on les embaumait sans examen lorsqu'ils laissaient de quoi à subvenir aux frais de leur sépulture. Il y avait cependant pour eux une espèce d'épreuve dont ils sortaient toujours victorieux, pour peu que leurs parents aient eu soin de veiller à la confection de leur cercueil de sycomore, appelé en égyptien *gabar* (2). Comme chaque particulier conservait chez lui les momies de ses ancêtres, et qu'il n'aurait pas voulu garder celle d'un réprouvé, il mettait à l'eau, lors du débordement, la momie suspecte, renfermée dans son *gabar*, et si le tout surnageait, c'était une preuve que le défunt était un élu; si, au contraire, le *gabar* était englouti dans l'*abym* (3), on considérait alors le mort comme un damné, et l'on se félicitait d'être délivré, par l'entremise d'Osiris, d'un cadavre qui, à la résurrection générale, aurait fait rougir la famille (4).

---

(1) Le noyé dont le cadavre surnageait était considéré comme un saint personnage, par cela même que l'*abym* ne l'avait pas englouti. Ceux qui étaient noyés en punition de leurs crimes, comme la femme adultère par exemple, étaient jetés dans le *Nil* avec une pierre au cou, et s'il arrivait que par une circonstance fortuite le cadavre du supplicié, au lieu de rester englouti dans *les grandes eaux*, vînt à surnager, alors on réhabilitait sa mémoire et il était considéré comme un martyr.

(2) גבר (GBR), *geber* ou *gabar*, parce que c'était l'enveloppe *solide* qui conservait la *momie*. S. Augustin, dans ses Confessions, nous dit que les Egyptiens appelaient leurs cercueils des *gabbaras;* je pense que ce nom a été estropié par les copistes. Nous donnons le nom de *gabare* à un petit bâtiment large et plat, qui sert à traverser les rivières.

(5) De là, l'expression : *tomber dans l'abîme.* Tout homme dont le cadavre était englouti par les eaux du débordement ne devait pas ressusciter, son *âme était morte* et tombait dans le *néant* (enfer des Egyptiens) : aussi le Psalmiste demande-t-il souvent à Dieu que *son âme ne soit pas plongée dans les grandes eaux,* c'est-à-dire *anéantie.* Le cadavre qui était sorti victorieux de l'épreuve prenait le nom de ממיח (MMIE), *mumie*, *moumie*, dont nous avons fait *momie*, racines מם *eaux* (*a*), et יח par inversion pour חי, *vie*, *vivant*, *ressuscité*, c'est-à-dire *vainqueur des eaux.*

(4) On conçoit que dans la terrible solennité de la résurrection il n'aurait pas été très-flatteur de voir ses proches jetés dans le *néant* par le JUGE SUPRÊME, aux yeux de l'univers assemblé; aussi, pour éviter

(*a*) Voyez Préface, Note, page lv.

Lorsqu'on trouve sur les monuments une *momie* placée sous l'*oxyrinche,*

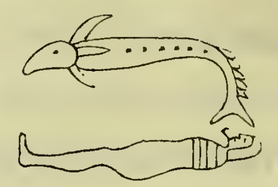
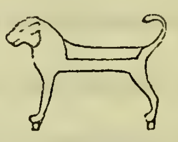


figure qui s'abrége ainsi sur les papyrus,



l'*oxyrinche* étant le symbole du *débordement*, ce groupe hiéroglyphique indique un *réprouvé* enseveli dans l'*abym*. Au contraire, lorsqu'on trouve la *momie* couchée sur le *lit sacré*, ayant la forme d'un *lion,*



qu'on abrége ainsi sur les papyrus,



le *lion* étant aussi le symbole du *débordement* (1), ce groupe indique alors que c'est un *bienheureux*,



dont le cadavre surnagea lorsqu'il fut plongé dans les *grandes eaux.*

Je dois demander pardon à mes lecteurs d'être sorti de mon sujet, mais il était de la plus haute importance, à défaut de preuves à l'appui que je ne peux pas donner maintenant, de faire comprendre que les *trente députés* n'étaient pas *trente juges ordinaires,* et pour cela j'ai cru devoir, au sujet du *tribunal où l'on jugeait*

---

cette mortification, faisaient-on subir au mort, dont la mémoire était tant soit peu suspecte, l'épreuve des *grandes eaux.*

(1) Voyez Lion.

*les morts,* démontrer aussi que les assertions de Diodore ne doivent pas être complétement acceptées sans examen.

## CONSTELLATION DE LA BALANCE.

Il y a 8600 ans que le *solstice d'été* correspondait aux étoiles qui sont au bas de la robe de la VIERGE (1) : elles font partie de la BALANCE et appartiennent à la 13e station, selon les données astrologiques du moyen âge (2). Ces étoiles, dans les catalogues arabes (3), sont appelées *Garphr,* ce qui ne signifie pas *voiles,* comme on le prétend, mais bien *inondation* (4); c'est un nom qui, s'étant conservé dans les mystères de la cabale, a été adopté depuis par les astronomes arabes. Ce sont ces étoiles qui, placées entre l'*épi* et l'étoile d'*Ioan* (5),

---

(1) Ce sont les étoiles ι, κ et *n* de la Vierge.

(2) *Vide* Alfrag. p. 119, *et* Albert. Magn. *de universit.*

(3) *Vide* Turgiem. arab.

(4) La racine de ce nom est גרף (GRF), *gerph* ou *garph*, qui en égyptien signifie *rompre les digues, submerger, inonder.* Le Nil déborde au solstice d'été.

(5) *Ioan*, dont les Latins ont fait *Janus*, signifie *divin soleil nouveau* ou *divine enfance du soleil* (I-divin, O-soleil, AN-enfant); le soleil prit le nom d'*Ioan* au *solstice d'été,* lorsque les Egyptiens commencèrent leur année solaire à partir de ce *solstice*, et enfin le *soleil* conserva le nom d'*Ioan* depuis le *solstice d'été* jusqu'au *solstice d'hiver.* Le *solstice d'hiver* en langue sacrée s'appelle *Iesou,* ce qui veut dire *divine force du ciel* (I-divine, ES-force, OU-ciel), parce que c'est au *solstice d'hiver* que le soleil reprend sa *force* pour remonter vers le nord : par extension on donna au soleil le nom d'*Iesou*, à partir du *solstice d'hiver* jusqu'au *solstice d'été. Ioan* était appelé le *baptiseur*, parce que le Nil déborde au *solstice d'été*, et que les eaux pures de l'*abym* avaient la propriété, selon les Egyptiens, de laver les souillures du corps et de l'âme. Le Nil d'ailleurs, lorsqu'il était débordé, prenait le nom d'*Iordan* (I-divine, OR-lumière, D-mouvement, AN-enfant, *enfant du divin mouvement de la lumière*, parce que le Nil augmente ou diminue en proportion de la croissance ou de la décroissance des jours (*a*)). De l'*Ioan* égyp-

(*a*) Les juifs, chassés d'Egypte par Aménophis, et s'étant établis dans la Palestine, donnérent à une petite rivière que les pluies font parfois déborder, le nom pompeux de *Jourdain,* comme Andromaque donna, selon Virgile, le nom de *Xante* à un ruisseau de l'Epire (*Æneid.* lib. III). *Job,* poëme égyptien, écrit en langue vulgaire de la Haute Egypte, parle du *Jourdain* : הן יעשק נהר לֹא יחפוו יבטח כי יגיח ירדן אל פיהו — *Ecce* (Behemoth) *absorbebit fluvium, et non mirabitur : et habet fiduciam quod influat Iordanis in os ejus* (*Job,* cap. XL, vers. 18). Si par *Jourdain* on doit entendre la rivière de la Palestine, alors il faut admettre que dans ce *Jourdain* il existait, du temps de *Job*, des crocodiles et des hippopotames.

déterminent le commencement de la BALANCE dans le zodiaque égyptien. Il y a 8600 ans que l'Egypte était civilisée, et que les TRENTE DÉPUTÉS *se réunissaient pendant* TRENTE JOURS, *à partir du* SOLSTICE D'ÉTÉ, pour concilier les intérêts des royaumes unis. Il y a 8600 ans que les astronomes égyptiens divisèrent le zodiaque en douze parties, ou du moins affectèrent un symbole à chaque division; et comme, pendant le temps que le soleil parcourait la première partie du zodiaque, à partir du *solstice d'été*, c'était précisément l'époque où se tenaient les *états généraux,* le soleil, pendant ce mois, portait le nom de *soleil de justice*, et dans cette partie du zodiaque les astronomes placèrent le symbole de la JUSTICE DIVINE, c'est-à-dire la BALANCE *égyptienne.*



Sur les zodiaques dus au ciseau grec et à la munificence romaine, mais dont la disposition fut dirigée par les astrologues de la Haute Egypte, qui avaient conservé pures les traditions de la valeur symbolique des signes, on voit toujours sur (1)



tien on a fait *S. Jean-Baptiste*, dont on célèbre encore la naissance au *solstice d'été*, comme on célèbre celle d'*Iesou*, dont on a fait *Jésus*, au *solstice d'hiver*. Les Egyptiens commençaient leur année solaire au *solstice d'été*, la naissance de *S. Jean-Baptiste* précède de *six mois* la naissance de *Jésus*. *Ioan* étant le nom qu'on donnait au soleil, à partir du *solstice d'été* jusqu'au *solstice d'hiver*, soleil dont la force diminue graduellement en descendant vers le sud, tandis qu'*Iesou*, soleil du *solstice d'hiver* jusqu'au *solstice d'été*, augmente de force à mesure qu'il s'avance vers le pôle boréal, de là l'expression mystique de l'Evangile (*Joann.* cap. III, vers.) qui fait dire à *S. Jean-Baptiste*, en parlant de Jésus : *Illum oportet crescere*, *me autem minui.* L'étoile d'*Ioan* ou de *Janus* est précisément l'$\alpha$ de la BALANCE actuelle, étoile qui se trouve sur l'écliptique. Cristolaüs, dans son quatrième livre *des apparences du ciel,* la plaçait *ante pedes Virginis*: ἀστὴρ (Ἴανου) πρὸ τῶν ποδῶν τῆς Παρθένου. (Plutarq. *Parall.* chap. 9.)

(1) Zodiaque circulaire de Dendérah.

ou sous (1)



la BALANCE *grecque*, le *soleil de justice* figuré par un *disque* dans lequel se trouve la *justice* personnifiée.

Comme le Nil débordait au solstice d'été il y a 8600 ans, absolument comme de nos jours, on s'explique pourquoi les astrologues égyptiens placèrent sous la BALANCE du Zodiaque circulaire de Dendérah le LION, symbole de *l'eau de l'abym* (2), appuyant ses deux pates de devant sur le plan d'un *vase carré* dans lequel est figurée de l'eau agitée,



c'est-à-dire surmontant le *Nil* (3) dont ce vase est le symbole, et cela pour indiquer le *débordement* qui avait lieu lorsque le soleil entrait dans la constellation de la BALANCE, à l'époque où nous reporte le premier état du ciel selon l'astrologie (4). On trouve dans les zodiaques de la *cabale* que Kircher (5) et Dupuis prennent pour des zodiaques égyptiens, mais dont la *cabale* avait emprunté l'esprit aux traditions astrologiques de l'Egypte, le signe de la BALANCE figuré par un *homme* ayant sur sa tête le *modius,* symbole du *feu* (6), c'est-à-dire de la *chaleur* que répand le soleil au solstice d'été, d'une main il tient la BALANCE *grecque,* et de l'autre la

---

(1) Zodiaque rectangulaire de Dendérah.

(2) Voyez LION.

(3) Voyez Préface, page xxiij.

(4) Aussi la BALANCE portait-elle chez les Egyptiens comme chez les Hébreux, lorsqu'il s'agissait de la constellation, le nom de ממאזני (MMAZNI), prononcez *moumazni*, racine première MOU-*eau.* Voyez *Epiph. advers. hæres.*

(5) Voir Kircher, *OEdip.*, tome II, part. 2e, pag. 160, 206, et 207.

(6) Voyez MODIUS.

*perche graduée* qui servait à mesurer les crues du Nil. La position de l'*homme* dans un de ces zodiaques semble même indiquer le mesurage.



Cette *perche graduée*,



qu'on peut considérer dans cette circonstance comme le symbole du *débordement*, dont elle servait à obtenir la mesure, fut placée aussi par les premiers astronomes sous la BALANCE *égyptienne ;*

et c'est enfin ce symbole primitif, qu'on doit traduire par

JUSTICE DIVINE,
DÉBORDEMENT,

qui sert encore à nos astronomes pour figurer le signe de la BALANCE.



Les étoiles qui déterminent dans le ciel la position de la BALANCE *égyptienne* sont les *garphr* de la VIERGE, l'*Ioan* ou l'α de la BALANCE actuelle, et l'*Yed* ou *brillante* de la main droite du SERPENTAIRE (1).

---

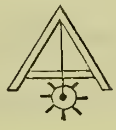
(1) Le *serpent* que tient *Ophiuchus*, et qui lui a valu le nom de SERPENTAIRE, est une *hydre*, symbole de l'*eau*. Dans la sphère égyptienne, l'*hydre* s'étend depuis les *garphr* jusqu'au CAPRICORNE, et cette *hydre*, au lieu d'être tenue par un homme (*a*), comme dans la sphère grecque, est surmontée d'un *ibis*, symbole de l'*eau du débordement* (voyez IBIS). Les Maures figuraient dans leur sphère (*b*) un *ser-*

(*a*) Les cabalistes appellent *Adam Kadmon* le *premier homme* (Beausobre, tome 2, page 316), et du *serpentaire* les Grecs ont fait leur *Cadmus*. Les Egyptiens qui supposaient que DIEU avait cédé l'empire de la terre à l'*homme*, lorsque le *solstice d'été* correspondit au zéro de la BALANCE, prétendaient que l'homme avait été créé lorsque le *solstice d'été* se trouva correspondre au 15me degré de cette même BALANCE, et que, par conséquent, l'*homme* avait vécu dans le *paradis terrestre* avec DIEU pendant 1000 ans, car ils supposaient que le nœud équinoxial rétrogradait d'un signe en 2000 années.

(*b*) *Cæs.* L. 13, p. 146.

Pluche, qui attribue l'invention du zodiaque aux Chaldéens, fait de la BALANCE le symbole de *l'égalité des jours et des nuits*, et par suite de *l'équinoxe d'automne;* puis il reporte son origine aux temps voisins du déluge et avant que l'Egypte fût habitable. La Nauze, en s'appuyant sur la loi de la précession des équinoxes, a reconnu que le zodiaque remonterait tout au plus à 3000 ans, en admettant l'explication que Pluche nous donne des symboles. Dupuis, qui voit, comme Pluche, un emblème naturel de *l'égalité des jours et des nuits* dans la BALANCE zodiacale, mais qui attribue l'invention du zodiaque aux Egyptiens, fait de cette même BALANCE le symbole de *l'équinoxe du printemps,* ce qui reporte à 16000 ans l'origine du zodiaque. Les savants veulent à toute force que la BALANCE, qui sert à *égaliser* les poids pour les comparer entre eux, soit un symbole naturel d'*égalité.* Chez les Egyptiens, l'idée d'*égalité* ne fut jamais rendue par une BALANCE; pour exprimer hiéroglyphiquement cette idée, ils traçaient *deux lignes droites égales* l'une sous l'autre,

absolument comme nos géomètres (1); et dans les textes hiéroglyphiques des derniers temps c'est par un *niveau*



que l'idée d'*égalité* se trouve quelquefois rendue.

---

*pent* surmonté d'une *cigogne* ou d'une *grue*. Les Grecs donnent ordinairement à *Ophiuchus* l'épithète d'*aigléis, aiglaer*, et *aiglétos* (*a*), dont la racine première *aig* signifie EAU *en langue sacrée*, car l'épithète de *resplendissante* ne convient nullement à la constellation du SERPENTAIRE, tandis qu'elle conviendrait parfaitement à celle d'ORION. Le SERPENTAIRE, ou mieux l'HYDRE SURMONTÉE DE L'IBIS, est une constellation extra-zodiacale, qui fut ainsi figurée par les inventeurs du zodiaque sous la BALANCE, le SCORPION, et le SAGITTAIRE, comme symbole du DÉBORDEMENT, parce que, lors de l'invention du zodiaque, le solstice d'été correspondant au zéro de la BALANCE, le Nil débordant au solstice d'été, et le *débordement* durant trois mois, le *débordement* durait alors pendant un temps égal à celui que mettait le soleil à parcourir les trois constellations : BALANCE, SCORPION, et SAGITTAIRE.

(1) Voyez GÉMEAUX.

(*a*) Arat. v. 76. Hipp. L. 1, c. 2. Théon, Hesych., etc.

La cabale (1) fait de la BALANCE une constellation qui *unit* le règne de DIEU à celui de l'*homme*, et qui sert à déterminer l'*heure natale du monde*. Comme les mystères de la cabale ne sont au fond que les mystères astrologiques des Egyptiens, il faut, pour comprendre ce qu'ont voulu dire ici les cabalistes, connaître l'origine et le mécanisme de la haute astrologie d'où dérivent toutes les religions.

Les Egyptiens avaient religieusement conservé les symboles du zodiaque tels qu'ils avaient été placés, il y a 8600 ans, par les premiers astronomes (2). Ils connaissaient les étoiles qui déterminaient dans le ciel la position de chaque symbole, et comme ils *lisaient parfaitement* cette *écriture primitive*, devenue ensuite mystérieuse, ils s'aperçurent bientôt que le *solstice d'été* ne correspondait plus aux *garphr*, et qu'il y avait par conséquent *un mouvement rétrograde dans le ciel des fixes*; cherchant ensuite, par l'observation, à déterminer la durée de ce *mouvement*, ils crurent reconnaître que *la révolution complète du ciel des fixes* était comprise dans une période de 24000 ans (3). C'est sur la connaissance de cette loi que roule toute l'astrologie égyptienne. Les astrologues prétendirent que la durée ou la *vie* du monde était comprise dans cette période de 24000 ans, ils divisèrent cette *vie* en deux *règnes*, celui de DIEU et celui de l'HOMME : on enseignait dans les mystères de la haute initiation qu'au premier moment où DIEU commença à créer le monde, le *solstice d'été* aurait correspondu au zéro du BELIER, si le soleil et les étoiles avaient alors été créés, et que DIEU employa les SIX TEMPS (4) de

---

(1) *Æsculapius ægyptius, vetustissimus scriptor, in suâ Myriogenesi scripserat, in posterioribus* LIBRÆ *partibus* τῶν ἀστερῶν σύγκρασιν *factam, eamque esse natalem mundi.* (Scaliger. *Not. ad Manil.* L. 1, vers. 125).

(2) Ces symboles, le CANCER excepté (voyez CANCER), ont été conservés jusqu'à nos jours.

(3) Cette *révolution complète du ciel des fixes*, due au mouvement rétrograde du nœud équinoxial (précession des équinoxes), s'opère en 25812 selon Lalande, en 25920 d'après Delambre, et nos modernes astronomes (Biot, Francœur, et Arago) lui donnent 25867 ou 68 années de durée.

(4) Dans la Genèse de *Thout*, le mot *temps* est exprimé par une *étoile* qui signifie *jour, an*, ou *époque quelconque déterminée.* Moïse a traduit l'*étoile* par יום (IUM) *ioum*, mot égyptien qui signifie *jour, temps, durée.* Les *six temps du règne de* DIEU ou de la *création*, que les Perses appellent les *six mille de Dieu* dans leur Boundesh, comme les astrologues toscans (*vide* Suid. *in voce* Thyrrenia), par opposition

son règne à *arranger* le monde tel qu'il est, pour en céder ensuite le gouvernement à l'*homme* qu'il avait fait à son *image* (1), cession qui eut lieu lorsque le *solstice d'été* correspondit au zéro de la BALANCE. Le *règne* de l'*homme* doit durer jusqu'à la fin du monde, pendant SIX TEMPS comme celui de DIEU, c'est-à-dire jusqu'à ce que le *solstice d'été* corresponde au zéro du BELIER. Alors le ciel usé se brisera, et DIEU reprendra son empire pour s'occuper, pendant SIX autres TEMPS, à créer un monde nouveau. Ces mêmes astrologues prétendaient, en outre, que les symboles placés dans le zodiaque y avaient été mis par DIEU lui-même qui avait tiré l'horoscope du *premier homme* avant de lui céder l'empire de la terre. Aussi appelaient-ils les symboles du zodiaque *écriture divine*, *écriture angélique*; et comme ils se piquaient de tirer l'horoscope de la même manière que DIEU, c'était toujours avec des planisphères célestes, qui représentaient *l'état du ciel* dont DIEU s'était servi pour tirer la *bonne aventure d'Adam*, qu'ils tiraient celle des imbéciles qui avaient foi dans leurs jongleries. De là vient que, selon les dogmes astrologiques, celui qui est né dans le mois de la BALANCE, doit être considéré comme né sous l'influence du *mois de* JUSTICE, quoique, par *le mouvement du ciel des fixes*, le solstice d'été ne corresponde plus au zéro de ce signe. On s'explique maintenant pourquoi la BALANCE est le *lien* qui unit le règne de DIEU à celui de l'*homme*, puisque c'est à partir de l'époque où le solstice d'été correspondit

---

aux *six temps du règne de l'homme* appelés par eux les *six mille du Diable* (*Pétiâré* ou ⲡⲉⲧⲓⲁⲣⲉ), ne sont pas *six jours*, comme l'ont cru les Septante et la Vulgate, c'est un laps de temps égal à celui qu'a mis le *solstice d'été* pour parcourir la moitié du zodiaque, à partir du zéro du BELIER, de telle sorte que chaque *jour de la création* se trouve être un *jour* de 2160 ans. Comme les *jours de la création* sont déterminés par *le mouvement rétrograde du ciel des fixes*, et que le *commencement* de ces jours avait lieu à partir du *dernier degré* ou de la *fin* d'une constellation que parcourait un solstice ou un équinoxe, voilà pourquoi la Genèse dit : ויהי ערב ויהי בקר יום אחד *et fut le* soir *et fut le* matin (*qui fut*) *le jour premier*; au lieu de dire : *et fut le* matin *et fut le* soir (*qui fut*) *le jour premier*, comme elle l'aurait dit nécessairement s'il s'était agi d'un *jour ordinaire* où le *matin* précède toujours le *soir*.

(1) J'ai déjà expliqué dans une note de la page 27, ce que les Egyptiens entendaient en disant que *l'homme était fait à l'image de Dieu*.

au zéro de la BALANCE, que le règne de DIEU fut terminé, et que celui de l'*homme* commença. Par extension, la BALANCE *égyptienne*



devint un signe d'UNION : aussi, dans les anciens manuscrits et même dans les anciens livres imprimés trouve-t-on *bonheur* écrit ainsi : *bon* ⌣ *heur*, la BALANCE *égyptienne* renversée faisant l'office de *trait d'union*.

La BALANCE servait à déterminer *l'heure natale du monde;* les Egyptiens supposaient que le monde avait été créé *au commencement de l'année*, et l'année chez eux commençant au *solstice d'été*, comme le *solstice d'été* dans les sphères ou planisphères astrologiques correspond au zéro de la BALANCE, c'était à la BALANCE qu'ils remontaient toujours pour déterminer *l'âge du monde*. Supposons qu'on voulût connaître quel est aujourd'hui (15 juillet 1840) *l'âge de la terre* en suivant la méthode astrologique des Egyptiens, comme nous sommes précisément dans ce fameux an 40 (1), époque où le *solstice d'été* vient d'abandonner la dernière étoile des GÉMEAUX, en admettant que le nœud équinoxial rétrograde, dans l'ordre inverse des signes, d'un degré en 72 ans (2),

---

(1) L'an 40 (1840) est précisément l'année à laquelle les mauvais payeurs renvoyaient leurs créanciers, parce que les mauvais astrologues avaient prédit que *la fin du monde* aurait lieu à cette époque. L'an 40 est célèbre dans les fastes de la cabale et de l'astrologie égyptienne (voyez GÉMEAUX), reste à savoir s'il sera célèbre dans l'histoire. *Lorsque le 4e temps du règne de l'homme sera fini*, disent les papyrus, *la face du monde changera*. Les cabalistes ont entendu par là que le monde devait être *renouvelé*, et ont cru pouvoir fixer à cette époque le *jugement dernier*, tandis qu'en bonne astrologie le monde ne doit finir que dans 4320 ans (*a*). Les astrologues égyptiens entendaient par *renouvellement de la face du monde*, un *renouvellement moral*. Si nous faisons attention à l'inquiétude générale des esprits qui rêvent un nouvel avenir, à ce volcan moral qui agite la société, et qui semble prêt à faire éruption, on serait presque tenté d'avoir foi dans l'astrologie.

(2) Dans les derniers temps, les astrologues égyptiens déterminèrent la rétrogradation du nœud équinoxial à raison d'un degré par 72 ans; c'est ce que je crois pouvoir inférer d'une stèle bilingue qui se trouve au musée de Vienne.

(*a*) Dans un ouvrage publié en 1731 et réimprimé en 1828, ayant pour titre : *Conjectures sur la fin prochaine du monde*, on trouve les passages suivants : — En 1790 : *Ira Dei super terram* (la colère de Dieu sera sur la terre) ; — en 1800 : *A paucis cognoscitur* (le Christ sera connu de peu de personnes) ; — en 1840 : *Pastor non erit* (il n'y aura plus de pasteur).

il y aurait 8640 ans et 24 jours que *le règne de l'homme a commencé,* et 21600 ans que Dieu fit le *vide dans les eaux de l'abym* (1).

Le *solstice d'été* correspondant au zéro de la BALANCE dans les planisphères horoscopiques qui représentent toujours *l'état du ciel* immédiatement après la création, le *solstice d'hiver* dans ces mêmes planisphères correspond au zéro du BELIER; et comme c'est au *solstice d'hiver* que le soleil remonte vers le nord, tandis qu'il descend vers le sud à partir du *solstice d'été,* voilà pourquoi les anciens astrologues, qui avaient toujours égard à *l'état du ciel* que représentaient leurs planisphères, placèrent l'exaltation du soleil dans le BELIER et sa dégradation dans la BALANCE (2).

## RÉCAPITULATION.

La BALANCE



(1) Pour ceux qui désirent connaître les *époques* du monde, calculées d'après les principes de l'astrologie égyptienne, en admettant que le nœud équinoxial rétrograde d'un degré en 72 ans, voici un tableau dont je peux garantir l'exactitude à MM. les chronologistes. Quant aux QUATRE AGES dans lesquels se subdivise le *règne de l'homme,* j'ai pris les données fournies par le Zodiaque circulaire de Dendérah, où ces QUATRE AGES sont déterminés par les *vierges* (voyez Belier et Ibis).

**La vie du monde est de 25920 ans.**

| | | |
|---|---|---|
| Règne de Dieu dont la durée fut de 12960.... | Du premier moment de la création, lorsque Dieu fit le vide dans les eaux de l'*abym*, jusqu'à la création de l'homme.............................. | 11880 ans. |
| | De la création de l'homme jusqu'à son règne .... | 1080 |
| Règne de l'homme dont la durée sera de 12960. | 1re Epoque (âge d'or)................................ | 2160 |
| | 2e Epoque (âge d'argent)................................ | 1080 |
| | 3e Epoque (âge d'airain)................................ | 2304 |
| | 4e Epoque (âge de fer)................................ | 7416 |
| | Total.............................. | 25920 ans. |

Nous sommes à présent (1840) dans l'an 21600, à partir du premier moment de la création; dans l'an 8640, à partir du *règne de l'homme* (les astrologues comptent toujours à partir de cette époque). Il y a 3096 ans que nous sommes dans *l'âge de fer,* et la fin du monde n'arrivera, selon les calculs *infaillibles* de la bonne astrologie, que dans 4320 ans, ce qui doit tranquilliser ceux qui craignent le retour des comètes.

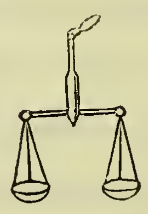
(2) *Sol exaltatur in ariete, dejicitur in librâ.* (Firmic. L. 2, c. 3.)

est le symbole de la JUSTICE DIVINE ; lorsqu'on retrouve ce symbole avec la *perche graduée,*

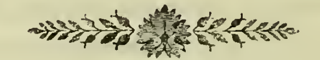


on doit le traduire par *constellation de la* BALANCE.

La BALANCE *grecque,*



surmontée du *soleil de justice* comme dans le Zodiaque circulaire de Dendérah, ou bien entre les mains de la *justice* comme dans le Zodiaque d'Esné, indique d'une manière positive que le monument sur lequel elle se trouve n'est pas d'une époque très-reculée, et qu'il remonte tout au plus aux premiers temps de la domination romaine.



# BELIER.

Le BELIER, chef d'un troupeau, marche toujours à la tête.

Dans l'écriture hiéroglyphique le BELIER est le symbole du CHEF, du MAÎTRE, et du GUIDE.

Son nom onomatopique est BAAÎ ou MAAÎ (1), et ses noms mystiques les plus usités sont : AL, AR, AIL, ARI (2), RAM, et CER.

Le BELIER étant le symbole du CHEF et par extension de la *suprématie;* la *blancheur* étant la couleur de la *lumière* et par suite de l'*intelligence;* un BELIER *blanc* était pour les Thébains le symbole vivant de l'INTELLIGENCE SUPRÊME (3). Cette divinité portait le nom d'AMOUN (4) et se confondait avec le CNEF (5), qui était aussi le symbole de l'INTELLIGENCE SUPRÊME. On prétendait que la vénération des Thébains pour le BELIER venait de ce que cet animal avait servi de GUIDE à *Bacchus* lorsque ce conquérant parcourait les déserts de la Lybie, et surtout de ce qu'il lui avait

---

(1) Voyez Préface, page lj et suiv.

(2) ארי (ARI) signifia LION, lorsque le *lion* devint le symbole du CHEF et du MAÎTRE; mais dans les hiéroglyphes purs le *lion* n'a jamais eu cette valeur (voyez LION). Le nom du *lion* en égyptien est ליש (LISH), d'où les poëtes grecs ont tiré λῖς — *lion.*

(3) Le BELIER *blanc* étant le symbole de la *suprême lumière* ou de l'INTELLIGENCE SUPRÊME était aussi le symbole de DIEU, mais par extension seulement; car l'INTELLIGENCE SUPRÊME n'était que le *tiers* de la DIVINITÉ selon les dogmes du culte primitif, puisqu'elle se composait de l'INTELLIGENCE SUPRÊME, de la VIE UNIVERSELLE, et de la MATIÈRE INFINIE.

(4) AMOUN ou AMUN (אמון), dont les Grecs firent Ἄμμων, comme nous l'apprennent Plutarque et Diodore, signifie en langue sacrée אם (AM) *âme*, ון (UN) *principe*, *le principe de la vie.*

(5) Voyez Préface, page xxvij. Les noms mystiques du BELIER étaient donnés très-souvent au CNEF; tel est, par exemple, celui de איל (AIL), le CNEF n'étant autre chose qu'une AILE *d'épervier.* Le nom mystique du BELIER ראם (RAM) était donné aussi à l'*épervier,* symbole de l'INTELLIGENCE SUPRÊME. Les chrétiens, en faisant d'une espèce de *pigeon* le symbole de cette même INTELLIGENCE, lui donnèrent le nom de *Ramier.* C'est notre SAINT ESPRIT qui fait partie de la TRINITÉ (INTELLIGENCE, VIE, et MATIÈRE) dont se compose l'ÊTRE *qui est tout ce qui est*, JEOUA (DIEU).

fait découvrir une source d'eau vive dans l'oasis d'*Ammon* pour désaltérer son armée (1). On voit ici que la fable du BELIER de Thèbes est absolument la même que celle de l'ALIBOROUN de Jérusalem (2). Lorsqu'on voulait personnifier AMOUN, on le représentait sous la figure d'un *homme blanc à tête de* BELIER, ou tout au moins avec des *cornes de* BELIER (3).

Par abréviation, les cornes de BELIER



exprimèrent symboliquement l'idée de CHEF, de MAÎTRE, et de GUIDE. Les rois de Thèbes portaient, comme insigne de leur puissance, une coiffure ornée de *deux cornes de* BELIER (4), et les nobles seuls avaient le droit de placer la *corne de* BELIER sur leur casque (5).



(1) Isidor. Orig. L. 3, cap. 47, et Germ. Cæs., cap. 18.

(2) Voyez ANE.

(3) Les statues d'AMOUN étaient en *pierre blanche*, et les *cornes de* BELIER dont on décorait la tête du Dieu avaient exactement la forme des fossiles que nous appelons des *cornes d'Ammon*. On ne saurait croire combien les *cornes d'Ammon* étaient recherchées en Egypte; on prétendait que DIEU les avait mises dans la terre pour que l'homme, en les retrouvant, se rappelât *la fin du monde* et le *jugement dernier* qui doit arriver, selon la haute astrologie, lorsque le *solstice d'été* aura dépassé la constellation du BELIER. Par suite on attribua aux *cornes d'Ammon* la propriété de procurer des *songes divins* (voyez Pline, liv. 37, chap. 10). Les nécromants s'en servaient pour entrer en communication directe avec DIEU, lorsqu'ils suspectaient la bonne foi des ombres qu'ils interrogeaient.

(4) Aussi le roi de Thèbes était-il appelé ארי (ARI), *belier*, ou ראמשיש (RAMshish), BELIER *blanc* ou *chef intelligent :* de ce dernier nom on a fait *Rhamsès*. A Tyr le roi portait le nom de *Iram*, I-divin, RAM-belier, c'est-à-dire *divin-maître*. Le roi de Thèbes était considéré comme le prince le plus puissant de l'Egypte, même avant que Sésostris eût réuni toute l'Egypte sous la domination d'un seul.

(5) La *corne de* BELIER qui ornait le casque d'un noble était l'insigne de sa *puissance; casser la corne* d'un noble c'était le dégrader : *Omnia cornua peccatorum confringam, et exultabuntur cornua justi* (Psal. 74, vers. 11). Un noble était appelé ראם (ram), c'est-à-dire MAÎTRE. Dans le moyen âge, où tout noble était *chevalier*, les *éperons* étaient le signe caractéristique de la noblesse. Cependant il paraîtrait que la *corne* égyptienne fut conservée par nos pères comme expression symbolique de la puissance nobiliaire; mais, au lieu de placer cette *corne* sur le casque, ils la placèrent sur le *chanfrein du destrier ;* de là ces *licornes* telles qu'on les retrouve sur les anciennes armoiries, notamment sur celles d'Angleterre.

Les conquérants, les législateurs, et les chefs de colonies, étaient représentés en Egypte avec les attributs de la puissance royale; voilà pourquoi Bacchus et Moïse avaient des *cornes*.

Les Egyptiens, pour déclarer la guerre, conduisaient un BELIER sur le territoire du peuple qu'ils voulaient attaquer, et ce BELIER, symbole du MAÎTRE, indiquait clairement l'intention où ils étaient de rendre le pays tributaire. Les juifs, au dire d'Adamantius, employaient la même cérémonie pour rompre avec leurs voisins, et tout le monde sait que le *Fecialis* chassait un BELIER sur les terres des peuples que les Romains se proposaient de subjuguer.

## CONSTELLATION DU BELIER.

Il y a 8600 ans que le *solstice d'hiver* correspondait à l'$\alpha$ actuel des POISSONS. Dans les temps primitifs, les Egyptiens, ainsi que tous les autres peuples, commençaient leur année solaire à partir du *solstice d'hiver* (1). Les astronomes égyptiens, qui figurèrent dans le zodiaque les symboles dont l'astronomie se sert encore, peignirent dans la première division un BELIER parce qu'il était le premier de tous les signes et par conséquent le CHEF *du troupeau zodiacal.* Plus tard, quoique, par la précession des équinoxes, le *solstice d'hiver* ne correspondît plus au BELIER, les astrologues qui avaient plus égard à leurs planisphères représentant le premier état du ciel qu'à l'état de leur ciel même, considérèrent toujours le BELIER comme le *premier des signes* (2); la cabale ayant transmis à l'astronomie la coutume de considérer le BELIER comme la *première* des constellations, de là vient que de nos jours encore on commence par le BELIER lorsqu'il s'agit de donner la nomenclature des signes du zodiaque.

Pour exprimer hiéroglyphiquement un *équinoxe,* les Egyptiens peignaient *deux*

(1) Ce ne fut qu'après le règne de Sésostris que l'année solaire commença au *solstice d'été.*
(2) Hygin (*lib.* 3, *cap.* 19) appelle le BELIER, *princeps signorum.*

*bâtons,* l'un *blanc,* symbole du *jour,* et l'autre *noir,* symbole de la *nuit,*



de *longueur égale* (1), parce qu'à cette époque la longueur des *jours* est égale à celle des *nuits.* Pour exprimer, d'après le même principe, le *solstice d'hiver,* ils peignaient *deux bâtons,* l'un *noir* et l'autre *blanc,* mais le *noir* ayant une longueur *double* de celle du *blanc,*



parce qu'à ce *solstice,* la longueur des *nuits* est double de celle des *jours.* Dans un zodiaque de la cabale (2), où le BELIER est remplacé par un AMOUN (*homme à cornes de* BELIER), cet AMOUN tient dans ses mains les *deux bâtons* de *longueur inégale* pour indiquer le *solstice d'hiver;*



car tous les zodiaques cabalistiques représentent le premier état du ciel après la création que l'astrologie fait remonter à 8600 ans, c'est-à-dire à l'époque de l'invention du zodiaque; et comme à cette époque le *solstice d'hiver* correspondait au zéro du BELIER, les cabalistes ont eu soin, dans le planisphère dont il s'agit, de répéter la figure d'AMOUN



---

(1) Voyez GÉMEAUX.

(2) Le planisphère que nous a conservé Kircher, et que Dupuis a copié (*Origine de tous les cultes*, atlas, planche 5), se trouve dans les planches correspondantes au mot ZODIAQUE.

qu'ils ont placé *agenouillé* précisément sur la ligne qui sépare le signe du BELIER d'avec celui des POISSONS.

Dans le Zodiaque circulaire de Dendérah le BELIER est représenté couché,



parce que, au *solstice d'hiver,* le soleil est le plus bas possible; c'est par la même raison que les cabalistes, dans le planisphère dont nous avons parlé, représentent *agenouillé* l'AMOUN placé sur la ligne qui sépare le BELIER des POISSONS. Le BELIER du Zodiaque de Dendérah est représenté, une pate en avant, comme prêt à se lever, parce que, au *solstice d'hiver,* le soleil reprend sa force pour *remonter* vers le nord. Ce BELIER est placé en sens inverse des autres signes, le CANCER excepté (1), parce que, dans le premier état du ciel, le soleil retournait sur ses pas pour remonter vers le pôle boréal lorsqu'il était arrivé au zéro du BELIER.

Au lieu d'un BELIER tout entier, les cabalistes se bornaient généralement à peindre des *cornes de* BELIER dans la première division du zodiaque;



de là vient l'abréviation dont nos astronomes se servent encore pour indiquer le signe du BELIER.



Les étoiles qui déterminent la position du BELIER dans le zodiaque égyptien sont l'α des POISSONS et les *Péiades.* Hygin (2) nous apprend que les anciens astrologues plaçaient les *Péiades* sur la division du TAUREAU et du BELIER; et c'est précisément à leur position, comme division du zodiaque primitif, que cet *amas de petites étoiles* doit la haute considération et le rôle important qu'il joue dans la

---

(1) Voyez CANCER.

(2) Hygin. *lib.* 2, *cap.* 22, *et lib.* 3, *cap.* 20. Les *Péiades* que nos astronomes placent sur le *cou* du taureau étaient placées à la *queue* par les anciens astrologues (Théon, page 135), et en général par tous les cabalistes.

mythologie grecque et romaine (1). Les deux premières étoiles de la tête du BELIER, appelées dans les catalogues arabes *al-sheratein* ou *al-sheratan* (2), forment avec la précédente de la base du TRIANGLE *actuel* (3) le TRIANGLE *céleste* des anciens astrologues. Ce TRIANGLE, surnommé *igné* dans les livres cabalistiques, n'est autre que la lettre sacrée exprimant l'idée de DIEU *grand*, *fort*, et *immortel* (4), qui fut ainsi figurée au-dessus des premiers degrés du BELIER, parce que, selon les dogmes de la haute astrologie, *le règne de* DIEU doit recommencer lorsque le *solstice d'été* correspondra au zéro de ce signe. Ce TRIANGLE est une constellation qui remonte à la plus haute antiquité, comme nous l'atteste Hipparque (5) en s'appuyant sur le témoignage d'Eudoxe.

Le BELIER, symbole affecté à la première division du zodiaque, à partir du *solstice d'hiver,* devint par suite le symbole de ce même *solstice* et fut employé quelquefois pour en déterminer la position dans certains planisphères qui nous offrent différents états du ciel, tel que le Zodiaque circulaire de Dendérah, par exemple, où sont indiqués les quatre âges du monde; aussi trouve-t-on dans ce zodiaque le BELIER comme *second génie* du VERSEAU



et comme *second génie* du CAPRICORNE,



le *solstice d'hiver* correspondant au 15e degré du VERSEAU pour le 3e état du ciel et au 17e degré du CAPRICORNE pour le 4e. Mais toutes les fois que le BELIER était

(1) German. cap. 22.
(2) Alfrag. cap. 22, pag. 109.
(3) Ulugbeigh, page 58, l'appelle *ras almoth'allah.*
(4) Voyez APIS, note de la page 35 et suiv.
(5) Hippar. lib. 1, cap. 2.

employé comme symbole du *solstice d'hiver,* on plaçait sur sa tête le *disque solaire entre les cornes de taureau,*



symbole composé du *ciel* (1), afin qu'on ne confondît pas le BELIER *céleste,* symbole du *solstice d'hiver,* avec le BELIER, symbole du CHEF, du MAÎTRE, et du GUIDE. En outre, on avait soin de représenter le BELIER, symbole du *solstice d'hiver,* de plus en plus petit, à mesure que le *solstice,* dont il déterminait la position, s'éloignait du *solstice d'hiver* primitif correspondant au zéro du BELIER *zodiacal.* Le plus *petit* BELIER dans ces zodiaques prenait le nom d'*agneau,* quoique ce ne fût pas un *agneau* qui, symbole de la *douceur,* de l'*innocence,* et de la *jeunesse*, n'a jamais été placé par aucun peuple comme symbole hiéroglyphique dans le zodiaque; aussi Hyde (2) observe-t-il que les différents noms du BELIER, tels que *al-hamel* chez les Arabes, *teleh* ou *thala* (3) chez les Hébreux, *emro* chez les Syriens, et *kusi* chez les Turcs, désignent toujours un *agneau déjà fort et ayant des cornes.*

Un *cheval blanc* consacré au soleil (4)



étant le symbole de la *lumière,* une *jambe*



étant le symbole du *mouvement;* une *jambe de cheval blanc* est le symbole du *mouvement de la lumière.* Dans le Zodiaque circulaire de Dendérah on trouve la *jambe de cheval blanc* qui détermine toute la partie du zodiaque où, pour le pre-

---

(1) Voyez APIS, page 32.

(2) *Vide* Hyd. pag. 50, et Riccioli, pag. 126.

(3) En hébreu טלה ( THLH ), *thele*, et תלא ( TLA ), *tela*.

(4) C'est par homonymie que le *cheval* fut consacré au *soleil* et devint par extension symbole de la *lumière*. Voyez note de la Préface, page I.

mier état du ciel, le *jour* triomphe dans sa *marche* de la nuit, c'est-à-dire depuis le *solstice d'hiver* correspondant au zéro du BELIER, signe dans lequel les astrologues plaçaient l'*exaltation* du soleil, jusqu'au *solstice d'été,* correspondant au zéro de la BALANCE, signe dans lequel ces mêmes astrologues plaçaient la *dégradation* de la lumière (1); et pour bien déterminer que l'extrémité de la *cuisse du cheval* correspond au zéro du BELIER, les astrologues de Tentyris ont eu soin de représenter en petit le BELIER *zodiacal* qui touche la cuisse du cheval de sa partie postérieure,



laquelle correspond au zéro du signe.

La création ayant été terminée avec les *six temps* du règne de DIEU, c'est-à-dire lorsque le *solstice d'été* correspondit au zéro de la BALANCE (2), on s'explique pourquoi tous les astrologues s'accordent à dire que lors de la création, ou plus exactement à l'instant où la création fut terminée, le BELIER *céleste occupait le milieu du ciel,* ce qui lui valut le nom de *Mesomphalos* que lui donne Nonnus (3).

*La fin du monde, le jugement dernier, et le règne de* DIEU, qui doivent arriver, selon les dogmes astrologiques des Egyptiens, lorsque le *solstice d'été,* parvenu au zéro du BELIER, aura fait le tour du zodiaque et accompli ainsi la grande période de 24000 ans, étaient des *vérités* qu'on ne présentait jamais que sous le voile de l'allégorie. Aussi les initiés disaient-ils en langage mystique que *la fin de toute chose terrestre et la résurrection de toute chose céleste devaient avoir lieu lorsque l'*IOAN ( soleil du *solstice d'été* dont nous avons fait *S. Jean-Baptiste* ) *aurait rejoint*

---

(1) *Sol exaltatur in* ARIETE, *dejicitur in* LIBRA. ( Firm. L. 2, c. 3 ).

(2) Les astrologues cabalistes distinguaient plusieurs créations : la plus fameuse, la *primitive,* celle pour laquelle on avait la haute autorité d'*Esculape* et qu'on appelait l'*égyptienne,* était précisément celle qui remontait à la BALANCE. ( *Vide* Scalig. Not. ad Manil. lib. 1 , vers. 125 ; Scholiast. Tetrabibl. Ptolem. ).

(3) Μεσόμφαλος, adj. qui signifie *ce qui est situé au milieu.* Nonn. *Diony,* lib. 1 , vers. 181.

*l'*IESOU *primitif* (le *solstice d'hiver* correspondant au zéro du BELIER). Pour figurer la fin du monde, les astrologues représentaient IOAN *avec le* BELIER;



le christianisme représente aussi *S. Jean-Baptiste avec un agneau* (petit BELIER) (1).

La VIERGE, constellation que le *solstice d'été* entama immédiatement après la création (2), en vertu du *mouvement rétrograde du ciel des fixes,* devint aussi le symbole du *solstice d'été* (3). On se servait généralement de cette VIERGE pour indiquer sur un zodiaque le *solstice d'été* correspondant aux différents états du ciel qu'ils représentaient. Ainsi, sur le Zodiaque circulaire de Dendérah où sont déterminés les *quatre âges du monde,* l'*âge d'or* ayant duré pendant tout le temps que le *solstice d'été* se trouva dans la constellation de la VIERGE, c'est-à-dire 2160 ans, cette VIERGE est représentée *tenant l'épi d'or* à la main.



L'*âge d'argent* ayant commencé lorsque le *solstice d'été* entama la constellation

---

(1) *Anubis* ou mieux *Anibis* (*a*), *homme à tête de chacal* (voyez CHACAL), était aussi le symbole du *solstice d'été*. Les Grecs ayant fait d'*Anubis* leur *Hermes*, et les Latins leur *Mercure*, la même croyance astrologique sur la fin du monde, qui fit consacrer le BELIER à l'*Ioan*, le fit aussi consacrer à *Anubis*, à *Hermes*, et à *Mercure*. On s'explique alors pourquoi Mercure se trouve, dans les pierres gravées qui servaient d'amulettes, tantôt monté sur le BELIER, tantôt à côté du BELIER, et quelquefois même portant une tête de BELIER dans sa main. Ces pierres gravées étaient des *tessères* qu'on donnait aux initiés d'Eleusis, comme dans les premiers temps du christianisme on donnait aux nouveaux baptisés un *agnus Dei* en cire. *Fuit consuetudo dandi baptizatis in cerâ consecratâ imagines agnis cœlestis* (Guilell. Durantus *in ration. divin. offic.*).

(2) Le *solstice d'été* correspondait au zéro de la BALANCE lorsque DIEU céda à l'*homme* l'empire de la terre.

(3) Voyez IBIS.

(*a*) AN-*enfant,* IBIS-*d'Ibis,* nom de la VIERGE céleste.

du LION, et n'ayant duré que 1080 ans, c'est par une VIERGE *tenant Orus blanc* ou *d'argent*



que se trouve indiqué le commencement de cette époque.

L'*âge d'airain,* dont la durée fut de 2304 ans, ayant commencé lorsque le *solstice d'été* correspondit au 15e degré du LION, c'est encore par une VIERGE *tenant les cymbales égyptiennes d'airain* (1)



que le commencement de cet âge se trouve déterminé.

Enfin, l'*âge de fer,* qui doit durer 7416 ans, ayant commencé lorsque le *solstice d'été* fut arrivé au 17e degré du CANCER, c'est par la VIERGE *guerrière* (2) *tenant l'arc et prête à décocher la flèche*

que se trouve indiqué le point du ciel où correspondait le *solstice d'été* lorsque cet *âge terrible* commença.

---

(1) Raban Maure (*Comment. in Judith.*) compare ces *cymbales* à de *petites bouteilles* (phiolæ parvissimæ), et Pline (*lib.* 23, *cap. ult.*) à des *cuisses* (coxendicibus).

(2) Dans les textes hiéroglyphiques cette VIERGE est toujours représentée avec la coiffure militaire.



Cette VIERGE *militaire* est placée sous le LION dans le Zodiaque de Dendérah, parce que le CANCER se trouve précisément, dans ce zodiaque, sur la tête du LION (voyez CANCER).

Si nous voulions aujourd'hui indiquer l'état de notre ciel en suivant la méthode égyptienne, nous placerions la VIERGE *guerrière* entre les GÉMEAUX et le TAUREAU, car le *solstice d'été* vient d'abandonner la première de ces constellations. Les Egyptiens, pour préciser l'époque à laquelle le monde doit finir, disaient dans leur langage mystique : *Lorsque la* VIERGE (symbole du *solstice d'été*) *aura enfanté le* BELIER (dont les chrétiens ont fait leur *agneau*), *le règne de* DIEU *commencera;* car la fin du monde doit arriver, comme nous l'avons déjà dit, lorsque le *solstice d'été* correspondra au zéro du BELIER. Le *solstice d'été* étant symboliquement représenté par la VIERGE, qui se trouve placée entre le BELIER et les POISSONS, dans les zodiaques représentant l'état futur du ciel lors de la fin du monde et le BELIER *zodiacal couché*, tel qu'on le voit dans le Zodiaque circulaire de Dendérah, se trouvant alors aux pieds de la VIERGE, ce BELIER *semble être* le produit dont la VIERGE vient d'accoucher.

Les Egyptiens disaient encore dans ce même langage mystique : *Lorsque l'union de la* VIERGE *et du* BELIER *sera consommée, la fin du monde arrivera;* pour dire *la fin du monde arrivera lorsque le* solstice d'été, représenté par la VIERGE, *correspondra au zéro du* BELIER, c'est-à-dire aura dépassé cette constellation. Il s'agirait plutôt ici d'un *divorce* que des *noces de la* VIERGE *et de l'*AGNEAU dont nous parle l'Apocalypse.

On exprimait aussi en écriture symbolique qu'une constellation avait été dépassée par un *solstice* ou par un *équinoxe*, en représentant le symbole de cette constellation *égorgé*. Aussi les Egyptiens disaient-ils : *Lorsque le sang du* BELIER *sera répandu, le règne de* DIEU *commencera;* pour dire : *Lorsque le* solstice d'été *aura dépassé la constellation du* BELIER, *le règne de l'homme sera fini.*

Ainsi donc *la jonction d'*IOAN *et de l'*IESOU *primitif, l'enfantement du* BELIER *par la* VIERGE, *la fin de l'union de la* VIERGE *et du* BELIER, *et la mort du* BELIER, ne sont que l'expression mystique du phénomène céleste qui, dans 4320 ans, doit déterminer *la fin du monde* selon les croyances astrologiques des Egyptiens. Le mithraïsme et le christianisme, fondés sur les dogmes religieux de l'Egypte,

ont avancé *cette fin prétendue du monde;* j'expliquerai au mot Boeuf les erreurs astrologiques qui ont donné naissance aux fables de *Mithra* et de *Jésus.*

On rencontre encore dans la Haute Egypte, à l'entrée des temples, les statues colossales du belier *zodiacal* ayant devant lui la vierge, symbole du *solstice d'été.*



Le *temple* étant sur la terre la représentation matérielle du *ciel* où Dieu règne éternellement, et *le règne de* Dieu devant arriver pour la terre lorsque le *solstice d'été* correspondra au zéro du belier, on s'explique pourquoi les Egyptiens plaçaient le belier *avec la* vierge devant la porte du sanctuaire.

On trouve dans Montfaucon (1) la gravure d'un monument égyptien qui paraît remonter seulement aux derniers temps de la domination des Perses, et qui nous représente un tableau de *la fin du monde.* On voit dans une *grotte mithraïque le soleil de justice éternelle prêt à brûler le* belier *zodiacal, trois fois répété, sur trois bûchers composés chacun de dix bûches.* Les *trois bûchers* font allusion aux *trois décans,* et le nombre de bûches aux *dix degrés* dans lesquels se subdivise chaque décan, le tout est supporté par *sept vases* qui font allusion aux *sept planètes.* A droite sont les *élus* qui tendent avec confiance leurs mains vers le *soleil de justice;* sur leur tête se trouvent les symboles de la *vie,* tels que l'*ibis* (2) et le *scarabée* (3). A gauche sont les *réprouvés,* hommes *sans tête* (4), qui tournent le dos

---

(1) *Antiq. expliq. Supplem.* tome 2, page 50, pl. 51.

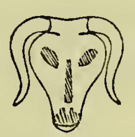
(2) Voyez Ibis.

(3) Voyez Apis, page 28. Le *scarabée*, symbole de la *vie*, comme la *croix* et le *phallus*, était porté au cou par les Egyptiens comme amulette, de préférence aux autres symboles. De nos jours, dans la Haute Egypte, le *scarabée (scarabœus thebaïcus)*, qui est le premier animal qu'on trouve vivant lorsque le Nil abandonne les terres qu'il a inondées, est encore regardé comme un emblème de *résurrection.*

(4) Les *réprouvés,* ceux-là qui doivent être condamnés à l'*anéantissement* lors de la résurrection générale, étaient représentés décapités. Les peuplades sauvages de l'Amérique employaient la même

au *soleil du jugement*, et qui semblent fuir sa *lumière* comme la *chouette*, symbole des *ténèbres*, qui se trouve au-dessus d'eux.

Cette idée de *la fin du monde* qui doit arriver, selon les principes de la haute astrologie, lorsque le BELIER *zodiacal* sera consumé par le *solstice d'été*, est rendue par le BELIER *mort* qu'on retrouve sur les monuments, et surtout par les *têtes décharnées de* BELIER



qu'on plaçait aux angles de l'autel où l'on conservait le *feu sacré* de *Phtha* (1).

Sur le bandeau de toutes les portes d'entrée des tombeaux sacrés de Biban-el-Molouk on trouve un *disque jaune*, symbole du *soleil*, dans lequel est figuré un AMOUN ( *homme à tête de* BELIER ) qui, dans cette circonstance, remplace le BELIER *zodiacal* comme dans les planisphères de la cabale. C'est la représentation du *soleil de justice suprême* qui doit se lever lorsque le *solstice d'été* correspondra au zéro du BELIER.



La *résurrection générale des morts* devant avoir lieu précisément à la même époque, on retrouve toujours sur ces mêmes bandeaux le *Saint* auquel la tombe était consacrée, adorant le *soleil de justice* qui doit le rappeler à la vie et le faire jouir de la béatitude céleste pendant les *six temps* du nouveau règne de DIEU.

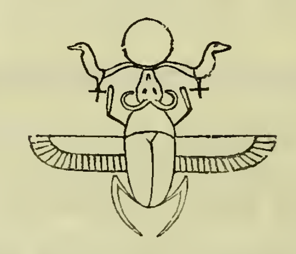
---

expression symbolique pour représenter les vaincus tués à la guerre. ( Voyez *Mémoires des Sauvages américains comparés aux mœurs des premiers temps*, par le P. Lafitau ).

(1) Le même principe astrologique fit que les Grecs placèrent des *têtes décharnées de* BELIER sur la frise des temples. La victime étant *consumée*, il ne reste que les ossements *décharnés et blanchis :* aussi les architectes avaient-ils soin de sculpter toujours en marbre *blanc*, ou du moins en pierre *blanche*, ces *têtes décharnées de* BELIER.

Quelquefois aussi ce *soleil de justice* est représenté par un *disque jaune* dans lequel est un grand *scarabée ailé,* symbole de la *vie universelle* et de l'*intelligence suprême* (1).

Enfin on trouve la même idée astrologique exprimée par un *scarabée à tête de* BELIER, surmonté du *disque solaire* placé entre deux *basilics,* symboles de la *lumière,* avec les TAU *ansés* (2), symboles de la *vie éternelle,*



mais seulement sur les monuments qui ne sont pas antérieurs à la domination romaine.

Le règne de l'*homme* devant finir et celui de DIEU recommencer lorsque le *solstice d'été* correspondra au zéro du BELIER, les initiés célébraient ce mystère astrologique, qu'ils appelaieut *la transition* (3), en égorgeant et en brûlant sur l'autel de Phtha un BELIER lorsque le soleil entrait dans la constellation qui porte ce nom. Le *pain,* principale nourriture de l'homme, étant le symbole de la *vie,* le *sel gemme* étant celui des *misères de la terre* (4), le *pain salé* devenait alors le symbole de la *vie terrestre* qui est remplie d'*amertume.* Le *pain sans sel,* au contraire, était le symbole de la *vie céleste* qui doit être exempte de *tribulations.* Le

---

(1) Voyez APIS, page 28.

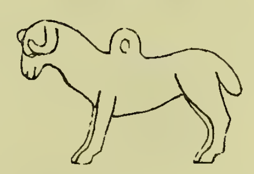
(2) Voyez ANE, page 10.

(3) פסח (FSE) *fase*, c'est-à-dire *passage*, *transition*, *mutation*, d'où les *phases* de la lune. Phase, *id est transitus Domini* (Exode XII. 11.).

(4) Voyez note 2 de la page 4. Le *sel* étant le symbole des *misères de la terre*, le *sel répandu* était en Egypte d'un fort mauvais présage. Cette superstition s'est conservée jusqu'à présent, et j'ai connu un esprit fort qui pâlissait lorsqu'on renversait une salière devant lui. Socrate avait foi dans les présages de l'éternument; tous les sages ici-bas ont un grain de folie.

*levain,* germe et symbole de *corruption,* n'entrait pas non plus dans la composition de ce *pain mystique* dont les initiés faisaient leur unique nourriture pendant tout le temps que le soleil se trouvait dans la constellation du BELIER.

Les initiés portaient sur leur poitrine, suspendu par une *belière,* le BELIER mystique



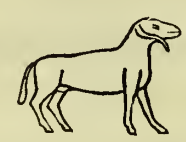
devenu symbole de RÉSURRECTION, c'était l'insigne de la haute initiation; les initiés vulgaires ne portaient à leur cou que le *scarabée,* la *croix,* ou le *phallus.* Aussi reconnaît-on la momie d'un grand prêtre lorsqu'on trouve le BELIER ou la *tête de* BELIER comme pectoral sur son *gabar.*

Pluche veut que le BELIER ait été placé dans la première division du zodiaque par les Chaldéens, parce que, l'*équinoxe du printemps* correspondant à cette constellation, les premiers astronomes voulaient indiquer par là l'époque de l'année où les *brebis mettent bas;* mais alors il me semble qu'il eût été plus rationnel de figurer dans cette constellation une *brebis* ou un *agneau.*

Dupuis, qui fait du BELIER le signe de l'*équinoxe d'automne,* nous dit que « le « Nil rentrant dans son lit peu de temps après cet équinoxe, le sol nouvellement « découvert ne présente qu'un limon gras qui n'a point encore de consistance « pour qu'on y imprime le soc de la charrue : aussi laissait-on la terre s'affermir « après la retraite des eaux, suivant Diodore; et, pendant ce temps, l'Egyptien « voyait croître l'herbe verte, et les troupeaux pouvaient déjà y trouver une « abondante pâture. On lâchait donc les troupeaux, et leur entrée aux pâturages « fut marquée dans les cieux par l'image d'un BELIER ou du chef du troupeau ». A cela je répondrai que les Egyptiens ne furent jamais des peuples *pasteurs,* mais bien des peuples *agriculteurs,* et que, à l'exception des *porcs,* il est impossible de lâcher d'autres animaux sur les terres limoneuses de l'Egypte immédiatement après leur inondation.

## RÉCAPITULATION.

Le BELIER,



une *tête de* BELIER,



ou des *cornes de* BELIER,



se traduisent par CHEF, MAÎTRE, GUIDE, ou même quelquefois par ROI, lorsque le *sceptre* se trouve à côté,



et par JUGE *suprême* lorsqu'on voit au-dessous le *bras plié* figurant la *coudée.*



Le BELIER courant,



debout,



ou accroupi,



*regardant derrière lui,* se traduit par CONSTELLATION DU BELIER. Une tête de BELIER *à l'extrémité d'une barre*



est sur les monuments égyptiens l'abréviation du BELIER *zodiacal,* et les *cornes de* BELIER



peuvent devenir l'abréviation du même symbole, mais seulement dans les hiéroglyphes cabalistiques.

Le BELIER *ayant sur sa tête le disque solaire entre les cornes de taureau*



est une expression hiéroglyphique du *solstice d'hiver.*

Un BELIER *blanc* est, comme le CNEF, le symbole de l'*intelligence suprême.* Un *homme blanc à cornes de* BELIER est aussi la personnification de cette même INTELLIGENCE. Lorsqu'on trouve un *homme bleu à tête de* BELIER, le *bleu* étant la couleur de l'*abym* qu'on aperçoit à travers le cristal du ciel, cet *homme* auquel on adjoint ordinairement un symbole de la *vie universelle,* tel que la *croix ansée,* est alors le symbole exprimant l'idée de DIEU, qui se compose de l'INTELLIGENCE SUPRÊME, de la VIE UNIVERSELLE, et de la MATIÈRE INFINIE, selon la croyance du culte primitif. Dans le TRIANGLE (1), symbole du DIEU GRAND, FORT, et IMMORTEL, chaque côté est affecté à l'un des *trois principes* qui composent la DIVINITÉ *toute entière.*




(1) Voyez la note 4 de la page 55.



# BOEUF.

Le BOEUF qui, chez les Egyptiens, labourait les terres, battait le blé, voiturait les récoltes, faisait tourner les roues hydrauliques qui transportaient les eaux du Nil dans les canaux destinés à l'irrigation des terres, le BOEUF, *travailleur* par excellence, devint le symbole du TRAVAIL en Egypte.

Il ne faut pas confondre le BOEUF avec le *taureau,* comme la plupart des savants (1). Le *taureau,* animal *indomptable* (2), était pour les Egyptiens, selon sa *couleur* (3), le symbole de l'élément auquel rien ne résiste, c'est-à-dire de l'*eau de l'abym* ou de l'*eau de la mer.*

---

(1) J'ai trouvé souvent cette phrase : *Le* bœuf *Apis était un vigoureux* taureau; c'est absolument comme si l'on disait : *Ce cheval* hongre *est un vigoureux* étalon.

(2) On peut dompter le cheval entier, mais pour le *taureau*, dès qu'il est pubère, il devient intraitable; ni force ni douceur ne peuvent rien sur lui.

(3) Un *taureau roux* consacré à *Typhon*, et qu'on immolait à cette divinité malfaisante (τοὺς δὲ πυῤῥοὺς βοῦς συγχωρηθῆναι θύειν, δία τὸ δοκεῖν τοιοῦτον τῳ χρώματι γεγονέναι. Diod. Sicul. *lib.* 1, *sect.* 2), était le symbole de la *mer* qui, avec le *désert,* composait l'empire du *mauvais principe.* Un *taureau noir* était le symbole de l'*eau de l'abym*, c'est-à-dire du *débordement*, qui féconde la *terre d'Egypte* (*a*). Une *vache rousse* était le symbole de *Nephthis* (le désert), épouse stérile de *Typhon*, qui ne pouvait être fécondée que par son adultère avec *Osiris* (le débordement) dont l'épouse légitime *(l'Egypte)* était symboliquement représentée par une *vache noire.* Lorsque le Pharaon (Genèse, chap. XLI, vers. 2 et suiv.) songea qu'étant auprès d'un fleuve, il voyait sept jeunes *vaches*, belles et grasses, qui en sortaient et qui furent bientôt dévorées par sept autres *vaches*, maigres et laides, qui en sortirent aussi; la *vache* étant le symbole de la *terre d'Egypte*, Joseph dut comprendre qu'il s'agissait, dans ce songe, de la *terre d'Egypte* qui sortirait pendant sept fois de dessous les eaux du débordement, belle et grasse de limon, tandis que sept autres fois elle en sortirait maigre et stérile, ce qui, en définitive, annonçait sept années d'abondance suivies de sept années de disette. En outre, les *vaches maigres* dévorant les *vaches grasses* signifient clairement que le superflu des années d'abondance serait absorbé par les années de disette.

(*a*) Il est à remarquer que le *taureau noir* est précisément le symbole de l'*eau rouge*, car telle est la couleur des eaux du Nil lorsque ce fleuve déborde; tandis que le *taureau roux* est au contraire le symbole de l'*eau noire,* selon l'épithète qu'Homère donne toujours à la mer.

Le nom du BOEUF en égyptien est SOUR (1).

Les Egyptiens bistournaient le *taureau* pour en faire un BOEUF; de là vient qu'il est très-difficile de les distinguer l'un de l'autre dans les textes hiéroglyphiques. Sur les monuments dus au ciseau grec on peut observer cependant que le *taureau*



est plus *grand* et *moins gras* que le BOEUF,



mais il vaut mieux s'en rapporter au sens de la phrase symbolique, lorsqu'on traduit, qu'à cette observation qui pourrait souvent induire en erreur. Comme les symboles affectés au *taureau,* tel que le *disque solaire entre les cornes,* par exemple, peuvent aussi être affectés au BOEUF, ces symboles ne servent nullement à les différencier; néanmoins le *tau ansé* suspendu au cou du *taureau*



ou placé devant lui,



le distingue d'une manière positive d'avec le BOEUF, auquel on n'affecte jamais ce symbole.

Le BOEUF, symbole du TRAVAIL dans les hiéroglyphes purs de la Haute Egypte, finit par devenir celui du *labourage* dans les derniers temps, c'est-à-dire vers la fin du règne des Ptolémées, mais seulement dans la Basse Egypte (2), et le

---

(1) שור (SHUR), *sour.*

(2) Horus-Apollon (*a*), qui donne ordinairement aux hiéroglyphes la valeur arbitraire qu'ils avaient dans la Basse Egypte, considère cependant le BOEUF et les abréviations symboliques du BOEUF comme symboles du TRAVAIL.

(*a*) Liv. II, hiéroglyphe 17.

TRAVAIL fut alors symboliquement représenté par un *âne* (1). Dans les hiéroglyphes purs l'idée de TRAVAIL étant exprimée par l'image d'un BOEUF, l'idée de *labourage* est rendue par celle d'un *porc* (2).



Le *porc,* symbole du *labourage,* était consacré à Ert (la terre fertile) (3), et lorsque le BOEUF eut la même valeur symbolique dans la Basse Egypte, il fut aussi consacré à la *terre;* de là vient que les Grecs consacrèrent le *porc* et le BOEUF à Cérès.

Comme nous ne nous occupons que de la valeur première des hiéroglyphes, nous ne considérerons ici le BOEUF que comme symbole du TRAVAIL.

Lorsqu'on trouve l'*épervier,* symbole du *soleil,* monté sur le BOEUF,



(1) Philon (*a*), s'appuyant sur un proverbe d'Alexandrie : Πᾶν διανοῖγον μήτραν ὄνου, ἀλλάξεις προβάτῳ· qu'il explique par : πάντα πόνον ἀντικαταλλάττου προκοπῆς· considère l'*âne* comme le symbole du TRAVAIL, et la *brebis* comme celui du *profit*, la valeur symbolique de la *brebis* étant fondée sur le double sens du mot πρόβατον, qui signifiait chez les Grecs d'Alexandrie *brebis* et *profit;* car ils donnaient parfois à πρόβατον la signification de πρόβασις, c'est-à-dire *le produit qu'on retire des troupeaux.* On voit par là que la valeur des symboles s'appuyait souvent, dans la Basse Egypte, sur des jeux de mots, et constituait une écriture hiéroglyphique qui a beaucoup de rapport avec nos *rébus,* tandis que l'écriture hiéroglyphique pure est une science fondée sur l'observation de la nature ou sur des conventions qui pouvaient convenir à toute l'Egypte. Ainsi le BOEUF qui, dans la Basse Egypte, servait à labourer les terres, tandis que dans la Haute Egypte il ne servait qu'à traîner les fardeaux, pouvait bien être le symbole du TRAVAIL dans ces deux contrées : mais il ne pouvait pas être pour les Thébains le symbole du *labourage.*

(2) Voyez Porc.

(3) Ert et ses inversions Ter et Tre sont les noms mystiques de la *terre fertile,* c'est-à-dire de l'*Egypte*, tantôt représentée sous la figure d'une femme, la tête couronnée de trois gerbes, tantôt sous celle d'une *vache noire*, et le plus souvent sous celle d'une *lionne couchée* (voyez Sphinx). Il paraît que le culte d'Ert, comme celui d'Isis, s'était autrefois répandu jusque dans la Germanie. (Tacit. *Germania*).

(*a*) *De sacrif. Abel. et Caïn.*

c'est le *soleil surmontant le travail*, c'est-à-dire *parvenu au terme de son travail*, qui consiste dans son ascension lorsqu'il remonte vers le nord, en définitive, *le soleil surmontant le travail* n'est autre que *le soleil parvenu au solstice d'été*. Ce groupe hiéroglyphique est donc l'expression du *solstice d'été*, et voilà pourquoi on le retrouve entre la VIERGE et la BALANCE dans le Zodiaque circulaire de Dendérah, le *solstice d'été* correspondant au *zéro* de la BALANCE dans le premier état du ciel.

Mais si, au lieu d'un simple *épervier*, on trouve l'*épervier* avec la *coiffure royale*,



cet *épervier* désigne alors le *soleil royal*, c'est-à-dire le *soleil* qui doit éclairer le règne de DIEU. A côté de cet *épervier* on trouve ordinairement le *basilic*,



symbole de la *lumière*, qui, avec le *tau ansé*,

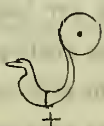


symbole de la *vie éternelle* (1), est l'expression de la *lumière éternelle* que répandra le *soleil royal*.

Un *roi* assis sur son trône, le *sceptre* (2) à la main,



(1) Quelquefois ce *basilic*, dans lequel est enfilé le *tau ansé*, se trouve accroché par la queue au *disque solaire*;



c'est ainsi qu'on le retrouve sur les obélisques de Louqsor.

(2) Le sceptre des rois égyptiens avait la forme du *Pedum*, car ils étaient considérés comme étant ou devant être *les pasteurs de leurs peuples*.

rend iconographiquement l'idée de *roi* et par extension celle de *royauté*. Le *bras figurant la coudée et tenant le sceptre à la main*



était un symbole composé de *justice* et de *puissance,* attributs de la royauté chez les Egyptiens, et par suite l'abréviation du précédent hiéroglyphe.

Si ce *bras* est sous le BOEUF,



ces deux symboles ainsi placés expriment l'idée de TRAVAIL *royal*. Par TRAVAIL *royal* les Egyptiens entendaient *la recherche de la pierre philosophale* lorsqu'il s'agissait d'alchimie, et *le mouvement rétrograde du ciel des fixes* lorsqu'il s'agissait d'astrologie.

Lorsqu'on voit sur les obélisques, où il s'agit toujours d'astrologie (1), l'*éper-*

---

(1) Les obélisques sont des monuments astrologiques, et non pas des monuments historiques, comme l'ont prétendu Diodore, Hermapion, Champollion, etc. Si les obélisques étaient des monuments historiques, je demanderais 1° pourquoi les Egyptiens préférèrent-ils graver les grands événements qu'ils voulaient transmettre à la postérité sur les faces étroites des obélisques plutôt que de les consigner avec leurs écritures symboliques sur les parois des temples et des palais? 2° pourquoi les Egyptiens qui tenaient tant à la symétrie, comme nous l'attestent tous leurs monuments, plaçaient-ils toujours côté à côté deux obélisques de grandeur inégale, car tels étaient les deux obélisques d'Héliopolis qu'Auguste fit enlever, les obélisques de Louqsor, etc.? 3° pourquoi sur certains obélisques, l'obélisque d'Héliopolis par exemple, trouve-t-on les mêmes hiéroglyphes reproduits sur les quatre faces? et 4° enfin pourquoi, si les obélisques sont des monuments spécialement affectés à reproduire des faits historiques, pourquoi, dis-je, trouve-t-on tant d'obélisques sur lesquels on ne voit ni lettres ni hiéroglyphes? Pline (*lib.* 36, *cap.* 8) attribue l'invention des obélisques à un certain Mythrès, roi d'Héliopolis: *Primus omnium id instituit* Mythrès; *quia in solis urbe regnabat*, *somnio jussus*, *et hoc inscriptum est in eo*. Ce Mythrès dont le nom a tant de rapport avec Mithra (l'équinoxe du printemps personnifié), et auquel il fut ordonné en songe d'élever un obélisque précisément parce qu'il régnait dans la ville du soleil, ne ressemble-t-il pas beaucoup à un personnage allégorique? L'obélisque était appelé par

*vier couronné* et le *basilic avec le tau ansé* surmontant le BOEUF, au-dessous duquel se trouve le *bras figurant la coudée et armé du sceptre,*



on doit traduire ces hiéroglyphes par *soleil de Dieu* et *lumière éternelle* surmontant *le travail royal,* c'est-à-dire *le mouvement rétrograde du ciel des fixes.*

---

les prêtres égyptiens *rayon* (*a*) ou *doigt du soleil*; lorsque Auguste fit transporter à Rome les deux obélisques d'Héliopolis, qu'il fit dresser l'un dans le grand Cirque et l'autre dans le Champ de Mars, il consacra le dernier au soleil, comme l'indique l'inscription : *Cæs. D. F. Augustus Pont. max. Imp. XII. cos. XI. Trib. Pot. XV. Ægypto in potestatem populi rom. redact.* SOLI DONUM DEDIT. Lorsque Constance fit transporter à Rome le grand obélisque dit de *Ramsès* que Constantin avait déjà enlevé à Héliopolis et qu'il destinait à l'embellissement de sa nouvelle capitale, cet obélisque, placé dans le grand Cirque à côté de celui qu'Auguste avait déjà fait élever, fut consacré au soleil, l'obélisque d'Auguste étant déjà consacré à la lune. Cassiodore, qui nous apprend cette particularité, ajoute que sur ces obélisques on y trouve des figures chaldaïques qui marquent les choses sacrées des anciens Egyptiens. Or, comme dans le bas empire on appelait tout caractère astrologique des caractères chaldaïques, et que les choses sacrées des anciens Egyptiens n'étaient autres que les dogmes astrologiques, il s'ensuit que Cassiodore, dont le témoignage a été rebuté par la plupart des savants, se trouve être, selon nous, celui qui a rencontré le plus juste un sujet des obélisques. D'un autre côté, si l'on considère, comme le chevalier Bruce, la projection constante vers le nord des pavés qui entourent les obélisques, la grandeur des carreaux de granit parfaitement uni qui les composent, leur nivellement et leur solidité, on ne peut s'empêcher de reconnaître avec le savant voyageur qu'ils furent destinés à faire des observations astronomiques. Si l'on mettait à découvert le pavé de Louqsor, on y trouverait des preuves irrécusables de ce fait. Lorsque Ptolémée Evergètes, le protecteur d'Eratosthènes, fit élever l'obélisque d'Axum, il est plus probable que cet obélisque fut destiné à vérifier les calculs d'Eratosthènes, comme le pense le chevalier Bruce, que d'admettre qu'il fut destiné à conserver à la postérité le souvenir de quelque grand événement, puisque cet obélisque est tout uni, sans aucune espèce de lettres ni d'hiéroglyphes. De tout cela qu'on me permette dès à présent de conclure que les obélisques sont des monuments astronomiques, comme je le prouverai plus tard en expliquant leur destination, et non pas des monuments destinés à éterniser des faits historiques.

(*a*) Pline nous dit que le mot *obélisque* signifie *rayon* en égyptien. Soit que ce mot vienne du grec ὀϐελὸς (broche) ou de l'égyptien עבליק (OBLIQ) *obeliq*, il ne signifie pas *rayon*. עבליק signifie עב [poutre), ל (grande), יק (pointe), *grande poutre pointue.*

Cette phrase obligée qu'on retrouve sur presque tous les obélisques (1) au-dessous du pyramidion, et qui est même répétée autant de fois qu'il y a de colonnes hiéroglyphiques sur chaque face de l'obélisque (2), n'est que l'exorde naturel des prédictions astrologiques touchant les événements qui doivent signaler la fin du monde. La fin du monde doit arriver, comme nous l'avons déjà vu, lorsque, par le mouvement du ciel des fixes, le *solstice d'été* correspondra au zéro du BELIER; alors le ciel de cristal, où sont attachées les étoiles qui servent à mesurer ce mouvement, sera brisé, et le *soleil*, survivant seul à la débâcle universelle, triomphera par conséquent du ciel et de la terre dont la *vie* est déterminée par la *grande révolution* du ciel des fixes. Ainsi, dire que le soleil triomphe du mouvement rétrograde du ciel des fixes, c'est dire que le soleil triomphe de la *vie* de la terre, c'est indiquer la *fin du monde;* partant de là, on peut traduire la première phrase hiéroglyphique des obélisques par : *Le divin soleil et la lumière éternelle triomphant de la vie du monde,* en d'autres termes, *le monde finissant.*

On trouve ordinairement le BOEUF et le *bras* avec quelques autres hiéroglyphes renfermés dans un cartouche particulier aux obélisques, l'*épervier* et le *basilic* étant alors posés sur le cartouche. Cette séparation des symboles ne change rien ici au sens de la phrase (3), et les différents hiéroglyphes qui peuvent se trouver

(1) Ces hiéroglyphes ne se trouvent pas sur certains obélisques, tel que celui d'Héliopolis par exemple; cependant on y trouve toujours l'*épervier couronné* surmontant d'autres symboles qui reviennent, pour le sens, à ceux dont nous parlons.

(2) L'obélisque de Louqsor, qui est à Paris, ayant sur chacune de ses faces trois colonnes d'hiéroglyphes, chacune de ces colonnes est surmontée des symboles dont il est ici question.

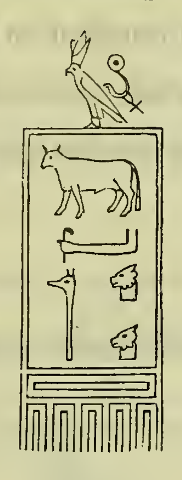
(3) C'est ainsi que le papillon *piu*,



symbole de l'*âme*, reposant sur le cartouche où est écrite la sentence du mort dans le papyrus que tient le *scribe céleste* (voyez page 98, note 1),



sous le BOEUF confirment notre traduction. Soit le cartouche qui surmonte la troisième colonne de la face nord de l'obélisque de Louqsor (1).



Le LION



étant le symbole de l'*abym recouvrant la terre d'Egypte*, c'est-à-dire le symbole du *débordement* et par suite de l'*eau* en général, *une tête de lion*



sera l'abréviation du LION tout entier et exprimera, comme lui, l'idée d'*eau* en général (2). *Deux têtes de lion*, placées l'une sous l'autre,



---

se traduit avec les hiéroglyphes qui sont au-dessous, absolument comme s'il était dans le cartouche : *âme ténébreuse elle est*.

(1) La face de cet obélisque, maintenant dressé sur la place de la Concorde à Paris, est tournée vers l'arc de triomphe de la barrière de l'Etoile.

(2) On donne toujours aux symboles isolés leur valeur hiéroglyphique la plus générale : ainsi l'*ibis*,



qui est aussi le symbole de l'*abym recouvrant la terre d'Egypte*, c'est-à-dire du *débordement* et par

se traduiront par *eau, eau,* c'est-à-dire *eau double.* Or nous avons vu (1) que les Egyptiens disaient que *l'eau était double* lorsque *le Nil était à plein bord* ou *prêt à déborder;* et comme tout ce qui rappelait en Egypte l'idée de *plein bord du Nil,* rappelait aussi l'idée de *solstice d'été,* car c'est à ce *solstice* que le *débordement* commence, par extension, *les deux têtes de lion* peuvent exprimer l'idée de *solstice d'été.*

---

suite de l'*eau* en général, signifie *eau* pris isolément. Pour qu'il puisse signifier *débordement*, il faut qu'il soit répété trois fois,

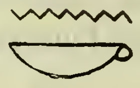


afin de désigner l'*eau triple* (*a*), ou qu'il soit placé sur le *vase sacré*, comme on le trouve devant le *premier génie* de la BALANCE :

ibis } sur } vase. } débordement.

étoile. alors.

car alors cet *ibis* exprime l'idée d'*eau surmontant le vase*, absolument comme le *caractère iconographique de l'eau*,



ainsi que nous l'avons déjà vu (Préface, page xxj). Un *lion placé sur le vase sacré*



exprime aussi l'idée de *débordement;* mais de même que le *taureau*, l'*aigle*, le *lion*, etc., symboles de l'*eau infinie dans laquelle les Egyptiens supposaient le monde plongé,* ont une nuance symbolique qui diffère dans l'écriture sacrée (*b*), de même le *lion*, quadrupède *fort* et *courageux,* sera l'expression d'un *fort débordement*, tandis que l'*ibis*, oiseau *faible* et *timide*, sera au contraire celui d'un *faible débordement;* le *débordement ordinaire* étant figuré par le *caractère iconographique de l'eau;* bien entendu lorsque ces symboles seront placés sur le *vase.*

(1) Préface, page xxij.

(*a*) Voyez Préface, page xxij et suiv.

(*b*) Voyez note petit-texte de la page 30.

Le *sceptre*

est le symbole de la *puissance* et par suite de la *royauté*.

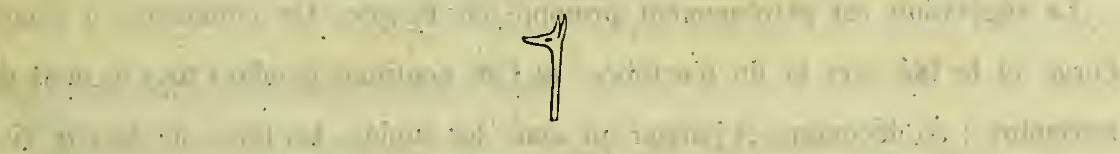
Le CHACAL



est le symbole des *ténèbres* (1). Une *tête de chacal*



sera l'abréviation du précédent hiéroglyphe. Un *sceptre à tête de chacal*



sera par conséquent l'expression symbolique de la *royauté des ténèbres* ou du *règne des ténèbres*. Or, le *règne des ténèbres* ayant commencé en même temps que celui de l'*homme*, c'est-à-dire lorsque le *solstice d'été* correspondit au zéro de la BALANCE (2), et devant finir lorsque ce même *solstice* correspondra au zéro du BELIER; le cartouche de l'obélisque de Louqsor se traduira par : *Le divin soleil et la lumière éternelle* surmontant *le mouvement du ciel des fixes,* qui lui-même surmonte *le débordement et le règne des ténèbres*....... en d'autres termes : *Le*

---

(1) Voyez CHACAL.

(2) La vie du monde se divisant en deux *règnes*, celui de DIEU et celui de l'*homme*, le *règne de* DIEU était dit *le règne de la lumière*, *du bien*, *d'Yezàd*, ou *d'Ormùzd* chez les Perses, et le *règne de l'homme*, par opposition à celui de DIEU, était dit *le règne des ténèbres*, *du mal*, ou *d'Ahrîman;* et c'est à partir de la BALANCE que les *ténèbres* pénétrèrent dans le monde, selon le *Gjâvidân Chrâd*, c'est-à-dire *le livre de la sagesse éternelle* attribué à *Zoroastre*.

*divin soleil et la lumière éternelle* triomphant *de la vie du monde et du règne des ténèbres au solstice d'été......* suivent ensuite les prédictions apocalyptiques des astrologues de la Thébaïde.

Quelque difficulté qu'offre la traduction des hiéroglyphes qu'on retrouve sur les grands monuments, tels que les obélisques, lorsqu'on n'est pas familiarisé avec les expressions astrologiques des Egyptiens; j'ai cru néanmoins devoir traduire un cartouche de l'obélisque de Louqsor, où se trouve le BOEUF, symbole du *travail,* pour faire comprendre plus tard l'erreur astrologique à laquelle est due l'origine du mithraïsme, religion qui précéda de 2160 ans le christianisme, qui, d'ailleurs, n'est lui-même que le mithraïsme corrigé par l'école d'Alexandrie.

## CONSTELLATION DU BŒUF.

La végétation est extrêmement prompte en Egypte. On commence à semer l'orge et le blé vers la fin d'octobre, et l'on continue pendant tout le mois de novembre : en décembre et janvier on sème les lupins, les fèves, le lin, le riz, etc. ; puis en mars on récolte déjà les orges et les blés; de telle sorte que, dans la fertile Egypte, il n'y a pour l'agriculteur *qu'un mois de repos,* celui de février pendant lequel la végétation se développe.

Comme la température de l'Egypte n'a pas varié depuis 8600 ans, et que la nature du sol est toujours la même ; il y a 8600 ans que le *second mois,* à partir du *solstice d'hiver* qui correspondait alors au zéro du BELIER, dut être considéré par les premiers astronomes comme le *mois du repos.* Ces mêmes astronomes qui divisèrent le zodiaque en douze constellations *égales,* ou qui, du moins, affectèrent des symboles à chacune de ces constellations, figurent donc, dans la seconde division du zodiaque où se trouvait le soleil pendant le *mois du repos,* le symbole de la *cessation du* TRAVAIL, lequel n'est autre que le BOEUF *bondissant* ou *couché.*

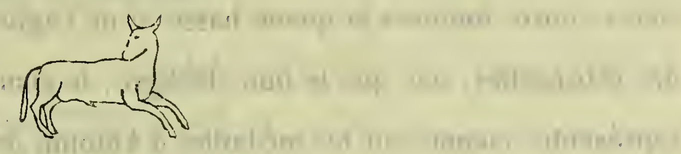
Le BOEUF est le symbole du TRAVAIL lorsqu'il *travaille* ou lorsqu'il est *sensé tra-*

*vailler,* et alors on le représente, dans les textes hiéroglyphiques, *marchant au pas ;*



mais si l'on représente le BOEUF *bondissant dans les pâturages,* c'est alors le symbole du TRAVAIL *en récréation* ou de la *cessation du travail;* aussi le BOEUF, dans les zodiaques égyptiens, est-il toujours représenté *joyeux,* et non pas *furieux,* comme l'a prétendu le savant Dupuis (1).

Dans le Zodiaque circulaire de Dendérah



et dans le Zodiaque rectangulaire d'Esné,



le BOEUF *courant* est représenté *tournant la tête,* afin d'indiquer par là, d'une manière positive, qu'il ne court pas pour *frapper,* mais seulement pour *courir.*

Dans le Zodiaque rectangulaire de Dendérah le BOEUF *en repos* se frotte le dessous de la mâchoire avec son genou,



et cette position indique qu'il est absolument *libre;* car ce n'est pas sous le joug

---

(1) Dissertation sur le Zodiaque de Dendra.

qu'il peut se donner cette petite jouissance, pour laquelle il paraît avoir une affection toute particulière, comme on peut s'en convaincre en observant le BOEUF en liberté dans les pâturages.

Sur les médailles d'Antonin, frappées en Egypte, où le BOEUF *zodiacal* se trouve sur le revers, ce BOEUF paraît être représenté au moment où, *furieux,* il creuse l'arène avant de s'élancer (1).



Mais il est une remarque à faire; c'est que le BOEUF, lorsqu'il est *contrarié* ou *en colère,* porte toujours la queue basse et ne l'agite pas, ce qui est tout le contraire des rétrogriffes, tels que le lion, le tigre, le chat, etc. Ainsi, dès l'instant où l'on représente, comme sur les médailles d'Antonin, le BOEUF *agitant sa queue,* c'est une preuve qu'il n'est pas *irrité,* et que par conséquent il *s'amuse.*

Dans un planisphère de la cabale, que nous a conservé Kircher et que Dupuis a copié (2), on trouve *une tête de* BOEUF



à la place du BOEUF *zodiacal* tout entier. Mais comme les cabalistes savaient fort bien qu'*une tête de* BOEUF était l'abréviation du BOEUF, symbole du TRAVAIL, et non pas du BOEUF *en liberté dans les campagnes,* symbole de la *cessation du* TRAVAIL, alors, pour bien déterminer que cette *tête de* BOEUF était l'abréviation du BOEUF

---

(1) .................. *Sparsâ ad pugnam proludit arenâ.*

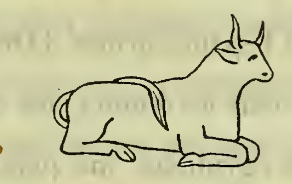
(Virg. *Georg.* lib. III.)

(2) Origine de tous les cultes. Atlas, pl. VI. Voyez aussi les planches correspondant au mot ZODIAQUE.

*bondissant dans les pâturages,* ils ont représenté au-dessus Pan, le dieu des bergers, avec sa flûte et sa houlette (1).



Les Zodiaques de Dendérah et d'Esné n'étant pas antérieurs à la domination romaine, on y trouve le boeuf *bondissant;* mais sur les monuments astronomiques remontant au règne des Pharaons, l'idée de *cessation de* travail est symboliquement exprimée par le boeuf *couché et ruminant,*



expression plus simple et plus naturelle que celle du boeuf *bondissant,* pour rendre l'idée de travail *en repos* ou de *cessation de* travail. Eudoxe ayant transmis aux Grecs le zodiaque primitif des Egyptiens, et ceux-ci ne comprenant pas le motif qui avait pu déterminer les inventeurs des symboles à représenter le boeuf *couché sur son large ventre* (2), de telle sorte que sa croupe obscure laissait même ignorer s'il était boeuf ou *vache* (3); les Grecs, dis-je, n'osèrent pas changer l'attitude du boeuf *zodiacal,* tandis que les prêtres de la Haute Egypte, qui avaient conservé la valeur symbolique de ce même boeuf, purent, sous les Romains, varier son attitude en lui faisant toujours exprimer la même idée. Le boeuf *couché,* ou, pour

---

(1) *Pan primus calamos cerâ conjungere plures*
*Instituit : Pan curat oves, oviumque magistros.*
(Virgil. *Eglog.* II.)

(2) Aratus, v. 166.

(3) Erathostes apud Germanic.

mieux dire, la *partie antérieure du* BOEUF *couché,*



se retrouve encore sur nos sphères célestes.

Au lieu d'un BOEUF tout entier, les cabalistes se bornaient généralement à peindre une *tête de* BOEUF dans la seconde division du zodiaque; de là vient l'abréviation dont nos astronomes se servent encore pour indiquer le signe du BOEUF.



Les étoiles qui déterminent la position du BOEUF dans le zodiaque égyptien sont les *Pléiades* (1) et la *brillante* de l'épaule droite d'ORION (2).

L'explication détaillée que je viens de donner des différentes positions du BOEUF qu'on retrouve sur les zodiaques égyptiens, me paraît suffisante pour démontrer que ce BOEUF ne peut pas être un *taureau.* D'ailleurs, les *bourses* du BOEUF dans les Zodiaques d'Esné et de Dendérah *sont si petites* qu'on reconnaît facilement le résultat de la torsion des testicules; et puis le *taureau* ne serait jamais un symbole de l'époque à laquelle les *vaches mettent bas,* comme le veut Pluche, ni celui de l'époque à laquelle on commence à labourer les terres en Egypte, comme l'a prétendu Dupuis. Dans le premier cas on aurait mis une *vache avec son veau,* dans le second ce ne pourrait être qu'un BOEUF; car le *taureau* étant un

---

(1) Sur le Zodiaque rectangulaire d'Esné on trouve autour du BOEUF *sept étoiles* qui font allusion aux *sept* PLÉIADES.

(2) Cette étoile *rouge*, de première grandeur, est considérée comme l'$\alpha$ d'Orion dont *rigel* n'est que le $\beta$. La *brillante* de l'épaule droite d'Orion était surnommée *bellatrix*, étoile guerrière, à cause de sa couleur, qui est aussi celle de la planète de *Mars*. C'était précisément *cette étoile*, et non pas *rigel*, comme on pourrait l'inférer d'un passage de Plutarque (Traité d'Isis et d'Osiris, chap. XI), qui fut consacrée à *Orus*, le vainqueur de *Typhon*.

animal indomptable ne laboure pas et ne peut pas être, par conséquent, le symbole du *labourage* ou de *l'époque du labourage.* Mais en admettant même que cela pût être, comment expliquer les différentes positions du *taureau* dans le zodiaque? laboure-t-il couché? laboure-t-il au galop? Par ces motifs je conclus à ce qu'il plaise à MM. les Astronomes d'ordonner qu'on ait à dire désormais : *la constellation du* BOEUF, et non pas *la constellation du* TAUREAU.

## Origine du Mithraïsme.

Les Sages de tous les pays qui aspiraient à devenir les législateurs de leur patrie venaient en Egypte étudier les lois et s'instruire dans la religion. Lycurgue, Solon, Pythagore, et Platon, ne firent qu'imiter les anciens législateurs, et c'est ainsi qu'on s'explique les rapports frappants qu'un savant moderne a retrouvés dans les croyances religieuses de tous les peuples de l'antiquité (1).

Les astrologues égyptiens, qui étaient en même temps les chefs du culte, n'accordaient généralement qu'une *quasi-initiation* aux étrangers tenaces et courageux qui subissaient les plus rudes épreuves pour pénétrer leurs mystères, et encore était-ce toujours en langage allégorique résultant de l'écriture hiéroglyphique (2) qu'ils expliquaient ces mêmes mystères, de telle sorte que l'initié devait,

(1) Voyez Volney, *Ruines*, chap. XXI.

(2) *Les hiéroglyphes sont en tout semblables aux préceptes de Pythagore, tels que : Ne vous asseyez pas sur le boisseau, etc.*, nous dit Plutarque, et cet auteur, n'en déplaise aux Champollioniens, a dit une grande vérité. Il faut connaître la valeur des symboles que Pythagore rappelle, pour comprendre le sens allégorique de ses sentences. Ainsi le *modius*,

ou ce que les Grecs ont pris pour un *boisseau*, est un vase en terre cuite que les Egyptiens appelaient *gardal*, et dans lequel on conservait le feu; c'est en définitive un *fourneau*. *Sérapis*, le Vulcain égyptien, est ordinairement représenté avec un *gardal* sur la tête; c'était dans ce *gardal* que les prêtres conservaient le *feu matériel* dans son temple, comme les vierges sacrées conservaient le *feu céleste* de

pour s'instruire avec fruit, commencer d'abord par bien s'identifier avec ce langage, chose assez difficile pour celui qui n'y était pas habitué dès son enfance.

Si nous admettons que *Zerdusht, Zerdoust* ou *Zoroastre* (1) ait existé et soit l'auteur du *Sad-der* et du *Zend-avesta*, comment ne pas admettre que le législateur des Perses a puisé sa religion dans les dogmes astrologiques des Egyptiens? Nous y retrouvons *Ormuzd* et *Ahriman*, les *deux principes* qui constituent la divinité toute entière dans le culte primitif; la *création du monde* pendant les *six temps* ou les *six gâhans* du règne de DIEU; l'*introduction du mal* à partir de la constellation de la BALANCE; la *fin du monde* au bout des *six temps* ou *six mille* du règne de l'homme; le BELIER *réparateur;* le *pain azyme;* le *baptême;* le *culte du feu éternel* qui doit régénérer le monde et dont les vierges sacrées conservaient l'emblème, à Memphis, sur l'autel de *Phtha;* enfin tous les dogmes et tous les rites de la religion astrologique des Egyptiens.

*Mihr* ou *Mithra* (2) n'était point une divinité particulière adorée par les Perses, comme on le croit généralement; c'est le nom qu'ils donnaient au *solstice d'été* représenté sous la forme *d'un homme dans l'âge mûr avec une forte barbe*, le *solstice d'hiver* étant représenté par un *enfant*, l'*équinoxe du printemps* par un *jeune homme imberbe*, et *l'équinoxe d'automne* par un *vieillard. La fin du monde et le jugement dernier* devant arriver lorsque le *solstice d'été*, représenté par *Mithra*

---

*Phtha* sur l'autel triangulaire *à tête de* BELIER : le *gardal* en écriture hiéroglyphique exprime l'idée du *feu* (le contenant pour le contenu). Si l'on représente *un homme s'asseyant sur un gardal, croyant s'asseoir sur un siége*, c'est l'emblème d'un *imprudent* ou d'un *étourdi*. Or, Pythagore en disant à ses disciples en langage allégorique : *Ne vous asseyez pas sur le gardal*, c'est comme s'il avait dit : *Agissez avec circonspection et ne faites pas d'imprudences.*

(1) *Zoroastre*, nom inventé par les Grecs pour rendre celui de *Zerdusht*, comme le prétend Hyde (*Historia religionis veterum Persarum*, cap. XXIV), n'aurait-il pas pour racine les mots grecs Ζωρὸς et Ἀστὴρ, ce qui signifierait *astre pur ?*

(2) *Mirh*, chez les Perses, signifiait *amour* et *chaleur ;* les Grecs, qui ne pouvaient pas prononcer ce mot, y ajoutèrent un θ et en firent *mithra*, comme du nom *Mihr-idad, amour de la justice*, ils firent *Mithridate*.

Pl. I.

3



4





1

2

Lauvray, Sc

*barbu*, aura dépassé la constellation du BELIER, les Perses exprimaient allégoriquement l'époque de la *fin du monde* en représentant *Mithra sur le* BELIER ou sur une *tête de* BELIER, comme on le voit dans une main votive en bronze retrouvée dans les fouilles d'Herculanum (1); ce *Mithra* dit avec ses doigts : *justice divine* (2), car c'est *à la fin du monde* et après la résurrection générale que DIEU *jugera* les vivants et les morts. On voit ici que le *Mihr* ou *Mithra* des Perses remplit les fonctions de la VIERGE *céleste*, symbole du *solstice d'été* dans les zodiaques égyptiens, lorsqu'elle sert à déterminer les différents états du ciel (3); et cela est si vrai que du temps d'Hérodote, époque où la religion des Perses conservait des rapports plus directs avec la religion des Egyptiens, *Mihr* ou *Mithra* était représenté non pas par un *homme barbu*, mais par une *jeune femme*, la VIERGE *céleste* qu'Hérodote appelle *Vénus Uranie* (4).

---

(1) PLANCHE I, fig. 1 et 2.

(2) Toutes les parties de la *main* avaient une valeur symbolique chez les Egyptiens, grands amateurs de la chiromancie. *La* MAIN *constituait un* MONDE : le *pouce*, symbole de la *force*, était consacré au *feu* et à l'*intelligence*; l'*index*, symbole de la *puissance* et du *commandement*, était consacré à l'*air* et à la *vie universelle*; le *médius*, symbole de l'*impudicité*, était consacré à la *matière-principe*, c'est-à-dire à l'*eau de l'abym*, *etc.* Ces trois doigts levés signifiant *intelligence*, *vie universelle*, et *matière infinie*, qui composent l'ÊTRE *qui est tout ce qui est*, exprimaient donc l'idée de IEOUA (DIEU). L'*index levé*

indiquant l'*unité* et par suite l'ÊTRE *unique* rend aussi l'idée de DIEU. La *membrane interdigitale* qui se trouve entre le *pouce* et l'*index* étant consacrée à la *justice*, comme l'atteste la BALANCE qu'on y voit ordinairement figurée sur les *mains votives*, cette *membrane développée*, en tenant le *pouce* et l'*index* écartés,



rend l'idée de *justice*. Le *Mithra* d'Herculanum exprimant avec ses deux mains l'idée de DIEU et de *justice*, exprime donc l'idée de *justice divine*.

(3) Voyez BELIER, page 119.

(4) Voyez *Clio*, chap. 130.

Il ne faut pas confondre le *mithraïsme* avec la religion de Zoroastre. Le *mithraïsme,* qui florissait encore dans les premiers temps de l'ère chrétienne, doit naissance aux bévues de certains mages qui formèrent une secte à part. Le *mithraïsme* diffère de la religion primitive des Perses comme le christianisme diffère de la religion judaïque, c'est-à-dire **par son détachement des choses d'ici-bas, pour n'aspirer qu'à la félicité céleste.**

Recherchons la cause de cette différence.

Nous avons vu que le *Mithra barbu* remplissait, dans le culte astrologique des Perses, les mêmes fonctions que la VIERGE *céleste* dans les zodiaques égyptiens. Ce symbole du *solstice d'été* ayant sous ses pieds la tête du BELIER *zodiacal* indique l'époque où ce *solstice* dépassera cette constellation; et comme c'est précisément alors que le *règne de Dieu* doit recommencer selon les principes de la haute astrologie, le *Mithra barbu* sur le BELIER est donc l'expression symbolique du phénomène céleste qui doit déterminer la *fin du monde.* Les sectateurs de Zoroastre devaient peu redouter cette catastrophe, puisque aujourd'hui nous en avons encore pour plus de 4000 ans avant que le *solstice d'été* corresponde à l' α des *poissons:* aussi les Perses durent-ils s'attacher aux biens de cette terre dont la jouissance leur était assurée par l'astrologie.

Mais plus tard il paraîtrait que des mages étant allés en Egypte pour approfondir la science dans la terre classique de l'astrologie, leur attention se porta principalement sur les obélisques où ils savaient que les prédictions sur la *fin du monde* étaient contenues (1). Comme *l'année civile* commençait en Egypte à l'*équinoxe du printemps,* époque à laquelle les mages commençaient leur *année sacerdotale,* tandis que les prêtres égyptiens ne commençaient cette même *année sacerdotale* qu'au *solstice d'été,* nos apprentis astrologues prirent l'*épervier couronné* des obélisques pour le symbole du *soleil équinoxial,* et le BOEUF, symbole du TRAVAIL,

---

(1) Je ne présente ce fait que comme une hypothèse, et de même que le physicien qui, étudiant les effets, cherche à remonter à la cause, je dis : *Les choses se sont passées comme si.....*

pour le BOEUF *du zodiaque;* de cette bévue ils crurent pouvoir inférer que, selon les Egyptiens maîtres passés dans la science des mouvements célestes, la *fin du monde* devait arriver lorsque l'*équinoxe du printemps aurait triomphé du* BOEUF *zodiacal,* c'est-à-dire lorsqu'il aurait dépassé cette constellation, en un mot, lorsqu'il correspondrait aux PLÉIADES. Forts de cette observation, ils retournèrent dans leur patrie pour prédire en langage mystique que *c'était le sang du* BOEUF, et non pas *le sang du* BELIER, qui devait *régénérer le monde.*

Lorsque l'*équinoxe du printemps* correspondit aux PLÉIADES, il dut s'opérer un changement moral dans toute la secte des Mithriaques. La *fin du monde* paraissant imminente, ils ne durent plus s'attacher aux biens de la terre, toutes leurs pensées durent se tourner vers le ciel. L'abnégation de soi-même, en ce qui touche à cette vie, devenant un principe religieux, les mortifications durent en être les conséquences; de là, le jeûne, le célibat, la pauvreté, l'isolement, et le mépris de la puissance (1), vertus anti-sociales sur lesquelles un législateur raisonnable ne s'est jamais appuyé, mais qui étant considérées par les Mithriaques comme autant de moyens de salut, durent séparer alors complétement leur secte de la religion de Zoroastre, laquelle, dans le *Sad-der* et dans le *Zend-avesta,* condamne formellement ces pratiques insensées (2).

La peur ne raisonne pas; et, quoique la *fin du monde* se fît toujours attendre, les bons Mithriaques, robustes croyants, transmirent cette crainte d'une *fin toujours imminente du monde* à leurs enfants qui, à leur tour, la transmirent aux leurs; et c'est ainsi qu'une secte absurde, anti-sociale, et méprisée (3), se per-

---

(1) *Vide* Tertull. *de præscript.* CXL.

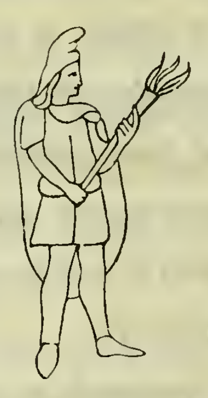
(2) Voyez Hyde (*Histor. veter. Persarum,* page 285); Fréret (*Mémoires de l'acad. des inscript.*, tome XVI, page 283), et Théolog. cérém. et morale de Zoroastre. *Zend-avesta*, tome III, page 601.

(3) La persécution et le mépris engendrent le fanatisme. Les juifs, haïs et persécutés par tous les peuples, sont restés fidèles à la loi de leurs pères; mais aujourd'hui, et surtout en France, où les juifs sont citoyens, l'indifférence religieuse gagne les fils d'Israël; et si quelques-uns se soumettent encore à certaines pratiques susperstitieuses de leur religion, c'est plutôt par respect humain que par conviction.

pétua jusqu'à la naissance du christianisme, époque à laquelle elle sembla même reprendre une nouvelle vie.

En admettant mon hypothèse, on s'explique pourquoi la célébration des *Mithriaques* avait lieu à l'*équinoxe du printemps*, tandis que celle des *Mirhagans* de Perse ne commençait qu'au *solstice d'hiver* (1). D'ailleurs, les monuments mithriaques qui sont parvenus jusqu'à nous confirment mon opinion.

Pour représenter symboliquement le phénomène céleste qui devait ou qui aurait dû déterminer la *fin du monde*, les Mithriaques représentèrent l'*équinoxe du printemps*, qu'ils appelèrent aussi *Mihr* ou *Mithra*, sous la figure d'un *jeune homme imberbe* égorgeant le BOEUF *zodiacal* (2); et pour bien préciser que leur *Mithra* était le symbole de l'*équinoxe du printemps*, ils avaient soin de le représenter toujours accompagné de deux acolytes, l'un tenant un *flambeau élevé*,



---

(1) Voyez *Mémoires de l'acad. des inscript.*, tome XVI, page 283.

(2) Voyez PLANCHE I, fig. 3. Dans ce bas-relief mithriaque c'est un *taureau*, et non pas un bœuf, dont le *scorpion*, symbole de la *mort violente* (voyez SCORPION), dévore les parties génitales. Mais je dois faire observer que le bas-relief dont il s'agit ne remonte tout au plus qu'au premier siècle de notre ère, et que c'est précisément aux Mithriaques qu'on doit la transformation du BOEUF *zodiacal* en *taureau*. Comme c'était *le sang du* BOEUF *qui devait régénérer le monde*, selon les principes astrologiques des mages dissidents, et que tout être privé des facultés génératrices était considéré comme un être dégradé, les Mithriaques transformèrent pieusement en *taureau* le BOEUF *dont le sang devait laver les péchés du monde*. Le *sang du* BOEUF ou du *taureau zodiacal* devant *mettre fin à la vie de tous les êtres terrestres*, les anciens, en prenant au pied de la lettre cette allégorie astrologique, crurent que le *sang du taureau* était un *poison violent*; et Pline, qui trouve des raisons pour les effets physiques les plus absurdes, nous dit (*lib.* XI, *cap.* 28) : *Taurorum sanguis celerrimè coït atque durescit*; *ideo pestifer potu maximè*.

symbole du *jour,* et l'autre un *flambeau baissé,*



symbole des *ténèbres.* Ces deux acolytes, *toujours de même taille,* devenaient l'expression d'un *équinoxe,* époque où la *longueur des jours égale celle des nuits* (1). D'un autre côté, comme *Mithra* était représenté sous la figure d'un *jeune homme,* il ne pouvait plus y avoir d'équivoque sur l'*équinoxe* dont il était le symbole, puisqu'on était convenu de représenter allégoriquement par un *enfant* le *solstice d'hiver,* par un *adolescent* l'*équinoxe du printemps,* par un *homme d'un âge mûr* le *solstice d'été,* et enfin par un *vieillard* l'*équinoxe d'automne.*

Le monde devant être régénéré par le *feu,* et le *feu* étant symboliquement représenté par un *chien* (2), on retrouve sur tous les bas-reliefs mithriaques le *chien* s'élançant vers *Mithra* au moment où ce mythe égorgeant le BOEUF *zodiacal* détermine ainsi la fin du *règne de l'homme* et le commencement du *règne de* DIEU.

---

(1) Voyez GÉMEAUX.

(2) J'ai dit dans une note de mon Traité du Zodiaque de Dendérah : « Le *chien* est le symbole de la « *chaleur:* on donna d'abord le nom de *chien* à l'étoile *(sirius)* qui, par son lever, annonçait le dé- « bordement, parce qu'elle faisait l'office du *chien* qui prévient son maître; mais comme cette étoile ne « se levait que dans le temps de la plus forte *chaleur,* c'est-à-dire au solstice d'été, le *chien* qui repré- « sentait cette étoile devint par extension le symbole de la *chaleur.* Telle est du moins l'explication « qu'on peut donner de cette valeur symbolique du *chien*, en suivant l'opinion de Plutarque dans son « *Traité d'Isis et d'Osiris.* Cependant il paraîtrait que ce ne fut pas ce motif; les Egyptiens avaient re- « marqué que le *chien* a l'estomac si chaud qu'il peut digérer même les os, et que ses excréments pris « intérieurement produisent par leur causticité l'effet d'un aphrodisiaque puissant, égal au moins à la « cantharide. Les docteurs égyptiens se servaient même de ces excréments pour en faire la base de « leur pierre à cautère; c'est pour cela que le *chien* devint le symbole de la *chaleur*, et par suite du *feu* « (la cause pour l'effet) ». *Cerbère* accompagne toujours *Sérapis*, dieu du *feu*, et Zoroastre qui avait établi le culte du *feu* chez les Perses leur avait expressément recommandé d'avoir de la vénération pour les *chiens* qui en sont le symbole (voyez Hyde, *de veter. Pers. Relig.*, cap. 1). Hérodote nous apprend (*Clio*, chap. 140) que les mages considéraient le meurtre d'un chien comme un crime aussi énorme que l'homicide.

Le *serpent* (*aspic* des Egyptiens et *grande couleuvre* des Perses), symbole de la *mort*, des *ténèbres*, et du *mal*, ayant pénétré dans le monde au commencement du *règne de l'homme* (1), devait nécessairement en sortir à l'avénement du *règne de* Dieu; aussi les Mithriaques qui avaient cru que le *règne de* Dieu allait arriver lorsque l'*équinoxe du printemps* correspondit aux Pléiades, n'ont-ils jamais oublié de représenter sur leurs tableaux allégoriques le *serpent mort* ou *mourant* (2).

Je reviendrai, dans le cours de cet ouvrage, sur les autres symboles que nous offrent les bas-reliefs mithriaques, ne voulant pas entrer ici dans des détails qui m'entraîneraient trop loin, et qui pourraient fatiguer le lecteur. Mon intention n'était, d'ailleurs, que de donner une idée générale du sens mystique de ces monuments que j'invoque à l'appui de mon opinion.

Une observation encore pour en finir avec *Mithra* : on trouve sur les bas-reliefs qui représentent ce mythe, tantôt *sept pyrées*, tantôt *sept étoiles*, tantôt *sept flammes*, toujours placés entre le *soleil* et la *lune*. Ces *pyrées*, ces *étoiles*, ou ces *flammes*, ne font pas allusion aux *sept planètes* (3), comme l'a cru le savant Dupuis, mais bien aux *sept* Pléiades qui se trouvent correspondre, dans le zodiaque primitif, au zéro du boeuf *zodiacal*. On conçoit facilement quel rôle important les Pléiades ont dû jouer dans les mystères des Mithriaques, puisque c'est à partir de l'époque où l'*équinoxe du printemps* correspondit à ce groupe d'étoiles, qu'ils commencèrent à craindre la *fin du monde*.

---

(1) C'est-à-dire lorsque le *solstice d'été* correspondit au zéro de la balance. Aussi les Perses disaient-ils que le *mal* ou *Ahriman* avait paru dans le monde à partir de la balance.

(2) C'est ce qui explique la *raideur* du serpent qu'on trouve toujours sur les bas-reliefs mithriaques. Le serpent, symbole de la *mort*, étant représenté *mort*, c'est la *mort de la mort* ou l'*immortalité*.

(3) Les planètes des anciens étaient le *Soleil*, la *Lune*, *Mercure*, *Vénus*, *Mars*, *Jupiter*, et *Saturne*; mais comme sur tous les monuments mithriaques on y retrouve le soleil et la lune personnifiés, on n'aurait dû mettre que *cinq étoiles* s'il s'était agi des planètes et non des Pléiades, car autrement c'eût été un double emploi pour la lune et le soleil; et il est à remarquer qu'on n'a jamais employé une *étoile*, pour figurer la lune, sur aucun monument, à plus forte raison un *pyrée* ou une *flamme*, les anciens n'ayant jamais admis que la *lune* fût un *feu*, puisqu'ils la considéraient comme une *terre*.

## Origine du Christianisme.

Les juifs, avides d'argent et avares de leur peine, furent toujours des brocanteurs (1). Peu jaloux de fertiliser le sol ingrat de la Palestine, ils affluèrent en Egypte sous le règne des Lagides, ils peuplèrent Alexandrie, et bientôt cette nation mercantile obtint, à prix d'argent, les priviléges réservés aux compagnons d'Alexandre (2).

Les Ptolémées, protecteurs des sciences, attiraient dans leur capitale les savants de toutes les nations, qui importèrent avec eux leur entêtement, leurs croyances, et leurs systèmes. Alexandrie devint alors le théâtre des disputes religieuses, et, pour soutenir son opinion, chaque parti en appela aux monuments de l'antique Egypte, où l'écriture symbolique conservait le secret des mystères.

Les juifs, en contact avec les païens, finirent par adopter en partie les opinions des philosophes grecs (3); ils se mêlèrent dans les disputes, des sectes se formèrent, et l'unité d'Israël fut rompue. Ce fut alors que les juifs traduisirent leurs livres sacrés et qu'ils les commentèrent; les uns voulaient, comme les Caraïtes, qu'on s'en tînt au texte de la loi, mais la plupart voulurent, à l'exemple des Egyptiens, se jeter dans les interprétations allégoriques, et Aristobule en vint même jusqu'à faire un commentaire sur les lois de Moïse en faveur de Ptolémée Philometor.

A cette même époque, des astrologues alexandrins reconnurent, par l'étude des

---

(1) L'Evangile nous représente le temple de Jérusalem comme une *bourse de commerce;* on y trouvait des *marchands* et des *changeurs de monnaie.* Jésus les chassa à coups de fouet et renversa leurs tables (Matth. *cap.* XXI, vers. 12). Je suis allé quelquefois dans leur synagogue et j'y ai retrouvé tout le brouhaha de la bourse. Il avait peut-être raison ce Chinois qui soutenait que les montagnes peuvent changer de place, mais que l'esprit d'un peuple ne change jamais.

(2) Voyez Josèphe contre Appion, liv. II, chap. 2.

(3) On retrouve les idées de Platon chez les plus anciens rabbins et même les propres expressions du philosophe; aussi, sous les princes Hasmonéens, il intervint un décret qui défendit aux juifs la lecture des livres grecs (voyez *Bibliothèq. critiq. de Sainjore*, chap. 34).

monuments, que, selon la haute astrologie, ce n'était pas le *sang du* BOEUF qui devait *régénérer le monde,* comme l'avaient cru les Mithriaques, mais bien le *sang du* BELIER, au zéro duquel correspond l'*Iesou* (1) dans les zodiaques astrologiques qui représentent le premier état du ciel. Ils se rendirent compte alors de l'erreur où étaient tombés leurs confrères de Perse, dont les prédictions étaient démenties depuis 2000 ans, et à leur tour nos Alexandrins voulurent déterminer astrologiquement l'époque de la grande catastrophe. Ils étaient dans la bonne voie; mais, prenant la VIERGE, qui marquait le *commencement de l'année* (2), pour le symbole de l'*équinoxe du printemps* (3), tandis qu'elle était, pour les prêtres égyptiens, le

(1) *Iesou*, en langue sacrée, signifie *divine force du ciel* ou *solstice d'hiver*, parce que c'est au *solstice d'hiver* que le soleil reprend *sa force* pour remonter vers le nord. Les savants dérivent le nom de *Jésus* ישו. (ISHU) *Iesu* (*a*) et celui de *Josué* יהושע (IHUSHO) *Jueso* de ישועה (ISHUOH) ou ישוע (ISHUO) pour הושע (IHUSHO), mot auquel on fait signifier ὁ κύριος σωτερία, fondé sur ce passage de saint Matthieu : αὺτος γὰρ σώσει τὸν λάον αὐτοῦ ἀπὸ τῶν ἁμαρτιῶν αὐτῶν (Evang. I. 21); mais alors *Samson* signifierait aussi *Sauveur,* puisqu'il est dit qu'il reçut ce nom parce que αὺτος ἄρξεται σῶσαι τὸν Ἰσραὴλ εκ χειρὸς Φυλιστϊμ. (Jud. XIII. 5). Dans les zodiaques astrologiques qui représentent toujours le premier état du ciel, l'*Iesou* ou le *solstice d'hiver* correspond au zéro du BELIER. Cet *Iesou*, symboliquement représenté par un *enfant*



têtant son doigt (*b*), était placé au-dessous de l'intervalle qui sépare le BELIER des POISSONS, et comme c'était à l'*Iesou primitif* que devait venir la VIERGE, symbole du *solstice d'été*, pour déterminer le *règne de Dieu*, et cela par le *mouvement du ciel des fixes* (précessions des équinoxes), cet *Iesou* était appelé l'*Iesou sacré* ou *oint*, surnom que les Grecs ont traduit par χριστὸς, de là *Jésus-Christ,* car le χριστὸς des Grecs ne correspond nullement au משיח (MSHIE), *Messie* des juifs, comme on l'a prétendu.

(2) Horus-Apollon (Hiérogl. III) nous apprend qu'*une jeune femme* était le symbole de l'*année,* ou, pour mieux dire, du *commencement de l'année*, chez les Egyptiens.

(3) Les Alexandrins commençaient leur année à l'*équinoxe du printemps*, et le mot *équinoxe* étant féminin en grec (ἰσημερια), on conçoit facilement comment la VIERGE des zodiaques put être prise pour le symbole de l'*équinoxe du printemps* par les juifs d'Alexandrie.

(*a*) C'est ainsi que le nom de *Jésus* se trouve écrit dans le Talmud.

(*b*) Le *solstice d'hiver* étant représenté par un *enfant*, l'*équinoxe du printemps* l'était par un *jeune homme,* le *solstice d'été* par un *homme fait*, et l'*équinoxe d'automne* par un *vieillard.* Cependant les astrologues égyptiens se servaient le plus souvent de la VIERGE ou d'un *homme à tête de chacal* (voyez CHACAL) pour indiquer le *solstice d'été* sur leur zodiaque.

symbole du *solstice d'été* (1), ils crurent pouvoir annoncer que la *fin du monde* était imminente lorsque l'*équinoxe du printemps* correspondit à l'α des POISSONS ou à la *changeante* de la BALEINE.

Dans le langage mystique, cette *fin du monde* dut être proclamée en disant : *Le sang du* BELIER *vient d'être répandu; l'union de la* VIERGE *et du* BELIER *vient d'être consommée;* la VIERGE *vient d'enfanter le* BELIER; *la* VIERGE *vient d'enfanter Iesou* (2); la VIERGE *vient d'écraser la tête du serpent* (3); *le règne de* DIEU *est arrivé, etc., etc.*

Ces prédictions qui faisaient hausser les épaules aux initiés égyptiens furent avidement accueillies par les malheureux que ne berçait plus l'espérance; et comme Alexandrie était peuplée de juifs, l'astrologie, fécondée par le judaïsme, enfanta la religion chrétienne.

Quelque hardie que paraisse cette opinion, elle est confirmée par l'écriture sacerdotale que nous conservent les monuments dont l'origine est évidemment antérieure au christianisme, puisqu'on y retrouve les noms de *Jésus*, de *Jean*, et de *Marie*, considérés comme mythes astrologiques. Ne pouvant ici m'appuyer sur

(1) L'année sacerdotale ne commençait en Egypte qu'au *solstice d'été*, et la VIERGE, première constellation que le *solstice d'été* entama à partir du *règne de l'homme*, devint, pour les Egyptiens, le symbole de ce même *solstice* (voyez BELIER, IBIS, et VIERGE).

(2) La VIERGE, symbole de l'*équinoxe du printemps* selon les Alexandrins, se trouvant alors, pour indiquer l'état du ciel, entre le BELIER et les POISSONS, et par conséquent au-dessus de l'*Iesou primitif*, l'*Iesou* paraissait être *un enfant dont la* VIERGE *venait d'accoucher*. Aussi la VIERGE fut-elle appelée alors *mère du divin Iesou*, sans que cette maternité lui enlevât sa qualité de VIERGE.

(3) Le *génie de la mort et des ténèbres* était symboliquement représenté par un *aspic* chez les Egyptiens (voyez ASPIC), c'est la fameuse *couleuvre* des Perses qui parut dans le monde à partir de la constellation de la BALANCE pour y régner avec l'homme jusqu'à l'avénement de DIEU, c'est-à-dire, selon l'astrologie égyptienne, jusqu'à ce que le *solstice d'été* corresponde au zéro du BELIER. La VIERGE étant le symbole de l'*équinoxe du printemps*, selon les Alexandrins, lorsque cette même VIERGE, par le mouvement du ciel des fixes, eut dépassé le BELIER, leurs astrologues crurent que le *règne des ténèbres* était fini; et comme c'était elle qui déterminait alors l'époque où commençait le *règne de la lumière*, on figura la *mort des ténèbres* en représentant l'*aspic* écrasé par la VIERGE. Les Indiens, dans leurs tableaux mystiques, représentent aussi la VIERGE écrasant le *mauvais principe;* mais représenté par un *guerrier noir ou bleu avec favoris et moustaches*, *tenant un sabre ensanglanté dans les mains.*

le témoignage de l'écriture sacrée, je vais néanmoins, à défaut de preuves matérielles que je pourrai présenter plus tard (1), essayer de prouver que *Jésus* n'a jamais existé soit comme Dieu, soit comme *homme*.

En effet :

Dire que Dieu *s'est fait homme* n'est-ce pas dire : Dieu *n'est pas immuable;* Dieu *s'est dégradé;* Dieu *a menti* (2)? Si la stupidité humaine pouvait émouvoir la colère divine, une pareille assertion serait un blasphème.

Et cependant, si *Jésus* a existé, *Jésus* était plus qu'un *homme;* car, s'il ne fut pas rare, dans l'antiquité, de voir dresser des autels à des rois et à des empereurs vivants, tous ces autels se sont écroulés après leur apothéose; la flatterie peut bien déifier un monarque, mais la postérité ne s'inclina jamais devant un cadavre, elle renverse l'autel de l'idole pourrie, et ne lui laisse que le sépulcre (3). Si un Alexandre n'a pu, malgré toute sa gloire, soutenir longtemps le rôle de *divinité*, comment un juif obscur, sorti de Nazareth, serait-il encore adoré après dix-huit siècles? ce serait un *miracle* sur lequel la religion chrétienne pourrait raisonnablement s'appuyer (4).

---

(1) Dans mon *Etude de la langue sacrée.*

(2) « Si Dieu se métamorphosait, il prendrait une forme plus parfaite ou moins parfaite; or il est « *ridicule* de dire qu'il se change en *mieux*, car il y aurait quelque chose de plus parfait que lui, ce « qui est absurde : il est *impie* d'admettre qu'il se change en quelque chose de *moins parfait*, car Dieu « ne peut se *dégrader;* d'ailleurs, il paraîtrait sous une autre forme que la sienne, il *mentirait*, parce « qu'il paraîtrait ce qu'il ne serait pas. Il faut donc conclure de là qu'il demeure dans sa forme simple « qui est la beauté et la perfection ».

(Platon. *Républiq.* liv. 2. Trad. de Dacier).

(3) Καὶ νῦν ὥσπερ ἀγώγιμοι δραπέται τῶν ἱερῶν καὶ τῶν Βωμῶν ἀπασσα σθέντες οὐδὲν ἀλλ' ἤ τὰ μνήματα καὶ τοὺς τάφους ἔχουσιν.

(Plutarq. *Traité d'Isis et d'Osiris*, chap. II).

(4) Quant aux autres *miracles* sur lesquels s'appuie la religion chrétienne, tels que la résurrection des morts, la délivrance des possédés, et la guérison des paralytiques, ils ne prouvent, selon moi, que la friponnerie des faiseurs et la simplicité de ceux qui les acceptent sans examen. Si Dieu *est immuable*, si Dieu *est tout-puissant*, a-t-il donc besoin de renverser l'ordre qu'il a établi pour manifester sa volonté aux hommes?

Les Evangiles, les Actes, et les Epîtres des Apôtres, sont les seuls garants de l'existence de *Jésus*. Sans discuter ici l'authenticité de ces livres (1), sans m'éton-

---

(1) « Le savant Dodwel convient que les livres qui composent le Nouveau Testament n'ont paru en « public qu'au moins cent ans après le Christ (*a*). Si la chose est certaine, comment pouvoir s'assurer si « ces livres existaient avant ce temps? Par suite ces livres ne furent qu'entre les mains des gens d'église « jusqu'aux troisième et quatrième siècles, c'est-à-dire à la merci de quelques hommes dont l'intérêt « et l'esprit de parti réglèrent toujours la conduite, ou qui n'eurent ni la probité ni les lumières requises « pour découvrir la vérité et pour la transmettre dans sa pureté originelle. Ainsi chaque docteur fut à « portée de faire des livres saints ce que bon lui semblait; et lorsque, sous Constantin, les chrétiens « se virent soutenus par l'empereur, leurs chefs furent les maîtres d'adopter ou de faire adopter comme « authentiques, les livres les plus conformes à leurs propres intérêts, et de rejeter comme apocryphes « ceux qui ne s'accordaient point avec la secte dominante. — Mais, au fond, quand même nous serions « sûrs de l'authenticité des livres que l'Eglise adopte aujourd'hui, nous n'aurions pourtant d'autres « garants de l'autorité des écritures que les écritures elles-mêmes : or est-il une histoire qui ait le « droit de se prouver par elle-même? peut-on s'en rapporter à des témoins qui ne donnent d'autres « preuves de ce qu'ils avancent que leur propre parole? Cependant les premiers chrétiens se sont rendus « fameux par leurs mensonges, leurs fictions, et leurs fraudes qu'on nomme *pieuses* quand elles tendent « à l'avantage de la religion. Ces pieux faussaires n'ont-ils pas attribué des ouvrages à Jésus-Christ lui- « même et aux apôtres, ses successeurs? n'avons-nous pas de leur façon des *vers sibyllins* qui ne sont « évidemment que des prophéties toutes chrétiennes faites après coup, et souvent copiées mot pour mot « dans l'Ancien et le Nouveau Testament? s'il eût plu aux Pères de Nicée de regarder ces prophéties « comme divinement inspirées, qui les eût empêchés de les insérer dans le canon des écritures? et pour « lors les chrétiens ne manqueraient pas de les regarder comme des preuves indubitables de leur reli- « gion. — Si les chrétiens, au commencement du christianisme, ajoutèrent foi à des ouvrages pleins de « rêveries, tels que le *Pasteur d'Hermas*, l'*Evangile de l'enfance*, la *Lettre de Jésus-Christ à Abgare*, « quelle confiance pouvons-nous avoir dans les livres qui nous restent d'eux? pouvons-nous même nous « flatter d'avoir les livres tels qu'ils ont été originairement écrits? comment distinguer aujourd'hui le « vrai du faux dans des ouvrages dans lesquels nous voyons l'enthousiasme, la fourberie, et la crédulité, « percer à tout moment? —......... Si un corps d'hommes puissants et en possession de commander à la « crédulité des peuples y trouvait son intérêt, il parviendrait à faire croire au bout de quelques siècles « que les aventures de *Don Quichotte* sont très-vraies, et que les prophéties de *Nostradamus* ont été « inspirées par la Divinité même. A force de gloses, de commentaires, d'allégories, on trouve et l'on « prouve tout ce que l'on veut; quelque frappante que soit une imposture, elle peut, à l'aide du temps, « de la ruse, et de la force, passer à la fin pour une vérité, dont il n'est plus permis de douter. Des « fourbes opiniâtres, et soutenus par l'autorité publique, peuvent faire croire tout ce qu'ils veulent à

(*a*) Voici ses propres paroles : *Latitabant enim usque ad rescentiora illa, seu Trajani, seu etiam fortasse Adriani, tempora in privatarum ecclesiarum, seu etiam hominum, scriniis scripta illa canonica, ne ad ecclesiæ catholicæ notitiam pervenirent.* (V. H. Dodwel, *Dissert. in Irenæum*, cap. XXXVIII, p. 66).

ner du silence des auteurs contemporains (1), j'admettrais que *Jésus* a existé, si son existence comme *homme* n'avait pas été contestée dès l'origine même du christianisme. En effet, nous voyons qu'on fait convenir à un prétendu S. Jean, surnommé *l'évangéliste*, disciple bien-aimé de *Jésus* (2), *que de son temps il existait des séducteurs qui ne confessaient point que* Jésus-Christ *fût venu dans la chair,*

---

« l'ignorance toujours crédule ; surtout en lui persuadant qu'il y a du mérite à ne point s'apercevoir des « inconséquences, des contradictions, des absurdités palpables, et du danger à raisonner ».

(Boullanger, *Exam. critiq. de S. Paul*, chap. 5).

(1) « Inutilement encore invoquerait-on le témoignage des historiens qui en parlent ou que l'on fait « parler (*a*), tel que Josèphe. Outre que cet historien écrivait près de cent ans après le temps où l'on « fait vivre Christ, tous les savants conviennent aujourd'hui que le passage où il est question de Christ « a été interpolé par une pieuse fraude, et qu'il n'est pas de Josèphe. Quant à Tacite, lequel, près de « cent vingt ans après la mort de Christ, nous parle du chef de la secte orientale des chrétiens, qui « s'était établie à Rome avec les Isiaques, avec les mystères de la déesse de Phrygie, etc., il dit ce qu'en « disaient les chrétiens, sans s'être donné la peine de faire des recherches et un examen critique d'une « chose qui ne l'intéressait guère et qui ne pouvait entrer dans le plan de son histoire. Il semble n'avoir « eu en vue que de donner l'étymologie de la dénomination des chrétiens, sectateurs d'un certain « Christ, dit-il, qu'on débitait avoir été mis à mort sous Ponce-Pilate. Tacite, par là, ne prouve pas plus « l'existence historique de Christ qu'il n'eût prouvé celle d'Osiris, si, ayant à parler de ce dieu égyp- « tien, il eût dit qu'on assurait qu'il avait régné en Egypte, et qu'il y avait été tué par Typhon son « frère. Il est arrivé à Tacite à peu près ce qui arriverait à un historien français qui, par occasion, « aurait à parler d'une secte indienne, laquelle depuis plus de cent ans se serait établie en France, « d'abord très-obscurément, et qui, cent ans après, commencerait à être plus connue et persécutée, « s'il nous disait qu'ils s'appellent Bramines, du nom d'un certain *Brama* qui a, dit-on, vécu dans « l'Inde. Nous garantirait-il pour cela l'existence de *Brama?* Il faudrait que Tacite eût fait des re- « cherches les plus exactes sur la vérité de l'existence de Christ, sur sa mort sous Ponce-Pilate ; ce que « n'a jamais eu l'intention de faire Tacite, la question étant trop peu importante pour lui ».

(Dupuis, *Relig. chrétien.*, chap. III).

(2) L'Ioan *d'hiver* comme l'Ioan *d'été* ne sont que deux mythes. *S. Jean l'évangéliste*, qu'on fête le 27 décembre, était, au dire de l'Evangile, le disciple qui reposait sur le sein de *Jésus* pendant la cène. On conçoit effectivement qu'ils doivent se confondre, puisqu'ils sont, l'un et l'autre, le symbole du *solstice d'hiver* dans les zodiaques astrologiques représentant le premier état du ciel.

(*a*) Il est constant, dit Fauste (*apud Augustin.* L. 23 et 33), que les Evangiles n'ont point été écrits par J. C. ni par les apôtres, mais, longtemps après eux, par des hommes inconnus « qui, jugeant bien qu'on ne les croirait pas, « parce qu'ils racontaient des choses qu'ils ne savaient pas, mirent à la tête de leurs livres les noms de quelques apô- « tres, les autres les noms de quelques hommes apostoliques, assurant que ce qu'ils avaient écrit, ils l'avaient écrit « sur leur témoignage ».

c'est-à-dire *ait existé comme homme* (1). Y a-t-il aujourd'hui quelqu'un qui nie l'existence de *Napoléon?* et que dirait-on d'un général de l'empire qui exhorterait un de ses amis à ne pas croire les imposteurs qui prétendent que ce grand homme n'a jamais existé (2)?

Le christianisme et le mithraïsme, entés sur la religion égyptienne et ayant l'un et l'autre pour origine une erreur astrologique, durent avoir nécessairement, dans leur esprit, leurs rites, et leurs symboles, des rapports frappants qui n'échappèrent point aux païens. Aussi les premiers chrétiens furent-ils accusés par eux de n'être, comme les Mithriaques, qu'une secte d'adorateurs du soleil sous le nom de *Christ* (3). Les Pères de l'Eglise qui ont eu l'avisement de nous faire voir la ressemblance qui existait entre les deux cultes, soit pour les traditions sur la naissance de *Jésus* et de *Mithra,* soit pour les consécrations mystiques; ces Pères, dis-je, n'ont pu disculper la religion chrétienne, accusée d'être une doublure de celle de Mithra, qu'en admettant l'intervention du Diable. En conséquence, ils prétendirent que le Démon, prévoyant ce qui devait arriver, et voulant ôter au mystère de la rédemption l'attrait de la nouveauté, s'était hâté de précéder Dieu pour figurer sous le nom de *Mithra* cet ineffable mystère (4).

La tradition fait naître *Jésus* 4000 ans après la création du monde : à la naissance de *Jésus,* le monde était âgé de 4868 ans selon Josèphe, de 4964 ans selon la Vulgate, de 5564 ans selon les Septante, de 5656 ans selon le texte hébreu, et enfin de 6352 selon les Samaritains. Sur quoi se fonde la tradition pour

---

(1) *Quoniam multi seductores exierunt in mundum, qui non confitentur Jesum Christum venisse in carnem : hic est seductor et antichristus.*

(*Epist. B. Joan. Apost. secunda*, vers. 7).

(2) L'homme sans éducation est un animal d'un esprit paresseux et par conséquent crédule, il ne se fatiguera point à chicaner l'existence d'un mythe. il préfère croire. J'ai connu un bourgeois campagnard qui croyait fermement à l'existence de *Mayeux* et de *Robert-Macaire.*

(3) *Alii planè humaniùs et verisimiliùs solem credunt Deum nostrum.* (Tertull. *Apologet.*)

(4) *Vide* Tertull. *Apologet. et de coronâ.* — Justin. *Apologet.* lib. 2, *et Dialog. cum Tryph.*

rajeunir la terre d'un millier d'années à la naissance de *Jésus?* le voici : l'*équinoxe du printemps* correspondant au zéro du CANCER dans les zodiaques astrologiques qui représentent le premier état du ciel, et la naissance de *Mithra* ayant eu lieu lorsque ce même équinoxe correspondit au zéro du BOEUF, les Mithriaques prétendirent que leur rédempteur était né 4000 ans après la création, car ils admettaient, comme les Egyptiens, 2000 ans pour que le nœud équinoxial rétrogradât d'un signe (1); et les chrétiens ignorants se sont approprié sans façon le calcul astrologique des Mithriaques lorsqu'ils ont voulu déterminer l'âge du monde à la naissance de leur *Christ.*

L'alliance du christianisme et du mithraïsme se retrouve même sur les monuments du onzième siècle. Le *temple* étant, comme je l'ai déjà dit (2), la représentation matérielle du *ciel* où DIEU *règne éternellement, l'entrée du temple* figure alors *l'entrée du ciel.*

Lorsque l'*équinoxe du printemps* se trouva entre le BOEUF et le BELIER, c'est-à-dire lorsqu'il correspondit aux PLÉIADES, ou, en langage mystique, lorsque le *sang du* BOEUF *fut répandu,* les Mithriaques crurent que le *règne de* DIEU commençait et que la porte du ciel allait s'ouvrir pour les élus; les Mithriaques durent donc, conséquents avec leur astrologie, placer la *porte* principale du *temple,* symbole de l'*entrée du ciel,* entre la représentation du BOEUF et celle du BELIER, ou bien

---

(1) Les Egyptiens donnaient 24000 ans à leur grande période, ce qui fait 66ans,66 pour un degré ou 666 ans pour un décan en négligeant la fraction : 666 est un nombre apocalyptique. Les Chaldéens qui crurent que le nœud équinoxial ne rétrogradait d'un degré que tous les 100 ans, donnaient à leur grande période 36000 années de durée et 18000 ans au règne de l'homme. Ces 18000 ans constituent précisément la grande année d'Héraclite. Toutes les grandes périodes ne sont dues qu'à la connaissance de la précession des équinoxes reconnue dès la plus haute antiquité, et certains savants supposaient encore dans le 17me siècle, en se fondant sur la tradition, que la révolution de notre pôle autour du pôle de l'écliptique ne s'opérait qu'en 36000 ans. (Voyez *Discours et Tables de la déclinaison du soleil,* par G. Denys, prêtre, hydrographe ordinaire du Roi; à Dieppe 1671, page 48).

(2) Voyez page 122.





S.T PIERRE DU PALAIS.
(Gironde)




BŒUF

DICTIONNAIRE DES HIEROGLYPHES

figurer sur cette même porte le BOEUF *égorgé par Mithra* (1), ou plus simplement encore une tête de BOEUF *décharnée* (2).

Les chrétiens qui n'admettaient le commencement du *règne de* DIEU qu'à partir de l'époque où l'*équinoxe du printemps* se trouva entre le BELIER et les POISSONS, c'est-à-dire lorsqu'il correspondit à l'α de cette dernière constellation, ou, en langage mystique, lorsque le *sang du* BELIER *fut répandu;* les chrétiens, dis-je, durent, pour être conséquents avec leurs principes astrologiques, placer la *porte* principale de leur *temple,* symbole de l'*entrée du ciel,* entre la représentation du BELIER et celle des POISSONS, ou bien figurer sur cette même porte le BELIER *égorgé* (3), ou plus simplement encore une *tête de* BELIER *décharnée* (4).

Sur la façade d'une église romane (5) j'ai retrouvé au-dessus de la *grande porte,* d'un côté, la *tête de* BOEUF, abréviation du BOEUF *zodiacal,* sur laquelle se

---

(1) Si les Mithriaques, au lieu de représenter l'*équinoxe du printemps* sous la figure d'*un jeune homme*, l'avaient représenté, comme les chrétiens, sous celle d'une VIERGE, ce serait la VIERGE *qui égorgerait le* BOEUF. Il paraîtrait que leur contact avec les chrétiens leur fit aussi adopter cette personnification de l'*équinoxe du printemps;* c'est ce qu'atteste le *Mithra femelle*, *ailé* comme la VIERGE de nos zodiaques, qu'on retrouve dans Caylus (*a*), égorgcant le BOEUF *zodiacal.*

(2) Les Egyptiens admettaient seulement comme *brûlées* les constellations zodiacales dépassées par le *solstice d'été* à partir de la BALANCE, aujourd'hui il y en a quatre : la VIERGE, le LION, le CANCER, et les GÉMEAUX. Les Mithriaques admirent comme BRULÉES toutes les constellations dépassées par l'*équinoxe du printemps* à partir du CANCER. Nous avons vu (page 123) que les Grecs adoptant les dogmes astrologiques des Egyptiens ornèrent de *têtes de* BELIER *décharnées* la frise de leurs temples, les dogmes astrologiques des Mithriaques, reçus plus tard par les Hellènes, firent qu'ils y placèrent aussi des *têtes décharnées de* BOEUF; de là vient que les *têtes décharnées de* BOEUF *et de* BELIER sont, en architecture, l'ornementation classique des frises.

(3) On trouve souvent le BELIER ou l'*agneau égorgé* sur la grande porte de nos temples.

(4) Je n'ai jamais retrouvé la *tête décharnée de* BELIER sur les temples chrétiens. Les premiers chrétiens auraient-ils reconnu qu'une constellation ne pouvait être *brûlée* que par le *solstice d'été?* c'est probable, car le christianisme ayant pris naissance en Egypte se trouve être, parmi toutes les religions qui ont pour mère l'astrologie, celle qui a le mieux conservé la pureté du langage mystique.

(5) Dans la commune du *Petit-Palais* (Gironde). Voyez PLANCHE II.

(*a*) *Antiquit. Rom.*, tome VI, planche 68.

trouve un *Mithra* ou un *S. Michel* qui la perce avec sa lance (1), et de l'autre, une tête de BELIER, abréviation du BELIER *zodiacal,* surmontée d'un *adorante* (élu agenouillé jouissant de la contemplation divine) (2). De pareils symboles ne peuvent appartenir qu'au mithraïsme, car, selon les Mithriaques, le *règne de* DIEU avait commencé lorsque le BOEUF fut égorgé par l'*équinoxe du printemps* symboliquement représenté par un *jeune homme,* et ils admettaient, d'ailleurs, que le ciel fut ouvert aux élus lorsque ce même *équinoxe* entama la constellation du BELIER. Cependant, comme on trouve aux deux extrémités du grand arc de cette même porte, d'un côté, AMOUN (3) qui remplace le BELIER (4), et de l'autre, ATERGATIS (5) qui remplace les POISSONS (6), ces deux symboles nous indiquent que le temple dont il s'agit appartient au christianisme, qui fait remonter l'*ouverture du ciel* à l'époque où l'*équinoxe du printemps* se trouvait entre le BELIER et les POISSONS; ce qui nous prouve que l'alliance du christianisme et du mithraïsme, religions qui différaient de toutes les autres par leur détachement des choses d'ici-bas, existait encore par tradition dans le onzième siècle (7).

Pour démontrer que *Jésus* n'est qu'un mythe astrologique, je pourrais m'ap-

---

(1) Fig. 1. Ce *Mithra* ou S. *Michel* est mutilé; il ne reste de bien conservé que les jambes et une partie de la lance.

(2) Fig. 2.

(3) Fig. 4.

(4) Voyez BELIER. Un AMOUN remplace ordinairement le BELIER dans les zodiaques astrologiques de la cabale.

(5) Fig. 3.

(6) Voyez POISSONS. Sur les zodiaques de la cabale une ATERGATIS remplace ordinairement les POISSONS.

(7) Les monuments religieux du moyen âge ont, comme les temples égyptiens, leur écriture symbolique. Les figures qu'on y retrouve, grotesques aujourd'hui, avaient pour nos pères une signification hiéroglyphique qui s'est perdue; notre ignorance nous fait supposer qu'elles sont le résultat du caprice des architectes. Autant vaudrait admettre, comme certains érudits, que les hiéroglyphes des Egyptiens ne sont que des ornements bizarres dus à l'imagination extravagante de leurs prêtres: car, enfin, si l'on admet comme monuments astrologiques les zodiaques d'Esné et de Dendérah, pourquoi considérer les zodiaques de nos églises byzantines comme des monuments dus à la routine et sans portée scientifique?

puyer, comme Dupuis (1), sur le fameux passage d'Abulmazar (2); je pourrais encore, compulsant les *Védas*, les *Pourân-as*, et les *Soûtras*, retrouver notre *Christ* dans le *Vichenou* des Brâhmanes, car ce *Dieu médiateur*, incarné sous la forme de *berger vert* et portant alors le nom de *Chris-en*, délivra le monde du serpent *Calengam* lorsque l'équinoxe du printemps correspondit au zéro du BOEUF *zodiacal*, c'est-à-dire à la même époque où *Mithra* régénéra le monde; aussi les tableaux sacrés de l'Inde nous représentent-ils *Chris-en* tantôt comme un *enfant vert* que la VIERGE, assise sur le BOEUF, tient dans ses bras (3), tantôt comme un *guerrier vert* monté sur l'*éléphant céleste* (4) et décochant sa flèche divine contre le serpent *Calengam*, symbole du *mal* (5). Mais, pour ne pas répéter ce que Dupuis et Volney ont déjà dit, je préfère en appeler au calcul et à l'histoire.

Selon mon système, l'*Iesou sacré*, symbole du *solstice d'hiver primitif*, dut être proclamé *enfant de la* VIERGE, symbole de l'*équinoxe du printemps* selon les Alexandrins, lorsque ce même *équinoxe* correspondit au zéro du BELIER, c'est-à-dire à l'α actuel des POISSONS. Cette étoile ayant aujourd'hui 27° 8' 32" de longitude, l'origine du christianisme remonterait au règne de Ptolémée VIII (6), antérieur

---

(1) *Religion chrétienne*, chap. II.

(2) « *Virgo; signum..... oritur in primo ejus decano, ut Persæ, Chaldæi, Ægyptii, et omnium duorum* « *Hermes et Asclepius in primævâ ætate docent, puella, cui persicum nomen Seclenidos de Darzama,* « *arabicè interpretata Andrenefeda, id est virgo, munda puella, dico, virgo immaculata, corpore de-* « *cora, vultu venusta, habitu modesta, crine prolixo, manu geminas aristas tenens, suprà solium* « *auleatum residens, puerum nutriens ac jure pascens, in loco cui nomen hæbrea, puerum dico à qui-* « *busdam nationibus nominatum* Jesum, *significantibus* Εζα (*a*), *quem nos græcè* Christum *discimus* ».
(L. 6. *Introduct. in astronomicon.* cap. 4, *de naturâ signorum*).

(3) PLANCHE I, fig. 3.

(4) Cet *éléphant céleste* se compose d'un groupe d'élus arrangés de manière à figurer le corps, les jambes, et la trompe de ce quadrupède.

(5) Comme l'Apollon des Grecs qui tua à coups de flèche le serpent Python.

(6) Ce Ptolémée surnommé *Soter* II, mieux connu sous le nom de *Lathure*, était fils de Ptolémée *Evergète* II, dit *Physcon*, qui plus que ses prédécesseurs avait encouragé les sciences et les lettres. Ptolémée *Lathure*, jouet de l'ambition de sa mère Cléopâtre, fut relégué par elle dans l'île de Cypre. Il n'en revint que dix-huit ans après, lorsque celle-ci fut assassinée par son fils puîné, Alexandre, qu'elle pré-

(*a*) Du verbe עזה (EZH) *ézâ*, prophétiser.

d'*un siècle* à l'époque où la chronologie fait remonter notre ère, de telle sorte que nous sommes astronomiquement dans l'année 1940 de J. C.; ce qui concorde parfaitement avec le Talmud qui fait de *Jésus* l'élève d'un membre du sanhédrin, Josua ben Perachja, avec lequel il fut en Egypte pour apprendre la magie (1). Or, il est

---

férait à Lathure. Quoique l'horreur qu'inspira aux Egyptiens le parricide d'Alexandre eût fait rappeler Ptolémée VIII, ce Ptolémée ne laissa pas d'être considéré par eux comme un prince méprisable, et cela parce qu'il s'entendit avec les juifs pour opprimer ses sujets. *Οὓς καίτοι μὴ δυνηθέντες ἐκ τῆς ἀναγραφῆς ἀφανίσαι, τὸ ὅσον ἐφ' ἑαυτοῖς ἀπαλείφουσι· προσέκρουσε γὰρ αὐτοῖς διά τινας Ἰουδαϊκὰς ἐπικουρίας*, nous dit Porphyre dans un fragment conservé par Eusèbe.

(1) *Josua filius Perachja et* ישו *(Jesus) Alexandriam Ægypti profecti sunt.....* ישו *(Jesus) ex illo tempore magiam exercuit, et Israëlias ad pessima quævis perduxit* (Sanhedr. f. 107, 2.). Le Talmud n'est pas la seule autorité qui fasse voyager *Jésus* à Alexandrie, pour y apprendre les artifices de sorcellerie, Celse (*Orig. cont.* Cels. 1. 28) fait dire à un juif que *Jésus* s'étant mis en service pour un salaire en Egypte, avait su y apprendre quelques tours de magie, et qu'à son retour il s'était orgueilleusement donné pour Dieu : *καὶ (λέγει) ὅτι οὗτος (ὁ Ἰησοῦς) διὰ πενίαν εἰς Αἴγυπτον μισθαρνήσας, κἀκεῖ δυνάμεών τινων πειραθεὶς, ἐφ' αἷς Αἰγύπτιοι σεμνύνονται, ἐπανῆλθεν, ἐν ταῖς δυνάμεσι μέγα φρονῶν, καὶ δι' αὐτὰς θεὸν αὑτὸν ἀνηγόρευσε.* Parmi les évangélistes il n'y a que S. Matthieu qui nous parle de la fuite en Egypte (*cap.* II, v. 14) pour que la prédiction d'Osée (*cap.* XI, v. 2) fût accomplie : *Ex Ægypto vocavi filium meum.* Le silence des autres Evangélistes ne serait-il pas le résultat d'une pieuse altération? Dans un manuscrit des Evangiles de S. Jean, conservé dans les archives de l'ordre du Temple, manuscrit qu'on pourrait, au besoin, faire remonter à l'époque de la recension byzantine, on trouve ce passage (Evang. VI, traduction littérale) : *Les juifs murmurent donc à ce sujet, parce qu'il avait dit : Je suis le pain descendu du ciel, et ils disaient : Celui-ci n'est-il pas Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère, comment peut-il dire : Je suis descendu du ciel? est-ce parce qu'il a habité avec les Grecs qu'il vient ainsi converser avec nous? qu'a de commun ce qu'il a appris des Egyptiens avec ce que nos pères nous ont appris?* Dire que Jésus avait habité parmi les Grecs pour s'instruire avec les Egyptiens, c'est donner à entendre d'une manière explicite qu'il sortait d'Alexandrie. Les païens qui admettaient l'existence de *Jésus*, retrouvant dans les rites des chrétiens toutes les cérémonies de l'Egypte, prétendirent que leur législateur avait dérobé aux prêtres égyptiens tous leurs mystères (Arnob. L. I, *contra gentiles*); et les chrétiens ne voulant plus être considérés comme une secte d'Isiaque corrigèrent ensuite leurs Evangiles, et biffèrent tout ce qui pouvait rappeler leur origine égyptienne. Or, voici comment la Vulgate écourte le passage de S. Jean que j'ai cité plus haut (Evang. chap. VI, v. 41, 42. Traduction de l'abbé Valard) : *Alors les juifs murmurent contre lui de ce qu'il avait dit : Je suis le pain descendu du ciel. — N'est-ce pas là, disaient-ils, le fils de Joseph, nous connaissons son père et sa mère, comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel?* Les Johannites, qui ne considèrent *Jésus* que comme un *homme supérieur*, admettent sans difficulté qu'il avait puisé toute sa science en Egypte. Voici ce qu'on retrouve à cet égard dans le Levitikon, livre qu'ils attribuent à S. Jean l'évangéliste : *Moïse, élevé au plus haut degré de l'initiation chez les Egyptiens, profondément instruit des mystères physiques, théologiques, et métaphysiques des prêtres,*

démontré que Josua ben Perachja vivait précisément *un siècle* avant l'ère chrétienne (1).

L'Evangile, ou la *bonne nouvelle*, n'était que l'annonce de l'avènement prochain du *règne de* Dieu, et par conséquent de la *fin du monde*, époque à laquelle ce *règne* doit commencer selon l'astrologie; aussi trouve-t-on dans le Nouveau Testament cette *fin prochaine du monde* annoncée de la manière la plus explicite (2). Les

---

*transporta l'initiation et ses dogmes chez les Hébreux. Chef et conducteur d'un peuple ignorant, peu propre à connaître la vérité, il se trouva forcé de ne confier qu'aux lévites d'un ordre supérieur les vérités de la religion* (a). *Bientôt les passions et les intérêts de ces lévites altérèrent la loi de Moïse; et les traces commençaient à s'en effacer lorsque Jésus de Nazareth parut sur la scène du monde : pénétré d'un esprit tout divin, doué des plus étonnantes dispositions*, après avoir reçu en Egypte tous les degrés de l'initiation scientifique, politique, et religieuse, et avec eux l'esprit saint et la puissance théocratique, *il revint en Judée et y signala les nombreuses altérations que la loi de Moïse avait subies entre les mains des lévites. Les prêtres juifs, attaqués dans leur crédit et aveuglés par leurs passions, persistèrent dans les erreurs qui en étaient le produit et l'aliment; ils se liguèrent contre leur redoutable adversaire : mais les temps étaient accomplis. Jésus dirigeant le fruit de ses hautes méditations vers la civilisation et le bonheur du monde, déchira le voile qui cachait aux peuples la vérité : il leur prêcha l'amour de leurs semblables, l'égalité en droit de tous les hommes devant le père commun; consacrant enfin par un sacrifice divin les dogmes célestes qu'il avait transmis, il fixa pour jamais sur la terre, avec les Evangiles, la religion écrite dans le livre de la nature et de l'éternité.* Il résulte de tout cela que, l'existence de *Jésus* fût-elle démontrée, le berceau du christianisme se trouve être en Egypte, où l'initiation conservait sous le voile de l'allégorie les vérités du culte primitif, et que, par conséquent, la connaissance du langage mystique, né de l'écriture idéographique, nous amènera à comprendre les mystères du christianisme; j'en donnerai un exemple en expliquant celui de la trinité.

(1) Voy. *Jost. Geschichte der Isr.* 2. s. 80, *ff. u.* 142. der *Anhænge.*

(2) *Erit enim tunc tribulatio magna qualis non fuit ab initio mundi usque modo, neque fiet..... — Statim autem post tribulationem dierum illorum, sol obscurabitur, et luna non dabit lumen suum, et stellæ cadent de cœlo et virtutes cœlorum commovebuntur. — Et tunc parebit signum filii hominis in cœlo : et tunc plangent omnes tribus terræ : et videbunt filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multâ, et majestate. — Et mittet Angelos suos cum tubâ et voce magnâ : et congregabunt electos ejus à quatuor ventis, à summis cœlorum usque ad terminos eorum. — Ab arbore autem fici discite parabolam : cùm jam ramus ejus tener fuerit et folia nata, scitis quia propè est æstas : — Ita et vos cùm videritis hæc omnia, scitote quia propè est in januis. — Amen dico vobis, quia non præteribit generatio*

(a) Strabon (*Geogr.* liv. XVI, page 1104, édit. de 1707) nous apprend que *Moïse, l'un des prêtres égyptiens, enseigna que cela seul était la* DIVINITÉ *qui compose le ciel, la terre, tous les êtres, enfin ce que nous appelons* le *monde*, l'*universalité des choses*, la *nature*. Telle est effectivement l'idée que la haute initiation se faisait de IEOUA.

chrétiens qui se considéraient comme des élus exilés sur la terre attendaient donc de jour en jour, avec la plus vive impatience, le rédempteur céleste qui devait les placer à sa droite (1); et comme des fléaux, tels que la guerre, la famine, et la

---

*hœc, donec omnia hœc fiant.* (Matth. *Evang.* cap. xxiv, v. 21, 29, 30, 31, 32, 33 et 34). S. Marc fait parler *Jésus* à peu près dans les mêmes termes (*cap.* xiii, v. 30). *Et vos estote parati quia quâ horâ non putatis filius hominis veniet* (Luc. *Evang.* cap. xii, v. 40*)*. *Amen, amen dico vobis quia venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem filii Dei, et qui audient, vivent* (Joan. *Evang.* cap. v, v. 24). *Gaudete in Domino semper, iterùm dico, gaudete. — Modestia vestra nota sit omnibus hominibus : Dominus propè est* (Paul. *ad Philipp.* cap. iv, v. 4 et 5). *Patientes estote, fratres, usque ad adventum Domini..... Ecce judex antè januam assistit* (Jacob. *Epist.* cap. v, v. 7 et 9), *etc.*

(1) Il paraîtrait que *cette fin du monde*, toujours *imminente*, finit par donner prise à la critique qui ne la voyait pas arriver, et cela même dans les premiers temps du christianisme; c'est ce qu'on pourrait inférer de ce passage de la seconde épître de S. Pierre : *Hoc primum scientes, quod venient à novissimis diebus, in deceptione illusores, juxta proprias concupiscientias ambulantes. — Dicentes : Ubi est promissio, aut adventus ejus? ex quo enim patres dormierunt, omnia sic perseverant ab initio creaturæ...... — Unum verò hoc non lateat vos, charissimi, quia unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus* (*vide* cap. iii, v. 3, 4 et 8). Il paraîtrait, d'après Lucien, que l'arrivée du rédempteur était toujours renvoyée par les premiers chrétiens au mois de *Mesori*, mois dans lequel les Egyptiens célébraient la fête d'*Harpocrate* représenté comme l'*Iesou* des zodiaques, sous la figure d'un enfant dont Isis était accouchée au *solstice d'hiver* (voyez Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris*, chap. 11 et 12). L'*Harpocrate* des Egyptiens n'est autre que l'*Ioan d'hiver* dont les chrétiens ont fait leur *S. Jean évangéliste* qui reposait sur le sein de *Jésus* pendant la cène. Cet *Harpocrate* se confond avec l'*Iesou* lorsqu'on les considère, l'un et l'autre, comme symboles du *solstice d'hiver*, mais avec cette différence que l'*Ioan* ne peut jamais devenir par extension, comme l'*Iesou*, le symbole du *soleil*, à partir du *solstice d'hiver* jusqu'au *solstice d'été*, comme cela a lieu pour l'*Ioan d'été* (voyez note 3 de la page 101). On sera peut-être étonné de voir que les chrétiens aient assigné aux mythes égyptiens sanctifiés par eux, des jours de fête qui concordent parfaitement avec les principes de l'astrologie, alors même qu'ils considéraient ces mythes comme des personnages ayant réellement existé. Mais tout cela s'explique naturellement, lorsqu'on sait que notre calendrier sacerdotal est l'œuvre des Alexandrins. Les évêques de Rome, trop ignorants pour savoir à quelle époque de l'année on devait célébrer la naissance de *Jésus*, de *S. Jean-Baptiste*, la fête de la *Transition* ou la *Pâque*, etc., etc., s'en référaient à la décision des patriarches d'Alexandrie, tout en leur contestant la prééminence. Léon I, surnommé *le Grand* et sanctifié plus tard parce qu'il avait persécuté les sectes orientales, avouait à l'empereur Marcien que l'indication des fêtes mobiles avait toujours été un privilége exclusif de l'Eglise d'Alexandrie. « C'est « pourquoi, ajoute-t-il, à propos de la réforme du calendrier, les Pères de l'Eglise ont toujours *passé « sur les erreurs* et ont délégué à l'évêque d'Alexandrie le soin de marquer les fêtes, parce que les « Egyptiens semblent avoir eu de tout temps le don du calcul ». En conséquence, lorsque l'évêque d'Alexandrie avait indiqué au siége apostolique les jours des fêtes mobiles, l'Eglise de Rome les notifiait en écrivant à toutes les Eglises les plus éloignées.

peste, devaient être les avant-coureurs de la grande catastrophe (1), les premiers chrétiens ne désiraient, ne voyaient, et ne prédisaient que des malheurs. Aussi les païens les regardaient-ils comme des hommes funestes, et leur rencontre était même considérée par eux comme étant d'un fort mauvais augure (2).

Les premiers chrétiens, l'esprit toujours tendu vers la béatitude céleste, étaient, en général, des visionnaires qui méprisaient les biens de la terre et la puissance temporelle. Ce mépris engendra chez eux la *charité* et l'*humilité,* vertus que leurs plus grands ennemis n'ont pu s'empêcher de leur reconnaître.

Malgré toute la puissance de la peur (3), il est difficile de concevoir comment le christianisme a fini par devenir la religion sinon universelle, du moins la plus répandue. Un rapide historique nous en dévoilera peut-être la cause.

Lorsque l'*équinoxe du printemps* correspondit à l'α des POISSONS (4), quelques astrologues alexandrins crurent pouvoir annoncer la *fin prochaine du monde;* selon eux, *la* VIERGE *était déjà mère de l'Iesou sacré, le sang du* BELIER *venait d'être répandu, la résurrection des morts allait arriver, et le jugement dernier ne devait plus se faire attendre.* Cette annonce du *nouveau règne de* DIEU, cette *bonne nouvelle,* ou, si l'on veut cet *Evangile,* ne dut faire aucune impression sur les initiés qui, instruits dans les mystères de la haute astrologie, savaient fort bien que c'était le *solstice d'été,* et non pas l'*équinoxe du printemps,* qui, parvenu à l'α des POISSONS, devait déterminer la grande catastrophe. Cependant quelques esprits timorés ne laissèrent pas d'ajouter foi à ces prédictions de la *fin prochaine du monde;* persuadés que le *grand juge* allait bientôt arriver, l'unique soin de ces premiers croyants fut de se mettre en état de grâce; les biens de la terre n'étant plus, à leurs yeux, que des biens éphémères, ils les abandonnèrent sans regret pour pleurer dans la solitude sur leurs

---

(1) Voyez l'Apocalypse de S. Jean, chap. 8 et 9.

(2) Voyez le Dialogue de Lucien intitulé : *Philopatris* ou *le Catéchumène.*

(3) L'idée de la *fin prochaine du monde* fut une des principales causes de la propagation du christianisme, comme l'ont démontré Lactance, Tertullien, etc.

(4) Il y a environ 1940 ans.

fautes passées, pour faire pénitence de leurs péchés, et pour mériter enfin, par un sincère repentir, l'indulgence de Dieu au jour du jugement. Ces hommes, la plupart juifs, volontairement séparés des autres hommes, reçurent de leurs compatriotes le nom de *Nazaréens* (1), concurremment avec celui d'*Ebionites* (2); car cette secte ne se composait généralement que de la lie du peuple juif, la plus stupide et par conséquent la plus crédule de toutes les populaces. Les Nazaréens ou Ebionites végétèrent obscurs et méprisés jusqu'au temps où la puissance romaine étendit son sceptre de fer sur l'Orient (3) : alors les jours de désolation, considérés comme l'*agonie de la terre* et comme les signes précurseurs de la *fin du monde*, réveillèrent le souvenir des prédictions alexandrines. La Judée asservie, Jérusalem livrée à l'arbitraire des préteurs, le temple profané, et, par-dessus tout, l'impossibilité de se soustraire au joug imposé par les maîtres du monde, tout dut faire penser aux juifs qu'un miracle seul pouvait relever de sa ruine la maison de Jacob, et ceux qui avaient encore espoir dans le Dieu de leurs pères, crurent alors que le *Messie* promis par les prophètes allait arriver : or, comme le *Messie* devait

---

(1) Le nom de *Nazaréens* qu'on donna aux premiers chrétiens, était une expression déjà employée dans l'Ancien Testament pour signifier une personne distinguée et *séparée* des autres par quelque chose d'extraordinaire, comme par sa sainteté, par sa dignité, ou par ses vœux; la Genèse nous dit (XLIX, 26) que Joseph était *nazaréen* (נזר) entre ses frères, car il était distingué et *séparé* d'eux par sa dignité. Le *Nazaréat* consistait, chez les juifs, en trois choses, 1° à s'abstenir de vin; 2° à ne point se faire raser la tête; 3° à éviter de toucher les morts de peur d'en être souillé. Le nom de *Nazaréen*, donné aux premiers chrétiens, ne vient pas du nom d'un village nommé *Nazareth*, où Jésus aurait passé la plus grande partie de sa vie selon les évangélistes, pour que la prophétie de je ne sais quel prophète fût accomplie : *quoniam Nazaræus vocabitur* (Matth. *Evang.* 11, 23), il est plutôt à présumer que les évangélistes ont fait de *Nazareth* le domicile politique de Jésus pour se rendre compte du nom de *Nazaréens* que portaient généralement les premiers chrétiens.

(2) *Ebionite* signifie *pauvre*, *gueux*, *misérable*. Les premiers chrétiens finirent par accepter cette dénomination d'*Ebionites*, de même que les républicains de 93 acceptèrent la dénomination de *sans-culottes* que l'aristocratie leur avait donnée par mépris; et plus tard, pour relever le nom d'*Ebionite*, on supposa l'existence d'un certain *Ebion* qui aurait été chef de cette secte à laquelle il avait laissé son nom (voyez J. Toland, *Christian. des juifs et des gentils*, chap. 9).

(3) Précisément vers l'époque à laquelle on fait remonter notre ère.

venir d'*Egypte* (1) et qu'il devait être le fils d'une *vierge* (2), les Nazaréens reprirent courage et ils annoncèrent que leur *Iesou,* qui remplissait les conditions requises, était le véritable *Messie* dont on attendait la venue. La secte des Nazaréens prit alors une certaine consistance, mais les juifs de Jérusalem, trop positifs même dans leurs espérances, ne crurent pas devoir baser leur salut sur la protection d'un mythe étranger, et ils rejetèrent les rêveries des Nazaréens pour s'attacher à quelque puissant de la terre. Un tétrarque de la Galilée, Hérode, paraissant, faute de mieux, l'homme le plus apte à remplir les fonctions de *libérateur,* quelques juifs le proclamèrent l'*envoyé de* Dieu ou le *Messie;* de là, la secte des *Hérodiens,* secte qui ne subsista pas longtemps, car le tétrarque ne répondit pas aux espérances qu'on avait fondées sur lui. Les Nazaréens cependant attendaient toujours, avec une foi constante, et la *fin du monde* et l'*arrivée du rédempteur;* méprisant les biens d'ici-bas, ils avaient, les uns pour les autres, une charité illimitée; considérant la puissance comme un fardeau, ils avaient pour leurs chefs une obéissance aveugle et une vive reconnaissance, enfin ils avaient dans leurs prophètes ou illuminés la plus ferme croyance et la plus profonde vénération. On conçoit qu'avec de pareilles gens les fripons font vite leur chemin (3) : aussi s'en trouva-t-il bientôt qui se mirent à leur tête, abondèrent dans leur sens, commencèrent leurs écritures, et en composèrent de nouvelles (4).

Nous avons vu que les Nazaréens ou Ebionites n'étaient que des juifs *réfor–*

---

(1) *Ex Ægypto vocavi filium meum* (Os. xi. 2.)

(2) *Ecce virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* (Isaï. vii. 14).

(3) « Les chrétiens méprisent tout, nous dit Lucien dans *la mort de Pérégrinus*, ils considèrent tous « les biens comme étant communs à tous ; s'il se trouve quelque imposteur parmi eux qui sache pren- « dre ses mesures et profiter de l'occasion, il s'enrichit promptement en se jouant de leur crédulité...

(4) Lucien nous représente *Pérégrinus (loco cit.)* comme s'étant fait initier aux mystères des chrétiens lorsqu'il était dans la Judée : « mais, ajoute-t-il, Pérégrinus leur montra bientôt qu'ils n'étaient que des « enfants auprès de lui ; car il devint non-seulement un prophète, mais encore le chef de leur secte. Il « interprétait les écritures et en composait lui-même, de telle sorte que les chrétiens finirent par le re- « garder non-seulement comme leur législateur, mais encore comme un Saint ». Pérégrinus était un philosophe cynique.

*més* (1) ou, si l'on veut, *gâtés* par l'astrologie alexandrine. Ces Nazaréens conservaient, d'ailleurs, avec la plus religieuse exactitude, tous les rites prescrits par la loi de Moïse, et avaient toujours la plus grande confiance dans les antiques prophéties d'Israël. Or, comme les prophéties représentent toujours le *Messie* comme un *homme puissant de la race de David* (2), les faiseurs d'évangiles, amalgamant la croyance judaïque avec les dogmes du culte primitif et de l'astrologie égyptienne, firent de l'*Iesou sacré* des zodiaques un *homme de la race de David, fils de Dieu, fils d'une vierge, Verbe et seconde personne de la Trinité* (3). Ils donnèrent à ce personnage imaginaire qui était venu, **non pas pour détruire la loi de Moïse, mais pour l'accomplir,** un caractère calqué sur celui que la tradition donnait à Josué (4) qui, successeur de Moïse, avait déjà **accompli** la mission de ce législateur en établissant le peuple de Dieu dans la terre promise (5). Comme tout envoyé de Dieu devait prouver sa divine mission par des actes surnaturels, les évangélistes attribuèrent à *Jésus* des miracles qui avaient cours parmi les char-

---

(1) *Nec disciplina illa apud eos, alia quam judaïsmus reformatus, seu cum fide in Messiam, seu Christum, rite conjunctus (Selden de Synedr.* L. 1, c. 8). — Les juifs, ne voyant dans les premiers chrétiens que des dissidents, les anathématisaient trois fois par jour dans leurs synagogues (*vide S. Hieronym. in Isaïam*, cap. v, vers. 18).

(2) *Vide* Dan. VII, 4, 27, et Mich. 4, 7. Les premiers chrétiens ne considéraient généralement *Jésus* que comme un *homme supérieur*. Vide *S. Iren.* L. 1, c. 26. Euseb. *Hist. Eccles.* L. 3, c. 27. S. Epiph. *Hœres.* 7, n. 2. *Hœres.* 28, n. 1. *Hœres.* 30, n. 2. 18. Theodor. *Hœret. fab.* L. 2, c. 1 et 2. Dans les actes des apôtres on fait même dire à S. Pierre : *Viri Israelitœ, audite verba hœc : Jesum Nazarenum*, virum approbatum *à Deo in vobis, virtutibus, et prodigiis, et signis, quœ fuit Deus per illum in medio vestri, sicut et vos scitis* (*vide* cap. II, vers. 22). Origène, dans son Traité contre Celse, distingue deux sortes d'Ebionites; la différence de croyance en ce qui touchait la divinité de Jésus, divisa les chrétiens dès leur origine.

(3) Dans le cours de cet ouvrage, nous démêlerons tout cet imbroglio : *le fils de l'homme*, seconde personne de la TRINITÉ, ne doit pas se confondre avec le *Verbe* ou *fils de Dieu* qui est *Iesu* ou *force motrice de l'univers*, *force* qui se renouvelle à chaque fin de la vie du monde. J'expliquerai bientôt ces différences en dévoilant le mystère de la TRINITÉ.

(4) *Josué* est appelé *Jésus* dans le Nouveau Testament, et Ἰησοῦς par le juif Philon.

(5) *Voy.* Philon : περὶ φιλανθρωπίας.

latans d'Alexandrie (1); enfin ils admirent qu'il avait vécu autant que le plus célèbre des Grecs, c'est-à-dire Alexandre, à moins qu'on ne préfère voir dans cette vie de 33 ans et quelques mois l'espace de temps que met chaque mois lunaire pour parcourir les différentes saisons de l'année solaire, ce qui constitue une période de 33 ans et 6 mois environ. Quant à la morale du Nouveau Testament, on y reconnaît l'esprit de la secte nazaréenne, la charité, l'amour du prochain, le mépris du monde, et l'espérance d'une meilleure vie.

En ce temps-là, Rome victorieuse était devenue la capitale du monde; mais elle avait perdu le fondement de sa puissance, car elle n'avait plus de religion. Cette religion nationale, déjà ébranlée par la philosophie dans les derniers temps de la république, ne servait plus, sous les empereurs, qu'à élever de stupides brigands au rang des immortels; on ne croyait plus à ces oracles sibyllins qui promettaient à l'empire une éternelle durée; les augures ne pouvaient plus se regarder sans rire, et le très-bon et très-grand Jupiter n'était au Capitole qu'un dieu de muséum; on se faisait un jeu des serments, et le peuple qui atteste Dieu en vain, est un peuple perdu. Cependant, comme il existe dans l'homme une intelligence supérieure qui lui prouve l'existence d'un Dieu auquel le raisonnement ne peut pas atteindre, et que d'ailleurs il sent en lui le besoin impérieux de rattacher son existence à celle de l'Être Suprême, l'homme qui n'est pas abruti ne flotte pas longtemps dans le doute, car c'est un tétanos moral, et le sceptique, semblable à l'imprudent qui, parvenu au sommet d'un édifice élevé, éprouve des vestiges, ferme les yeux, et s'attache au premier objet qui se présente à lui; le sceptique, dis-je, finit toujours par accepter une croyance quelconque, sans chercher même à s'expliquer pourquoi. Les Romains qui ne croyaient à rien étaient donc prêts à croire à tout : aussi cette époque fut-elle l'âge d'or des sectes orientales qui vinrent s'établir à Rome; il faut en excep-

(1) S. Hilarion, élève de l'Egyptien S. Antoine, guérissait radicalement les possédés, les paralytiques, et les aveugles, absolument comme *Jésus* et comme *Vespasien*, c'est-à-dire avec des attouchements, des paroles, et de la salive. Des légions de diables ne pouvaient pas tenir une heure contre les exorcismes de ce saint homme. (Vide *Hieronym. epist.* lib. 3, *de vitâ Hilarionis*).

ter pourtant celle des Nazaréens. Les premiers chrétiens, confondus avec les juifs pour lesquels tous les peuples ont eu de l'antipathie, prêchant la *fin du monde*, la *pénitence*, et la *pauvreté*, et ne prédisant d'ailleurs que la *ruine des nations* et le *malheur des peuples*, furent considérés dans la luxurieuse Rome comme les ennemis des hommes et des dieux, et comme les sectaires du *mauvais principe*; on commença par les haïr et l'on finit par les persécuter. Mais les Nazaréens, persuadés que tout ici-bas allait bientôt finir, étaient trop familiarisés avec l'idée de la mort pour la craindre; certains de renaître immortels, ils marchaient avec joie au martyre, et leur constance dans les supplices ébranla l'imagination de leurs bourreaux. Ce fut là le premier progrès du christianisme. Fidèles aux coutumes judaïques, les Nazaréens avaient conservé la circoncision : on conçoit que cette opération préalable pour se faire initier dans leurs mystères devait empêcher la propagation de la foi chez les Gentils, et le christianisme n'eût fait que très-peu de prosélytes dans l'Occident si, mieux avisés, quelques chrétiens n'avaient fini par abandonner la circoncision comme une pratique inutile. Ces chrétiens formèrent une nouvelle secte, plus accommodante que la première, elle se répandit promptement; la décadence romaine justifiant ses lugubres prédictions, elle recruta toutes les espérances déchues, acquit des protecteurs, et finit par triompher, tandis que les purs Nazaréens restèrent isolés et méprisés pour devenir plus tard des hérétiques.

Comprenant que la puissance impériale serait toujours chancelante, tant qu'elle n'aurait pour appui que des hommes sans religion, Constantin se fit le protecteur des chrétiens qui, déjà nombreux, pouvaient le protéger; la fidélité de ces mêmes chrétiens contrastait d'ailleurs avec la versalité des Gentils, car ceux-ci ne reconnaissant d'autre dieu que *l'intérêt*, lui sacrifiaient volontiers l'idole qu'ils avaient encensée la veille.

Pour que le christianisme pût devenir une religion nationale, Constantin comprit qu'il fallait d'abord le ramener à l'unité, qui seule pouvait établir son influence. En conséquence, il convoqua à Nicée un concile œcuménique qui tria les écritures

contradictoires des premiers chrétiens, adopta les unes comme inspirées , rejeta les autres comme apocryphes, et anathématisa, comme de raison, tous ceux qui ne furent pas de son avis. Les empereurs appuyant ensuite de leur autorité le christianisme arrangé par les Pères de Nicée, cette religion étendit rapidement son domaine par la persécution, car, il ne faut pas se le dissimuler, le christianisme, si charitable et si doux, toujours présenté par ses historiens comme ayant conquis le monde avec sa divine morale, doit son triomphe à la terreur (1).

## Mystère de la Trinité.

Tous les mystères du christianisme sont empruntés aux Egyptiens; l'étude du culte primitif, la connaissance du langage symbolique, et quelques notions d'astrologie, suffisent pour en donner la clef. Soit, par exemple, le mystère de la TRINITÉ que la philosophie satirique du dix-huitième siècle considère comme une absurdité révoltante, mise en crédit par de stupides fripons, je dis que ce mystère est une vérité si l'on admet la religion primitive conservée dans le sanctuaire de la haute initiation égyptienne. En effet :

*Tout ce qui est* compose l'UNIVERS.

Rien ne vient de rien, rien ne s'anéantit.

L'UNIVERS est donc *éternel.*

*Tout ce qui est* se divise en *matière, vie,* et *intelligence.*

La *matière* affecte nos sens.

La *vie* donne le mouvement à la matière.

L'*intelligence* règle le mouvement de la matière.

La *matière,* la *vie* et l'*intelligence,* composent l'UNIVERS et sont *éternels* comme lui.

---

(1) Ouvrez le code Théodosien, vous y trouverez les édits de Constantin, de Constant, de Valentinien, de Théodose, d'Arcadius, et de Théodose le jeune, qui vous montreront comment on convertissait primitivement les païens. Le code Justinien nous atteste que leurs successeurs tyrannisèrent, comme eux, les consciences, et dans la dernière lutte du paganisme mourant on ne trouve que Julien qui n'ait pas versé de sang pour soutenir sa croyance, quoiqu'il fût empereur et mauvais dialecticien.

*Tout ce qui est* est *infini.*

L'UNIVERS est *infini.*

La *matière*, la *vie*, et l'*intelligence*, composent l'UNIVERS et sont *infinis* comme lui.

DIEU est *tout ce qui est*, son nom est IEOUA (1).

DIEU est *partout*, il est *éternel* et *infini.*

DIEU est *tout ce qui est*, il se compose donc de *matière*, de *vie*, et d'*intelligence.*

Si l'on représente symboliquement la matière par un *vieillard*, qu'on appellera le PÈRE (2), la *vie* par un *jeune homme*, qu'on appellera le FILS (3), et l'*intelligence* par une *colombe*, qu'on appellera l'ESPRIT SAINT (4), DIEU se composant de *matière*, de *vie*, et d'*intelligence*, se compose donc du PÈRE, du FILS, et du SAINT ESPRIT, tous trois *incréés*, *infinis*, et *éternels* (5).

Les Egyptiens admettaient qu'on pouvait concevoir la *matière* sans *vie* et sans *intelligence*, c'est-à-dire *inerte*, tandis que la *vie* ne peut être conçue sans le concours de la *matière* dans laquelle elle manifeste son existence. La *matière* pouvant exister *seule*, et la *vie* ne pouvant être manifestée qu'avec le concours de la *matière*, la *matière* peut donc être considérée comme la *mère* de la *vie*, non

---

(1) Voyez note *a* de la page 45.

(2) On l'appelait aussi simplement *l'homme* : la *matière* était représentée par un *vieillard caduc qui radote*, *et auquel il ne reste qu'un souffle de vie*, parce que, *sans intelligence et presque sans vie*, le vieillard caduc n'est que *matière*. Les Egyptiens représentaient la *matière-principe* par un *homme noir*, appelé OSIRIS. Le PÈRE ÉTERNEL des chrétiens n'étant que la *matière* personnifiée, on s'explique enfin pourquoi la *première personne* de la *sainte* TRINITÉ est si peu vénérée : on invoque tous les jours, dans nos églises, le FILS et le SAINT ESPRIT, mais on ne s'adresse jamais au PÈRE.

(3) Au lieu de représenter la *vie* sous la figure d'un *jeune homme* appelé le FILS, les Egyptiens la représentaient sous celle d'une *jeune femme* appelée ISIS. Le FILS étant la *vie*, et la *vie* étant aussi symboliquement représentée par la *croix*, abréviation hiéroglyphique de l'*âne* (voyez ANE), les premiers chrétiens mirent entre les mains du FILS une *croix*, pour bien déterminer sa valeur comme symbole.

(4) Au lieu de représenter l'*intelligence* par une *colombe*, les Egyptiens la représentaient par un *épervier* ou par une *aile d'épervier* qu'ils appelaient CNEF.

(5) *Increatus* PATER, *increatus* FILIUS, *increatus* SPIRITUS SANCTUS. — *Immensus* PATER, *immensus* FILIUS, *immensus* SPIRITUS SANCTUS. — *Æternus* PATER, *æternus* FILIUS, *æternus* SANCTUS SPIRITUS. (*Vide* symb. *Quicumque).*

pas parce qu'elle *la crée,* puisqu'elles sont coéternelles, mais parce qu'elle la *met au monde,* parce qu'elle *manifeste son existence,* et c'est dans ce sens que les premiers chrétiens ont dit : Le Père (la matière) n'est ni *créé* ni *engendré,* et le Fils (la vie) est *engendré* (manifesté), mais non pas *créé* par le Père (1).

L'*intelligence,* c'est-à-dire ce qui *régit le mouvement de la matière,* n'est pas *engendré* (manifesté) par la *vie* et la *matière* ou par le *mouvement de la matière,* mais elle *ressort* de ce même *mouvement* (2). L'*intelligence* procède donc de la *matière* et de la *vie,* et c'est dans ce sens que le christianisme a proclamé que l'Esprit Saint (l'intelligence) n'est ni *créé* ni *engendré* par le Père (la matière) et le Fils (la vie), mais qu'il *procède* de tous les deux (3).

L'*homme* étant le seul animal qui puisse modifier sa nature et celle des êtres qui l'entourent (4), il est donc le seul animal qui possède l'*intelligence,* c'est-à-dire ce qui *régit le mouvement de la matière;* l'*homme* est donc, comme Dieu, un

(1) Pater *à nullo est factus, nec creatus, nec genitus.* — Filius *à* Patre *solo est, non factus, nec creatus, sed genitus (vide* symb. *Quicumque).* Le Père étant appelé simplement l'Homme, le Fils du Père prit aussi le nom de Fils de l'Homme.

(2) Pour bien comprendre ici ce que veulent dire les Egyptiens dont je ne suis que le très-humble interprète, qu'on se figure un *corps en mouvement.* Nous ne pouvons pas d'abord décider si ce corps est mu par un mouvement qui lui est propre, ou par une force qui lui aurait été communiquée. Le *mouvement de la matière* ne nous *manifeste* donc pas l'existence de l'*intelligence* dans ce corps ou *ce qui régit le mouvement de la matière;* mais si, étudiant le *mouvement de ce corps*, nous voyons qu'il évite tout ce qui peut neutraliser son *mouvement* ou sa *vie*, nous en concluons qu'il se meut par un mouvement qui lui est propre, et que par conséquent il est régi par l'*intelligence universelle,* donc l'*intelligence n'est* pas *manifestée* par le *mouvement de la matière*, mais elle *ressort* ou elle *procède* de ce même *mouvement.*

(3) Spiritus Sanctus *à* Patre et Filio, *non factus, nec creatus, nec genitus, sed procedens* (vide *loco cit.*).

(4) Cette faculté de l'homme a été reconnue et définie par un philosophe moderne : « Chez les êtres inférieurs à l'homme, les faits sont l'exacte expression des lois, et celles-ci peuvent dès lors être déduites « rigoureusement de ceux-là : jamais l'ordre ne souffre aucune altération. Il n'en est pas ainsi de « l'homme, ses actes ne sont pas tous, à beaucoup près, l'expression de ses lois; il le sait, il en a la « conscience invincible; et cette discordance, qu'on ne remarque qu'en lui, tient à ce que sa nature « a de plus grand, à l'intelligence et à la liberté inséparable de l'intelligence. Car de la liberté naît le « pouvoir que lui seul possède parmi les êtres connus de nous, le pouvoir de violer ses lois et de porter « volontairement le désordre en soi-même ». (Lamennais, *Esquisse d'une philosophie;* Préface, p. xviii).

composé de *matière*, de *vie*, et d'*intelligence* (1), il est donc une *image de* Dieu ou un *petit* Univers, comme le définit Pythagore.

Il ne faut pas confondre le Verbe *de* Dieu avec le Fils de l'homme, seconde personne de la Trinité. Le *Verbe* ou *Demiourgos* n'est autre chose que l'*ordre* auquel Dieu a soumis l'Univers. Cet *ordre* n'est pas *éternel* selon la croyance du culte primitif, car il cesse lorsque le *monde finit;* mais comme alors Dieu recompose un autre monde, il produit aussi un nouveau *Verbe* ou ou nouvel *ordre* (2). Les chrétiens, qui croyaient la *fin du monde imminente*, attendaient un nouvel *ordre* de choses, c'est-à-dire un nouveau *Verbe*, et plus tard on confondit le *Verbe* dont on attendait la venue avec l'*Iesou* du zodiaque, et cela d'autant plus facilement que ce même *Verbe* portait en langue sacrée le nom d'*Iesu*, c'est-à-dire *divine force du monde*. C'est précisément l'*Iesu* que la *Vierge*, symbole du *solstice d'été*, porte dans ses bras



lorsqu'on le personnifie. C'est enfin cet *Iesu* qui doit être mis à mort lorsque le monde finira, pour *ressusciter* ou pour céder sa place à un nouvel *Iesu*. Dans le sanctuaire du temple d'Hermonthis (3) on voit un tableau représentant ce mystère. Les *quatre vierges* qui désignent les *quatre âges* du monde (4) abandonnent leur

---

(1) C'est pour cela que S. Paul dit aux Tessaloniens (*Epit.* 1, cap. v, vers. 23) : *Ipse autem Deus pacis sanctificet vos per omnia, ut integer* spiritus *vester et* anima *et* corpus, *sinè querelâ in adventu Domini nostri Jesu Christi servetur.*

(2) C'est dans ce sens que Virgile dit dans son églogue à Pollion :

*Magnus ab integro seclorum nascitur* ordo.

(3) Voyez Atlas de la Commission d'Egypte. A. vol. i, planche 96, fig. i.

(4) Voyez Belier, page 119.

*Iesu* aux nouvelles *vierges* qui désignent les *trois âges* du règne de Dieu (1), et le *Iesu* est mis à mort par la première des *trois vierges*, pour céder sa place au nouvel *Iesu* qu'allaite la dernière. Les chrétiens d'Egypte, qui comprenaient la valeur de ce tableau, ont eu soin de mutiler le premier *Iesu* d'Hermonthis, afin qu'on ne reconnût pas que leurs mystères n'étaient qu'une informe copie des mystères égyptiens. Au-dessus de cet *Iesu* ainsi mutilé se trouve le *scarabée noir* roulant dans ses pates la boule du monde pour bien caractériser la valeur symbolique du *Verbe* personnifié, car les Egyptiens, auxquels Platon et les chrétiens ont emprunté évidemment l'idée de leur *Verbe* (2), le représentaient symboliquement par un *scarabée noir* (3), et cela parce que cet insecte dépose la semence dans la bouze qu'il arrondit ensuite en la poussant à reculons. La *sphère* que roule le scarabée figurant le *monde*, le *scarabée* de son côté figurait l'*agent* ou le *Demiourgos*, qui imprime le mouvement à l'Univers. Dans les tableaux mystiques on représentait le *scarabée noir*, symbole du *Demiourgos*, fils de Dieu, sortant de la bouche d'*Osiris*,



ce qui lui valut le nom de Verbe. L'*homme*, fils de Dieu, émanait aussi d'*Osiris*, mais, comme on le voit dans les mêmes tableaux mystiques, il n'émanait pas de la *bouche*, il n'émanait que du *phallus*.

Le second Iesu ou le nouveau *Verbe*, qui doit remplacer l'*Iesu* ou le *Verbe* ac-

(1) La *vie du monde* se divisait en *deux règnes*, le *règne de Dieu* et le *règne de l'homme;* le *règne de l'homme* se subdivisait en *quatre âges : âge d'or, âge d'argent, âge d'airain*, et *âge de fer;* et le *règne de Dieu* ne se subdivisait qu'en *trois âges : âge de la matière, âge de la vie*, et *âge de l'intelligence.*

(2) Ὃδε νοὺς ὁ θεος ἀῤῥενοτηλυς ὤν ζὼη ἀπεσχύησε Λόγον ἐτερον νοὺν δημιουργὸν.

(Plutarq. *Traité d'Isis et d'Osiris.*)

(3) Le *scarabée*, symbole de la *vie*, est un *scarabée vert.*

tuel, était appelé *Phtha* à Memphis, et *Uies* (1), anagramme de *Iesu*, en langue sacrée. C'est précisément ce nouveau *Verbe* qui doit à la fin du monde purifier et régénérer la terre avec le feu des étoiles; car (et j'ai honte de le dire) les astrologues égyptiens prétendaient que les *étoiles fixes* ont une tendance à se réunir, et que de cette réunion doit résulter le *feu céleste* qui embrasera l'Univers.

## RÉCAPITULATION.

Le BOEUF, *la queue basse* et marchant au pas,



est le symbole du TRAVAIL. Lorsqu'il est représenté *couché*,



*bondissant, s'amusant*, ou seulement *agitant sa queue*,



il est alors le symbole de la *cessation du* TRAVAIL.

Quoi qu'en dise Horus-Apollon (2), il n'existe pas d'abréviation symbolique du BOEUF, symbole du TRAVAIL, dans les hiéroglyphes purs de la Haute Egypte.

---

(1) Dans les mystères d'Eleusis (voyez Proclus, liv. v.), le *Verbe futur* était connu sous le nom de *Uies*.

(2) Horus-Apollon, liv. 2, hiérogl. 17.

and silver are weighed by the Dhan or Grin of Punkhos. 25 Grains
Anna; and 32 Grains, 1 Massa. 10 Mssa = Sicca weight; which, as
stated, is 179$\frac{2}{3}$ Grains troy: 12$\frac{1}{2}$ Mssa, or 16 Annas = 1 Tolah =
8 Grains troy.

vy goods are weighed by the Maund of 40 Seers; and the Seer is divided
Chittacks.

Maund of the English Factory at Bengal weighs 74lb. 10 oz. 10$\frac{2}{3}$ dr. avoir-
; the Seer is therefore 1lb. 13 oz. 13$\frac{7}{7}$ dr.; and the Chittack 1 oz. 13$\frac{7}{8}$ dr.
Bengal Bazar Maund is 10 per cent heavier than the Factory Maund; it
, therefore, 82lb. 2 oz. 2$\frac{2}{15}$ dr. avoirdupois; the Seer is, in this case, 2 lb.
13$\frac{2}{3}$ dr.; and the Chittack, 2 oz. 0 dr.

in is sold by the Khahoon of 16 Soallee, which is equal to 40 Maunds.
uids are sold by the Chatack of 5 Sicca weight; 16 Chatacks make 1 Pouah;
ah, 1 Seer; and 40 Seers, 1 Maund.

diamond weight, jewellers divide the Ounce troy into 152 parts, called
5$\frac{1}{2}$ of these make 1 Mangalin and the Carat is again divided into 4 quar-
Grains, also into 8ths, 16ths, 32ds, 64ths, &c.

Pussaree or Measure is 5 Seers; and 8 Measures, 1 Maund of the Bazar weight.

hree Grains, in long measure, make 1 Finger; 4 Fingers, 1 Hand; 3 Hands, 1
n; 2 Spans, 1 Arm or Cubit = 18 English Inches. 4 Cubits = 1 Fathom; and
0 Fathoms, or 4000 Cubits, make 1 Coss or Bengal Mile, which equals 2000
glish Yards, or 1 English Mile 1 Furlong 3 Poles 3$\frac{1}{2}$ Yards.

Cloth is measured by the Haat or Cubit of 8 Gheria, which equals 18 Inches;
also by the Guz of 36 Inches, which is an English Yard.

Land is measured by the same Haat or Cubit; 5 of those Cubits long and 4
ad make 1 Chatack, which contains, therefore, 45 English square Feet; 16
atacks = 1 Cottah; and 20 Cottahs = 1 Biggah = 1440 square Feet.—Thus,
... 40 Biggahs = 1 ... Cawney.

# EAST INDIES.

This important article comprehends India on both sides of the Ganges, with
principal Islands in the Indian Ocean.

The monies, weights, and measures, of these extensive regions are but partiall
known in Europe, and can only be described, with any degree of accuracy, wher
the English, Dutch, Portuguese, and French, have established settlements.*

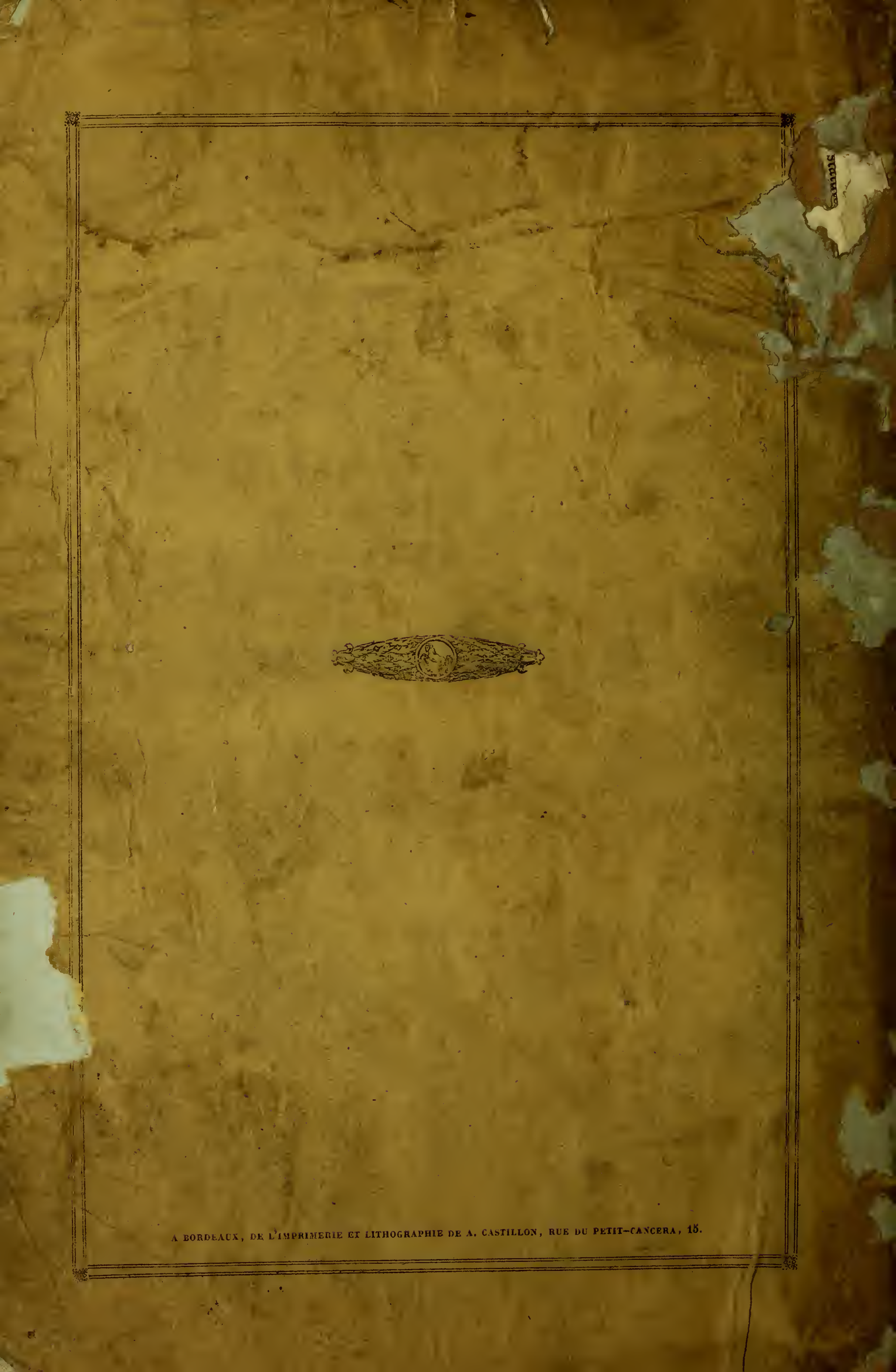
Before these establishments were made, that is, while the Moguls' power prevailed
in Hindostan, the monetary system was very simple. There was current through
out their dominions one principal coin denominated the *Sicca Rupee*. It was of a
certain weight, called the *Sicca;* which served also as a standard for other weights

There were, however, gold coins in circulation, but their price was not fixed, silve
being the only standard of value. The principal piece of gold was the *Mohur*
it was of the same weight as the Sicca Rupee, and both are supposed to have bee
originally minted without any alloy, or at least intended to be so.

These denominations of money are still current in India, but they differ fro
each other, and all have departed from the original purity. The East Indi
Company, however, have kept as near to it as the necessary firmness of coi
seems to allow. The monies of some of the Native Princes are likewise of a hig
degree of fineness, but they are subject to frequent alterations; and hence the ne
cessity of *Shroffs*, who are a kind of Assayers and Money Brokers, appointed
set a value upon the different coins that are offered in payment.

The principal money of account in India is the *Current Rupee*, to which r
coins are reduced before they are entered into books of accounts. This reduct
is performed by adding to the specie a certain per-centage, called the *Batta*, wh
varies according to the value of the coins, and also according to the rate of

* In drawing up the present article, the principal authors of those different colonizing nations
been carefully compared, and much original information has been added from unquestionabl
thorities; particularly from the books, records, and other official documents of the East India H
in London: and yet there still remain several places on both sides of the Ganges of which litt
nothing can be stated with certainty.



A BORDEAUX, DE L'IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE A. CASTILLON, RUE DU PETIT-CANCERA, 15.

